BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

PUBLIÉE

PAR

C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS, IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE,
Rue des Poitevins, n. 14.

BIBLIOTHÈQUE

LATINE-FRANÇAISE

COLLECTION

DES CLASSIQUES LATINS

AVEC LA TRADUCTION EN REGARD

PUBLIÉE

PAR C. L. F. PANCKOUCKE.

PARIS

C. L. F. PANCKOUCKE

MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR

ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14

M DCCC XXIX.

DISTRIBUTION DES MATIÈRES.

MM.

DAUNOU, LEMERCIER, THUROT : *Nomenclature des auteurs cités par Pline ;*

L. FOUCHÉ, FOURIER, LACROIX : *Cosmographie, Astronomie, Physique, etc. ;*

DUSGATE, LETRONNE, L. MARCUS, VALENTIN PARISOT : *Géographie ;*

G. CUVIER : *Zoologie ;*

P. ROBERT, VALENCIENNES, HIPP. VERGNE : *Anatomie ;*

FÉE : *pour l'ensemble de la Botanique ;*

ALEX. COLSON, DESCURET, DOÉ, GUIBOURT, ROBIQUET, H. THIBAUD : *Matière médicale ;*

BEUDANT, BRONGNIART, LAFOSSE : *Minéralogie ;*

ÉMERIC DAVID, E. DOLO, ÉLOI JOHANNEAU, LOUIS LISKENNE, MONGÈS, PANCKOUCKE, QUATREMÈRE DE QUINCY, DE RICHELET : *Beaux-Arts, Archéologie, etc., etc.*

Toutes les notes géographiques de ce volume sont dues à M. VALENTIN PARISOT, *qui nous a aussi secondé pour la traduction.*

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE

TRADUCTION NOUVELLE

PAR M. AJASSON DE GRANDSAGNE

ANNOTÉE

PAR MM. BEUDANT, BRONGNIART, G. CUVIER,
DAUNOU, ÉMERIC DAVID, DESCURET, DOÉ, E. DOLO, DUSGATE,
FÉE, L. FOUCHÉ, FOURIER, GUIBOURT, ÉLOI JOHANNEAU,
LACROIX, LAFOSSE, LEMERCIER, LETRONNE, LOUIS LISKENNE,
L. MARCUS, MONGÈS,
C. L. F. PANCKOUCKE, VALENTIN PARISOT,
QUATREMÈRE DE QUINCY, P. ROBERT, ROBIQUET,
H. THIBAUD, THUROT, VALENCIENNES, HIPP. VERGNE.

TOME QUATRIÈME.

PARIS
C. L. F. PANCKOUCKE
MEMBRE DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION D'HONNEUR
ÉDITEUR, RUE DES POITEVINS, N° 14.

M DCCC XXIX.

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE CINQUIÈME.

C. PLINII SECUNDI

HISTORIARUM MUNDI

LIBER V.

CONTINENTUR SITUS, GENTES, MARIA, OPPIDA, PORTUS, MONTES, FLUMINA, MENSURÆ, POPULI QUI SUNT, AUT FUERUNT.

Mauritaniarum.

I. AFRICAM Græci Libyam appellavere, qua mare ante eam Libycum incipiens Ægyptio finitur. Nec alia pars terrarum pauciores recipit sinus, longe ab occidente littorum obliquo spatio. Populorum ejus, oppidorum nomina, vel maxime sunt ineffabilia præterquam ipsorum linguis, et alias castella ferme inhabitant.

1. Principio terrarum Mauritaniæ appellantur, usque ad C. Cæsarem Germanici filium regna, sævitia ejus in duas divisæ provincias. Promontorium oceani extimum Ampelusia nominatur a Græcis : Oppida fuere, Lissa, et Cotta ultra columnas Herculis : nunc est Tingi, quondam ab Antæo conditum : postea a Claudio Cæsare,

HISTOIRE NATURELLE
DE PLINE.

LIVRE V.

POSITIONS, NATIONS, MERS, VILLES, PORTS, MONTS, FLEUVES, MESURES, PEUPLES OU ACTUELLEMENT EXISTANS, OU QUI ONT CESSÉ D'EXISTER.

Les Mauritanies.

I. LES Grecs ont donné le nom de Libye à l'Afrique depuis le point où la mer de Libye commence à la baigner, jusqu'à celui où la mer d'Égypte la termine. Nul autre pays ne contient si peu de golfes; le rivage, au contraire, s'allonge en ligne oblique à partir de l'occident. Ses peuples, ses villes, portent des noms que l'idiome indigène peut seul rendre; et d'ailleurs, il n'y a guère dans cette contrée que des bourgades.

1. A l'entrée se trouvent les deux Mauritanies, qui, jusqu'au règne de Caligula, César, fils de Germanicus, formaient deux royaumes, transformés, par la cruauté de cet empereur, en deux provinces. Le cap qui fait saillie sur l'Océan a été nommé Ampélusie par les Grecs. Lissa et Cotta étaient deux villes placées au-delà des colonnes d'Hercule. Aujourd'hui l'on ne trouve que Tingis, jadis

quum coloniam faceret, appellatum Traducta Julia. Abest a Belone oppido Bæticæ, proximo trajectu XXX M pass. Ab eo XXV M pass. in ora Oceani, colonia Augusti Julia Constantia Zilis, regum ditioni exempta, et jura Bæticam petere jussa : et ab ea XXXII M passuum colonia a Claudio Cæsare facta Lixos, vel fabulosissime antiquis narrata. Ibi regia Antæi, certamenque cum Hercule : et Hesperidum horti. Adfunditur æstuarium e mari flexuoso meatu, in quo draconis custodiæ instar fuisse nunc interpretantur. Amplectitur intra se insulam, quam solam e vicino tractu aliquanto excelsiore, non tamen æstus maris inundat. Exstat in ea et ara Herculis, nec præter oleastros aliud ex narrato illo aurifero nemore. Minus profecto mirentur portentosa Græciæ mendacia, de iis et amne Lixo prodita, qui cogitent nostros nuper paulo minus monstrifica quædam de iisdem tradidisse. Prævalidam hanc urbem majoremque Carthagine magna; præterea ex adverso ejus sitam, et prope immenso tractu ab Tingi : quæque alia Cornelius Nepos avidissime credidit. Ab Lixo XL M in mediterraneo altera Augusti colonia est Babba, Julia Campestris appellata : et tertia Banasa, LXXV M Valentia cognominata. Ab ea XXXV M pass. Volubile oppidum, tantumdem a mari utroque distans. At in ora a Lixo quinquaginta M amnis Subur, præter Banasam

bâtie par Antée : Claude, en en faisant une colonie, changea son nom en celui de Traducta Julia. De là à Bélone, en Bétique, le trajet le plus court est de trente milles. A vingt-cinq milles, et sur la côte Océanique, Zilis, colonie d'Auguste, nommée depuis Julia Constantia, avait été distraite du domaine des rois de Mauritanie, et ressortait, pour la justice, de la Bétique. A trente-deux milles était Lixos, érigée par Claude en colonie, et si célèbre par les fabuleuses relations de l'antiquité. C'est là qu'on plaçait et le palais d'Antée, et son combat avec Hercule, et les jardins des Hespérides. Un estuaire, qui se glisse en replis sinueux dans les terres, offre, selon les explications modernes, quelque ressemblance avec le dragon qui les gardait. Au milieu se trouve une île qui seule n'est jamais inondée par le flux de la mer, quoiqu'elle soit un peu plus basse que les terres circonvoisines, qui toutes sont couvertes par les eaux. On y voit aussi un autel d'Hercule : mais, à l'exception de quelques oliviers sauvages, rien ne donne l'idée de la fameuse forêt d'arbres aux fruits d'or. Ceux-là pourtant feront grâce aux miraculeuses et menteuses narrations des Grecs, qui songeront que, de nos jours même, nos écrivains ont rapporté sur eux et sur le fleuve Lixos des faits presque aussi étranges. Puissante et plus grande que la grande Carthage, Lixos se trouve située vis-à-vis de cette dernière, et à une immense distance de Tingis. L'avide crédulité de Nepos a entassé bien d'autres détails. A quarante milles de Lixos, et dans les terres, une autre colonie d'Auguste a pris le nom de Julia Campestris, au lieu de celui de Babba ; et, soixante-quinze milles plus loin, une

coloniam defluens, magnificus et navigabilis. Ab eo totidem M. pass. oppidum Sala, ejusdem nominis fluvio impositum, jam solitudinibus vicinum, elephantorumque gregibus infestum, multo tamen magis Autololum gente, per quam iter est ad montem Africæ vel fabulosissimum Atlantem.

E mediis hunc arenis in cælum adtolli prodiderunt, asperum, squalentem, qua vergat ad litora Oceani, cui cognomen imposuit: eumdem opacum, nemorosumque, et scatebris fontium riguum, qua spectat Africam, fructibus omnium generum sponte ita subnascentibus, ut nunquam satietas voluptatibus desit. Incolarum neminem interdiu cerni: silere omnia, haud alio, quam solitudinum horrore: subire tacitam religionem animos propius accedentium, præterque horrorem elati super nubila, atque in viciniam lunaris circuli. Eumdem noctibus micare crebris ignibus, ægipanum satyrorumque lascivia impleri, tibiarum ac fistulæ cantu, tympanorumque et cymbalorum sonitu strepere. Hæc celebrati auctores prodidere, præter Herculi et Perseo laborata ibi. Spatium ad eum immensum incertumque.

Fuere et Hannonis Carthaginiensium ducis commentarii, punicis rebus florentissimis explorare ambitum

troisième, Banasa, a reçu celui de Valentie. A trente-cinq milles de celle-ci, et à égale distance des deux mers, est la ville de Volubile. Sur la côte, et en s'éloignant de Lixos, on rencontre, à cinquante milles, le beau fleuve Subur, qui passe à Banasa. Il est navigable. Cinquante milles plus loin, Sala, sur les bords du Sala, dans le voisinage des déserts, est infestée par des bandes d'éléphans, mais bien plus encore par la nation des Autololes, dont le pays nous mène au pied de la chaîne Africaine, si célèbre dans la fable sous le nom d'Atlas.

C'est, dit-on, du sein des sables que s'élance dans les cieux ce pic âpre et horrible du côté du rivage de l'Océan, auquel il a donné son nom; boisé, ombreux, traversé par des sources délicieuses, paré de cent fruits d'espèces diverses du côté de l'Afrique, il n'est pas de désir qu'il ne puisse rassasier par ses richesses spontanées. Le jour, absence totale d'habitans, silence universel, toute l'horreur des déserts; cependant un respect religieux s'empare de l'âme, à mesure que l'on approche, et l'on sent de l'effroi en s'élevant au dessus de la nue et dans le voisinage de l'orbite lunaire. La nuit, des feux étincellent sur ses flancs, que peuplent les danses lascives des égipans et des satyres, et qui retentissent au chant des flûtes et de la tibia, aux sons des cymbales et des tambours. Voilà ce que disent des auteurs célèbres, relativement à cette montagne. On sait les travaux d'Hercule et de Persée. L'immense espace qui sépare le mont de la côte n'est pas connu.

Il a existé des mémoires d'Hannon, amiral carthaginois, chargé, lors de la plus grande puissance de cette

Africæ jussi : quem secuti plerique e Græcis nostrisque, et alia quidem fabulosa, et urbes multas ab eo conditas ibi prodidere, quarum nec memoria ulla, nec vestigium exstat.

Scipione Æmiliano res in Africa gerente, Polybius Annalium conditor, ab eo accepta classe, scrutandi illius orbis gratia circumvectus, prodidit a monte eo ad occasum versus, saltus plenos feris, quas generat Africa, ad flumen Anatin CCCCLXXXV M pass. Ab eo Lixum CCV M passuum : a Gaditano freto CXII M passuum abesse. Inde sinum qui vocetur Saguti. Oppidum in promontorio Mulelacha. Flumina, Subur, et Salam. Portum Rutubis a Lixo CCXIII M passuum. Inde promontorium Solis : portum Risardir : Gætulos Autololes : flumen Cosenum : gentes, Scelaticos, et Masatos. Flumen Masatat : flumen Darat, in quo crocodilos gigni. Deinde sinum DCXVI M pass. includi montis Barce promontorio excurrente in occasum, quod appellat Surrentium. Postea flumen Salsum, ultra quod Æthiopas Perorsos, quorum a tergo Pharusios. Iis jungi mediterraneos Gætulos Daras. At in ora Æthiopas Daratitas, flumen Bambotum, crocodilis et hippopotamis refertum. Ab eo montes perpetuos usque ad eum, quem Theon Ochema dicemus. Inde ad promontorium Hesperium navigatione dierum ac noctium decem, in medio

république, d'explorer le tour de l'Afrique. Grand nombre de Grecs et de Romains les ont suivis; et, entre autres fables, ils ont cité, d'après lui, le nom d'une foule de villes fondées par lui, dont il ne reste ni trace ni mémoire.

Du temps où Scipion Emilien faisait la guerre en Afrique, Polybe l'historien ayant reçu de lui le commandement d'une flotte, et tenté une circumnavigation, pour faire des découvertes dans cette partie du monde, trouva, au delà de ce mont, et à l'ouest, vers le fleuve Anatis, à quatre cent quatre-vingt-cinq milles, des bois pleins des bêtes farouches qu'enfante l'Afrique. Le Lixos serait à deux cent cinq et le détroit de Gadès à cent douze milles de la montagne. Plus loin s'offrent le golfe Saguti, le cap Mulelacha avec une ville, les fleuves Subur et Sala, le port Rutubis, à deux cent treize milles de Lixos, le promontoire du Soleil, le port Risardir, les Gétules Autololes, le fleuve Cosène, les peuplades Scélatiques et Masates, le fleuve Masatat, le Darat, où il y a des crocodiles, et un golfe de six cent seize milles, terminé par un promontoire que projette à l'ouest le mont Barcé, et que Polybe nomme Surrentium. Suivent le fleuve Salsus, les Éthiopiens Pérorses; derrière ceux-ci, les Pharusiens auxquels il faut joindre les Gétules Dares, puis les Éthiopiens Daratites; le Bambote, dont les eaux fourmillent d'hippopotames et de crocodiles, et une suite non interrompue de montagnes, jusqu'à celle que nous nommerons Théôn-Ochéma. Dix jours et dix nuits de navigation mènent de là au cap Hesperium. C'est au milieu de ce vaste espace que Polybe place l'Atlas,

eo spatio Atlantem locavit, a ceteris omnibus in extremis Mauritaniæ proditum.

Romana arma primum, Claudio principe, in Mauritania bellavere, Ptolemæum regem a C. Cæsare interemptum ulciscente liberto Ædemone, refugientibusque barbaris, ventum constat ad montem Atlantem. Nec solum consulatu perfunctis, atque e senatu ducibus, qui tum res gessere, sed equitibus quoque romanis qui ex eo præfuere ibi, Atlantem penetrasse in gloria fuit. Quinque sunt (ut diximus) romanæ coloniæ in ea provincia, perviumque fama videri potest. Sed id plerumque fallacissimum experimento deprehenditur, quia dignitates, quum indagare vera pigeat, ignorantiæ pudore mentiri non piget: haud alio fidei proniore lapsu, quam ubi falsæ rei gravis auctor exsistit. Et quidem minus miror incomperta quædam esse equestris ordinis viris, jam vero et senatum inde intrantibus, quam luxuriæ, cujus efficacissima vis sentitur atque maxima, quum ebori citroque silvæ exquirantur, omnes scopuli Gætuli muricibus ac purpuris.

Indigenæ tamen tradunt in ora ab Sala centum quinquaginta mill. passuum: flumen Asanam marino haustu, sed portu spectabile: mox amnem quem vocant Fut: ab eo ad Dyrin (hoc enim Atlanti nomen esse eorum

que tous les autres mettent à l'extrémité de la Mauritanie.

C'est sous Claude que, pour la première fois, les armes romaines attaquèrent la Mauritanie, quand l'affranchi Edémon entreprit de venger Ptolémée, son maître, mis à mort par l'ordre de Caligula. Il est constant que la retraite des barbares nous conduisit au pied de l'Atlas. Arriver au bas de cette chaîne fut un titre de gloire, non-seulement pour les consulaires ou les sénateurs, qui commandaient l'armée, mais pour les chevaliers romains, qui, à la suite de cet évènement, gouvernèrent le pays. La province, comme nous l'avons dit, contient cinq colonies romaines, et on pourrait croire que l'Atlas a été traversé dans tous les sens. Mais l'expérience prouve que ces suppositions sont trompeuses : les hommes en place, après avoir négligé de faire des recherches sur la vérité, ne craignent point d'en imposer pour ne pas être taxés d'ignorance; or, jamais on ne se laisse plus facilement aller à la confiance que quand une autorité grave nous atteste un fait. Au reste, ce n'est point à des personnages de l'ordre équestre, qui passent de cet ordre dans le sénat, que je m'étonne de voir ces recherches étrangères : mais comment le luxe les néglige-t-il, lui dont l'activité si énergique, si puissante, cherche l'ivoire et le citre dans les forêts, dans les rocs de la Gétulie les murex et les pourpres.

Mais écoutons les indigènes. Sur la côte et à cent cinquante milles, se présente Sala; l'Asana, où remonte la marée, est pourvu d'un beau port et précède le fleuve Fut, situé à deux cents milles du Dyris (tel est le nom

lingua convenit) ducenta mill. passuum interveniente flumine, cui nomen est Vior. Ibi fama, exstare circa vestigia habitati quondam soli, vinearum palmetorumque reliquias.

Suetonius Paulinus (quem consulem vidimus) primus romanorum ducum transgressus quoque Atlantem aliquot millium spatio, prodidit de excelsitate quidem ejus, quæ ceteri : imas radices densis altisque repletas silvis incognito genere arborum, proceritatem spectabilem esse enodi nitore, frondes cupressis similes, præterque gravitatem odoris, tenui eas obduci lanugine : quibus addita arte, posse, quales e bombyce, vestes confici. Verticem altis, etiam æstate, operiri nivibus. Decumis se eo pervenisse castris, et ultra ad fluvium, qui Ger vocaretur, per solitudines nigri pulveris eminentibus interdum velut exustis cautibus, loca inhabitabilia fervore, quanquam hiberno tempore, expertum. Qui proximos inhabitent saltus, refertos elephantorum, ferarumque, et serpentium omni genere, Canarios appellari. Quippe victum ejus animalis promiscuum his esse, et dividua ferarum viscera. Junctam Æthiopum gentem quos Perorsos vocant, satis constat. Juba, Ptolemæi pater, qui primus utrique Mauritaniæ imperavit, studiorum claritate memorabilior etiam, quam regno, similia prodidit de Atlante : præterque gigni ibi herbam

de l'Atlas dans la langue des naturels du pays) : un fleuve, nommé Vior, traverse la route qui y mène. On dit que là se trouvent des restes de vignes et de plants de palmiers, indices d'anciennes habitations.

Suétone Paulin, que nous avons vu consul, et qui, le premier, parmi les généraux romains, s'avança quelques milles au delà de l'Atlas, a parlé, comme ses devanciers, de la hauteur du mont. La base du mont, dit-il, est plantée de bois touffus, gigantesques, d'arbres inconnus, élevés, magnifiques, sans nœuds, réunissant à un feuillage semblable à celui du cyprès, et à une odeur forte, un léger duvet, dont l'art pourrait aisément former des tissus, comme de celui du bombyx. Des neiges couvrent la cime, même pendant l'été. Suétone y arriva au bout de dix jours de marche, puis alla plus loin, et toucha les bords du fleuve Ger, après avoir traversé des déserts de sable noir, semés de quelques pointes de rochers pour ainsi dire calcinés : la chaleur, quoiqu'on fût alors en hiver, rendait ces lieux inhabitables. Les peuples voisins, habitent des forêts peuplées d'éléphans, de bêtes farouches, de serpens de toute espèce, et s'appellent Canariens, parce qu'ils se nourrissent communément de la chair des chiens. Ils y joignent les entrailles des bêtes sauvages, qu'ils dépècent. On sait assez que leurs voisins sont les Éthiopiens Pérorses. Juba, père de Ptolémée, premier roi de Mauritanie, et plus remarquable encore par son savoir que par son rang, donne les mêmes détails sur l'Atlas. Il ajoute que le pays produit une herbe nommée euphorbe, en mémoire du médecin qui la décou-

euphorbiam nomine ab inventore medico suo appellatam. Cujus lacteum succum miris laudibus celebrat in claritate visus, contraque serpentes, et venena omnia, privatim dicato volumine. Et satis superque de Atlante.

2. Tingitaniæ provinciæ longitudo CLXX mill. passuum est. Gentes in ea, quondam præcipua Maurorum, unde nomen, quos plerique Maurusios dixerunt. Attenuata bellis ad paucas recidit familias. Proxima illi Massæsylorum fuerat, sed simili modo exstincta est. Gætulæ nunc tenent gentes, Baniuræ, multoque validissimi Autololes : et horum pars quondam Vesuni, qui avulsi his propriam fecere gentem, versi ad Æthiopas. Ipsa provincia ab oriente montuosa, fert elephantos. In Abyla quoque monte, et quos Septem fratres a simili altitudine appellant : ii freto imminent juncti Abylæ. Ab his ora interni maris. Flumen Tamuda navigabile, quondam et oppidum. Flumen Laud, et ipsum navigiorum capax. Rusadir oppidum et portus, Malvana fluvius navigabilis.

Siga oppidum ex adverso Malachæ in Hispania sitæ, Syphacis regia, alterius jam Mauritaniæ. Namque diu regum nomina obtinuere, ut Bogudiana appellaretur extima : itemque Bocchi, quæ nunc Cæsariensis. Ab ea

vrit. Le suc laiteux qu'on en exprime est excellent soit pour éclaircir la vue, soit contre la morsure du serpent et contre tous les poisons; et Juba a composé exprès un livre sur ce sujet. Mais en voilà plus que suffisamment sur l'Atlas.

2. La Tingitane a cent soixante-dix milles de longueur. Parmi les nations qui l'habitaient, les Maures, qui lui ont donné leur nom, et que quelques-uns appellent Maurusiens, occupaient le premier rang; mais les guerres l'ont réduite à un petit nombre de familles. Les Massésyles venaient ensuite, mais ils se sont éteints pareillement. Le sol est aujourd'hui aux Gétules et aux Baniures, et surtout aux puissans Autololes, puis aux Vésunes, branche des Autololes, qui s'est détachée de la masse de la nation pour former un peuple particulier, et qui habite vers l'Ethiopie. Montueuse vers l'est, la province produit des éléphans. On en voit aussi au mont Abyla et dans les montagnes que leur égale hauteur a fait nommer les Sept-Frères; celles-ci sont jointes à Abyla, et s'avancent dans la mer. C'est là que commence la côte Méditerranéenne. Suit le fleuve Tamude, qui est navigable, et qui, jadis, baignait une ville de ce nom, le Laud, qui porte aussi bateau, la ville et le port de Rusadir, et la Malvana pareillement navigable.

Vis-à-vis de Malacha, en Espagne, est la ville de Siga, jadis résidence de Syphax. Elle fait partie d'une seconde Mauritanie; car pendant long-temps on leur donna le nom de leurs rois: et la Tingitane était appelée Mauritanie de Bogud, comme la Césarienne

portus Magnus a spatio appellatus, civium romanorum oppidum. Amnis Mulucha, Bocchi Massæsylorumque finis. Quiza Xenitana peregrinorum oppidum, Arsennaria Latinorum, tribus millibus passuum a mari. Cartenna colonia Augusti, legio secunda. Item colonia ejusdem, deducta cohorte prætoria, Gunugi. Promontorium Apollinis : oppidumque ibi celeberrimum Cæsarea, antea vocitatum Iol, Jubæ regia, a divo Claudio coloniæ jure donata : ejusdem jussu deductis veteranis, Oppidum novum : et Latio dato, Tipasa. Itemque a Vespasiano imperatore eodem munere donatum Icosium. Colonia Augusti Rusconiæ. Rusucurium civitate honoratum a Claudio. Rusazus colonia Augusti. Salde colonia ejusdem. Item Igilgili. Oppidum Tucca impositum mari, et flumini Ampsagæ. Intus colonia Augusta, quæ item Succabar : item Tubusuptus. Civitates : Timici, Tigavæ. Flumina : Sardabal, Aves, Nabar : gens Macurebi : flumen Usar : gens Nabades. Flumen Ampsaga, abest a Cæsarea CCXXII millibus passuum. Utriusque Mauritaniæ longitudo decies triginta novem mill. Latitudo quadringentorum sexaginta septem mill. pass

Numidiæ.

II. 3. Ab Ampsaga Numidia est, Masinissæ claro nomine, Metagonitis terra a Græcis appellata : Numidæ

Mauritanie de Bocchus. Plus loin se succèdent Portus Magnus, cité romaine, ainsi nommée de la grandeur de son port, le Mulucha, dont les eaux limitaient les Massésyliens et le royaume de Bocchus, Quiza Xenitana, établissement étranger, Arsennaria, ville latine à trois milles de la mer; Cartenne, colonie d'Auguste, à la seconde légion; Gunugi, autre colonie fondée par le même, pour une cohorte prétorienne; le cap d'Apollon et la célèbre ville de Césarée, jadis Iol, séjour de Juba, doté par Claude du droit de colonie; Oppidum novum, que Claude fit bâtir par des vétérans; et Tipasa, qui eut les privilèges du droit latin. Vespasien accorda la même faveur à Icosium. Rusconies, autre colonie d'Auguste, précède Rusucurium, que Claude honora du droit de cité romaine; Rusaze, Salde, Igilgili, toutes trois colonies d'Auguste; Tucca, à l'embouchure de l'Ampsagas, dans la mer; dans les terres, Colonia Augusta, autrement Succabar, Tubusupte, colonie d'Auguste; les villes de Timici et de Tigaves, les rivières de Sardabal, d'Aves, de Nabar; les Macurèbes, l'Usar, les Nabades. De l'Ampsagas à Césarée, on compte deux cent vingt-deux milles. Prises ensemble, les deux Mauritanies ont trois cent neuf milles de long sur quatre cent soixante-sept de large.

La Numidie.

II. 3. A l'Ampsagas commence la Numidie, pays célèbre par le nom de son roi Masinissa. Les Grecs l'ap-

vero Nomades a permutandis pabulis, mapalia sua, hoc est, domus, plaustris circumferentes. Oppida: Cullu, Rusicade, et ab eo ad quadraginta octo M passuum in mediterraneo colonia Cirta, Sittianorum cognomine: et alia intus Sicca: liberumque oppidum Bulla Regia. At in ora Tacatua, Hippo Regius, flumen Armua. Oppidum Tabraca civium romanorum. Tusca fluvius, Numidiæ finis: nec præter marmoris numidici, ferarumque proventum aliud insigne.

Africæ.

III. 4. A Tusca, Zeugitana regio, et quæ proprie vocetur Africa, est. Tria promontoria: Candidum: mox Apollinis*, adversum Sardiniæ: Mercurii, adversum Siciliæ, in altum procurrentia, duos efficiunt sinus: Hipponensem, proximum ab oppido, quod Hipponem dirutum vocant, Diarrhytum a Græcis dictum, propter aquarum irrigua. Cui finitimum Theudalis immune oppidum, longius a litore. Dein promontorium Apollinis, et in altero sinu Utica civium romanorum, Catonis morte nobilis: flumen Bagrada. Locus, Castra Cornelia: colonia Carthago magnæ in vestigiis Carthaginis: colonia Maxulla. Oppida: Carpi, Misua, et liberum Clupea in promontorio Mercurii. Item libera Curubis, Neapolis. Mox Africæ ipsius alia distinctio. Libyphœ-

pellent Métagonitide : Numides vient de Nomades, parce que ce peuple, changeant souvent de pâturages, roule ses mapalies, c'est-à-dire ses maisons, sur des chariots. Cullu, Rusicade, sont sur la côte; à quarante-huit milles dans les terres se trouve Cirta dite Sittiana. Sicca et la ville libre de Bulla Regia sont aussi dans l'intérieur. Sur la côte se suivent Tacatua, Hippo Regius, l'Armua; Tabraque, cité romaine; et le Tusca, qui forme la limite de la Numidie. La Numidie ne fournit que de beaux marbres et des bêtes farouches.

L'Afrique.

III. 4. Au delà du Tusca commencent la Zeugitane et l'Afrique proprement dite. Trois caps qui s'avancent dans la mer, savoir : le cap Blanc, celui d'Apollon, vis-à-vis de la Sardaigne ; celui de Mercure, en face de la Sicile, forment deux grands golfes, l'un qui prend son nom de la ville d'Hippone, aujourd'hui détruite; l'autre que les Grecs nomment Diarrhyte, à cause des eaux qui l'entrecoupent. Theudalis, ville libre à quelque distance de la côte, confine au dernier. A la suite du cap d'Apollon apparaissent, mais dans l'autre golfe, Utique, cité romaine, célèbre par la mort de Caton; le Bagrada, un lieu nommé Castra Cornelia; Carthage, colonie, bâtie sur les ruines de la grande ville de ce nom ; Maxulla, colonie; les villes de Carpi, de Misue, et la ville libre de Clupée, sur le cap de Mercure; puis la ville libre de Curubis et Neapolis. Là commence une nouvelle division de l'Afrique. On donne le nom

nices vocantur, qui Byzacium incolunt. Ita appellatur regio CCL M pàss. per circuitum, fertilitatis eximiæ, cum centesima fruge agricolis fœnus reddente terra. Hic oppida libera, Leptis, Adrumetum, Ruspina, Thapsus. Inde Thenæ, Macomades, Tacape. Sabrata contingens Syrtim minorem, ad quam Numidiæ et Africæ ab Ampsaga longitudo DLXXX mill. passuum : latitudo, qua cognitum est, CC mill. Ea pars, quam Africam appellavimus, dividitur in duas provincias, veterem et novam, discretas fossa, inter Africanum sequentem et reges, Thenas usque perducta, quod oppidum a Carthagine abest CCXVI mill. passuum.

Syrtium.

IV. Tertius sinus dividitur in geminos, duarum Syrtium vadoso ac reciproco mari diros. Ad proximam, quæ minor est, a Carthagine CCC M pass. Polybius tradit, ipsam centum mill. passuum aditu, CCC mill. ambitu. Et terra autem, siderum observatione, ad eam per deserta arenis, perque serpentes iter est. Excipiunt saltus repleti ferarum multitudine : et introrsus elephantorum solitudines, mox deserta vasta, ultraque Garamantes, ab Augylis dierum XII itinere distantes. Super illos fuere gens Psylli, super quos lacus Lycomedis, desertis circumdatus. Augylæ ipsi medio fere spatio

de Libyphénicie au territoire de Byzacium, région de deux cent cinquante milles de circuit, et d'une fertilité rare : les céréales y rendent cent pour un. Villes libres: Leptis, Adrumète, Ruspine, Thapse. Suivent Thènes, Macomade, Tacape, Sabrate, près de la petite Syrte. En cet endroit la Numidie et l'Afrique forment, à partir de l'Ampsagas, une ligne de cinq cent quatre-vingt milles de long : la largeur connue est de deux cents milles. Ce que nous entendons aujourd'hui par Afrique se divise en deux provinces, la Vieille et la Nouvelle : elles ne sont séparées que par un fossé creusé par ordre du second Scipion l'Africain et des princes numides, et qui s'étend jusqu'à Thènes, à deux cent seize milles de Carthage.

Les Syrtes.

IV. Le troisième enfoncement se divise en deux golfes, dits Syrtes, dont les bancs de sable et les marées font l'effroi des navigateurs. De Carthage au premier, qui est le moins considérable, Polybe compte trois cents milles. L'entrée, ajoute-t-il, en est de cent milles, et le tour de trois cents. On peut aussi y arriver par terre, mais sans avoir d'autre guide que les astres, et à travers des déserts de sable et des serpens. Viennent ensuite des bois remplis de bêtes féroces; dans les terres, des déserts qu'habitent seuls les éléphans; plus loin, d'immenses solitudes, et enfin les Garamantes, que douze jours de marche séparent des Augyles. Les Psylles, puis le lac de Lycomède, environné de déserts, suivent les Gara-

locantur ab Æthiopia, quæ ad occidentem vergit, et a regione quæ duas Syrtes interjacet, pari utrinque intervallo. Sed litore inter duas Syrtes, CCL M passuum. Ibi civitas OEensis, Cinyps fluvius ac regio. Oppida : Neapolis, Taphra, Abrotonum, Leptis altera, quæ cognominatur magna. Inde Syrtis major, circuitu DCXXV aditu autem CCCXII mill. pass. Inde adcolit gens Cisipadum. In intimo sinu fuit ora Lotophagon, quos quidam Alachroas dixere, ad Philænorum aras : ex arena sunt eæ. Ab his non procul a continente palus vasta amnem Tritonem nomenque ab eo accipit, Pallantias appellata Callimacho, et citra minorem Syrtim esse dicta : a multis vero inter duas Syrtes. Promontorium, quod majorem includit, Borion appellatur. Ultra Cyrenaica provincia.

Ad hunc finem Africa a fluvio Ampsaga populos DXVI habet, qui romano parent imperio. In his colonias VI præter jam supradictas, Uthinam, Tuburbin. Oppida civium romanorum XV, ex quibus in mediterraneo dicenda Azuritanum, Abutucense, Aboriense, Canopicum, Chilmanense, Simittuense, Thunusidense, Tuburnicense, Tynidrumense, Tibigense, Ucitana duo, majus et minus : Vagense. Oppidum latinum unum Usalitanum. Oppidum stipendiarium unum, Castris Cor-

mantes. Les Augyles mêmes sont placés à peu près à égale distance de l'Éthiopie occidentale, et du pays qui s'étend entre les deux Syrtes : deux cent cinquante milles les séparent de la côte Syrtique. Là sont OEa, le fleuve Cinyps et la région de ce nom; les villes de Neapolis, de Taphra, d'Abrotone, de Leptis seconde, dite la Grande. La grande Syrte développe ensuite sa côte de six cent vingt-cinq milles de tour, qui laisse un passage de trois cent douze milles. Les Cisipades en bordent les premières rives. Le fond du golfe est aux Lotophages, autrement Alachroès. Ceux-ci confinent aux autels des Philènes, qui sont construits en sable. Non loin de là et du continent, un vaste marais, nommé par Callimaque Marais de Pallas, reçoit d'une rivière qui s'y décharge, le nom de Triton. Au reste, si ce poète le suppose en deçà de la petite Syrte, la majeure partie des auteurs le place entre les deux Syrtes. Le cap qui termine la grande Syrte se nomme Borion. Au delà on entre en Cyrénaïque.

De l'Ampsagas à cette limite, l'Afrique nourrit cinq cent seize peuples, sujets de Rome, dont six colonies, savoir : Uthine, Tuburbis, et les quatre nommées plus haut, quinze cités romaines. J'ai encore à nommer dans les terres, Azuris, Abutuca, Aborie, Canope, Chilmane, Simittua, Thunusida, Tuburnique, Tynidrume, Tibiga, les deux Ucis, la grande et la petite, et Vaga; une cité latine, Usalis; une tributaire, Castra Cornelia; trente villes libres, parmi lesquelles, à l'intérieur, Acolis, Acharis, Avine, Abziris, Canopis, Melzis, Matera, Salaphis, Tusdris, Tiphrica, Tunica, Theuda, Tageste,

neliis. Oppida libera triginta, ex quibus dicenda intus Acolitanum, Acharitanum, Avinense, Abziritanum, Canopitanum, Melzitanum, Materense, Salaphitanum, Tusdritanum, Tiphicense, Tunicense, Theudense, Tagestense, Tigense, Ulusubritanum, Vagense aliud, Visense, Zamense. Ex reliquo numero non civitates tantum, sed pleræque etiam nationes jure dici possunt, ut Natabudes, Capsitani, Misulani, Sabarbares, Massyli, Nisives, Vamacures, Ethini, Mussini, Marchubii, et tota Gætulia ad flumen Nigrin, qui Africam ab Æthiopia dirimit.

Cyrenaicæ.

V. 5. Cyrenaica, eadem Pentapolitana regio, illustratur Hammonis oraculo, quod a Cyrenis abest CCCC M passuum: fonte Solis: urbibus maxime quinque, Berenice, Arsinoe, Ptolemaide, Apollonia, ipsa Cyrene. Berenice in Syrtis extimo cornu est, quondam vocata Hesperidum supradictarum, vagantibus Græciæ fabulis. Nec procul ante oppidum fluvius Lethon, lucus sacer, ubi Hesperidum horti memorantur. Abest a Lepti CCCLXXV M pass. Ab ea Arsinoe, Teuchira vocitata, XLIII M passuum. Et deinde Ptolemais, antiquo nomine Barce, XXII M passuum. Mox XL M pass. promontorium Phycus per Creticum mare excurrit, distans CCCL M passuum a Tænaro Laconicæ promontorio. A Creta

Tiga, Ulusubris, une autre Vaga, Visa, Zama. Parmi les autres, je nommerai, mais ce sont plutôt, pour la plupart, des nations que des villes, les Natabudes, les Capsitains, les Misulains, les Sabarbares, les Massyles, les Nisives, les Vamacures, les Ethins, les Mussins, les Marchubiens, et toute la Gétulie, jusqu'au fleuve Nigris, qui sépare l'Afrique de l'Éthiopie.

La Cyrénaïque.

V. 5. La Cyrénaïque ou Pentapole est célèbre par l'oracle de Jupiter Ammon, situé à quatre cents milles de Cyrène, par la Fontaine du Soleil, et surtout par ses cinq villes, Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs, Apollonie, et Cyrène elle-même. Bérénice est bâtie sur le promontoire qui termine la grande Syrte, et qui jadis, lorsque les fables grecques étaient en vogue, portait le nom de Corne des Hespérides. Non loin de cette ville est le fleuve Lethon, et un bois sacré, autrefois, dit-on, jardin des Hespérides. Elle est à trois cent soixante-quinze milles de Leptis. De cette ville à celle d'Arsinoé, vulgairement Teuchire, on en compte quarante-trois. A vingt-deux milles se présente Ptolémaïs, antérieurement Barcé; puis, à quarante milles, le cap Phycunte, qui fait saillie dans la mer de Crète, et qui est à deux cent vingt-

vero ipsa CCXXV M. Post id Cyrene, a mari undecim M passuum. A Phycunte Apolloniam XXIV mill. pass. Ad Cherronesum LXXXVIII mill. passuum. Unde Catabathmum CCXVI mill. passuum. Adcolunt Marmaridæ, a Paraetonii ferme regione ad Syrtin usque majorem porrecti. Post eos Ararauceles, et jam in ora Syrtis Nasamones, quos antea Mesammones Græci appellavere, ab argumento loci, medios inter arenas sitos. Cyrenaicus ager XV M passuum latitudine a litore, arboribus fertilis habetur. Intus eodem spatio frugibus tantum : mox triginta mill. passuum latitudine, et CCL mill. passuum longitudine, lasere modo.

Post Nasamones, Asbystæ, et Macæ vivunt. Ultra eos Hammanientes XI dierum itinere a Syrtibus majoribus ad occidentem, et ipsi quaqua versus arenis circumdati : puteos tamen haud difficiles binum ferme cubitorum inveniunt altitudine, ibi restagnantibus Mauritaniæ aquis. Domos sale montibus suis exciso, ceu lapide, construunt. Ab his ad Troglodytas hiberni occasus plaga dierum septem iter, cum quibus commercium gemmæ tantum, quam carbunculum vocamus, ex Æthiopia invectæ. Intervenit ad solitudines Africæ, supra minorem Syrtin dictas, versa Phazania, ubi gentem Phazaniorum, urbesque Alelen et Cillabam subegimus.

cinq milles de cette île, à trois cent cinquante milles du cap Ténare en Laconie. Enfin, à onze milles de la mer est Cyrène. Du cap Phyconte à Apollonie, on compte vingt-quatre milles. Il y en a quatre-vingt-huit pour arriver à la Chersonèse, deux cent seize pour aller au Catabathme. Les Marmarides qui habitent près de là s'étendent en longueur à peu près du point correspondant à Parétonium jusqu'à la grande Syrte; puis viennent les Araraucèles, et, sur les bords du golfe, les Nasamons, précédemment appelés par les Grecs Mésammons, parce qu'ils demeuraient au milieu des sables. La Cyrénaïque est très-boisée le long de la côte jusqu'à quinze milles dans les terres. La culture des grains réussit à merveille dans les quinze suivans; les trente derniers ne produisent, sur une longueur de deux cent cinquante milles, que du laser.

Après les Nasamons, se voient les Asbystes et les Maques; plus loin, et à onze journées de la grande Syrte, vers l'ouest, les Hammaniens, qu'environnent aussi, de toutes parts, des sables immenses : cependant on creuse très-aisément chez eux des puits à deux coudées de profondeur : il paraît que les eaux de la Mauritanie viennent, par-dessous les sables, séjourner chez eux. Ils se construisent des maisons en taillant des blocs de sel comme nous des pierres. De là au pays des Troglodytes, qui habitent au couchant d'hiver, et avec lesquels on ne fait d'autre commerce que celui de la pierre précieuse qu'on nomme escarboucle, et qu'on tire de l'Éthiopie, il y a sept jours de marche. Au milieu de ces solitudes de l'Afrique que nous avons décrites, et placée au

Item Cydamum e regione Sabratæ. Ab his mons longo spatio in occasum ab ortu tendit, Ater nostris dictus a natura adusto similis, aut solis repercussu accenso. Ultra eum deserta : Matelgæ oppidum Garamantum : itemque Debris, adfuso fonte, a medio die ad mediam noctem aquis ferventibus, totidemque horis ad medium diem rigentibus : clarissimumque oppidum Garama caput Garamantum : omnia armis romanis superata, et a Cornelio Balbo triumphata : uni huic omnium externo curru et Quiritium jure donato : quippe Gadibus genito civitas romana cum Balbo majore patruo data est. Et hoc mirum, supradicta oppida ab eo capta, auctores nostros prodidisse : ipsum in triumpho, præter Cydamum et Garamam, omnium aliarum gentium urbiumque nomina ac simulacra duxisse, quæ iere hoc ordine. Tabidium oppidum, Niteris natio, Negligemela oppidum, Bubeium natio, vel oppidum, Enipi natio, Thuben oppidum : mons nomine Niger : Nitibrum, Rapsa, oppida : Discera natio, Debris oppidum, flumen Nathabur, Tapsagum oppidum, Nannagi natio, Boin oppidum, Pege oppidum, flumen Dasipari. Mox oppida continua, Baracum, Buluba, Alasi, Balsa, Galla, Maxala, Zizama. Mons Gyri, in quo gemmas nasci titulus præcessit. Ad Garamantas iter inexplicabile adhuc fuit, latronibus gentis ejus puteos (qui sunt non alte fodiendi,

dessus de la petite Syrte, est la Phazanie, qu'habite le peuple Phazanien, et où les Romains ont soumis Alèle et Cillabe; puis viennent Cydame, vis-à-vis de Sabrate, et une longue chaîne de monts qui court de l'est à l'ouest, et que nous avons nommée Noire à cause de sa couleur, qui semble indiquer des monts brûlés par la chaleur ou par l'ardente réverbération des rayons solaires. Au delà se trouvent des déserts qu'interrompent Matelge, ville des Garamantes; Debris, où jaillit une source dont les eaux brûlantes de midi à minuit, sont glaciales de minuit à midi; Garama, célèbre capitale des Garamantes : toutes villes vaincues par les armes romaines, et élémens du triomphe de Balbus, seul étranger à qui aient été accordés et le char triomphal et le droit de cité romaine; car, né à Cadix, il obtint ce dernier privilège en même temps que son oncle, comme lui nommé Balbus. Cependant, chose merveilleuse, des auteurs romains ont recueilli exactement le nom de toutes ces villes conquises par Balbus; et le triomphateur même, lors de son triomphe, fit passer sous les yeux des Romains, avec Cydame et Garame, les noms et les effigies de tous les peuples et de toutes les cités vaincues par lui: Tabidie, les Nitérides, peuple; Négligémèle, ville; Bubéie, nation ou ville; les Enipes, peuple; Thuben, ville; le mont Niger; Nitibre et Rapsa, villes; les Discères, nation; Debris, ville; le Nathabur, fleuve; Tapsague, ville; les Nannages, nation; Boin et Pège, villes; le Dasipari, fleuve; enfin Baracum, Bulube, Alasi, Balsa, Galla, Maxale, Zizame, villes; le mont Gyri, où, selon l'inscription, naissent des pierres précieuses. Le chemin

si locorum notitia adsit) arenis operientibus. Proximo bello, quod cum Œensibus gessere initiis Vespasiani imperatoris, compendium viæ quatridui deprehensum est. Hoc iter vocatur *Præter caput saxi*. Finis Cyrenaicus Catabathmos appellatur oppidum et vallis repente convexa. Ad eum terminum Cyrenaica. Africa a Syrti minore decies centena LX M passuum in longitudine patet : in latitudine, qua cognitum est, DCCC.

* Libyæ Mareotidis. *

VI. 6. Quæ sequitur regio, Mareotis Libya appellatur, Ægypto contermina. Tenent Marmaridæ, Adyrmachidæ : dein Mareotæ. Mensura a Catabathmo ad Parætonium LXXXVI M passuum. In eo tractu vicus Apis interest, nobilis religione Ægypti locus. Ab eo Parætonium LXII M passuum. Inde Alexandriam CC millia passuum : latitudo CLXIX est. Eratosthenes a Cyrenis Alexandriam terrestri itinere DXXV M prodidit. Agrippa totius Africæ a mari Atlantico cum inferiore Ægypto $\overline{XXX}$ XL mill. passuum longitudinem. Polybius et Eratosthenes diligentissimi existimati, ab Oceano ad Carthaginem magnam, $\overline{XI}$ mill. passuum : ab ea Canopicum Nili proximum ostium, $\overline{XV}$ XXVIII fecerunt. Isido-

qui menait chez les Garamantes fut jugé impraticable, parce que les voleurs du pays masquent, à l'aide du sable, l'ouverture des puits, que, du reste, si l'on connaissait bien les lieux, on creuserait sans grand travail. Dans la dernière guerre que les Romains, au commencement du règne de Vespasien, eurent contre les habitans d'Œa, on découvrit une route qui abrégeait le chemin de quatre jours, et qu'aujourd'hui on appelle *Præter caput saxi.* La Cyrénaïque se termine à la ville de Catabathme et à une vallée rapide qui s'abaisse tout à coup. L'Afrique, à partir de la petite Syrte, a mille soixante milles de long sur huit cents de largeur connue.

* La Lybie Maréotide. *

VI. 6. Le pays qui suit immédiatement se nomme Libye Maréotide, et confine à l'Égypte. Les Marmarides, les Adyrmachides, les Maréotes l'occupent. De Catabathme à Parétonium, on compte quatre-vingt-six milles. Apis, lieu célèbre par les souvenirs religieux de l'Égypte, se présente sur la route, à soixante-deux milles de Parétonium. De là à Alexandrie il y a deux cents milles; la largeur est de cent soixante-neuf. Ératosthène affirme que d'Alexandrie à Cyrène, par terre, il y a cinq cent vingt-cinq milles. Agrippa donne à toute l'Afrique, depuis la mer Atlantique, et y compris la côte de l'Égypte inférieure, trois mille quarante milles. Polybe et Ératosthène, si renommés pour l'exactitude, admettent, de l'Océan à Carthage, onze cents milles; et de Carthage à la bouche Canopique du Nil, qui est la plus

rus a Tingi Canopum XXXV XCIX mill. pass. Artemidorus XL mill. minus, quam Isidorus.

Insularum circa Africam.

VII. 7. Insulas non ita multas complectuntur hæc maria. Clarissima est Meninx, longitudine XXV mill. pass. latitudine XXII ab Eratosthene Lotophagitis appellata. Oppida habet duo, Meningem ab Africæ latere; et altero, Thoar : ipsa a dextro Syrtis minoris promontorio passibus mille quingentis sita. Ab ea centum mill. passuum contra lævum, Cercina, cum urbe ejusdem nominis libera, longa XXV mill. pass. lata dimidium ejus, ubi plurimum : at in extremo non plus quinque mill. passuum. Huic perparva, Carthaginem versus, Cercinitis ponte jungitur. Ab his quinquaginta mill. fere passuum Lopadusa, longa VI mill. passuum. Mox Gaulos et Galata, cujus terra scorpionem, dirum animal Africæ, necat. Dicuntur et in Clupea emori, cujus ex adverso Cosyra cum oppido. At contra Carthaginis sinum duæ Ægimori aræ, scopuli verius, quam insulæ, inter Siciliam maxime et Sardiniam. Auctores sunt, et has quondam habitatas subsedisse.

voisine, quinze cent vingt-huit milles de distance. De Tingis à Canope, selon Isidore, la route est de trois mille cinq cent quatre-vingt-dix-neuf milles. Artémidore ne retranche que quarante milles de ce calcul.

Iles autour de l'Afrique.

VII. 7. Ces mers ne contiennent qu'un petit nombre d'îles. Méninx, la plus connue, a vingt-cinq milles sur vingt-deux; Ératosthène l'appelle Lotophagitide. Il s'y trouve deux villes, Méninx, du côté de l'Afrique, et de l'autre Thoar. L'île même n'est qu'à un mille et demi du cap qui termine à droite la petite Syrte. A cent milles, à gauche, s'élève Cercine avec une ville libre de même nom. Elle a vingt-cinq milles de long sur moitié de large dans sa plus grande dimension, mais vers l'extrémité elle n'en a plus que cinq milles. Du côté de Carthage, un pont unit au continent la très-petite île de Cercinitide. A cinquante milles environ, Lopaduse s'étend sur une ligne de six milles. Suivent Gaulos et Galata, dont le sol tue le scorpion, malfaisant enfant de l'Afrique. On dit aussi de ces animaux qu'ils meurent à Clupée, vis-à-vis de laquelle Cosyre s'offre avec une ville de même nom. Vis-à-vis du golfe de Carthage, entre l'Afrique et la Sardaigne, on voit poindre sur les eaux les deux autels d'Égimore, qui sont moins des îles que des rochers. Des auteurs racontent que jadis elles eurent des habitans, mais qu'ensuite elles s'affaissèrent dans les eaux.

Aversorum Africæ.

VIII. 8. Interiori autem ambitu Africæ ad meridiem versus, superque Gætulos, intervenientibus desertis, primi omnium Libyægyptii, deinde Leucæthiopes habitant. Super eos Æthiopum gentes Nigritæ, a quo dictum est flumine : Gymnetes, Pharusii jam oceanum adtingentes, et quos in Mauritaniæ fine diximus, Perorsi. Ab his omnibus vastæ solitudines orientem versus usque ad Garamantas, Augylasque et Troglodytas : verissima opinione eorum, qui desertis Africæ duas Æthiopias superponunt, et ante omnes Homeri, qui bipertitos tradit Æthiopas, ad orientem occasumque versos. Nigri fluvio eadem natura, quæ Nilo : calamum, et papyrum, et easdem gignit animantes, iisdemque temporibus augescit. Oritur inter Tareleos Æthiopas, et Œcalicas. Horum oppidum Mavin quidam solitudinibus imposuerunt, Atlantas juxta eos, Ægipanas semiferos, et Blemmyas, et Gamphasantas, et Satyros, et Himantopodas. Atlantes degeneres sunt humani ritus, si credimus. Nam neque nominum ullorum inter eos appellatio est, et solem orientem occidentemque dira imprecatione contuentur, ut exitialem ipsis agrisque : neque insomnia visunt qualia reliqui mortales. Troglodytæ specus excavant. Hæ illis domus; victus serpentium carnes, stridorque,

Les pays de l'autre côté de l'Afrique.

VIII. 8. Si nous faisons intérieurement le tour de l'Afrique, vers le midi, et au delà du pays des Gétules, que viennent couper des déserts intermédiaires, nous trouvons les Libyégyptiens, puis les Leucéthiopiens ; plus loin, les peuplades éthiopiennes, à qui le fleuve ci-dessus nommé a valu le nom de Nigrites, les Gymnètes, les Pharusiens qui touchent à l'Océan, et les Pérorses mentionnés à la fin de la description que nous avons faite de la Mauritanie. Après tous ces peuples, de vastes solitudes s'étendent vers l'est jusqu'au pays des Garamantes, des Augyles et des Troglodytes. Ainsi ceux-là disent vrai, qui admettent, au dessus des déserts de l'Afrique, deux Éthiopies ; et Homère surtout a été bien instruit, lorsqu'il a placé, et à l'est et à l'ouest, les Éthiopiens partagés en deux peuples. Le Nigris offre les mêmes particularités que le Nil : le calame, le papyrus, les mêmes animaux, enfin les mêmes crues périodiques. Il prend sa source entre les Éthiopiens Tarélées et les Écaliques. Quelques auteurs placent au milieu de ces déserts Mavis, qui est une ville du dernier de ces peuples. Viendraient ensuite les Atlantes, les Égipans demi-animaux, et les Blemmyes, et les Gamphasantes, et les Satyres, et les Himantopodes. Les Atlantes, s'il faut en croire ces auteurs, sont une espèce inférieure à l'homme. Ils ne se donnent point de noms ; ils font, en le regardant, des imprécations contre le soleil levant, ou couchant, comme s'il était fatal et à eux et à la terre. Ils

non vox : adeo sermonis commercio carent : Garamantes, matrimoniorum exsortes, passim cum feminis degunt. Augylæ inferos tantum colunt. Gamphasantes nudi, prœliorumque expertes, nulli externo congregantur. Blemmyis traduntur capita abesse, ore et oculis pectori adfixis. Satyris, præter figuram, nihil moris humani. Ægipanum, qualis vulgo pingitur, forma. Himantopodes loripedes quidam, quibus serpendo ingredi natura est. Pharusii quondam Persæ, comites fuisse dicuntur Herculis ad Hesperidas tendentis.

Nec de Africa plura quæ memorentur, occurrunt.

Ægypti et Thebaidis.

IX. 9. Adhæret Asia, quam patere a Canopico ostio ad Ponti ostium Timosthenes $\overline{\text{XXVI}}$ XXXIX M passuum tradidit. Ab ore autem Ponti ad os Mæotis Eratosthenes $\overline{\text{XVI}}$ XLV M passuum. Universam vero cum Ægypto ad Tanain, Artemidorus et Isidorus $\overline{\text{LXIII}}$ LXXV M pass. Maria ejus complura ab accolis traxere nomina : quare simul indicabuntur.

ne rêvent point comme le reste des hommes. Les Troglodytes habitent des grottes souterraines; leurs repas, dans ces tristes demeures, ne consistent qu'en chair de serpent; leur voix n'est qu'un sifflement aigu : ils ne connaissent point les mutuels bienfaits du langage. Les Garamantes, étrangers au mariage, s'accouplent au hasard. Les Augyles n'adorent que les dieux infernaux. Les Gamphasantes sont nus, ignorent ce que c'est qu'un combat, et ne se laissent approcher d'aucun étranger. Les Blemmyes, assure-t-on, n'ont point de têtes; leur bouche, leurs yeux sont collés sur la poitrine. Les Satyres n'ont rien de l'homme que la figure. La forme des Égipans est celle que l'on représente vulgairement. Les Himantopodes ont pour jambes des espèces de lanières sur lesquelles ils se traînent comme en rampant. Les Pharusiens, Perses d'origine, accompagnaient Hercule, lors de son expédition contre les Hespérides.

Il n'y a rien de plus à dire de l'Afrique.

L'Égypte et la Thébaïde.

IX. 9. A cette partie du monde est jointe l'Asie, qui, de la bouche Canopique du Nil à l'entrée du Pont, a, selon Timosthène, deux mille six cent trente-neuf milles. De celle-ci à l'entrée du Méotide, Ératosthène en compte seize cent quarante-cinq. Ensemble et y compris l'Égypte jusqu'au Tanaïs, l'Asie, selon Artémidore et Isidore, a six mille trois cent soixante-quinze milles. Ses nombreuses mers ont pris les noms des peuples riverains. Aussi les indiquerons-nous en même temps que ceux-ci.

Proxima Africae incolitur Ægyptus, introrsus ad meridiem recedens, donec a tergo praetendantur Æthiopes. Inferiorem ejus partem Nilus, dextra laevaque divisus, amplexu suo determinat, Canopico ostio ab Africa, ab Asia Pelusiaco, CLXX M pass. intervallo. Quam ob causam inter insulas quidam Ægyptum retulere, ita se findente Nilo, ut triquetram terrae figuram efficiat. Ideo multi graecae litterae vocabulo, Delta appellavere Ægyptum. Mensura ab unitate alvei, unde se primum findit in latera, ad Canopicum ostium, CXLVI M, ad Pelusiacum CCLVI M est. Summa pars, contermina Æthiopiae, Thebais vocatur. Dividitur in praefecturas oppidorum, quas Nomos vocant, Ombiten, Apollopoliten, Hermonthiten, Thiniten, Phaturiten, Coptiten, Tentyriten, Diospoliten, Antaeopoliten, Aphroditopoliten, Lycopoliten. Quae juxta Pelusium est regio, nomos habet, Pharbaetiten, Bubastiten, Sethroiten, Taniten. Reliqua autem Arabicum, Hammoniacum tendentem ad Hammonis Jovis oraculum, Oxyrynchiten, Leontopoliten, Athribiten, Cynopoliten, Hermopoliten, Xoiten, Mendesium, Sebennyten, Cabasiten, Latopoliten, Heliopoliten, Prosopiten, Panopoliten, Busiriten, Onuphiten, Saiten, Ptenethu, Phthemphu, Naucratiten, Meteliten, Gynaecopoliten, Menelaiten, Alexandriae regione. Item Libyae Mareotis. Heracleopolites est in insula Nili,

Le pays contigu à l'Afrique est l'Égypte, qui s'étend au midi, dans les terres, jusqu'à ce qu'enfin elle ait l'Éthiopie derrière elle. Sa portion inférieure est limitée par le Nil, qui se divise et l'enveloppe à droite et à gauche. De la bouche Canopique, la plus voisine de l'Afrique, à la Pélusiaque, qui regarde le Nil, on compte cent soixante-dix milles. Aussi a-t-on quelquefois regardé l'Égypte comme une île à cause de la bifurcation du Nil, d'où résulte un triangle. De là le nom de la lettre grecque *delta* donné à l'Égypte par les Grecs. Du lieu où son lit naguère unique commence à former deux bras à la bouche Canopique, il y a cent quarante-six milles; et à la bouche Pélusiaque, on en compte deux cent cinquante-six. Le haut pays, voisin de l'Éthiopie, se nomme Thébaïde. Il se divise en préfectures que l'on appelle nomes : ce sont ceux d'Ombos, d'Apollopolis, d'Hermonthis, de Thine, de Phaturis, de Copte, de Tentyra, de Diospolis, d'Antæopolis, d'Aphroditopolis, de Lycopolis. Dans la contrée qui environne Péluse, sont les nomes Pharbétis, Bubastis, Séthroïs, Tanitis; les autres sont les nomes Arabique, Hammoniaque, sur la route du temple de Jupiter Ammon, où l'on rencontre Oxyrynque, Léontopolis, Athribis, Cynopolis, Hermopolis, Xoa, Mendès, Sébennys, Cabase, Latopolis, Héliopolis, Prosope, Panopolis, Busiris, Onuphis, Saïs, Ptenethu, Phthemphu, Naucratis, Metelis, Gynécopolis, Menelaïs, dans le territoire d'Alexandrie. De même, dans la Libye Maréotide, sont Héracléopolis, dans une île du Nil qui a cinquante milles de longueur, et dans laquelle se voit un temple d'Her-

longa passuum quinquaginta M, in qua et oppidum Herculis appellatum. Arsinoitæ duo sunt : hi et Memphites, usque ad summum Delta perveniunt. Cui sunt contermini ex Africa duo Oasitæ. Quidam ex his aliqua nomina permutant, et substituunt alios nomos, ut Heroopoliten, Crocodilopoliten. Inter Arsinoiten autem ac Memphiten lacus fuit, circuitu CCL M passuum : aut, ut Mucianus tradit, CCCCL M, et altitudinis quinquaginta passuum, manu factus : a rege, qui fecerat, Mœridis appellatus. Inde LXII M passuum, abest Memphis, quondam arx Ægypti regum : unde ad Hammonis oraculum XII dierum iter est. Ad scissuram autem Nili, quod appellavimus Delta, XV M passuum.

Nili.

X. Nilus incertis ortus fontibus, it per deserta et ardentia : et immenso longitudinis spatio ambulans, famaque tantum inermi quæsitu cognitus, sine bellis, quæ ceteras omnes terras invenere. Originem (ut Juba rex potuit exquirere) in monte inferioris Mauritaniæ, non procul Oceano habet, lacu protinus stagnante, quem vocant Nilidem. Ibi pisces reperiuntur alabetæ, coracini, siluri. Crocodilus quoque inde ob argumentum hoc Cæsareæ in Iseo dicatus ab eo spectatur hodie. Præterea observatum est, prout in Mauritania nives imbresve

cule, deux nomes arsinoïtes, et celui de Memphis, qui touche à l'origine du Delta, et que limitent, à côté de l'Afrique, deux oasis. Quelques auteurs remplacent ces noms par d'autres, et citent d'autres nomes, tels qu'Héroopolis et Crocodilopolis. Entre Arsinoé et Memphis s'étend un lac de deux cent cinquante, ou, selon Mucien, de quatre cent cinquante milles de tour. Sa profondeur est de cinquante pas. Il a été creusé par la main de l'homme ; le roi sous lequel il fut exécuté, lui donna son nom de Méris. A soixante-deux milles de là est Memphis, jadis capitale et séjour des rois d'Égypte, qui est à douze journées du temple d'Ammon, et à quinze milles de l'endroit où le Nil se divise en deux branches.

Le Nil.

X. Le Nil jaillit de sources inconnues et court d'abord dans des solitudes brûlantes, où il se développe en longs et immenses replis, que nous a révélés une renommée pacifique et étrangère au bruit des armes qui ont fait la découverte des autres contrées. Son origine, autant que le roi Juba a pu le savoir par ses recherches, est dans une montagne de la Mauritanie inférieure, non loin de l'Océan, dans un lac marécageux que l'on nomme Nilide. Là, on trouve en fait de poissons des alabètes, des coracins, des silures. On voit même, à Césarée, comme pour attester que là est la source du Nil, un crocodile consacré dans le temple d'Isis. De plus,

satiaverint, ita Nilum increscere. Ex hoc lacu profusus indignatur fluere per arenosa et squalentia, conditque se aliquot dierum itinere. Mox alio lacu majore, in Cæsariensis Mauritaniæ gente Massæsylum erumpit, et hominum cœtus veluti circumspicit, iisdem animalium argumentis : iterum arenis receptus conditur rursus xx dierum desertis ad proximos Æthiopas : atque ubi iterum senserit hominem, prosilit, fonte (ut verisimile est) illo quem Nigrin vocavere. Inde Africam ab Æthiopia dispescens, etiamsi non protinus populis, feris tamen et belluis frequens, silvarumque opifex, medios Æthiopas secat, cognominatus Astapus, quod illarum gentium lingua significat aquam e tenebris profluentem. Insulas ita innumeras spargit, quasdamque tam vastæ magnitudinis, ut quanquam rapida celeritate, tamen dierum quinque cursu non breviore transvolet : circa clarissimam earum Meroen, Astabores lævo alveo dictus, hoc est, ramus aquæ venientis e tenebris : dextro vero Astusapes, quod latentis significationem adjicit : nec ante Nilus, quam se totum aquis concordibus rursus junxit : sic quoque etiamnum Siris, ut ante, nominatus per aliquot millia, et in totum Homero Ægyptus, aliisque Triton : subinde insulis impactus, totidem incitatus irritamentis : postremo inclusus montibus, nec aliunde torrentior, vectus aquis properan-

on a observé que les crues du Nil sont en proportion des pluies ou des neiges qui inondent la Mauritanie. Indigné, au sortir de ce lac, de couler dans des lieux horribles et sur des plaines de sable, il se cache sous terre l'espace de plusieurs journées de chemin. Bientôt il reparaît dans la Mauritanie Césarienne, chez les Massésyles, s'élance d'un lac plus considérable que le premier, offrant pour preuve d'identité les mêmes animaux, et examine en quelque sorte la civilisation de ces nouveaux lieux, se cache encore sous les sables l'espace de vingt journées de marche, jusqu'à ce qu'il atteigne la plus voisine des deux Éthiopies; là, sentant qu'habitent des hommes, il jaillit probablement de la source que l'on appelle Nigris; puis, servant de limite entre l'Afrique et l'Éthiopie, peuplé, sinon de nations nombreuses, du moins d'animaux sauvages, de bêtes farouches, et par d'immenses forêts, il coupe en deux l'Éthiopie sous le nom d'Astape, qui, dans la langue de ce pays, veut dire *eau tombant des ténèbres.* Il forme aussi une innombrable quantité d'îles, dont quelques-unes sont si grandes, que ses eaux, malgré la rapidité de leur élan, ne mettent pas moins de cinq jours à en achever le tour. Méroé, la plus connue, est formée à gauche par l'Astaboras, c'est-à-dire *bras d'eau qui vient des ténèbres;* et à droite, par l'Astusapes, ou *bras d'eau cachée.* Le nom de Nil ne lui est donné que lorsqu'il a réuni la masse totale de ses eaux. C'est ainsi que, pendant quelques milles, il porte, encore aujourd'hui comme autrefois, celui de Siris, et qu'Homère l'appelle dans tout son cours Égyptus, d'autres Triton pendant tout le

tibus ad locum Æthiopum, qui Catadupi vocantur, novissimo catarracte inter occursantes scopulos non fluere immenso fragore creditur, sed ruere. Postea lenis et confractis aquis, domitaque violentia, aliquid et spatio fessus, multis quamvis faucibus in Ægyptium mare se evomit. Certis tamen diebus auctu magno per totam spatiatus Ægyptum, fecundus innatat terræ.

Causas hujus incrementi varias prodidere: sed maxime probabiles, Etesiarum eo tempore ex adverso flantium repercussum, ultra in ora acto mari: aut imbres Æthiopiæ æstivos, iisdem Etesiis nubila illo ferentibus e reliquo orbe. Timæus mathematicus occultam protulit rationem: Phialam appellari fontem ejus, mergique in cuniculos ipsum amnem, vapore anhelantem fumidis cautibus ubi conditur. Verum sole per eos dies cominus facto, extrahi ardoris vi, et suspensum abundare, ac ne devoretur, abscondi. Id evenire a Canis ortu, per introitum solis in Leonem, contra perpendiculum fontis sidere stante, quum in eo tractu absumantur umbræ. Plerisque e diverso opinatis largiorem fluere, ad septemtrionem sole discedente, quod in Cancro et Leone evenit, ideoque tunc minus siccari.

cours qu'il fournit en Égypte. Ensuite, des îles embarrassent son cours, des obstacles excitent son impétuosité, des montagnes le cernent : alors, plus violent que jamais, il roule ses eaux rapides vers le lieu de l'Éthiopie nommé Cataracte, et descendant, par une dernière chute, au milieu de rochers rebelles, il jette plutôt qu'il n'épanche ses flots. Mais ensuite paisible, assoupli, mettant un frein à sa violence, et comme fatigué du long chemin qu'il a parcouru, quoique divisé en nombreuses embouchures, il s'élance dans la mer d'Égypte. De plus, il déborde à une époque fixe, et promène sur l'Égypte entière ses eaux créatrices de la fécondité.

On varie sur les causes de cette crue. Les plus plausibles sont, ou l'arrivée des vents étésiens qui, à cette époque, soufflent à l'opposite du fleuve, et repoussent les eaux de la mer dans l'embouchure; ou les pluies qui tombent l'été en Éthiopie, par suite des nuages que ces vents y apportent d'une autre contrée. Timée le mathématicien a imaginé une théorie plus mystérieuse. A l'entendre, le Nil, sorti d'une source qu'il nomme Phiala, coulerait dans un lit souterrain, exhalant des vapeurs brûlantes autour de ces roches fumantes sous lesquelles il se cache; mais quand arrive le temps où le soleil approche de la terre, l'énergie des rayons attire le fleuve qui, en quelque sorte suspendu dans l'air, déborde, puis se cache, pour ne pas être complètement dévoré. Or, ceci a lieu au lever du Chien, lors de l'entrée du soleil dans le Lion, et lorsque, perpendiculaire à la source du fleuve, il ne produit aucune ombre dans ces climats. La plupart, au contraire, pensent

Rursus in Capricornum et austrinum polum reverso sorberi : et ob id parcius fluere. Sed Timæo si quis extrahi posse credat, umbrarum defectus iis diebus et locis sine fine adest.

Incipit crescere luna nova, quæcumque post solstitium est, sensim modiceque Cancrum sole transeunte, abundantissime autem Leonem. Et residit in Virgine, iisdem, quibus adcrevit, modis. In totum autem revocatur intra ripas in Libra, ut tradit Herodotus, centesimo die. Quum crescit, reges aut præfectos navigare eo, nefas judicatum est. Auctus per puteos mensuræ notis deprehenduntur. Justum incrementum est cubitorum XVI. Minores aquæ non omnia rigant : ampliores detinent, tardius recedendo. Hæ serendi tempora absumunt solo madente : illæ non dant sitiente. Utrumque reputat provincia. In duodecim cubitis famem sentit, in tredecim etiamnum esurit : quatuordecim cubita hilaritatem adferunt : quindecim securitatem : sedecim delicias. Maximum incrementum ad hoc ævi fuit cubitorum decem et octo, Claudio principe : minimum quinque, Pharsalico bello, veluti necem Magni prodigio quodam flumine aversante. Quum stetere aquæ, apertis molibus

que le Nil roule des flots plus abondans lorsque le soleil s'écarte vers le nord; ce qui a lieu dans le Cancer et dans le Lion, et qu'alors le fleuve ne peut diminuer; tandis qu'au retour du soleil dans le Capricorne et vers le pôle austral, les flots sont pompés par cet astre; ce qui les rend moins abondans. Mais un fait réfute le système de l'attraction de Timée : c'est que l'ombre est justement nulle à cette époque et dans ce lieu tout le temps que dure la crue.

Le fleuve commence à monter à la nouvelle lune qui suit le solstice, quelle qu'elle soit; il prend des accroissemens modérés et successifs quand le soleil parcourt l'Écrevisse; il est à son maximum de hauteur, lorsque l'astre atteint le Lion. Il redescend ensuite pendant la présence de la Vierge, comme il avait monté, et coule dans ses anciennes rives, sous la Balance, cent jours après les avoir quittées, comme le dit Hérodote. Pour les rois et les grands, c'est un sacrilège de naviguer sur ce fleuve pendant sa crue. Des puits avec des marques indiquent les variétés de la crue; la hauteur désirable est de seize coudées. Trop faible, elle n'arrose pas toutes les terres; trop forte, elle les occupe trop long-temps, et retarde les produits. Dans ce cas, le temps qu'il faut pour sécher le sol humide absorbe l'époque des semailles; dans le premier, comment ensemencer un sol aride? L'Égypte tient compte de tous deux. A douze coudées, famine; à treize, gêne; à quatorze, un sourire; à quinze, sécurité parfaite; à seize, transports, ivresse générale. La crue la plus considérable de l'époque contemporaine est celle qui eut lieu sous Claude :

admittuntur. Ut quæque liberata est terra, seritur. Idem amnis unus omnium nullas exspirat auras.

Ditionis Ægypti esse incipit a fine Æthiopiæ Syene: ita vocatur peninsula mille passuum ambitu, in qua Castra sunt, latere Arabiæ: et ex adverso insula IV Philæ, DC M passuum a Nili fissura, unde appellari diximus Delta. Hoc spatium edidit Artemidorus, et in eo CCL oppida fuisse. Juba CCCC M passuum. Aristocreon ab Elephantide ad mare DCCL M pass. Elephantis insula intra novissimum catarracten IV M passuum, et supra Syenen XVI M habitatur, navigationis Ægyptiæ finis, ab Alexandria DLXXX M pass. In tantum erravere suprascripti. Ibi Æthiopicæ conveniunt naves. Namque eas plicatiles humeris transferunt, quoties ad catarractas ventum est.

* Urbium in Ægypto *.

XI. Ægyptus super ceteram antiquitatis gloriam XX M urbium sibi, Amase regnante, habitata præfert: nunc

elle fut de dix-huit coudées. La plus faible fut de cinq, et eut lieu dans la guerre de Pharsale. On eût dit que le fleuve, par un miracle, voulait prouver son horreur pour le meurtre du grand Pompée. Quand les eaux s'arrêtent, on ouvre les canaux pour en faciliter l'écoulement. On ensemence le terrain à mesure que les eaux l'abandonnent. De tous les fleuves, le Nil est le seul qui n'exhale point de vapeurs.

Le Nil ne commence à couler sous la domination égyptienne qu'à Syène, limite de l'Égypte et de l'Éthiopie. C'est une péninsule d'un mille de circonférence, et où, du côté qui regarde l'Arabie, se voit Castra. En face est l'île de Philé, qui a quatre milles de circuit, et qui est à six cents milles de la bifurcation du Nil, qui a valu au pays le nom de Delta. Tel est le calcul d'Artémidore, qui, de plus, y met deux cent cinquante villes. Juba évalue la distance à quatre cents milles. Selon Aristocréon, d'Éléphantis à la mer il y aurait sept cent cinquante milles. Mais Éléphantis, cette île située à quatre milles en deçà de la dernière cataracte, seize milles au delà de Syène, Éléphantis, terme de la navigation égyptienne, est à cinq cent quatre-vingts mille d'Alexandrie. Tant les auteurs précités se sont laissés abuser! C'est le rendez-vous général des barques éthiopiennes : pliantes et légères, les bateliers les transportent sur leurs épaules, dès qu'ils sont arrivés aux cataractes.

* Les villes de l'Égypte *.

XI. L'Égypte, outre son antiquité immémoriale, se vante d'avoir possédé vingt mille villes sous le règne

quoque multis, etiamsi ignobilibus, frequens. Celebratur tamen Apollinis: mox Leucotheæ: Diospolis magna, eadem Thebe portarum centum nobilis fama: Coptos Indicarum Arabicarumque mercium Nilo proximum emporium. Mox Veneris oppidum, et iterum Jovis, ac Tentyris: infra quod Abydus, Memnonis regia, et Osiris templo inclytum, VII M D passuum in Libyam tremotum a flumine. Dein Ptolemais, et Panopolis, ac Veneris iterum. Et in Libyco Lycon, ubi montes finiunt Thebaidem. Ab iis oppida Mercurii, Alabastron, Canum, et supra dictum Herculis. Deinde Arsinoe, et jam dicta Memphis: inter quam et Arsinoiten nomon, in Libyco, turres, quæ pyramides vocantur: Labyrinthus in Mœridis lacu nullo addito ligno exædificatus: et oppidum Crialon. Unum præterea intus et Arabiæ conterminum claritatis magnæ, Solis oppidum.

10. Sed jure laudetur in litore Ægyptii maris Alexandria, a Magno Alexandro condita, in Africæ parte, ab ostio Canopico XII mill. passuum juxta Mareotim lacum, qui locus antea Rhacotes nominabatur. Metatus est eam Dinochares architectus pluribus modis memorabili ingenio, XV M passuum laxitate insessa, ad effigiem Macedonicæ chlamydis orbe gyrato laciniosam, dextra lævaque anguloso procursu: jam tum tamen quinta situs parte regiæ dicata.

d'Amasis. De nos jours même, on en voit encore beaucoup, quoiqu'elles soient pour la plupart moins renommées. On distingue cependant Apollinopolis, Leucothée, Diospolis la Grande, autrement Thèbes, si célèbre par ses cent portes; Coptos, près du Nil, entrepôt de toutes les marchandises de l'Arabie et de l'Inde; puis Aphroditopolis, Diospolis, Tentyris; au dessous, Abydos, célèbre par le palais de Memnon et le temple d'Osiris, Ptolémaïs, Panopolis, une autre Aphroditopolis; et dans la Libye égyptienne, Lycopolis, près de laquelle une chaîne de monts limite la Thébaïde. Suivent Hermopolis, Alabastropolis, Cynopolis, et la ville d'Hercule déjà nommée, Arsinoé, Memphis, mentionnée pareillement (entre celle-ci et le nome Arsinoïte, dans la Libye, se voient les tours dites Pyramides, et le labyrinthe du lac Mœris, dans la construction duquel il n'est point entré de bois). L'Égypte nous présente encore Criale ; à l'intérieur, quoique près des limites de l'Arabie, la célèbre Héliopolis.

10. Sur la côte s'élève Alexandrie, célèbre à juste titre. Elle doit son nom à Alexandre, qui la bâtit dans la partie africaine de l'Égypte, à douze milles de la bouche Canopique du Nil, près du lac Maréotis, sur le lieu antérieurement appelé Rhacotès. L'architecte Dinochare, homme de génie à plus d'un égard, en traça le plan, et lui donna la forme circulaire d'une chlamyde macédonienne, dont il imita jusqu'à la saillie anguleuse de droite et de gauche : dès l'origine, la surface du terrain fut de quinze milles, et un cinquième fut destiné aux palais.

Mareotis lacus a meridiana urbis parte, euripo e Canopico ostio mittitur mediterraneo commercio, insulas quoque plures amplexus, triginta mill. passuum trajectu, CL ambitu, ut tradit Claudius Cæsar. Alii schœnos in longitudinem patere XL faciunt, schœnumque stadia triginta : ita fieri longitudinis CL mill. pass. tantumdem et latitudinis.

Sunt in honore et intra decursus Nili multa oppida, præcipue quæ nomina dedere ostiis, non omnibus (XII enim reperiuntur, superque quatuor, quæ ipsi falsa ora appellant), sed celeberrimis septem, proximo Alexandriæ Canopico, deinde Bolbitino, Sebennytico, Phatnitico, Mendesico, Tanitico, ultimoque Pelusiaco. Præterea Butos, Pharbæthos, Leontopolis, Athribis, Isidis oppidum, Busiris, Cynopolis, Aphrodites, Sais, Naucratis : unde ostium quidam Naucraticum nominant, quod alii Heracleoticum, Canopico, cui proximum est, præferentes.

Arabiæ, quæ est ad mare Ægyptium.

XII. 11. Ultra Pelusiacum Arabia est, ad Rubrum mare pertinens, et odoriferam illam, ac divitem et Beatæ cognomine inclytam. Hæc Catabanum et Esbonitarum, et Scenitarum Arabum vocatur, sterilis, præterquam

Le lac Maréotis, au sud de la ville, est formé par un euripe qui, de la bouche Canopique, le conduit à la Méditerranée. Il embrasse plusieurs îles dans son sein, et facilite beaucoup le commerce. Selon Claude l'empereur, sa largeur est de trente milles, sa circonférence de cinquante. Quelques-uns lui donnent quarante schènes de longueur (le schène équivaut à trente stades); dans ce cas, l'étendue du lac serait de cent cinquante milles, tant en long qu'en large.

Les bouches du Nil enferment encore nombre de villes célèbres, notamment celles qui ont donné leur nom, je ne dis pas à toutes ces bouches (car on en compte douze, et, de plus, quatre, qui ont le surnom de fausses embouchures), mais aux sept les plus célèbres. Ce sont celles de Canope (la plus voisine d'Alexandrie), de Bolbite, de Sebennys, de Phatne, de Mendès, de Tanis et de Péluse, qui est la dernière. Les autres villes sont Bute, Pharbèthe, Léontopolis, Athribis, la ville d'Isis, Busiris, Cynopolis, Aphroditopolis, Saïs, Naucratis, dont quelques-uns ont nommé la rivière bouche Naucratique, la préférant à la Canopique, qui en est voisine. Quelques-uns l'appellent encore Héracléotique.

Les côtes de l'Arabie situées le long de la mer d'Égypte.

XII. 11. Passé Péluse commence l'Arabie, qui s'étend vers la mer Rouge, et va rejoindre cette Arabie, si riche en parfums, si opulente, si célèbre par l'épithète d'Heureuse. Celle dont il est question ici contient d'abord les Catabanes, les Esbonites, les Arabes Scénites. Stérile

ubi Syriæ confinia adtingit, nec nisi Casio monte nobilis. His Arabes junguntur, ab oriente Canchlei, e meridie Cedrei, qui deinde ambo Nabatæis. Heroopoliticus vocatur, alterque Ælaniticus sinus Rubri maris in Ægyptum vergentis, CL mill. pass. intervallo inter duo oppida, Ælana, et in nostro mari Gazam. Agrippa a Pelusio Arsinoen Rubri maris oppidum, per deserta CXXV M passuum tradit : tam parvo distat ibi tanta rerum naturæ diversitas.

Syriæ.

XIII. 12. Juxta Syria litus occupat, quondam terrarum maxima, et pluribus distincta nominibus. Namque Palæstina vocabatur, qua contingit Arabas, et Judæa, et Cœle, dein Phœnice : et qua recedit intus, Damascena : ac magis etiamnum meridiana, Babylonia. Et eadem Mesopotamia inter Euphratem et Tigrin : quaque transit Taurum, Sophene : citra vero etiam Commagene. Et ultra Armeniam, Adiabene, Assyria ante dicta : et ubi Ciliciam adtingit, Antiochia. Longitudo ejus inter Ciliciam et Arabiam, CCCCLXX M passuum est. Latitudo a Seleucia Pieria, ad oppidum in Euphrate Zeugma, CLXXV M passuum. Qui subtilius dividunt, circumfundi Syria Phœnicen volunt : et esse oram maritimam Syriæ : cujus pars sit Idumæa et Judæa, deinde Phœnice, deinde Syria. Id quod præjacet mare totum,

partout, excepté aux confins de la Syrie, elle n'a de remarquable que le mont Casius. Ensuite paraissent à l'est les Canchléens, au sud les Cédréens, qui confinent les uns et les autres aux Nabatéens. La mer Rouge s'allonge vers l'Égypte en deux golfes, l'Héroopolite et l'Élanite. D'Élana à Gaza, sur notre mer, il y a cent cinquante milles. Selon Agrippa, de Pelusium à Arsinoé, sur la mer Rouge, en traversant les déserts, il y a cent vingt-cinq milles : quelle faible distance entre deux natures si différentes !

La Syrie.

XIII. 12. A côté de l'Arabie, s'étend, le long de la côte, la Syrie, jadis pays immense et divisé en plusieurs provinces. La partie la plus voisine de l'Arabie a été appelée Palestine, Judée, Célésyrie, Phénicie : l'intérieur se nommait Damascène; plus au sud, c'était la Babylonie : entre l'Euphrate et le Tigre, la Mésopotamie; au delà du Taurus, la Sophène; en deçà, la Comagène; plus loin, l'Arménie, l'Adiabène, l'Assyrie, déjà nommée; et, près des bornes de la Cilicie, l'Antiochide. Sa longueur, de la Cilicie à l'Arabie, est de quatre cent soixante-dix milles sur cent soixante-quinze de large, distance de Séleucie Pieria à Zeugma, sur l'Euphrate. Quelques auteurs, plus minutieux dans la division des pays, font de la Syrie la ceinture de la Phénicie, et de celle-ci la côte de la Syrie; cette côte se diviserait en Idumée, Judée, Phénicie, Syrie. Toute l'étendue de mer qui la baigne s'appelle mer Phénicienne. Le peuple phénicien jouit d'une haute célébrité, comme ayant

Phœnicium appellatur. Ipsa gens Phœnicum in magna gloria litterarum inventionis, et siderum, navaliumque ac bellicarum artium.

Idumææ, Palæstinæ, Samariæ.

XIV. A Pelusio Chabriæ castra, Casius mons, delubrum Jovis Casii, tumulus Magni Pompeii. Ostracine Arabia finitur, a Pelusio LXV mill. passuum.

13. Mox Idumæa incipit, et Palæstina, ab emersu Sirbonis lacus, quem quidam CL M passuum circuitu tradidere : Herodotus Casio monti adplicuit : nunc est palus modica. Oppida : Rhinocolura, et intus Raphea : Gaza, et intus Anthedon : mons Argaris. Regio per oram Samaria. Oppidum Ascalo liberum, Azotus : Jamneæ duæ, altera intus. Joppe Phœnicum, antiquior terrarum inundatione, ut ferunt. Insidet collem præjacente saxo, in quo vinculorum Andromedæ vestigia ostendunt. Colitur illic fabulosa Ceto. Inde Apollonia : Stratonis turris, eadem Cæsarea, ab Herode rege condita : nunc colonia prima Flavia, a Vespasiano imperatore deducta. Finis Palæstines centum octoginta novem millibus passuum, a confinio Arabiæ : deinde Phœnice. Intus autem Samariæ oppida : Neapolis, quod antea Mamortha dicebatur : Sebaste in monte, et altiore Gamala.

inventé l'alphabet, l'astronomie, la navigation et l'art militaire.

L'Idumée, la Palestine, la Samarie.

XIV. Après Péluse, on rencontre Chabriæ Castra, le mont Casius, un temple de Jupiter Casius, le tombeau du grand Pompée; et Ostracine, borne de l'Arabie, à soixante-cinq milles de Péluse.

13. Bientôt commencent l'Idumée et la Palestine, à l'émersion du lac Sirbonide, dont Herodote fait un appendice du mont Casius, et qui, présenté par quelques auteurs comme ayant cent cinquante milles de tour, n'est plus maintenant qu'un marais de médiocre grandeur. Lieux principaux : Rhinocolure, et dans les terres, Raphée; Gaza, sur la côte; Anthédon, dans les terres; le mont Argaris; la Samarie, le long de la côte, Ascalon, ville libre; Azote; les deux Jamnées, dont l'une dans les terres; Joppé, ville phénicienne, antérieure, dit-on, au déluge, et située sur une colline en face d'un roc isolé en mer, où l'on montre les traces des chaînes d'Andromède (elle est célèbre par le culte de la fabuleuse Céto); Apollonie, la tour de Straton, autrement Césarée, fondée par Hérode, et nommée aujourd'hui Flavia colonia prima, du nom de Vespasien, qui y a envoyé une colonie. De sa limite aux bornes de l'Arabie, il y a cent quatre-vingt-neuf milles. La Phénicie commence ensuite. Dans l'intérieur de la Samarie sont les villes de Neapolis, primitivement Mamortha; de Sébaste, sur une colline; et de Gamala, sur une montagne.

Judææ.

XV. 14. Supra Idumæam et Samariam Judæa longe lateque funditur. Pars ejus Syriæ juncta, Galilæa vocatur : Arabiæ vero et Ægypto proxima Peræa, asperis dispersa montibus, et a ceteris Judæis Jordane amne discreta. Reliqua Judæa dividitur in toparchias decem, quo dicemus ordine : Hiericuntem palmetis consitam, fontibus irriguam : Emmaum, Lyddam, Joppicam, Acrabatenam, Gophniticam, Thamniticam, Bethleptephenen, Orinen, in qua fuere Hierosolyma, longe clarissima urbium orientis, non Judææ modo : Herodium cum oppido illustri ejusdem nominis.

15. Jordanis amnis oritur e fonte Paneade, qui cognomen dedit Cæsareæ, de qua dicemus : amnis amœnus, et quatenus locorum situs patitur, ambitiosus, accolisque se præbens, velut invitus Asphaltiten lacum dirum natura petit, a quo postremo ebibitur, aquasque laudatas perdit pestilentibus mixtas. Ergo ubi prima convallium fuit occasio, in lacum se fundit, quem plures Genesaram vocant, XVI mill. passuum longitudinis, VI mill. latitudinis, amœnis circumseptum oppidis : ab oriente, Juliade, et Hippo : a meridie, Tarichea, quo nomine aliqui et lacum appellant : ab occidente Tiberiade, aquis calidis salubri.

La Judée.

XV. 14. Au dessus de l'Idumée et de la Samarie s'étend, en long et en large, la Judée. La partie voisine de la Syrie se nomme Galilée; celle qui confine à l'Égypte et à l'Arabie, est la Perée : des monts escarpés la hérissent, et le Jourdain la sépare du reste de la Judée, qui se divise en dix toparchies, dans l'ordre suivant : Jéricho, qui a des bois de palmiers, et qu'arrosent des fontaines; Emmaüs, Lydda, Joppé, Acrabate, Gophnis, Thamnis, Bethleptephène Orine (dans celle-ci était Jérusalem, la plus célèbre ville, non-seulement de la Judée, mais de l'Orient), et Herodium, avec une ville illustre de même nom.

15. Le Jourdain sort de la fontaine Panéade, qui a donné son nom à une Césarée dont nous parlerons. Ce beau fleuve, qui se replie sur lui-même autant que le permet la nature des lieux, et se prête ainsi aux vœux des habitans, se dirige comme malgré lui vers l'horrible lac Asphaltite, qui l'engloutit enfin, et qui vicie ses nobles eaux en les confondant avec son onde pestilentielle. A la première pente que lui offre le bassin des vallées, il se jette dans un lac appelé par quelques auteurs Genesara, qui a seize milles de long sur six de large, et qu'entourent de belles villes, Juliade et Hippo, à l'est; au sud, Tarichée, nom que quelques auteurs donnent au lac même; et, à l'ouest, Tibériade, dont les eaux thermales sont bonnes pour la santé.

16. Asphaltites nihil præter bitumen gignit : unde et nomen. Nullum corpus animalium recipit : tauri camelique fluitant. Inde fama, nihil in eo mergi. Longitudine excedit centum M passuum, latitudine maxima XXV implet, minima sex. Prospicit eum ab oriente Arabia Nomadum, a meridie Machærus, secunda quondam arx Judææ, ab Hierosolymis. Eodem latere est calidus fons medicæ salubritatis Callirrhoe, aquarum gloriam ipso nomine præferens.

17. Ab occidente litora Esseni fugiunt, usque qua nocent : gens sola, et in toto orbe præter ceteras mira, sine ulla femina, omni Venere abdicata, sine pecunia, socia palmarum. In diem ex æquo convenarum turba renascitur, large frequentantibus, quos vita fessos ad mores eorum fortunæ fluctus agitat. Ita per sæculorum millia (incredibile dictu) gens æterna est, in qua nemo nascitur. Tam fecunda illis aliorum vitæ pœnitentia est. Infra hos Engadda oppidum fuit, secundum ab Hierosolymis fertilitate, palmetorumque nemoribus : nunc alterum bustum. Inde Masada castellum in rupe, et ipsum haud procul Asphaltite. Et hactenus Judæa est.

* Decapoleos *.

XVI. 18. Jungitur ei latere Syriæ Decapolitana re-

16. L'Asphaltite ne produit que du bitume, d'où son nom. Il repousse tout corps vivant; les taureaux, les chameaux y surnagent : aussi assure-t-on que rien ne va à fond. Il est long de plus de cent milles, large de vingt-cinq dans sa plus grande dimension, de six dans ses plus petites. De ses bords, on voit, à l'est, l'Arabie des Nomades ; au sud, Machéronte, jadis la plus forte place de la Judée après Jérusalem. Du même côté est la source thermale de Callirhoé, connue par ses vertus médicinales, et dont le nom indique assez la célébrité de ses eaux.

17. A l'ouest, mais bien loin du rivage à exhalaisons pestilentielles, les Esséniens, miracle unique dans l'univers, vivent seuls, sans femmes, sans voluptés, sans argent, et n'ont de société que celle des palmiers. Sans cesse leur troupe s'augmente de recrues étrangères très-nombreuses : agités par les flots de la fortune, et las enfin, mille affligés viennent à eux ; et ainsi (chose étonnante!) un peuple, où personne ne naît, subsiste pendant des milliers de siècles. Tant le dégoût de la vie est pour eux une source féconde de population! Au dessous des Esséniens était Engadda, la première après Jérusalem pour la fertilité et ses bois de palmiers; mais Engadda, comme Jérusalem, n'est plus qu'un monceau de cendres. On voit ensuite le fort Masada sur un rocher, non loin du lac Asphaltite. Là finit la Judée.

* La Décapole *.

XVI. 18. Du côté de la Syrie vient alors la Décapo-

gio, a numero oppidorum, in quo non omnes eadem observant. Plurimi tamen Damascum ex epoto riguis amne Chrysorrhoa fertilem : Philadelphiam, Rhaphanam, omnia in Arabiam recedentia. Scythopolin (antea Nysam, a Libero patre, sepulta nutrice ibi), Scythis deductis. Gadara, Hieromiace præfluente, et jam dictum Hippon : Dion, Pellam aquis divitem, Galasam, Canatham. Intercursant cinguntque has urbes tetrarchiæ, regionum instar singulæ, et in regna contribuuntur, Trachonitis, Paneas, in qua Cæsarea cum supradicto fonte : Abila, Arca, Ampeloessa, Gabe.

Phœnices.

XVII. 19. Hinc redeundum est ad oram, atque Phœnicen. Fuit oppidum Crocodilon, est flumen : memoria urbium, Doron, Sycaminon. Promontorium Carmelum, et in monte oppidum, eodem nomine, quondam Ecbatana dictum. Juxta Getta, Jebba : rivus Pagida, sive Belus, vitri fertiles arenas parvo litori miscens. Ipse e palude Cendevia a radicibus Carmeli profluit. Juxta colonia Claudii Cæsaris Ptolemais, quæ quondam Ace. Oppidum Ecdippa. Promontorium Album. Tyrus quondam insula, præalto mari septingentis passibus divisa, nunc vero Alexandri oppugnantis operibus continens, olim

litaine, ainsi nommée du nombre de ses villes, nombre qui n'est pas le même chez tous les auteurs. La plupart cependant s'accordent à citer Damas, que fertilise le Chrysorrhoas, divisé en une infinité de canaux, Philadelphie, Raphane (ces trois villes tirent vers l'Arabie); Scythopolis, jadis nommée Nysa par Bacchus, en l'honneur de sa nourrice, qui y fut ensevelie (une colonie de Scythes lui a donné son nom actuel); Gadare, jadis Hippone, baignée par l'Hieromiax; Dium ; Pella, où coulent plusieurs sources; Galase, Canathe. Ces villes sont environnées et comme entrecoupées par les tétrarchies, qui font comme autant de pays et de royaumes particuliers. Tels sont la Trachonitide; la Panéade, où est Césarée avec la source susdite; Abila, Arca, Ampeloesse, Gabe.

La Phénicie.

XVII. 19. Revenons de là à la côte et à la Phénicie. On y voyait une ville des Crocodiles; mais on ne voit plus que la rivière de ce nom. De même, il ne reste plus des villes de Doron et de Sycaminon que le souvenir. Suivent le cap Carmel, et, sur ce mont, une ville de même nom, jadis appelée Ecbatane; puis Gette, Gebba, le Pagide ou Belus qui, le long de ses petites rives, dépose un sable dont on tire beaucoup de verre, et qui sort du lac Cendevia, au pied du Carmel; près de là Ptolémaïs, jadis Acé, colonie de Claude; Ecdippe; le cap Album. Enfin, Tyr, cette île que jadis un canal profond, large de sept cents pas, séparait de la terre, et que les travaux d'Alexandre, lorsqu'il l'assiégea, y ont

partu clara, urbibus genitis, Lepti, Utica, et illa Romani imperii æmula, terrarum orbis avida, Carthagine : etiam Gadibus extra orbem conditis. Nunc omnis ejus nobilitas conchylio atque purpura constat. Circuitus XIX mill. passuum est, intra Palætyro inclusa. Oppidum ipsum XXII stadia obtinet. Inde Sarepta, et Ornithon oppida : et Sidon artifex vitri, Thebarumque Bœotiarum parens.

20. A tergo ejus mons Libanus orsus, mille quingentis stadiis Simyram usque porrigitur, qua Cœle Syria cognominatur. Huic par, interjacente valle, mons adversus Antilibanus obtenditur, quondam muro conjunctus. Post eum introrsus, Decapolitana regio est, prædictæque cum ea tetrarchiæ, et Palæstinæ tota laxitas. At in ora etiamnum subjecta Libano, fluvius Magoras : Berytus colonia, quæ Felix Julia appellatur. Leontos oppidum : flumen Lycos : Palæbyblos : flumen Adonis. Oppida : Byblos, Botrys, Gigarta, Trieris, Calamos : Tripolis, quam Tyrii et Sidonii et Aradii obtinent. Orthosia, Eleutheros flumen. Oppida : Simyra, Marathos, contraque Arados septem stadiorum oppidum et insula, ducentos passus a continente distans. Regio in qua supradicti desinunt montes, et interjacentibus campis, Bargylus mons incipit.

unie, est célèbre par les villes dont elle a été la mère; entre autres Leptis, Utique, et cette Carthage qui, rivale de l'empire romain, voulut régner sur l'univers et au delà de l'univers; Gades : aujourd'hui, toute sa célébrité se borne à ses coquillages et à sa pourpre. Son circuit actuel, y compris l'ancienne Tyr, est de dix-neuf milles; la ville même a vingt-deux stades. On rencontre ensuite Sarepte; Ornithopolis; Sidon, aux belles verreries, la mère de Thèbes en Béotie.

20. Derrière cette ville commence la chaîne du Liban, qui se continue quinze cents stades jusqu'à Simyra et jusqu'aux lieux où la Syrie prend le nom de Célésyrie. Parallèlement à cette chaîne s'étend l'Antiliban, qui lui était réuni par un mur. Au delà, et encore plus dans les terres, est la Décapole, avec les tétrarchies dont il a été parlé, et toute la Palestine. Sur la côte que domine le Liban se rencontrent encore le Magoras; Béryte, autrement Julia Felix, colonie; Leontopolis; le Lycus, Palæbyblos; l'Adonis; Byblos, Botrys, Gygarte, Trières, Calamos; Tripoli, habitée par trois peuples, des Tyriens, des Sidoniens, des Aradiens; Orthosie, l'Éleuthère, Simyra, Marathe; et vis-à-vis d'Arad, une ville et une île de sept stades, à deux cents pas du continent; enfin le pays où cessent les deux chaînes ci-dessus nommées. Il se compose de longues plaines, au bout desquelles s'élève le mont Bargyle.

Syriæ Antiochiæ.

XVIII. Hinc rursus Syria, desinente Phœnice. Oppida : Carne, Balanea, Paltos, Gabale : promontorium, in quo Laodicea libera, Diospolis, Heraclea, Charadrus, Posidium.

21. Deinde promontorium Syriæ Antiochiæ. Intus ipsa Antiochia libera, Epidaphnes cognominata, Oronte amne dividitur. In promontorio autem Seleucia libera, Pieria appellata.

22. Super eam mons eodem, quo alius, nomine, Casius. Cujus excelsa altitudo quarta vigilia orientem per tenebras Solem aspicit : brevi circumactu corporis, diem noctemque pariter ostendens. Ambitus ad cacumen XIX M pass. est : altitudo per directum, IV. At in ora amnis Orontes, natus inter Libanum et Antilibanum juxta Heliopolin. Oppidum Rhosos : et a tergo Portæ, quæ Syriæ appellantur, intervallo Rhosiorum montium et Tauri. In ora oppidum Myriandros : mons Amanus, in quo oppidum Bomitæ. Ipse ab Syris Ciliciam separat.

* Reliquæ Syriæ *.

XIX. Nunc interiora dicantur. Cœle habet Apamiam, Marsya amne divisam a Nazerinorum tetrarchia : Bam-

La Syrie Antiochienne.

XVIII. Là s'arrête la Phénicie et recommence la Syrie. Carne, Balanée, Paltos, Gabale, précèdent un cap où s'élève Laodicée, ville libre, que suivent Diospolis, Héraclée, Charadre, Posidium.

21. On trouve ensuite le cap de la Syrie Antiochienne. Dans les terres, et sur l'Oronte qui la coupe en deux, est Antioche Epidaphnes, ville libre. Séleucie Pieria, libre aussi, est sur le cap.

22. Au dessus de celle-ci, s'élève un mont Casius, différent de celui que nous avons vu. Sur sa cime excessivement haute, on voit, au milieu des ténèbres de la quatrième veille, le soleil se lever; et par un simple mouvement du corps on peut, en se retournant, apercevoir la lumière, ou se trouver dans une obscurité profonde. La route qui mène au sommet est de dix-neuf milles; sa hauteur perpendiculaire est de quatre. Sur la côte est l'Oronte, qui prend sa source, entre le Liban et l'Antiliban, près d'Héliopolis. Suit Rhosos; et derrière, entre la chaîne Rhosienne et le Taurus, les Portes Syriennes; Myriandre, sur la côte; le mont Amane, sur les flancs duquel s'élève Bomite, et qui sépare la Cilicie de la Syrie.

* Le reste de la Syrie *.

XIX. Parcourons l'intérieur. Dans la Célésyrie, se voient Apamée, que les eaux du Marsyas séparent de

bycen, quæ alio nomine Hierapolis vocatur, Syris vero Magog (ibi prodigiosa Atargatis, Græcis autem Derceto dicta, colitur) : Chalcidem cognominatam ad Belum, unde regio Chalcidene fertilissima Syriæ. Et inde Cyrrhestice Cyrrhum : Gazatas, Gindarenos, Gabenos : tetrarchias duas, quæ Granucomatæ vocantur, Emesenos, Hylatas, Ituræorum gentem, et qui ex iis Bætarreni vocantur : Mariamitanos : tetrarchiam, quæ Mammisea appellatur : Paradisum, Pagras, Pinaritas, Seleucias præter jam dictam duas, quæ ad Euphraten, et quæ ad Belum vocantur, Cardytenses. Reliqua autem Syria habet (exceptis quæ cum Euphrate dicentur), Arethusios, Berœenses, Epiphaneenses. Ad orientem Laodicenos, qui ad Libanum cognominantur, Leucadios, Larissæos, præter tetrarchias in regna descriptas barbaris nominibus XVII.

Euphratis.

XX. 24. Et de Euphrate hoc in loco dixisse aptissimum fuerit. Oritur in præfectura Armeniæ majoris Caranitide, ut prodidere ex iis, qui proxime viderant, Domitius Corbulo, in monte Aba : Licinius Mucianus sub radicibus montis, quem Capoten appellant, supra Zimaram, XII M pass. initio Pyxurates nominatus. Fluit Derxenem primum, mox Anaiticam, Armeniæ regiones

la tétrarchie des Nazerins ; Bambyce, autrement Hierapolis, en syrien Magog (c'est là qu'on adore la monstrueuse Atargatis ou Derceto des Grecs) ; Chalcis-sur-Belus, qui a donné à la région voisine, la première de la Syrie pour la fertilité, le nom de Chalcidène ; Cyrrhe, avec la Cyrrhestique, Gazates, Gindarène, Gabène, les deux tétrarchies dites Granucomates ; les Emésènes, les Hilates, les Ituréens, les Bétarrènes, une de leurs tribus ; les Mariamitanes, la tétrarchie de Mammisée ; Paradise, Pagres, les Pinarites ; les deux Séleucies, autres que celles ci-dessus (l'une est sur l'Euphrate, l'autre sur le Bélus, ce qu'indiquent leurs surnoms) ; enfin, les Cardytes. Il ne reste, pour achever le tableau de la Syrie, que quelques peuples dont nous parlerons en même temps que de l'Euphrate, plus les Aréthusiens, les Béréens, les Épiphaniens ; et à l'est, ceux de Laodicée surnommés du Liban, de Leucade, de Larisse, et dix-sept tétrarchies à noms barbares, regardées comme autant de souverainetés.

L'Euphrate.

XX. 24. C'est ici le lieu de parler de l'Euphrate. Ce fleuve sort de la Caranitide, préfecture de la grande Arménie. Parmi ceux qui l'ont contemplé de plus près, Corbulon le fait naître au mont Aba, et Mucien, au pied du mont Capote au dessus de Zimare. Pendant les douze premiers milles, il s'appelle Pyxurate. Il traverse d'abord la Derxène, puis l'Anaïtique, et sépare la Cappadoce des provinces Arméniennes. De Dascuse à Zi-

a Cappadocia excludens. Dascusa abest a Zimara LXXV M pass. Inde navigatur Pastonam, quinquaginta M passuum. Melitenen Cappadociæ, XXIV mill. passuum. Elegiam Armeniæ decem mill. passuum, acceptis fluminibus Lyco, Arsania, Arsano. Apud Elegiam occurrit ei Taurus mons : nec resistit, quamquam XII mill. pass. latitudine prævalens. Omiram vocant irrumpentem : mox ubi perfregit, Euphraten : tum quoque saxosum ac violentum. Arabiam inde læva, Oreon dictam regionem, trischœna mensura, dextraque Commagenem disterminat, pontis tamen, etiam ubi Taurum expugnat, patiens. Apud Claudiopolim Cappadociæ, cursum ad occasum solis agit. Primum hunc illi in pugna Taurus aufert : victusque et abscissus sibimet, alio modo vincit, ac fractum expellit in meridiem. Ita naturæ dimicatio illa æquatur, hoc eunte quo vult, illo prohibente ire qua velit. A catarractis iterum navigatur; XL M passuum inde Commagenes caput Samosata.

* Syriæ ad Euphratem *.

XXI. Arabia supra dicta, habet oppida : Edessam, quæ quondam Antiochia dicebatur, Callirhoen a fonte nominatam : Carrhas clade Crassi nobiles. Jungitur præfectura Mesopotamiæ, originem ab Assyriis trahens, in qua Anthemusia et Nicephorium oppida. Mox Arabes,

mare, il y a soixante-quinze milles. De là jusqu'à Pastone on compte par eau cinquante milles; à Mélitène en Cappadoce, vingt-quatre; à Élégie, en Arménie, dix. L'Euphrate alors a reçu le Lycus, l'Arsanias, l'Arsane. A Élégie, le Taurus lui oppose une faible barrière, malgré sa largeur, qui est de douze milles. Le fleuve l'attaque (on l'appelle alors Omiras), la brise. C'est alors qu'il prend le nom d'Euphrate. Son cours est impétueux; il roule d'énormes pierres. A sa gauche, est une contrée arabe dite Oréon; à sa droite, la Comagène. Son lit a trois schènes de large. Malgré sa rapidité, dans sa lutte contre le Taurus, il porte des ponts. A Claudiopolis, en Cappadoce, il coule vers l'ouest. Le Taurus change cette direction le premier, et, quoique vaincu dans le combat, dont le résultat est de le couper, il triomphe d'une autre manière et chasse le fleuve au sud. Ainsi, dans cette lutte de la nature, tous deux ont avantage égal : l'un va où il veut aller; l'autre l'empêche de suivre la direction qu'il avait prise. Après les cataractes il recommence à porter bateau. Samosate, capitale de la Comagène, est à quarante milles.

* Les parties de la Syrie voisines de l'Euphrate *.

XXI. Dans l'Arabie, que j'ai nommée naguère, sont Edesse, jadis Antioche ; Callirhoé, qui doit ce nom à une fontaine; Carrhes, célèbre par la défaite de Crassus. A cette contrée confine la préfecture de Mésopotamie, qui commence aux limites de l'Assyrie, et où sont Anthémusie et Nicephorium. Suivent les Arabes

qui Prætavi vocantur : horum caput Singara. A Samosatis autem, latere Syriæ, Marsyas amnis influit. Cingilla Commagenen finit, Imme civitas incipit. Oppida adluuntur Epiphania et Antiochia, quæ ad Euphraten vocantur. Item Zeugma, LXXII millibus passuum a Samosatis, transitu Euphratis nobile. Ex adverso Apamiam Seleucus, idem utriusque conditor, ponte junxerat. Qui cohærent Mesopotamiæ, Rhoali vocantur. At in Syria oppida, Europum, Thapsacum quondam, nunc Amphipolis. Arabes Scenitæ. Ita fertur usque Uram locum, in quo conversus ad orientem relinquit Syriæ Palmyrenas solitudines, quæ usque ad Petram urbem, et regionem Arabiæ Felicis appellatæ, pertinent.

25. Palmyra urbs nobilis situ, divitiis soli, et aquis amœnis, vasto undique ambitu arenis includit agros, ac velut terris exempta a rerum natura, privata sorte inter duo imperia summa, Romanorum Parthorumque, et prima in discordia semper utrimque cura. Abest a Seleucia Parthorum, quæ vocatur ad Tigrin, CCCXXXVII mill. passuum : a proximo vero Syriæ litore, CCIII millibus : et a Damasco viginti septem propius.

26. Infra Palmyræ solitudines, Stelendena regio est, dictæque jam Hierapolis, ac Berœa, et Chalcis. Ultra Palmyram quoque ex solitudinibus iis aliquid obtinet

Prétaves, capitale Singare. Du côté de la Syrie, passé Samosate, s'offrent le fleuve Marsyas; Cingille, borne de la Comagène, dont Imme était la première ville, Épiphanie et Antioche, toutes deux distinguées par leur position sur l'Euphrate, ainsi que Zeugma, célèbre passage de l'Euphrate, à soixante-douze milles de Samosate. Vis-à-vis est Apamée; et Séleucus, fondateur des deux villes, les avait unies par un pont. A la Mésopotamie confinent ensuite les Rhoales. Revenant en Syrie, nous trouvons Europe, Thapsaque, aujourd'hui Amphipolis. Les Arabes Scénites nous portent ensuite à Ura, où le fleuve, tournant à l'est, laisse à sec les solitudes de la Palmyrène, qui s'étendent jusqu'à Pétra et à l'Arabie Heureuse.

25. Palmyre, célèbre par sa position, la richesse de son sol, la délicieuse abondance de ses eaux, isolée en quelque sorte par la ceinture de sables qui environne ses plaines, subsiste indépendante entre deux immenses monarchies, celle des Romains et celle des Parthes. A la moindre étincelle de guerre, son alliance est la première pensée des deux états rivaux. Elle est à trois cent trente-sept milles de Séleucie la Parthique, autrement Séleucie-sur-Tigre, à deux cent trois de la côte de Syrie la plus voisine, et à cent soixante-seize de Damas.

26. Au dessous des déserts de Palmyre s'étend la Stélendène; puis trois villes déjà nommées : Hierapolis, Bérée, Chalcis. C'est aussi par delà Palmyre qu'on trouve

Emesa : item Elatium, dimidio propior Petræ, quam Damascus. A Sura autem proxime est Philiscum, oppidum Parthorum ad Euphratem. Ab eo Seleuciam dierum decem navigatio, totidemque fere Babylonem. Scinditur Euphrates a Zeugmate DLXXXXIV millibus passuum circa vicum Massicen : et parte læva in Mesopotamiam vadit per ipsam Seleuciam, circa eam præfluenti infusus Tigri. Dexteriore autem alveo Babylonem, quondam Chaldææ caput petit, mediamque permeans, item quam Otrin vocant, distrahitur in paludes. Increscit autem et ipse Nili modo statis diebus, paulum differens, ac Mesopotamiam inundat, sole obtinente vicesimam partem Cancri : minui incipit in Virgine, et Leone transgresso. In totum vero remeat in vicesima nona parte Virginis.

Ciliciæ : et adjunctæ gentes.

XXII. 27. Sed redeamus ad oram Syriæ, cui proxima est Cilicia. Flumen Diaphanes, mons Crocodilus, portæ Amani montis. Flumina : Andricus, Pinarus, Lycus : sinus Issicus. Oppidum Issos, inde Alexandria : flumen Chlorus, oppidum Ægæ liberum, amnis Pyramus, portæ Ciliciæ : oppida, Mallos, Magarsos, et intus Tarsos. Campi Aleii : oppida Cassipolis, Mopsos liberum, Pyramo impositum : Thynos, Zephyrium, Anchiale. Am-

Émèse, qui empiète un peu sur ces déserts; Elatium, de moitié plus voisine de Pétra que de Damas. Après Sura, mais non loin d'elle, se voit Philisque, ville parthe, sur l'Euphrate. De là à Séleucie, il y a dix jours de navigation, et autant pour se rendre à Babylone. Passé Zeugma, l'Euphrate se divise vers le bourg de Massique et forme aussi deux bras, l'espace de cinq cent quatre-vingt-quatorze milles. Le bras gauche baigne la Mésopotamie, traverse Séleucie et se jette près d'elle dans le Tigre. Le bras droit coule vers Babylone, jadis capitale de la Chaldée, la partage en deux, passe de même dans Otris, puis forme des marais. Il s'enfle presque comme le Nil à des époques marquées, et inonde la Mésopotamie, lorsque le soleil est au vingtième degré du Cancer, diminue quand le soleil quitte le signe du Lion et entre dans celui de la Vierge, et reprend tout-à-fait sa première hauteur au vingt-neuvième degré de la Vierge.

La Cilicie et ses annexes.

XXII. 27. Revenons à la côte de Syrie, voisine de la Cilicie. On y trouve le Diaphane, rivière; le mont Crocodile; les portes du mont Amane; les rivières Andrique, Pinare, Lycus; le golfe et la ville d'Issus, puis Alexandrie; le Chlore, la ville libre d'Éges, le Pyrame, les portes de Cilicie; Malles, Magarse, Tarse, dans les terres; les plaines Aléennes, Cassipolis, Mopse, ville libre sur le Pyrame; Thynos, Zephyrium, Anchiale; le Sare, le Cydnus, qui, à quelque distance de la mer, traverse la ville

nes : Saros, Cydnus Tarsum liberam urbem procul a mari secans : regio Celenderitis cum oppido. Locus Nympheum, Soloe Cilicii, nunc Pompeiopolis : Adana, Cibyra, Pinara, Pedalie, Ale, Selinus, Arsinoe, Iotape, Doron. Juxtaque mare Corycos, eodem nomine oppidum, et portus, et specus. Mox flumen Calycadnus. Promontorium Sarpedon. Oppida : Holmoe, Myle. Promontorium et oppidum Veneris, a quo proxime Cyprus insula. Sed in continenti oppida, Myanda, Anemurium, Coracesium, finisque antiquus Ciliciæ Melas amnis. Intus autem dicendi Anazarbeni, qui nunc Cæsarea : Augusta, Castabala, Epiphania, quæ antea Œniandos, Eleusa, Iconium : Seleucia supra amnem Calycadnum, Tracheotis cognomine, a mari relata, ubi vocabatur Holmia. Præterea intus flumina, Liparis, Bombos, Paradisus. Mons Imbarus.

Isauricæ et Homonadum.

XXIII. Ciliciæ Pamphyliam omnes junxere, neglecta gente Isaurica. Oppida ejus intus, Isaura, Clibanus, Lalasis : decurrit autem ad mare Anemurii regione supra dicti. Simili modo omnibus, qui eadem composuere, ignorata est contermina illi gens Homonadum, quorum intus oppidum Homona. Cetera castella XLIV inter asperas convalles latent.

libre de Tarse, la Célendéritide avec la ville de Célendéris; un lieu nommé Nympheum; Soles de Cilicie, aujourd'hui Pompeiopolis : Adana, Cibyra, Pinara, Pédalie, Ale, Sélinonte, Arsinoé, Jotape, Doron, et, près de la mer, Coryque, ville, port et caverne renommée; le Calycadne, le cap Sarpédon; Holme, Myle; le cap et la ville de Vénus, à peu de distance de l'île de Cypre; dans les terres, Myande, Anemurium, Coracesium, et le fleuve Melas, jadis borne de la Cilicie; dans les terres, Anazarbe, aujourd'hui Césarée; Augusta; Castabale; Épiphanie, jadis OEniande; Eleuse, Iconium; Séleucie Trachéotide, sur le Calycadne, primitivement bâtie près de la mer, et nommée Holmia; enfin, les fleuves Liparis, Bombos, Paradise et le mont Imbare.

L'Isaurie : les Homonades.

XIII. A la Cilicie, tous les géographes font succéder la Pamphylie, sans s'occuper des Isaures, dont les villes à l'intérieur sont Isaure, Clibane, Lalaside. Leur pays va toucher la mer vers Anemurium dont j'ai parlé ci-dessus. De même tous ceux qui ont décrit ces contrées ont ignoré l'existence des Homonades, qui sont voisins des Isaures, et ont dans les terres une ville d'Homona, et quarante-quatre forts cachés dans d'âpres vallées.

Pisidiæ.

XXIV. Insident verticem Pisidæ, quondam Solymi appellati; quorum colonia Cæsarea, eadem Antiochia. Oppida : Oroanda, Sagalessos.

Lycaoniæ.

XXV. Hos includit Lycaonia in Asiaticam jurisdictionem versa, cum qua conveniunt Philomelienses, Tymbriani, Leucolithi, Pelteni, Tyrienses. Datur et tetrarchia ex Lycaonia, qua parte Galatiæ contermina est, civitatum XIV urbe celeberrima Iconio. Ipsius Lycaoniæ celebrantur Thebasa in Tauro : Hyde in confinio Galatiæ atque Cappadociæ. A latere autem ejus super Pamphyliam veniunt Thracum soboles, Milyæ, quorum Arycanda oppidum.

Pamphyliæ.

XXVI. Pamphylia, ante Mopsopia appellata. Mare Pamphylium Cilicio jungitur. Oppida ejus : Side, et in monte Aspendum, Pletenissum, Perga. Promontorium Leucolla. Mons Sardemisus : Amnes : Eurymedon juxta Aspendum fluens : Catarractes, juxta quem Lyrnessus et Olbia, ultimaque ejus oræ Phaselis.

La Pisidie.

XXIV. Le haut des monts qui dominent ces vallées est aux Pisidiens, jadis Solymes. Ils ont une colonie appelée Césarée ou Antioche, et deux villes, Oroande et Sagalesse.

La Lycaonie.

XXV. La Pisidie a pour borne la Lycaonie, qui tire vers le district d'Asie, dont font partie Philomèle, Tymbria, Leucolithe, Pelta, Tyr. La Lycaonie même cède à ce district une tétrarchie limitrophe de la Galatie, et qui compte quatorze villes, dont la plus célèbre est Iconium. Quant à la Lycaonie propre, l'on vante surtout Thébase, dans les monts Taurus; Hyde, sur les confins de la Galatie et de la Cappadoce. A sa gauche et au dessus de la Pamphylie sont les Milyes, descendans des Thraces, qui possèdent une ville d'Arycande.

La Pamphylie.

XXVI. Suit la Pamphylie, jadis Mopsopie. La mer Pamphylique joint celle de Cilicie. On y voit Side, Aspende, sur une montagne; Pléténisse, Perga, le cap Leucope, le mont Sardemise, l'Eurymédon, qui coule à Aspendè; le Catarracte, qui baigne Lyrnesse; Olbia; et Phasélide, la dernière ville de la côte.

Tauri montis.

XXVII. Junctum ei mare Lycium est, gensque Lycia, unde vastum sinum Taurus mons, ab Eois veniens litoribus, Chelidonio promontorio disterminat. Immensus ipse, et innumerarum gentium arbiter, dextro latere septemtrionalis, ubi primum ab Indico mari exsurgit, lævo meridianus, et ad occasum tendens: mediamque distrahens Asiam, nisi opprimenti terras occurrerent maria. Resilit ergo a septentrione: flexusque immensum iter quærit, velut de industria rerum natura subinde æquora opponente, hinc Phœnicium, hinc Ponticum, illinc Caspium et Hyrcanium, contraque Mæoticum lacum. Torquetur itaque collisus inter hæc claustra, et tamen victor, flexuosus evadit usque ad cognata Riphæorum montium juga, numerosis nominibus et novis, quacumque incedit, insignis: Imaus prima parte dictus, mox Emodus, Paropamisus, Circius, Chambades, Paryadres, Choatras, Oreges, Oroandes, Niphates, Taurus: atque ubi se quoque exsuperat, Caucasus: ubi brachia emittit, subinde tentanti maria similis, Sarpedon, Coracesius, Cragus, iterumque Taurus: etiam ubi dehiscit, seque populis aperit, portarum tamen nomine unitatem sibi vindicans, quæ alibi Armeniæ, alibi Caspiæ, alibi Ciliciæ vocantur. Quin etiam confractus,

Le mont Taurus.

XXVII. De là on arrive à la mer de Lycie et à la Lycie même, où le Taurus, venu des régions de l'Orient, termine au cap Chélidoine un golfe immense. Immense lui-même et régulateur d'innombrables nations, il part des mers indiquées, portant à l'ouest son flanc gauche, qui, pourtant, regarde le sud. L'Asie entière se trouverait coupée par lui en deux parties, si la mer n'opposait un obstacle à ses envahissemens. Dès-lors il s'écarte vers le nord et décrit un arc immense, contrarié dans sa course par la nature qui lui oppose ici la mer Phénicienne, là le Pont-Euxin, plus loin la mer Caspienne, l'Hyrcanienne, et vis-à-vis le lac Méotis. Brisé en quelque sorte entre tant de barrières, il se recourbe; et cependant ses sinuosités le conduisent triomphant, ou peu s'en faut, jusqu'aux monts Riphées, qui se rattachent à un lien de parenté. A mesure qu'il avance, ses noms varient, mais tous sont fameux : Imaüs, Émode, Paropamise, Circius, Chambade, Paryadre, Choatras, Orèges, Oroande, Niphate, Taurus, et le Caucase aux lieux où il se surpasse lui-même en hauteur; plus loin, quand il projette des bras qui aspirent à envahir la mer, Sarpédon, Coracèse, Cragus, encore Taurus ; quand il s'ouvre et livre passage aux races humaines, portes Arméniennes, Caspiennes, Ciliciennes, et la scission qu'indique le mot *porte* ne détruit pas son unité. Souvent aussi, quand il recule démembré devant la mer, il reçoit çà et là les noms de vingt nations : à droite, ce

effugiens quoque maria, plurimis se gentium nominibus hinc et illinc implet : a dextra Hyrcanius, Caspius : a læva Paryadres, Moschicus, Amazonicus, Coraxicus, Scythicus appellatus. In universum vero Græce Ceraunius.

Lyciæ.

XXVIII. In Lycia igitur, a promontorio ejus oppidum Simena, mons Chimæra noctibus flagrans, Hephæstium civitas, et ipsa sæpe flagrantibus jugis : Oppidum Olympus ibi fuit : nunc sunt montana, Gagæ, Corydalla, Rhodiopolis. Juxta mare, Limyra cum amne, in quem Arycandus influit : et mons Massycites : Andriaca civitas, Myra. Oppida : Apyre, et Antiphellos, quæ quondam Habessus : atque in recessu Phellus. Deinde Pyrrha, itemque Xanthus a mari XV M passuum, flumenque eodem nomine. Deinde Patara, quæ prius Sataros : et in monte, Sidyma. Promontorium Cragus. Ultra, par sinus priori : ibi Pinara, et quæ Lyciam finit Telmessus. Lycia quondam LXX oppida habuit, nunc XXXVI habet. Ex his celeberrima, præter supra dicta, Canas, Candyba, ubi laudatur Œnium nemus, Podalia, Choma præfluente Adesa : Cyaneæ, Ascandalis, Amelas, Noscopium, Tlos, Telandrus. Comprehendit in mediterraneis Cabaliam, cujus tres urbes

sont les chaînes Hyrcanienne, Caspienne; à gauche, on a les monts Paryadre, Moschique, Amazonique, Coracique, Scytique. Les Grecs lui donnent le nom générique de Céraunien.

La Lycie.

XXVIII. Revenons à la Lycie. Après le cap Chélidonien que projette le Taurus, on rencontre Simène, le mont Chimère, qui, la nuit, étincelle de feux; Hephestium, entourée de cimes qui, souvent, brûlent de même; Olympe, aujourd'hui ruinée; Gazes, Corydales, Rhodiopolis, toutes trois sur les montagnes; près de la mer Limyre, avec une rivière de même nom où tombe l'Arycande: le mont Massycite, Andriaque, Myra, Apyre, Antiphelle, jadis Habesse; et, dans un golfe, Phellonte; plus loin, Pyrrha, Xanthe, à quinze milles de la mer, avec un fleuve de même nom; Patare, jadis Satare; Sidyme sur un mont; le cap Crage; puis un golfe semblable au premier, sur lequel est Pinare; enfin, Telmesse, borne de la Lycie. De soixante-dix villes qu'avait la Lycie, trente-six seulement subsistent encore. Les plus connues, après celles que nous venons de nommer, sont Canes, Candybe, célèbre par le bois Énium, Podalie, Chome, sur l'Adèse; Cyanées, Ascandalide, Amélas, Noscopium, Tlos, Télandre. La Cabalie, à l'intérieur de la Lycie, contient les trois villes d'Enoande, Balbure et Bubon. Passé Telmesse, commencent la mer Asiatique ou Carpathienne, et l'Asie propre. Car l'Asie

Œnoanda, Balbura, Bubon. A Telmesso Asiaticum mare, sive Carpathium, et quæ proprie vocatur Asia. In duas eam partes Agrippa divisit. Unam inclusit ab oriente Phrygia et Lycaonia, ab occidente Ægæo mari, a meridie Ægyptio, a septentrione Paphlagonia. Hujus longitudinem CCCCLXX mill. passuum, latitudinem CCCXX mill. fecit. Alteram determinavit ab oriente, Armenia minore: ab occidente, Phrygia, Lycaonia, Pamphylia: a septentrione, provincia Pontica: a meridie, mari Pamphylio: longam DLXXV mill. passuum, latam CCCXXV mill.

Cariæ.

XXIX. In proxima ora Caria est, mox Ionia: ultra eam Æolis. Caria mediæ Doridi circumfunditur, ad mare utroque latere ambiens. In ea promontorium Pedalium. Amnis Glaucus deferens Telmessum. Oppida: Dædala, Crya fugitivorum. Flumen Axon, oppidum Calynda.

28. Amnis Indus in Cibyratarum jugis ortus, recipit LX perennes fluvios, torrentes vero amplius centum. Oppidum Caunos liberum, deinde Pyrnos. Portus Cressa, a quo Rhodus insula XX M. Locus Loryma. Oppida: Tisanusa, Paridion, Larymna. Sinus Thymnias. Promontorium Aphrodisias. Oppidum Hyda. Sinus Schœ-

a été divisée par Agrippa en deux portions, l'une qui a pour bornes, à l'est, la Phrygie et la Lycaonie; à l'ouest, la mer Égée; au sud, la mer d'Égypte; au nord, la Paphlagonie (elle a quatre cent soixante-dix milles de long sur trois cent vingt de large); l'autre, que terminent la petite Arménie à l'est; à l'ouest, la Phrygie, la Lycaonie, la Pamphylie; au nord, la province de Pont, et la Pamphylie au sud (celle-ci a cinq cent soixante-quinze milles de long et trois cent vingt-cinq de large).

La Carie.

XXIX. Sur la côte voisine sont la Carie, l'Ionie, et plus loin l'Éolide. La Carie enveloppe la Doride, et touche, par deux bouts, à la mer. Ses points principaux sont le cap Pedalium, le Glaucus, dont le Telmesse est tributaire; Dédale, Crya, ville d'esclaves fugitifs; l'Axum et Calynde.

28. L'Inde qui, sorti de la chaîne des Cibyrates, reçoit plus de soixante rivières et de cent torrens; Caune, ville libre; Pyrne, le port Cressa, à vingt milles de Rhodes; Loryme, simple lieu; Tisanuse, Paridium, Larymne, le golfe Thymniade, le cap Aphrodisiade, Hyda, le golfe Schène, le pays dit Bubasse, les ruines d'Acanthe, autrement Dulopolis; Gnide, ville libre, sur un

nus. Regio Bubassus. Oppidum fuit Acanthus, alio nomine Dulopolis. Est in promontorio Gnidos libera, Triopia, dein Pegusa et Stadia appellata. Ab ea Doris incipit.

Sed prius terga, et mediterraneas jurisdictiones indicasse conveniat. Una appellatur Cibyratica. Ipsum oppidum Phrygiæ est. Conveniunt eo xxv civitates, celeberrima urbe Laodicea.

29. Imposita est Lyco flumini, latera adluentibus Asopo et Capro, appellata primo Diospolis, dein Rhoas. Reliqui in eo conventu, quos nominare non pigeat, Hydrelitæ, Themisones, Hierapolitæ. Alter conventus a Synnada accipit nomen. Conveniunt Lycaones, Appiani, Eucarpeni, Dorylæi, Midæi, Julienses, et reliqui ignobiles populi xv. Tertius Apamiam vadit, ante appellatam Celænas, dein Ciboton. Sita est in radice montis Signiæ, circumfusa Marsya, Obrima, Orga, fluminibus in Mæandrum cadentibus. Marsyas ibi redditur, ortus, ac paulo mox conditus, ubi certavit tibiarum cantu cum Apolline, Aulocrenis : ita vocatur convallis decem mill. passuum ab Apamia, Phrygiam petentibus. Ex hoc conventu deceat nominare Metropolitas, Dionysopolitas, Euphorbenos, Acmonenses, Peltenos, Silbianos. Reliqui ignobiles ix.

Doridis in sinu, Leucopolis, Hamaxitos, Elæus, Eu-

cap; Triopie, depuis Péguse et Stadie. C'est là que commence la Doride.

Mais auparavant, il convient d'indiquer les régions adossées à la côte, et les juridictions de l'intérieur. La première s'appelle Cibyratique; Cibyre, en Phrygie, en est le chef-lieu. Vingt-cinq villes en ressortissent. Après Laodicée, la plus célèbre de toutes,

29. Primitivement Diospolis, puis Rhoas, sur le Lycus, à son confluent avec l'Asope et le Capre; nommons encore, dans ce canton, Hydrèle, Themisone, Hierapolis. La deuxième juridiction a reçu son nom de Synnade. A cette ville appartiennent Lycaonium, Appie, Eucarpe, Dorylée, Midée, Julia, et quinze autres villes obscures. Celles de la troisième ont pour chef-lieu Apamée, jadis Célène, depuis Cibotos. Cette ville, au pied du mont Signia, est baignée par le Marsyas, l'Obrime, l'Orga, qui tombent dans le Méandre. C'est là qu'on voit reparaître le Marsyas, qui, peu de temps après être sorti de sa source, s'enfonce sous terre à Aulocrènes, où le dieu du même nom disputa le prix de la flûte à Apollon. Ce lieu est un vallon qu'on rencontre à dix milles d'Apamie, sur la route de Phrygie. Parmi les villes de cette juridiction, il est à propos de nommer Métropolis, Dionysopolis, Euphorbie, Acmone, Pelta, Silbia. J'en omets neuf autres qui sont peu connues.

La côte du golfe Dorique nous offre Leucopolis, Ha-

thene. Dein Cariæ oppida, Pitaium, Eutane, Halicarnassus. Sex oppida contributa ei sunt a Magno Alexandro, Theangela, Sibde, Medmassa, Euranium, Pedasum, Telmessum. Habitatur inter duos sinus, Ceramicum et Iasium. Inde Myndos, et ubi fuit Palæmyndus, Nariandus, Neapolis, Caryanda, Termera libera, Bargyla, et a quo sinus Iasius, oppidum Iasus.

Caria interiorum nominum fama prænitet: quippe ibi sunt oppida, Mylasa libera, Antiochia, ubi fuere Seminethos et Cranaos oppida: nunc eam circumfluunt Mæander, et Orsinus. Fuit in eo tractu et Mæandropolis. Est Eumenia Cludro flumini adposita, Glaucus amnis, Lysias oppidum, et Orthosia: Berecynthius tractus, Nysa: Trallis, eadem Euanthia, et Seleucia, et Antiochia dicta. Adluitur Eudone amne, perfunditur Thebaide. Quidam ibi Pygmæos habitasse tradunt. Præterea sunt Thydonos, Pyrrha, Eurome, Heraclea, Amyzon. Alabanda libera, quæ conventum eum cognominavit: Stratonicea libera, Hynidos, Ceramus, Trœzene, Phorontis. Longinquiores eodem disceptant foro, Orthronienses, Halydienses, seu Hippini, Xystiani, Hydissenses, Apolloniatæ, Trapezopolitæ, Aphrodisienses liberi. Præter hæc sunt Coscinus, Harpasa adposita fluvio Harpaso, quo et Trallicon quum fuit, adluebatur.

maxite, Eléonte, Euthène. Puis on rentre en Carie où se voient Pitée, Eutane, Halicarnasse, entre les deux golfes Céramique et Iasique, avec les six villes que lui annexa Alexandre-le-Grand (Théangèle, Sibde, Medmasse, Euranie, Pédase, Telmesse); puis Mynde, l'emplacement de Palémynde, Nariande, Neapolis, Caryande, Termère, ville libre; Bargyle, où commence le golfe Iasique, enfin Iasos.

L'intérieur offre des noms célèbres. C'est en Carie que se trouvent Mylase, ville libre; Antioche, sur l'emplacement de Séminèthe et de Cranaos, environnée aujourd'hui par le Méandre et l'Orsin; les ruines de Méandropolis, Euménie sur le Cludre, le Glaucus, Lysiade, Orthosie, le canton Bérécynthien, Nysa; Tralles, autrement Évanthie, Séleucie et Antioche, baignée par l'Eudone, et coupée par le Thébaïs (quelques auteurs y placent l'ancienne demeure des Pygmées); enfin Thydone, Pyrrha, Eurome, Héraclée, Amyzon, Alabande, ville libre, chef-lieu d'une juridiction qui porte son nom; Stratonice, ville libre; Hynide, Cérame, Trézène, Phorontide. Quelques villes assez lointaines, Orthronie, Halydie ou Hippium, Xystia, Hydisse, Apollonie, Trapezopolis, Aphrodisie, ville libre, dépendent aussi de la juridiction d'Alabande. Nommons, de plus, Coscines, Harpase sur le fleuve de ce nom, qui passait aussi à Trallique, aujourd'hui ruinée.

* Lydiæ *.

XXX. Lydia autem perfusa flexuosi amnis Mæandri recursibus, super Ioniam procedit, Phrygiæ ab exortu solis vicina, ad septemtrionem Mysiæ, meridiana parte Cariam amplectens, Mæonia ante appellata. Celebratur maxime Sardibus in latere Tmoli montis, qui antea Timolus appellabatur, vitibus consitus, et ex eo profluente Pactolo, eodemque Chrysorrhoa, ac fonte Tarne: a Mæoniis civitas ipsa Hyde vocitata est, clara stagno Gygæo. Sardiana nunc appellatur ea jurisdictio. Conveniuntque in eam extra prædictos, Macedones Cadueni, Philadelpheni, et ipsi in radice Tmoli Cogamo flumini adpositi Mæonii, Tripolitani: iidem et Antoniopolitæ Mæandro adluuntur: Apollonoshieritæ, Mesotimolitæ, et alii ignobiles.

Ioniæ.

XXXI. Ionia ab Iasio sinu incipiens, numerosiore ambitu litorum flectitur. In ea primus sinus Basilicus, Posideum promontorium et oppidum, oraculum Branchidarum appellatum, nunc Didymæi Apollinis, a litore stadiis viginti. Et inde centum octoginta, Miletus Ioniæ caput, Lelegeis ante, et Pityusa, et Anactoria nominata, super nonaginta urbium per cuncta maria

* La Lydie *.

XXX. La Lydie, où le Méandre déploie ses sinuosités, est au dessus de l'Ionie. Ses bornes sont : à l'est, la Phrygie; au nord, la Mysie; au sud, la Carie. Méonie était jadis son nom. Sa ville la plus célèbre, est Sardes, sur le flanc du Tmole, jadis Timole, couvert de vignobles, et d'où s'échappent le Pactole, ou Chrysorrhoas, et la fontaine de Tarné. Les Méoniens appelèrent souvent la ville Hyde. Son lac de Gygès est fameux. Elle est aujourd'hui le chef-lieu de la juridiction sardienne, et elle voit venir dans ses murs, outre la population des villes ci-dessus nommées, les Macédoniens Caduènes, ceux de Philadelphie; les Méoniens, fixés au pied du Tmole, sur les bords du Cogame; ceux de Tripoli, autrement Antoniopolis, sur le Méandre, d'Apollonos-Hiera, de Mésotimole, et d'autres villes peu connues.

L'Ionie.

XXXI. L'Ionie commence au golfe d'Iasos, et se prolonge sur un littoral à nombreuses découpures. Après le golfe Basilique, le premier qu'elle offre, se voient le cap Posideum et une ville de même nom, l'oracle dit des Branchides, aujourd'hui oracle d'Apollon Didymée, à vingt stades de la côte; cent quatre-vingt stades plus loin, Milet, jadis Lélégéide, Pityuse; et Anactorie, capitale de l'Ionie, et fondatrice de plus de quatre-vingt-

genitrix : nec fraudanda cive Cadmo, qui primus prosam orationem condere instituit. Amnis Mæander ortus e lacu in monte Aulocrene, plurimisque adfusus oppidis, et repletus fluminibus crebris, ita sinuosus flexibus, ut sæpe credatur reverti : Apamenam primum pervagatur regionem, mox Eumeneticam, ac dein Bargyleticos campos : postremo Cariam placidus, omnesque eos agros fertilissimo rigans limo, ad decimum a Mileto stadium lenis illabitur mari. Inde mons Latmus. Oppida, Heraclea montis ejus cognominis : Carica, Myus, quod primo condidisse Iones narrantur, Athenis profecti : Naulochum, Priene. In ora quæ Trogilia appellatur, Gessus amnis. Regio omnibus Ionibus sacra, et ideo Panionia appellata. Juxta a fugitivis conditum (uti nomen indicio est) Phygela fuit, et Marathesium oppidum. Supra hæc Magnesia Mæandri cognomine insignis, a Thessalica Magnesia orta. Abest ab Epheso XV mill. passuum : Trallibus eo amplius III mill. Antea Thessaloce et Androlitia nominata : et litori adposita Derasidas insulas secum abstulit mari. Intus et Thyatira adluitur Lyco, Pelopia aliquando, et Euhippa cognominata.

In ora autem Manteium, Ephesus Amazonum opus, multis antea expetita nominibus : Alopes, quum pugnatum apud Trojam est, mox Ortygia, et Morges vocata

dix villes sur toutes les mers; célèbre d'ailleurs par la naissance de Cadmus, le premier qui écrivit en prose; le Méandre, qui sort d'un lac sur le mont Aulocrènes, arrose diverses villes, reçoit plusieurs affluens; et dans les nombreux replis qu'il fait, et par lesquels il semble revenir sur lui-même, traverse l'Apamène, puis l'Euménétique, les plaines Bargyliennes, roule des eaux paisibles en Carie, répand sur toutes ces plaines un limon qui les féconde, et enfin se joint à la mer, à dix stades de Milet. Suivent le mont Latmos, Héraclée, sur une montagne de ce nom, Carique, Myonte, fondée par les Ioniens venus d'Athènes, Nauloque, Priène, le Gesse, sur la côte de Trogilie; puis le pays qui a reçu le nom de Panionia et que révèrent tous les Ioniens; Phygèle, bâtie, ainsi que l'indique son nom, par des esclaves fugitifs; Marathesium; et au dessus de ces villes, Magnésie du Méandre, fille de la Magnésie de Thessalie, à quinze milles d'Éphèse, et trois au plus de Tralles. Thessaloce et Androlitie ne sont plus; et les îles Dérasides, rangées le long de la côte, ont été englouties. Au dedans des terres, Thyatire, jadis Pélopée et Evhippe, est baignée par le Lycus.

La côte offre ensuite Manteium, Éphèse, fondée par les Amazones, et successivement dotée de vingt noms; Alope, pendant la guerre de Troie, puis Ortygie, Mor-

est, et Smyrna cognomine Trachea, et Samornion, et Ptelea. Adtollitur monte Pione, adluitur Caystro in Cilbianis jugis orto, multosque amnes deferente, et stagnum Pegaseum, quod Phyrites amnis expellit. Ab his multitudo limi est, qua terras propagat, mediisque jam campis Syrien insulam adjecit. Fons in urbe Callipia, et templum Dianæ complexi e diversis regionibus duo Selenuntes. Ab Epheso Manteium aliud Colophoniorum, et intus ipsa Colophon, Haleso adfluente. Inde Apollinis Clarii fanum, Lebedos : fuit et Notium oppidum. Promontorium Coryceon, mons Mimas CL mill. pass. excurrens, atque in continentibus campis residens. Quo in loco Magnus Alexander intercidi planitiem eam jusserat VII mill. D pass. longitudine, ut duos sinus jungeret, Erythrasque cum Mimante circumfunderet. Juxta eas fuere oppida Pteleon, Helos, Dorion : nunc est Aleon fluvius, Corynæum Mimantis promontorium, Clazomenæ, Parthenie, et Hippi, Chytrophoria appellatæ quum insulæ essent : Alexander idem per duo stadia continenti adnexuit. Interiere intus Daphnus et Hermesia, et Sipylum, quod ante Tantalis vocabatur, caput Mæoniæ, ubi nunc est stagnum Sale : obiit et Archæopolis substituta Sipylo, et inde illi Colpe, et huic Lebade.

Regredientibus inde abest XII mill. passuum ab Ama-

ges, Smyrne Trachée, Samornium, Ptélée. Celle-ci est sur le mont Pion et sur le bord du Caystre, qui sort des monts Cilbiens, et que grossissent plusieurs rivières tributaires et les débordemens du lac Pégasée, rempli par le fleuve Phyrite. Toutes ces eaux ajoutent au limon fécondant qu'il dépose sur les terres et qui a déjà créé l'île Syrie au milieu des terres. Dans la ville est la source Callippie et les deux Sélénontes qui viennent de deux côtés différens entourer le temple de Diane. D'Éphèse on va à une autre Manteium, qui appartient aux Colophoniens; Colophon même, sur l'Halèse, est dans l'intérieur. On trouve ensuite le temple d'Apollon Clarien, Lebedos; Notium, aujourd'hui ruinée, le cap Coryceum; le mont Mimas qui s'avance de cent cinquante milles vers la mer, et vient s'abaisser dans les terres. Alexandre-le-Grand avait ordonné d'y creuser une plaine de sept milles et demi de long, afin d'unir les deux golfes, et de former une île d'Érythres et de Mimas. Non loin de-là étaient Pteleum, Helos, Dorium. Aujourd'hui, l'on trouve l'Aléon, le cap Corynée, qui fait partie du mont Mimas; Clazomènes, Parthénie, Hippi, connu sous le nom de Chytrophories, lorsque c'était un groupe d'îles; Alexandre les a unies au continent par une chaussée de deux stades. Daphnonte, Hermésie; Sipyle, jadis Tantalide, capitale de la Méonie, au lieu où était le lac Sale, ne sont plus : il en est de même d'Archéopolis, de Colpe, de Lébade, qui se succédèrent sur ses ruines.

En redescendant vers la côte, à douze milles, on

zone condita, restituta ab Alexandro, in ora Smyrna, amne Melete gaudens, non procul orto. Montes Asiæ nobilissimi in hoc tractu fere explicant se, Mastusia a tergo Smyrnæ, et Termetis, Olympi radicibus junctus. Is in Dracone desinit, Draco in Tmolo, Tmolus in Cadmo, ille in Tauro. A Smyrna Hermus campos facit, et nomini suo adoptat. Oritur juxta Doryleum Phrygiæ civitatem, multosque colligit fluvios inter quos Phrygem, qui nomine genti dato, a Caria eam disterminat: Hyllum, et Cryon, et ipsos Phrygiæ, Mysiæ, Lydiæ amnibus repletos. Fuit in ore ejus oppidum Temnos: nunc in extremo sinu Myrmeces scopuli, oppidum Leuce in promontorio, quod insula fuit, finisque Ioniæ Phocæa.

Smyrnæum conventum magna pars Æoliæ, quæ mox dicetur, frequentat: præterque, Macedones Hyrcani cognominati, et Magnetes a Sipylo. Ephesum vero alterum lumen Asiæ, remotiores conveniunt Cæsarienses, Metropolitæ, Cilbiani inferiores et superiores, Mysomacedones, Mastaurenses, Briullitæ, Hypæpeni, Dioshieritæ.

Æolidis.

XXXII. 30. Æolis proxima est, quondam Mysia appellata, et quæ Hellesponto adjacet Troas. Ibi a Phocæa, Ascanius portus. Dein fuerat Larissa: sunt Cyme,

trouve Smyrne, fondée par les Amazones, et rebâtie par Alexandre sur le beau fleuve Mélès, qui naît près de là. C'est là que se développent les monts les plus célèbres de l'Asie, le Mastusie, derrière Smyrne; le Termète, qui se lie aux racines de l'Olympe, et qui se termine au Braco, continué par le Tmole, par le Cadmus; enfin par le Taurus. Passé Smyrne, on trouve l'Hermus et les belles campagnes qu'il fertilise et qui portent son nom. L'Hermus a sa source près de Dorylée en Phrygie; et, entre autres rivières, reçoit le Phryx, qui sépare la Carie et le pays appelé Phrygie de son nom; l'Hyllus, le Cryos tous deux grossis des nombreux cours d'eau qui baignent la Lydie, la Mysie, la Phrygie. A son embouchure était Temnos. Aujourd'hui l'on voit, aux extrémités du golfe, les rochers Myrmèces, Leucé, sur un cap qui jadis était une île, et Phocée, où se termine l'Ionie.

La juridiction de Smyrne réunit, outre la plus grande partie de l'Éolie que nous allons décrire, les Macédoniens Hyrcaniens et les Magnètes de Sipyle. Éphèse, seconde lumière de l'Asie, a, dans son ressort, des villes plus éloignées, Césarée, Métropolis, les deux Cilbia, celle de la montagne et celle de la plaine; les Myso-Macédoniens, Mastaure, Briullis, Hypèpes, Dios-Hieron.

L'Éolide.

XXXII. 30. Suit l'Éolide, jadis nommée Mysie, et la Troade adjacente à l'Hellespont. Là, après Phocée, se voient le port Ascanien, les ruines de Larisse, Cyme,

Myrina, quæ Sebastopolim se vocat : intus Ægæ, Attalia, Posidea, Neontichos, Temnos. In ora autem Titanus amnis, et civitas ab eo cognominata. Fuit et Grynia, nunc tantum portus soli, insula apprehensa. Oppidum Elæa, et ex Mysia veniens Caïcus amnis: Oppidum Pitane, Canaius amnis. Intercidere Canæ, Lysimachia, Atarnea, Carene, Cisthene, Cylla, Cocylium, Thebe, Astyre, Chrysa, Palæscepsis, Gergithos, Neandros : nunc est Perperene civitas, Heracleotes tractus, Coryphas oppidum : amnes, Grylios, Ollius. Regio Aphrodisias, quæ antea Politice Orgas. Regio Scepsis. Flumen Evenum, cujus in ripis intercidere Lyrnessos, et Miletos. In hoc tractu Ida mons. Et in ora quæ sinum cognominavit et conventum, Adramytteos olim Pedasus dicta. Flumina : Astron, Cormalos, Eryannos, Alabastros, Hieros ex Ida. Intus mons Gargara, eodemque nomine oppidum. Rursus in litore Antandros, Edonis prius vocata, deinde Cimmeris : et Assos, eadem Apollonia. Fuit et Palamedium oppidum. Promontorium Lecton disterminans Æolida et Troada. Fuit et Polymedia civitas, et Chrysa, et Larissa alia. Smintheum templum durat. Intus Colone intercidit. Deportant Adramytteum negotia, Apollonitæ a Rhyndaco amne, Erezii, Miletopolitæ, Pœmaneni, Macedones Asculacæ, Polichnæi, Pionitæ, Cilices Mandaca-

Myrine, autrement Sebastopolis; dans les terres, Èges, Attalie, Posidée, Néontique, Temnos; sur la côte, le fleuve Titane, et une ville dont le nom en dérive; Grynie, jadis île, et aujourd'hui réunie au continent (elle ne consiste plus qu'en ports); Élée, le Caïque, qui vient de Mysie; Pitane, le Canaïe, puis nombre de villes en ruines, Canes, Lysimachie, Atarnée, Carène, Cisthène, Cylla, Cocylium, Thèbes, Astyre, Chrysa, Palescepsis, Gergithe, Néandre. Perperène, Coryphas sont debout. Ajoutons le pays des Héracléotes, les rivières Grylios et Ollius, l'Aphrodisiade, région autrefois nommée Politice Orgas, la Scepside, région; l'Evenus, sur les rives duquel existèrent Lyrnesse et Milet; le mont Ida; sur la côte Adramytte, jadis Pédase, qui a donné son nom au golfe et à la juridiction; l'Astre, le Cormale, l'Éryanne, l'Alabastre, l'Hieros, qui descendent de l'Ida; dans les terres, le mont Gargare et une ville de même nom; en se rapprochant de la côte Antandre, nommée jadis Édonis, puis Cimmeris; Assos ou Apollonie; Palamedium, aujourd'hui ruinée; le cap Lectos, qui sépare l'Éolide et la Troade; Polymédie, Chrysa et une autre Larisse, toutes trois détruites; le temple Sminthée; les ruines de Colone, dans les terres. D'Adramyte ressortissent Apollonie sur Rhyndaque, Érèze, Miletopolis, Pémane, les Macédoniens Asculaques, Polichnes, Pionie, les Ciliciens Mandacadènes; en Mysie, les Abrettins, les Hellespontins et autres peuples peu connus.

deni : in Mysia Abrettini, et Hellespontii appellati, et alii ignobiles.

Troadis, et adjunctæ gentes.

XXXIII. Troadis primus locus Hamaxitus : dein Cebrenia : ipsaque Troas, Antigonia dicta, nunc Alexandria, colonia romana. Oppidum Nee. Scamander amnis navigabilis, et in promontorio quondam Sigeum oppidum. Dein portus Achæorum, in quem influit Xanthus Simoenti junctus : stagnumque prius faciens Palæscamander. Ceteri Homero celebrati, Rhesus, Heptaporus, Caresus, Rhodius vestigia non habent. Granicus diverso tractu in Propontida fluit. Est tamen et nunc Scamandria civitas parva, ac M D passibus remotum a portu Ilium immune, unde omnis rerum claritas. Extra sinum sunt Rhœtea litora, Rhœteo, et Dardanio, et Arisbe, oppidis habitata. Fuit et Achilleon, oppidum juxta tumulum Achillis conditum a Mitylenæis, et mox Atheniensibus, ubi classis ejus steterat in Sigeo. Fuit et Æantium, a Rhodiis conditum in altero cornu, Ajace ibi sepulto, XXX stad. intervallo a Sigeo, et ipsa statione classis suæ. Supra Æolida, et partem Troadis, in mediterraneo est, quæ vocatur Teuthrania, quam Mysi antiquitus tenuere. Ibi Caïcus amnis jam dictus oritur. Gens ampla per se, etiam quum

La Troade et ses annexes.

XXXIII. Dans la Troade, Hamaxite se présente la première; puis Cébrénie, Troas, dite Antigonie, aujourd'hui Alexandrie, colonie romaine; Néé, le Scamandre, rivière navigable; le cap Sigée, où était une ville de même nom; le port des Achéens, où coule le Xanthe, réuni au Simoïs; le Paléscamandre, qui jadis formait un petit lac. Le Rhésus, l'Heptapore, le Carèse, le Rhodius, chantés par Homère, n'ont pas même laissé de traces. Le Granique s'écoule, par une autre voie, dans la Propontide. On voit encore cependant une petite ville de Scamandrie, et à un mille et demi d'un port, Ilium, ville franche, berceau de toute la gloire romaine. Hors du golfe s'étend la côte de Rhétée, où sont les villes de Rhétée, de Dardanium, d'Arisbe, et où étaient Achilleum, construite par les Mityléniens, près du tombeau d'Achille et du lieu que sa flotte avait occupé près du cap Sigée, rebâtie depuis par les Athéniens; Éantium, fondation des Rhodiens sur la pointe opposée, à trente stades de Sigée, sur la tombe d'Ajax, et près du lieu où stationnait sa flotte. Au dessus de l'Éolide et d'une partie de la Troade, dans les terres, s'élève Teuthranie, jadis habitation des Mysiens. Là naît le Caïque, dont il a été question ci-dessus. Cette contrée était déjà célèbre quand le nom de Mysie désignait toute la province. On y trouve la Pionie, An-

totum Mysia appellaretur. In ea Pioniæ, Andera, Cale, Stabulum, Conisium, Tegium, Balcea, Tiare, Teuthranie, Sarnaca, Haliserne, Lycide, Parthenium, Thymbre, Oxyopum, Lygdamum, Apollonia, longeque clarissimum Asiæ Pergamum, quod intermeat Selinus, præfluit Cetius profusus Pindaso monte. Abest haud procul Elæa, quam in litore diximus. Pergamena vocatur ejus tractus jurisdictio. Ad eam conveniunt, Thyatireni, Mygdones, Mossyni, Bregmeni, Hieracometæ, Perpereni, Tyareni, Hierolophienses, Hermocapelitæ, Attalenses, Pantaenses, Apollonidienses, aliæque inhonoræ civitates. A Rhœteo Dardanium oppidum parvum abest stadia LXX. Inde XVIII M promontorium Trapeza, unde primum concitat se Hellespontus. Ex Asia interiisse gentes tradit Eratosthenes, Solymorum, Lelegum, Bebrycum, Colycantiorum, Trepsedorum. Isidorus Arimos: et Capretas, ubi sit Apamia condita a Seleuco rege, inter Ciliciam, Cappadociam, Cataoniam, Armeniam. Et quoniam ferocissimas gentes domuisset, initio Dameam vocatam.

Insularum ante Asiam CCXII: in his

XXXIV. 31. Insularum ante Asiam prima est in Canopico ostio Nili, a Canopo Menelai gubernatore (ut ferunt) dicta. Altera juncta ponte Alexandriæ,

dère, Cale, Stabule, Conisium, Tegium, Balcée, Tiare, Teuthranie, Sarnaque, Haliserne, Lycide, Parthenium, Thymbre, Oxyope, Lygdame, Apollonie, Pergame, la plus célèbre ville de l'Asie. Elle est traversée par le Sélinonte; et le Cetius qu'épanche le mont Pindase, passe à ses pieds. Non loin est Élée, que nous avons nommée parmi les villes du rivage. Ce pays forme la juridiction de Pergame, qui comprend Thyatire, les Mygdons, les Mossynes, les Bregmènes, les Hiéracomètes, Perpera, Tyare, Hiérolophie, Hermocapèle, Attalie, Pantée, Apollonidie et autres villes obscures. Du cap Rhétée à la petite ville de Dardanium, il y a soixante-dix stades : dix-huit milles nous conduisent au cap Trapeza, où l'Hellespont prend son essor. Ératosthène nomme en Asie, comme peuples éteints, les Solymes, les Lélèges, les Bébryces, les Colycantées, les Trepsédores. Isidore ajoute les Arimes et les Caprètes, vers les lieux où Séleucus bâtit Apamée, entre la Cilicie, la Cappadoce, la Cataonie, l'Arménie, et qu'il nomma Damée à cause des nations qu'il y dompta.

Deux cent douze îles en face de l'Asie, notamment

XXXIV. 31. Passons aux îles qui bordent l'Asie. La première, à la bouche Canopique du Nil, reçut, dit-on, le nom de Canope, en l'honneur du pilote de Ménélas.

colonia Cæsaris dictatoris, Pharus : quondam diei navigatione distans ab Ægypto : nunc e turri nocturnis ignibus cursum navium regens. Namque fallacibus vadis Alexandria, tribus omnino aditur alveis mari, Stegano, Posideo, Tauro.

In Phœnicio deinde mari est ante Ioppen Paria, tota oppidum, in qua objectam belluæ Andromedam ferunt : et jam dicta Arados, inter quam et continentem, quinquaginta cubita alto mari (ut auctor est Mucianus), e fonte dulcis aqua tubo coriis facto, usque a vado trahitur.

Cypri.

XXXV. Pamphylium mare ignobiles insulas habet. Cilicium ex quinque maximis Cyprum, ad ortum occasumque Ciliciæ, ac Syriæ objectam, quondam IX regnorum sedem. Hujus circuitum Timosthenes CCCCXXVIII M D prodidit. Isidorus CCCLXXV M. Longitudinem inter duo promontoria, Dinaretum et Acamanta, quod est ad occasum, Artemidorus CLXII D. Timosthenes CC. Vocatam ante Acamantida, Philonides : Cerastin Xenagoras, et Aspeliam, et Amathusiam, et Macariam : Astynomus Crypton, et Coliniam. Oppida in ea XV. Nea Paphos, Palæpaphos, Curias, Citium, Corineum, Salamis, Amathus, Lapethos, Solœ : Tamaseus, Epi-

Un pont a joint à Alexandrie l'île du Phare, colonie de Jules César, jadis à un jour de navigation de l'Égypte; aujourd'hui, les feux qui brillent au haut d'une de ses tours dirigent les vaisseaux. Car l'entrée d'Alexandrie, semée de bas-fonds perfides, ne présente que trois canaux navigables, le Stégane, le Posidée, le Taurus.

Dans la mer Phénicienne au devant de Joppé, est Paria, tout entière occupée par une ville, et célèbre par l'exposition d'Andromède à un colosse marin; puis Arad, ci-dessus nommée, qui est séparée du continent par un canal de cinquante coudées de profondeur, selon Mucien. Au fond de ce bras de mer jaillit une source d'eau douce d'où l'on tire de l'eau à l'aide d'un tube de cuir.

Cypre.

XXXV. Les îles qui parsèment la mer de Pamphylie sont peu connues. Dans la mer de Cilicie s'élève Cypre, qui, à l'est et à l'ouest, regarde la Cilicie et la Syrie. Elle était divisée entre neuf rois. Sa circonférence est, selon Timosthène, de quatre cent vingt-huit milles et demi; selon Isidore, de trois cent soixante-quinze. Sa longueur, entre les caps Dinarète et Acamas à l'ouest, est de cent soixante-deux milles et demi, selon Artémidore; de deux cents, selon Timosthène. Philonide lui donne pour premier nom Acamantide : elle porta aussi ceux de Cérastide, d'Aspélie, d'Amathusie, de Macarie, selon Xénagore; de Cryptos et de Colinie, selon Astynome. On y compte quinze villes, Nea-Paphos, Palépaphos, Curiade, Citium, Corinée, Salamine, Amathonte,

darum, Chytri, Arsinoe, Carpasium, Golgi. Fuere et ibi Cinyria, Marium, Idalium. Abest ab Anemurio Ciliciæ quinquaginta M passuum. Mare, quod prætenditur, vocant Aulona Cilicium. In eodem situ Eleusa insula est : et quatuor, ante promontorium ex adverso Syriæ, Clides : rursusque ab altero capite Stiria. Contra Neam Paphum Hierocepia. Contra Salamina, Salaminiæ.

In Lycio autem mari Illyris, Telendos, Attelebussa, Cypriæ tres steriles, et Dionysia, prius Caretha dicta. Deinde contra Tauri promontorium, pestiferæ navigantibus Chelidoniæ totidem. Ab iis cum oppido Leucolla, Pactyæ : Lasia, Nymphais, Macris, Megista, cujus civitas interiit. Multæ deinde ignobiles. Sed contra Chimæram Dolichiste, Chirogylium, Crambussa, Rhoge, Enagora VIII mill. passuum, Dædaleon duæ, Cryeon tres, Strongyle, et contra Sidyma Antiochi, Glaucumque versus amnem Lagusa, Macris, Didymæ, Helbo, Scope, Aspis : et in qua oppidum interiit, Telandria : proximaque Cauno Rhodussa.

Rhodi.

XXXVI. Sed pulcherrima et libera Rhodos, circuitu CXXV mill. passuum : aut si potius Isidoro credimus, CIII. Habitata urbibus, Lindo, Camiro, Ialyso,

Lapethos, Soles, Tamasée, Épidare, Chytre, Arsinoé, Carpasium, Golges. Cinyrie, Marium, Idalium, n'existent plus. D'Anemurium en Cilicie aux côtes de Cypre, il y a cinquante milles. La mer qui baigne la côte nord s'appelle canal de Lycie. Dans les mêmes eaux sont Éleüse, les quatre Clides, devant le cap qui fait face à la Syrie; Stirie, devant le cap Acamas; Hiérocépie, vis-à-vis de Nea-Paphos; et vis-à-vis de Salamine, les Salminiennes.

Dans la mer de Lycie sont Illyris, Télende, Attelebusse, les trois îles désertes de Cypre, Dionysie, antérieurement Carèthe; puis, vis-à-vis du cap Taurus, les trois Chélidoniennes, fatales aux navigateurs; plus loin, Leucolle avec sa ville, les Pactyes, Lasie, Nymphaïde, Macride, Mégiste, qui n'a plus de ville, et beaucoup d'autres à peine connues; en face du cap Chimère, Dolichiste, Chirogylium, Crambusse, Rhoge, Énagore, à huit milles; les deux Dédalées, les trois Cryées, Strongyle; en face de Sidyme, l'île d'Antiochus; et vers l'embouchure du Glaucus, Laguse, Macride, Didyme, Helbos, Scope, Aspide, Télandrie, aujourd'hui sans ville; et Rhodusse, près de Caune.

Rhodes.

XXXVI. La plus belle de toutes est Rhodes, île libre de cent vingt-cinq, ou plutôt, comme le veut Isidore, de cent trois milles de tour. Lindè, Camire,

nunc Rhodo. Distat ab Alexandria Ægypti DLXXVIII millibus, ut Isidorus tradit, ut Eratosthenes, CCCCLXIX millibus, ut Mucianus D, a Cypro CLXVI. Vocitata est antea Ophiusa, Asteria, Æthræa, Trinacria, Corymbia, Pœeessa, Atabyria ab rege: deinde Macaria, et Oloessa. Rhodiorum insulæ, Carpathus, quæ mari nomen dedit: Casos, Achne olim: Nisyros distans ab Gnido XII mill. D. Porphyris antea dicta. Et eodem tractu media inter Rhodum Gnidumque Syme. Cingitur XXXVII mill. D. Portus benigne præbet octo. Præter has circa Rhodum, Cyclopis, Steganos, Cordylusa; Diabetæ IV. Hymos, Chalce cum oppido, Seutlusa, Narthecusa, Dimastos, Progne: et a Gnido, Cisserussa, Therionarce: Calydne cum tribus oppidis, Notio, Nisyro, Mendetero: et in Arconneso oppidum Ceramus. In Cariæ ora, quæ vocantur Argiæ, numero viginti, et Hyetussa, Lepsia, Leros.

Nobilissima autem in eo sinu Cos, ab Halicarnasso quindecim mill. passuum distans, circuitu centum: ut plures existimant, Merope vocata: Cea, ut Staphylus: Meropis, ut Dionysius: dein Nymphea. Mons ibi Prion: et Nisyron abruptam illi putant, quæ Porphyris antea dicta est. Hinc Caryanda cum oppido. Nec procul ab Halicarnasso Pidosus. In Ceramico autem sinu Priaponesos, Hipponnesos, Psyra, Mya, Lampsa, Æmyn-

Ialyse, aujourd'hui Rhodes, sont ses villes. Isidore la place à cinq cent soixante-dix-huit milles d'Alexandrie, Ératosthène, à quatre cent soixante-neuf, Mucien, à cinq cents. Elle est à cent soixante-six de Cypre. Ses premiers noms furent Ophiuse, Astérie, Éthrée, Trinacrie, Corymbie, Pééesse, Atabyrie (du nom d'un de ses rois), puis Macarie et Oloesse. Les îles voisines sont Carpathe, d'où le nom de Carpathienne à la mer voisine; Casos, jadis Achné, Nisyre, jadis Porphyride, à douze milles et demi de Gnide; Syme, dans les mêmes parages, à égale distance de Gnide et de Rhodes. Elle a trente-sept milles et demi de circuit et huit bons ports. Nommons en outre, parmi les îles dont Rhodes est entourée, Cyclopide, Stégane, Cordyluse, les quatre Diabètes, Hymos, Chalcé avec sa ville, Seutluse, Narthécuse, Dimaste, Progné, et plus loin que Gnide, Cisserusse, Thérionarce, Calydne avec trois villes (Notium, Nisyre, mendetère); Arconnèse où est Cérame, les vingt îles d'Argie; sur la côte de Carie, Hyétusse, Lepsie, Léros.

L'île la plus célèbre de ce golfe est Cos, à quinze milles d'Halicarnasse. Elle a cent milles de tour. Selon quelques auteurs, elle s'appela jadis Mérope; Céa, selon Staphyle; Méropide, suivant Denys; enfin, Nymphée. On y voit le mont Prion. Nisyre, jadis Porphyride, ne faisait qu'un, dit-on, avec Cos. Plus loin, se rencontrent Caryande avec une ville; Pidose, près d'Halicarnasse; dans le golfe Céramique, Priaponèse, Hipponèse, Psyra, Mya, Lampsa, Émynde, Passale, Crusa,

dus, Passala, Crusa, Pyrrhe, Sepiussa, Melano: paulumque a continente distans, quæ vocata est Cinædopolis, probrosis ibi relictis a rege Alexandro.

Sami.

XXXVII. Ioniæ ora Tragias, et Corseas habet, et Icaron, de qua dictum est: Laden, quæ prius Late vocabatur: atque inter ignobiles aliquot, duas Camelidas Mileto vicinas: Mycalæ, Trogilias tres: Psilon, Argennon, Sandalion: Samon liberam, circuitu LXXXVII mill. D pass., aut, ut Isidorus, centum mill. pass. Partheniam primum appellatam Aristoteles tradit: postea Dryusam, deinde Anthemusam. Aristocritus adjicit Melamphyllum, dein Cyparissiam: alii Parthenoarusam, Stephanen. Amnes in ea, Imbrasus, Chesius, Ibettes. Fontes; Gigartho, Leucothea. Mons Cercetius. Adjacent insulæ, Rhypara, Nymphea, Achillea.

Chii.

XXXVIII. Par claritate ab ea distat XCIV M passuum, cum oppido Chios libera, quam Æthaliam Ephorus prisco nomine appellat: Metrodorus et Cleobulus Chiam, a Chione nympha: aliqui a nive: et Macrin, et Pityusam. Montem habet Pellenæum, marmor Chium. Circuitu CXXV mill. passuum colligit, ut veteres tradi-

Pyrrhe, Sépiusse, Mélane; et à peu de distance du continent Cinédopolis, ainsi appelé des infâmes colons qu'y laissa Alexandre.

Samos.

XXXVII. La côte Ionienne présente les Tragies, les Corsées, Icare, déjà nommée; Ladé, primitivement Laté; et parmi quelques îlots peu connus, les deux Camélides, dans le voisinage de Milet; Mycale, les trois Trogilies, Psilos, Argenne, Sandalium; Samos, île libre, qui a quatre-vingt-sept milles et demi, ou, selon Isidore, cent milles de tour. Selon Aristote, elle s'est appelée Parthénie, Dryuse, puis Anthémusée. Aristocrite ajoute à ces noms ceux de Mélamphylle, de Cyparissie, et d'autres ceux de Parthénoaruse, de Stéphané. L'Imbrase, le Chésius, l'Ibette, y coulent : deux sources, Gigartho et Leucothée, l'arrosent encore. Le mont Cercète s'y élève. Les îles Rhypare, Nymphée, Achillée, environnent Samos.

Chio.

XXXVIII. Non moins célèbre, Chio s'élève à quatre-vingt-quatorze milles de là. Elle est libre, et porte une ville de même nom. Éphore dit qu'elle s'appela jadis Éthalie; la nymphe Chione, selon Métrodore et Cléobule, lui valut le nom de Chio, ou la neige : elle a porté aussi ceux de Macride et de Pityuse. On y voit le mont Pellène. Le marbre de Chio est connu. Les anciens ont

dere : Isidorus IX millia adjicit. Posita est inter Samum et Lesbum, ex adverso maxime Erythrarum.

Finitimæ sunt, Thallusa, quam alii Daphnusam scribunt : OEnussa, Elaphitis, Euryanassa, Arginusa cum oppido. Jam hæ circa Ephesum, et quæ Pisistrati vocantur : Anthinæ, Myonesos, Diarrheusa. In utraque oppida intercidere. Poroselene cum oppido : Cerciæ, Halone, Commone, Illetia, Lepria, et Rhesperia, Procusæ, Bolbulæ, Phanæ, Priapos, Syce, Melane, Ænare, Sidusa, Pela, Drymusa, Anhydros, Scopelos, Sycussa, Marathussa, Psile, Perirrheusa, multæque ignobiles. Clara vero in alto Teos cum oppido, a Chio LXXI mill. D pass. tantumdem ab Erythris.

Juxta Smyrnam sunt Peristerides, Carteria, Alopece, Elæussa, Bachina, Pystira, Crommyonesos, Megale. Ante Troada, Ascaniæ, Plateæ tres. Dein Lamiæ, Plitaniæ duæ, Plate, Scopelos, Getone, Arthedon, Cœlæ, Lagussæ, Didymæ.

Lesbi.

XXXIX. Clarissima autem Lesbos, a Chio LXV mill. passuum. Himerte et Lasia, Pelasgia, Ægira, Æthiope, Macaria appellata fuit, novem oppidis inclyta. Ex iis Pyrrha hausta est mari, Arisbe terrarum motu subversa. Antissam Methymna traxit in seipsam : novem urbibus

donné à l'île cent vingt-cinq milles de tour. Isidore en compte neuf en sus. Elle est entre Samos et Lesbos, précisément vis-à-vis d'Érythres.

Dans le voisinage, Thalluse, qu'on écrit quelquefois Daphnuse, Énusse, Élaphitide, Euryanasse, Arginuse avec une ville, précèdent les îles autour d'Éphèse, les îles de Pisistrate, Anthine, Myonèse, Diarrhéuse (toutes deux privées aujourd'hui de leurs villes), Porosélène avec une ville, Cercies, Halone, Commone, Illétie, Léprie, Rhespéries, Procuse, Bolbules, Phanes, Priape, Syce, Mélane, Énare, Siduse, Pèle, Drymuse, Anhydre, Scopèle, Sycusse, Marathusse, Psile, Perirrhéuse, et beaucoup d'autres peu connues. Téos en haute mer, à soixante et onze milles et demi, soit de Chio, soit d'Érythres, est célèbre.

Près de Smyrne sont les Péristérides, Cartérie, Alopèce, Éléusse, Bachine, Pistyre, Crommyonèse, Mégalé; devant la Troade, Ascanies, les trois Platées, puis Lamies, les deux Plitanies, Platé, Scopelos, Gétones, Artédon, Cèles, Lagusses, Didymes.

Lesbos.

XXXIX. Lesbos, à soixante-cinq milles de Chio, est la plus célèbre de ces îles. Elle se nomma jadis Himerte, Lasie, Pélasgie, Égire, Éthiope, Macarie. Les neuf villes qui la rendirent fameuse, et qui regardaient l'Asie à trente-sept milles de là, sont réduites à quatre : Pyrrha a été engloutie par la mer; un tremblement de terre a

Asiæ in XXXVII mill. passuum vicina. Et Agamede obiit, et Hiera. Restant Eresos, Pyrrha, et libera Mitylene, annis M D potens. Tota insula circuitur, ut Isidorus, CLXVIII mill. passuum : ut veteres, CXCV mill. Montes habet Lepethymum, Ordymnum, Macistum, Creonem, Olympum. A proxima continente abest VII M D passuum. Insulæ adpositæ, Sandaleon : Leucæ quinque. Ex iis Cydonea, cum fonte calido. Argenussæ ab Æge IV mill. passuum distant. Dein Phellusa, Pedna. Extra Hellespontum adversa Sigeo litori adjacet Tenedus, Leucophrys dicta, et Phœnice, et Lyrnessos. Abest a Lesbo LVI mill. passuum, a Sigeo XII M D.

Hellespontus, et Mysia.

XL. 32. Impetum deinde sumit Hellespontus, et mare incumbit, vorticibus limitem fodiens, donec Asiam abrumpat Europæ. Promontorium id appellavimus Trapezam : ab eo decem mill. passuum, Abydum oppidum, ubi angustiæ septem stadiorum. Deinde Percote oppidum : et Lampsacum, antea Pityusa dictum. Parium colonia, quam Homerus Adrastiam appellavit. Oppidum Priapos, amnis Æsepus : Zelia. Propontis : ita appellatur, ubi se dilatat mare. Flumen Granicum, Artace portus, ubi oppidum fuit. Ultra insula, quam

renversé Arisbe, Antisse fait partie de Méthymne; Agamède et Hiera ne sont plus. Restent Érèse, Pyrrha, et Mitylène, ville libre, qui a été quinze cents ans puissante. Isidore donne à l'île cent soixante-huit milles de tour; les anciens disaient cent quatre-vingt-quinze. Les monts Lépéthyme, Ordymne, Maciste, Créone, Olympe, s'y élèvent. La moindre distance à laquelle elle se trouve du continent est de sept milles et demi. Près de ses côtes sont quelques îles : Sandaléon, les cinq Leuces (parmi lesquelles Cydonée avec une source chaude), les Argénusses à quatre milles d'Éges, Phelluse, Pedna. En dehors de l'Hellespont, vis-à-vis du cap Sigée, et très-près de la côte, est Ténédos, autrement Leucophrys, ou Phénice, ou Lyrnesse, à cinquante-six milles de Lesbos, et douze et demi de Sigée.

L'Hellespont, la Mysie.

XL. 32. Là l'Hellespont prend son essor : là les eaux s'appesantissent sur la terre, et creusent en abîmes profonds la scission de l'Europe et de l'Asie. Du cap Trapeza, que nous avons nommé ci-dessus, à la ville d'Abydos, où est un détroit de sept stades, il y a dix milles. On trouve ensuite Percote, Lampsaque, jadis Pityuse, Parium, colonie (c'est l'Adrastie d'Homère), Priape, l'Ésèpe, Zélia, la Propontide (car tel est le nom de la mer élargie), le Granique, le port Artace, où fut jadis une ville; plus loin, une île qu'Alexandre joignit au continent, et où se trouve la ville milésienne de Cyzique, antérieurement Arctonnèse, cité de Dolion,

continenti junxit Alexander, in qua oppidum Milesiorum Cyzicum, ante vocitatum Arctonnesos, et Dolionis, et Dindymis, cujus a vertice mons Dindymus. Mox oppida : Placia, Ariace, Scylace, quorum a tergo mons Olympus, Mysius dictus : civitas Olympena. Amnes : Horisius, et Rhyndacus, ante Lycus vocatus. Oritur in stagno Artynia juxta Miletopolim : recipit Maceston, et plerosque alios, Asiam Bithyniamque disterminans. Ea appellata est Cronia, dein Thessalis, dein Maliande, et Strymonis. Hos Homerus Halizonas dixit, quando præcingitur gens mari. Urbs fuit immensa Attusa nomine : nunc sunt XII civitates, inter quas Gordiu-Come, quæ Juliopolis vocatur, et in ora Dascylos. Deinde flumen Gelbes : et intus Helgas oppidum, quæ Germanicopolis, alio nomine Booscœte : sicut Apamea, quæ nunc Myrlea Colophoniorum : flumen Etheleum, antiquus Troadis finis, et Mysiæ initium. Postea sinus, in quo flumen Ascanium : oppidum Bryllion : amnes, Hylas, et Cios, cum oppido ejusdem nominis, quod fuit emporium non procul accolentis Phrygiæ, a Milesiis quidem conditum, in loco tamen qui Ascania Phrygiæ vocabatur. Quapropter non alibi aptius de ea dicatur.

* Phrygia.

XLI. Phrygia Troadi superjecta, populisque a pro-

Dindymide, à cause du mont Dindyme qui la domine, Placie, Ariace, Scylace, par derrière, le mont Olympe, ou mont Mysien, Olympène, l'Horisius; le Rhyndaque, jadis Lycus, qui sort de l'étang d'Artynias, près de Miletopolis, reçoit le Maceste, et quelques autres rivières, et sépare l'Asie de la Bithynie. Celle-ci se nomma jadis Cronie, Thessalide, Maliande et Strymonide. Homère nomme le peuple de ce pays Halizones, parce que la mer en est comme la ceinture. Là encore était la grande ville d'Attuse, aujourd'hui remplacée par douze cités, parmi lesquelles Gordiu-Come, autrement Juliopolis, et sur la côte, Dascyle. Suivent le Gelbe; dans les terres, Helge, autrement Germanicopolis ou Booscète ; Apamée, aujourd'hui Myrlée la Colophonienne; l'Éthélée, rivière qui, jadis, bornait la Troade, et où commence la Mysie, un golfe où tombe l'Ascanius, Bryllium, l'Hylas, le Cios, sur les bords duquel les Milésiens bâtirent, dans le lieu antérieurement nommé Ascanie la Phrygienne, la ville homériste de Cionte, entrepôt de la Phrygie, qui en est voisine. C'est donc l'occasion la plus favorable d'en venir à cette contrée.

La Phrygie.

XLI. Située au dessus de la Troade et des peuples

montorio Lecto ad flumen Etheleum prædictis, septentrionali sui parte Galatiæ contermina : meridiana Lycaoniæ, Pisidiæ, Mygdoniæque : ab oriente Cappadociam attingit. Oppida ibi celeberrima præter jam dicta, Ancyra, Andria, Celænæ, Colossæ, Carina, Cotyaion, Ceranæ, Conium, Midaion. Sunt auctores, transisse ex Europa Mysos, et Brygas, et Thynos, a quibus appellantur Mysi, Phryges, Bithyni.

Galatia, et adjunctæ gentes.

XLII. Simul dicendum videtur et de Galatia, quæ superposita, agros majori ex parte Phrygiæ tenet, caputque quondam ejus Gordium. Qui partem eam insedere Gallorum, Tolistobogi, et Voturi, et Ambitui vocantur : qui Mæoniæ et Paphlagoniæ regionem, Trocmi. Prætenditur Cappadocia, a septentrione et solis ortu, cujus uberrimam partem occupavere Tectosages, ac Teutobodiaci. Et gentes quidem hæ. Populi vero ac tetrarchiæ omnes, numero cxcv. Oppida : Tectosagum, Ancyra : Trocmorum, Tavium : Tolistobogorum, Pesinus. Præter hos celebres, Attalenses, Arasenses, Comenses, Dioshieronitæ, Lystreni, Neapolitani, Œandenses, Seleucenses, Sebasteni, Timoniacenses, Tebaseni. Attingit Galatia et Pamphyliæ Cabaliam : et Milyas, qui circa Barin sunt, et Cyllanticum, et Oroan-

que nous venons de décrire, entre le cap Lectum et l'Éthélée, la Phrygie a pour bornes, au nord, une partie de la Galatie; au sud, la Lycaonie, la Pisidie et la Mygdonie; à l'ouest, la Cappadoce. Ses villes les plus célèbres, après celles qui ont été nommées, sont : Ancyre, Andrie, Célènes, Colosses, Carine, Cotyée, Céranes, Conium, Midée. Quelques auteurs font venir d'Europe les Myses, les Bryges et les Thynes, tige des Mysiens, des Phrygiens et des Bithyniens.

La Galatie et ses annexes.

XLII. Parlons en même temps de la Galatie, qui, placée au dessus de la Phrygie, se compose en grande partie du territoire de cette province, et qui même possède Gordium, son ancienne capitale. Les Gaulois qui occupent cette portion phrygienne du pays se nomment Tolistoboges, Votures, Ambitues; les Trocmes habitent une partie de la Méonie et de la Phrygie. La Cappadoce, limite du pays au nord et à l'est, a cédé ses provinces les plus fertiles aux Tectosages et aux Teutobodiaques. Ces races principales forment cent quatre-vingt-quinze, tant peuples que tétrarchies. Les villes sont : chez les Tectosages, Ancyre; Tavium aux Trocmes; Pessinonte aux Tolistoboges. Nommons, quoique moins célèbres, Attalie, Arase, Come, Dios-Hiéron, Lystre, Neapolis, Éande, Séleucie, Sébaste, Timoniacum, Tébase. La Galatie touche à la Cabalie en Pamphylie, aux Milyades qui entourent Baris, à la Cyllantique et à l'Oroandique en Pisidie, à l'Obigène en Lycaonie. Outre les rivières ci-dessus nommées,

dicum Pisidiæ tractum. Item Lycaoniæ partem Obigenen. Flumina sunt in ea præter jam dicta, Sangarium et Gallus, a quo nomen traxere matris deum sacerdotes.

Bithynia.

XLIII. Nunc reliqua in ora, a Cio intus in Bithynia Prusa, ab Annibale sub Olympo condita : inde Nicæam xxv millia passuum interveniente Ascanio lacu. Deinde Nicæa in ultimo Ascanio sinu, quæ prius Olbia, et Prusa item altera sub Hypio monte. Fuere Pythopolis, Parthenopolis, Coryphanta. Sunt in ora amnes, Æsius, Bryazon, Plataneus, Areus, Æsyros, Gendos, qui et Chrysorrhoas. Promontorium, in quo Megarice oppidum fuit. Unde Craspedites sinus vocabatur, quoniam id oppidum velut in lacinia erat. Fuit et Astacum, unde et ex eo Astacenus idem sinus. Fuit et Libyssa oppidum, ubi nunc Annibalis tantum tumulus. Est in intimo sinu Nicomedia Bithyniæ præclara. Leucatas promontorium, quo includitur Astacenus sinus, a Nicomedia xxxvii m d. Rursusque coeuntibus terris angustiæ pertinentes usque ad Bosporum Thracium. In iis Calchedon libera, a Nicomedia lxii d. Procerastis antea dicta, dein Colpusa : postea Cæcorum oppidum, quod locum eligere nescissent, septem stadiis distante Byzantio, tanto feliciore omnibus modis

il a encore le Sangarius, et le Gallus dont les prêtres de la mère des dieux ont pris le nom.

La Bithynie.

XLIII. Le reste de la côte, après Cionte, nous présente Pruse en Bithynie, bâtie au pied de l'Olympe par Annibal, à vingt-cinq milles de Nicée, dont un lac la sépare; puis Nicée, jadis Olbia, au fond du golfe Ascanien, une seconde Pruse, au pied du mont Hypius; Pythopolis, Parthenopolis, Coryphante; sur la côte, l'Esius, le Bryazon, le Platanée, l'Arée, l'Ésyre, le Gendos, autrement Chrysorrhoas, le cap où était Mégarique, ce qui fit donner au golfe le nom de Craspédite, parce que la ville, par sa saillie en mer, formait comme une frange; Astaque, d'où le golfe Astacène; Libyssa, où est le tombeau d'Annibal; Nicomédie, au fond du golfe, la ville la plus célèbre de la Bithynie; le cap Leucate, qui borne le golfe Astacène, à trente-sept milles et demi de Nicomédie. Là les terres se rapprochent de nouveau, et resserrent la mer jusqu'à la formation du Bosphore de Thrace. Sur ce détroit est Chalcédoine, ville libre à soixante-deux milles et demi de Nicomédie. On l'a nommée successivement Procérastide, Colpuse, puis la ville des Aveugles, parce que ses fondateurs n'avaient pas su choisir leur emplacement: Byzance, si supérieure à tous égards par sa position, n'est qu'à sept milles. Dans l'intérieur de la Bithynie, sont Apamée, colonie; Agrippa, Juliopolis, Bithynium. Fleuves: le Syrium, le Lapsias,

sede. Ceterum intus in Bithynia colonia Apamena, Agrippenses, Juliopolitæ, Bithynion. Flumina : Syrium, Lapsias, Pharmacias, Alces, Crynis, Lilæus, Scopius, Hieras, qui Bithyniam et Galatiam disterminat. Ultra Calchedona Chrysopolis fuit. Deinde Nicopolis, a qua nomen etiamnum sinus retinet : in quo portus Amyci : deinde Naulochum promontorium : Estiæ templum Neptuni. Bosporus D passuum intervallo Asiam Europæ iterum auferens, abest a Calchedone XII mill. D passuum. Inde fauces primæ VIII mill. DCCL pass. ubi Phinopolis oppidum fuit. Tenent oram omnem Thyni, interiora Bithyni. Is finis Asiæ est, populorumque CCLXXXII qui ad eum locum a sinu Lyciæ numerantur. Spatium Hellesponti et Propontidis ad Bosporum Thracium esse CCXXXIX mill. passuum diximus. A Calchedone Sigeum Isidorus CCCXXII M D passuum tradit.

* Insulæ in Propontide. *

XLIV. Insulæ in Propontide ante Cyzicum Elaphonesus, unde Cyzicenum marmor : eadem Neuris et Proconesus dicta. Sequuntur Ophiusa, Acanthus, Phœbe, Scopelos, Porphyrione, Halone cum oppido, Delphacia, Polydora. Artacæon cum oppido. Est et contra Nicomediam Demonesos. Item ultra Heracleam

le Pharmacias, l'Alces, le Crynis, le Lilée, le Scopius; l'Hieras, limite de la Bithynie et de la Galatie. Passé Chalcédoine, on trouve Nicopolis, qui donne son nom au golfe, le port d'Amycus, aussi sur le golfe; le cap Nauloque, le temple de Neptune Estias. Suit le Bosphore qui, comme l'autre détroit, ne laisse entre les deux continens qu'un demi-mille d'intervalle. Il commence à douze milles et demi de Chalcédoine. Son premier engorgement, près des ruines de Phinopolis, laisse encore huit milles trois quarts de largeur aux eaux. La côte est habitée par les Thynes, l'intérieur par les Bithyniens. Là finissent l'Asie et les deux cent quatre-vingt-deux peuples que l'on compte de là au golfe de Lycie. L'espace compris le long de l'Hellespont et de la Propontide jusqu'au Bosphore de Thrace, a été évalué plus haut à deux cent trente-neuf milles. De Chalcédoine au cap Sigée, Isidore compte deux cent trente-deux milles et demi.

* Les îles de la Propontide. *

XLIV. Les îles de la Propontide sont : devant Cyzique Élaphonèse, autrement Névride ou Proconèse, d'où l'on tire le marbre de Cyzique; Ophiuse, Acanthe, Phébé, Scopelos, Porphyrion, Alone avec sa ville; Delphacie, Polydore; Artacée avec une ville de même nom; Démonèse, vis-à-vis de Nicomédie; Thyniade, ou, comme disent les barbares, Bithynie, vis-à-vis de la province

adversa Bithyniæ Thynias, quam barbari Bithyniam vocant. Est et Antiochia : et contra fauces Rhyndaci Besbicos decem et octo mill. circuitu. Est et Elæa, et duæ Rhodussæ, Erebinthodes, Megale, Chalcitis, Pityodes.

de ce nom, au delà d'Héraclée; Antioche; Besbique, en face de l'embouchure du Rhyndaque (elle a dix-huit milles de tour); Élée, les deux Rhodusses, Érébinthode, Mégale, Chalcitide et Pityode.

NOTES

DU LIVRE CINQUIÈME.

Chap. I, page 2, ligne 1.

Græci Libyam. C'est ainsi qu'Hérodote et Scylax nomment toujours l'Afrique ; ils ne connaissaient pas encore le nom actuel de cette partie de la terre, que Polybe a mentionné le premier de tous les auteurs grecs. Le nom de la Libye vient probablement du mot arabe *lab,* avoir soif, l'Afrique étant très-pauvre en fleuves (*Voyez* Bocharti *Op.*, éd. iii, L.B., 1692, p. 296). Ce nom est, à ce qu'il paraît, d'origine phénicienne ou punique ; on le trouve déjà dans la Genèse, sous la forme *Loub.* Les Grecs et les Romains dérivent ce nom, tantôt de Libys, fils d'Hercule (Martianus Capella, vi, p. 215); tantôt de Libye, fille d'Épaphus et de Memphis ou de Cassiopée (Hérod., ii, 152 ; Apul., ii, 1 ; iii, 1 ; Paus., i, 44 ; Ovide, *Métam.*, i, 699).

Quant au nom Afrique, il vient, selon Servius (*Scholia in Æn.* Virg., vi), du mot latin *apricus,* exposé au soleil, et, selon Isidore (*Orig.*, xiv, 5), des mots grecs α, sans, et φρίκη, froid. Il n'est pas nécessaire de réfuter l'étymologie d'Isidore, les Grecs n'ayant pas connu le nom *Afrique* dans les temps anciens. Quant à l'opinion de Servius, il est facile de prouver qu'elle est fausse, les Romains appelant les habitans de l'Afrique *Afri,* et nom *Africi,* comme ils auraient fait si le nom *Afrique* venait de l'adjectif latin *apricus*, exposé au soleil.

La vraie origine du nom *Afrique,* celle au moins que les anciens Hébreux, et peut-être même les Phéniciens et les Carthaginois, attribuèrent à ce mot, nous a été léguée par Josèphe (*Ant. Jud.*, i, 16, édit. *Havercamp*). Selon cet historien, les Juifs ont prétendu de tout temps qu'Ophir, arrière-petit-fils d'Abraham

et de sa seconde femme Kethura, sortit de la Palestine et de l'Arabie à la tête d'une grande armée, et conquit la Troglodytique et les pays situés à l'ouest de ce dernier. Il donna son nom à toute l'Afrique, qu'on avait appelée auparavant *Pout*, nom que cette partie de la terre porte dans la *Bible*.

Je ne dirai pas que tout cela s'est passé ainsi que Josèphe le rapporte; mais ce fut aussi, on n'en peut douter, l'opinion des Phéniciens, qu'un Ophir leur compatriote entrant, du côté de la mer Rouge, dans l'Afrique, en conquit plusieurs contrées, et donna son nom à cette partie de notre globe. Les Homérites de l'Arabie Heureuse ont une tradition analogue. Ils disent que leur roi Afrikius conquit l'Afrique à la tête d'une armée composée de ses sujets et des peuples que Josué, général des Juifs, chassa de la Terre-Sainte. Les Grecs ont défiguré un peu cette tradition des Phéniciens, en disent qu'Afer accompagna Hercule dans ses voyages le long des côtes septentrionales de l'Afrique, et donna son nom à cette partie de la terre. L. MARCUS.

CHAP. I, page 2, ligne 8.

C. Cæsarem, savoir, Caligula, qui réduisit, l'an 41, les deux Mauritanies en provinces, après avoir fait tuer leur roi Ptolémée, fils de Juba. HARDOUIN.

Ligne 10.

Ampelusia, aujourd'hui cap Spartel. Ptolémée et Strabon appellent ce promontoire Coté ou Cotéis.

A Græcis. Selon Mela (I, 5), le nom africain de ce promontoire eut la même signification que le nom grec *Ampelusia*, qui vient de ἄμπελος, *ampelos*, vigne. Peut-être le nom africain de ce cap fut-il donc Hermæum. Scylax appelle ainsi ce promontoire, et le nom *Hermæum* peut être dérivé du mot hébreu, et par conséquent phénicien et punique, *kherem*, vigne.

Bochart (p. 644) dérive le nom Hermæum du mot hébraïco-arabe *arem*, digue. La raison est que Scylax et d'autres auteurs anciens disent que Hercule a jeté ici de grandes pierres, appelées par les Grecs ἕρματα, *hermata*, dans le détroit de Gibraltar, pour empêcher les baleines d'entrer de la mer Atlantique dans la

Méditerranée. Pour me décider à adopter cette étymologie, il faudrait qu'on me prouvât que cette tradition est d'origine phénicienne ou carthaginoise. Tant que l'on n'aura pas fait cela, je me prévaudrai du témoignage positif de Mela, que le nom africain du cap Ampelusia des Grecs et des Romains, signifie *montagne aux raisins*, pour dériver le nom *Hermæum* du mot hébreu *kherem*, vigne. Antoninus paraît avoir dérivé le nom *Hermæum* du cap Spartel, de *Hermès*, nom grec de Mercure. Il place un endroit du nom *ad Mercurium*, à six mille pas au nord de la ville de Zilis, dont Pline va parler bientôt. Cet endroit est appelé aujourd'hui Ar-Zila, et éloigné du cap Spartel d'autant de pas que Zilis l'est de l'endroit *ad Mercurium*. Il paraît que Scylax dériva aussi le nom *Hermæum* du cap Spartel, de *Hermès*, nom grec du dieu Mercure; car, en parlant du cap de ce nom, il n'oublie pas de nous rappeler qu'un promontoire situé tout près de Carthage, est appelé également Hermæum; mais ce dernier cap, que nous nommons aujourd'hui Ras addir, est appelé *Promontorium Mercurii*, promontoire de Mercure, par tous les auteurs romains qui en parlent. L. Marcus.

Chap. I, page 2, ligne 10.

Lissa. Le nom de Lissa vient, selon Bochart, du mot hébreu ou phénicien *liss*, lion. Il y a encore dans ces parages un promontoire nommé cap du Lion. C'est au pied de ce cap que la ville de Lissa fut probablement située. L. M.

Ligne 11.

Cotta. Scylax donne le nom de Coté au golfe contenu entre Abyla (Ceuta) et le promontoire Spartel, qui est appelé Hermæum par ce géographe grec, et Ampélusia par Pline et par Mela. Ptolémée et Strabon appellent ce cap l'un Coté et l'autre Coteis. Je conclus de cette coincidence de noms, que le cap Mollakat, qui est situé sur la route de Ceuta au cap Spartel, fut appelé Coté du temps de Scylax; Ptolémée et Pline ont transporté ce nom du cap Mollakat, dont ils ne font aucune mention, au promontoire Spartel. La ville de Cotta, dont Pline parle, fut située, à ce qu'il paraît, au pied ou sur le sommet du cap Mollakat.

Quant au nom de Coté, Cotès ou Cotta, je crois que son origine est la même que celle de Cotinussa, premier nom de Gades ou Cadix (FESTUS AVIENUS, *Ora maritima;* EUSTATHIUS, *Notæ ad Dionysii Periegesin*), et de Cothon, nom du port de Carthage. Je dérive ce dernier nom du mot hébreu *quatham*, entrecouper, et je renvoie à Bochart (1, p. 469), qui est du même avis, pour l'exposé des motifs qui m'ont engagé à prendre ce parti. Les Phéniciens et les Carthaginois ont donné le nom de Cotta, ou plutôt de Qâthoum, au golfe africain situé entre Ceuta et le cap Spartel, puisque la côte qui l'avoisine est très-entrecoupée et déchirée par par les flots de la mer, et hérissée d'éminences et de caps.

Bochart (p. 644) a émis l'opinion que le nom Cotta du golfe en question vient du mot hébreu *qothef*, vigneron. Cette étymologie est basée sur le passage de Mela, dont nous nous sommes servis, pour prouver que le nom Hermæum, donné par Scylax au cap Spartel vient du mot hébreu *kherem*, vigne. (*Voyez* les notes sur les mots *à Græcis* de ce chapitre.) L. MARCUS.

CHAP. I, page 2, ligne 11.

Ultra columnas Herculis, c'est-à-dire à l'ouest de l'entrée orientale du détroit de Gibraltar, ou à l'ouest du cap Spartel, les villes de Lissa et de Cotta étant situées sur le canal, comme nous l'avons montré dans les notes précédentes. L. M.

Tingi, aujourd'hui Tanger, selon Plutarque (*Vie de Sertorius*). La ville doit son nom à Tinge, femme d'Antée. Selon Procope (*B. Vandal.*, II), la forteresse de cette ville fut bâtie par les Canaanites, que les Juifs chassèrent de la Palestine. On y parlait encore de son temps la langue phénicienne. L. M.

Page 4, ligne 1.

Quum coloniam faceret, etc. On lit dans Strabon que les Romains avaient transporté en Espagne une partie des habitans phéniciens de la ville de Tingis en Afrique. Ces derniers y bâtirent une ville à laquelle Mela, qui y était né, donne le nom de *Tingis altera*, seconde Tingis; Ptolémée, celui de Traducta; et Strabon, celui de Julia-Joza. Comme Strabon vécut avant l'empereur Claude,

plusieurs savans pensent, avec Saumaise (*in Solinum*, p. 288), que Pline a attribué par erreur à Claude ce que Jules César ou Auguste avait fait. Nous ne sommes pas de cet avis. Pline va nous apprendre tout à l'heure que l'empereur Claude avait envoyé une colonie à Lixos, ville d'Afrique sur un fleuve du même nom. C'est de cette colonie, et non de celle que Jules César ou Auguste avait transportée en Espagne, que Pline veut parler. Lorsque Claude peupla de colons étrangers l'ancienne ville de Lixos, il ordonna que Tingis fût appelée dorénavant Traducta-Julia, puisque des émigrés de cet endroit avaient bâti dans l'Espagne une ville de ce nom par ordre de Jules César et d'Auguste. On sait aussi que l'empereur Claude visait à marcher sur les traces de César et d'Auguste. Le nom de Julia-Joza, que Strabon donne à la ville de Tingis de l'Espagne, n'est autre chose que le nom phénicien ou punique de Traducta-Julia. Ces deux mots latins veulent dire Julia la transportée; mais Joza, regardé comme mot punique, est synonyme de *traducta*, transportée; car *geu'z* veut dire transporter dans le samaritain, et les mots *goûz* et *gâz*, *media waw*, ont la même signification en syriaque et en arabe.

L. Marcus.

Chap. I, page 4, ligne 2.

Belon. Aujourd'hui Brabata, selon Clusius; Tariffa, selon d'autres. Poinsinet.

Bœticæ. Aujourd'hui l'Andalousie. P.

Proximo trajectu, etc. Dans l'*Itinéraire* d'Antonin, le trajet de la ville de Belon à celle de Tingis est évalué à 220 stades. Strabon (III) dit que quand on veut se rendre de l'Espagne dans la Mauritanie, on s'embarque ordinairement à Belon, et on entre dans le port de Tingis. Bochart (I, p. 477) prend le nom de la dernière ville pour une corruption du nom Tanger, que les Arabes lui donnent actuellement. Il dérive ce dernier nom du mot *tegar* ou *tagar*, faire le commerce, que l'on trouve aussi dans l'arabe. Il a basé cette étymologie, non-seulement sur la ressemblance des noms, mais aussi sur le passage de Pline dont nous parlons, et sur ceux que nous venons de citer. Disons à cette occa-

sion que le nom *togrour*, que, selon Burchardt, les Arabes donnent aujourd'hui à tous les nègres qui voyagent dans l'intérieur de l'Afrique, veut dire, au propre, *faire le commerce des caravanes* (*Voyez* le texte arabe du *Voyage* d'Ebn Batouta, publié par M. Kosegarten). L. Marcus.

CHAP. I, page 4, ligne 3.

Oceani. C'est-à-dire de l'océan Atlantique. Pline, qui a parlé jusqu'à présent des villes maritimes situées sur le détroit de Gibraltar, commence maintenant à nous décrire les côtes occidentales de l'Afrique. La ville de Zilis, dont il va faire mention, est appelée par les Arabes Ar-Zila. Ptolémée (IV, 1) place cette ville près de l'embouchure du fleuve Zileia. Elle est aussi mentionnée par Strabon (XII, p. 827) et par Antonin. Selon ce topographe, la ville de Zilis est située à six cents pas romains au sud d'un endroit appelé *ad Mercurium*. D'après cela, je croirais que cette place se trouvait au pied du cap Spartel, ou sur ce cap même, Antonin ayant dérivé le nom d'*Hermæum*, que Scylax donne à ce promontoire, d'Hermès, nom grec de Mercure. Ainsi la ville de Zilis est située à six mille pas au sud du cap Spartel, et c'est précisément la distance de ce cap à la ville d'Arzila. L. M.

Ligne 6.

Lixos. Aujourd'hui Larache, sur le fleuve Lucos, appelé Lixus par les anciens (*Voyez* un peu plus bas). L. M.

Ligne 7.

Regia Antæi. Comparez Solin (24), Lucain (IV, p. 590), Martian (VI, p. 215). Hardouin.

Voyez aussi Philostrate (*Vita Apollonii Tyanei*, liv. VI). L. M.

Ligne 8.

Hesperidum horti. D'après Hésiode (*Theog.*). L. M.

Dans le cinquième chapitre de ce livre, et au quatrième du neuvième, Pline place le jardin des Hespérides autre part. Poinsinet.

CHAP. I, page 4, ligne 21.

Babba. Ce mot est peut-être synonyme du mot latin *campestris*, champêtre. Du temps de Strabon, contemporain d'Auguste, on parla encore phénicien dans le voisinage de la ville et du fleuve Lixos, et le mot Babba peut être dérivé du mot hébreu *Bea'b* ou *Beabâ*, au milieu d'une forêt épaisse. L. MARCUS.

Ptolémée écrit Baba; Étienne de Byzance, Babæ. HARD.

Selon Poinsinet, Marmol prend cette ville pour l'endroit nommé Béni-Tuédi sur nos cartes.

Ligne 22.

Banasa. Aujourd'hui Fanfara selon Moletius; Péfenfara selon Marmol. P.

Ligne 23.

Volubilis. Selon Poinsinet, Fez, nom africain que les Romains ont changé en *fascia*, bande, et qu'ils ont remplacé par *volubilis*, nom qui signifie une chose qui peut être pliée et servir de bande. Selon la conjecture plus plausible de Mannert (X, p. 400), cette ville est notre Walili ou Qualili. On y trouve des ruines de bâtimens romains, selon Léon l'Africain. L. M.

Ligne 25.

Subur. Aujourd'hui Subu.

Page 6, ligne 2.

Sala. Aujourd'hui Salé ou Buragrag.

Ligne 4.

Autololi. Ptolémée (IV, 6) nomme ce peuple Autolati, et sa capitale Autolola. Il le place au milieu de la côte de Maroc. L. M.

Ligne 5.

Fabulosissimum. Fabuleuse non quant à l'existence, mais quant aux particularités qu'on en raconte, et aux détails dans lesquels Pline est entré. P.

Les fables qu'on lit dans le texte sont empruntées au Périple d'Hannon. Beaucoup de savans, entre autres M. Gossellin, pen-

sent qu'elles ne se trouvaient pas dans l'original carthaginois du Périple, et que les Grecs les ont ajoutées après coup. La preuve du contraire, c'est qu'Aristote ou l'auteur pseudonyme du livre Περὶ θαυμ. ἀκουσμ., dont le titre porte le nom de ce philosophe grec, et qui, s'il n'est pas d'Aristote, a été pourtant écrit de son temps (330 av. J.-C.), lisait déjà ces fables dans le Périple d'Hannon. Elles se rapportent surtout aux environs de la montagne appelée par Hannon *Théôn Ochéma*, Θεῶν ὄχημα, Char des Dieux. Cette montagne fut aussi mentionnée dans l'original punique du Périple, témoin Marin de Tyr, auquel Ptolémée a emprunté sa description de la côte occidentale, et qui nous apprend (PTOL., VI, 6) qu'un fleuve appelé Masitholus prend sa source dans le mont Char des Dieux. Le nom de ce fleuve peut être regardé comme punique, car il se laisse décomposer dans les mots hébreux *massaot*, voyages, train, et *el*, dieu, et sa signification se rapproche donc du nom grec *Théôn Ochéma*, Char des Dieux. Or, c'est sur cette montagne que le fleuve Masitholus prend sa source. Au nord de cette montagne, l'auteur du Périple grec d'Hannon a placé un pays très-chaud, qu'il nomme Thymiamata, et d'où des ruisseaux de feu se précipitent dans la mer. Le nom de ce pays est également punique; car on peut le décomposer dans les mots hébreux et syriaques *thap*, côte, et *hhamimata*, chaleur. Il n'est pas rare que le *p* soit changé en *m* dans l'hébreu. On dit, par exemple, *pilleth* et *milleth*, sauver; *rapas* et *ramas*, fouler aux pieds, etc. Au lieu dire *Thap-Hhamimata*, Côte de la Chaleur, on disait donc probablement aussi *Tham Hhamimata*, et c'est de cette expression que les Grecs ont formé le mot *thymiamata*. En arabe on emploie encore le mot *tham*, côte, à la place du mot hébraïco-syrien *thap*.

L. MARCUS.

CHAP. I, page 6, ligne 22.

Hannonis. Ce passage de Pline a été employé par la plupart des auteurs qui ont écrit sur le Périple d'Hannon pour déterminer l'époque à laquelle vécut cet amiral carthaginois. Voici ce qu'ils ont conclu. Fabricius et Melot font voyager Hannon l'an 300 avant J.-C.; Dodwel, vers 340; Campomanes, vers

407; Florian d'Ocampo, vers 441; Mariana, vers 448; de Bréquigny, vers 500; Mannert, Heeren, Rennel et Malte-Brun, entre les années 470 et 444 avant J.-C.; Bougainville, vers 570. De tous ces chiffres, les seuls admissibles sont ceux qui nous font remonter au delà de 444 avant J.-C.; car c'est à cette époque qu'Hérodote voyagea dans l'Égypte, et dès le temps d'Hérodote les Carthaginois faisaient souvent de grands voyages le long des côtes occidentales de l'Afrique. Cependant Hannon est le premier marin de cette nation qui ait entrepris une course maritime de ce genre.

J.-J. Vossius et Gossellin pensent qu'Hannon vécut dans le dixième siècle. Leur opinion est fondée sur un passage d'Hésiode dans lequel ce poète grec, qui vécut vers 960, fait mention d'une place, le jardin des Hespérides, aux bords de la mer Atlantique et sur la côte occidentale de l'Afrique. « *Hannon*, dit M. Gossellin, *est le premier homme du monde qui ait navigué par le détroit de Gibraltar. Avant lui on ne pouvait donc pas savoir que l'Afrique et l'Europe ne s'étendent pas à l'infini vers l'ouest, mais que le continent de ces deux parties de la terre est fermé par une grande mer. Ainsi Hannon vécut avant Hésiode, puisque ce poète connaît déjà le fait en question.* » On peut objecter à ce raisonnement, que, selon Méla, qui était né dans le midi de l'Espagne, la ville de Gadès ou Cadix, qui est située à l'ouest du détroit de Gibraltar, a été fondée du temps de la guerre de Troie, et par conséquent plusieurs siècles avant celui d'Hésiode; ainsi l'opinion que M. Gossellin et Vossius ont de l'âge d'Hannon repose sur une argumentation fausse; et Hésiode peut avoir eu connaissance de l'existence de la mer Atlantique par suite des premiers voyages des Phéniciens à Cadix. Du reste, il nous est facile de prouver que l'opinion de M. Gossellin est fausse, et qu'Hannon ne peut pas avoir vécu avant l'an 700. Ammien Marcellin nous apprend que la ville de Thèbes en Égypte fut conquise par les Carthaginois lorsque cette nation commençait à faire ses premiers efforts pour répandre sa domination sur des pays étrangers. *Inter primordia pandentis se late Carthaginis.* Pline dit dans cet endroit qu'Hannon vécut dans le siècle le plus florissant de Carthage; c'est-à-dire lorsque cet état s'était déjà soumis plu-

sieurs parties de l'Afrique et quelques îles de la Méditerranée ; donc Hannon vivait après la conquête de Thèbes par les Carthaginois ; mais cette dernière conquête doit avoir eu lieu peu de temps avant l'invasion des Perses dans l'Égypte, c'est-à-dire avant l'an 500, puisqu'à cette époque les Thébains, comme Ammien Marcellin nous l'apprend, étaient occupés à restaurer leur ville, détruite par les Carthaginois. Donc Hannon ne peut pas avoir vécu avant l'an 700. L. MARCUS.

CHAP. I, page 8, ligne 7.

A mont eo. C'est-à-dire de l'Atlas. M. Gossellin a fait voir, dans ses *Recherches sur la géographie des anciens* (tom. I, Périple de Polybe), que le point de l'Atlas par lequel Pline commence à compter dans ce passage est situé à son extrémité sud-ouest et sur les frontières septentrionales du désert de Zahara. L. M.

Ligne 9.

Anatis. Aujourd'hui Ommirabih, situé, selon l'évaluation juste de Pline, à 54 1/3 lieues marines de 20 au degré du fleuve Lucos, et à l'extrémité sud-ouest de la chaîne Atlantique. (*Voyez* GOSSELLIN, audit endroit.) L. M.

Ligne 10.

Lixus. Aujourd'hui Lucos, à 29 lieues et demie de Ceuta, selon Pline, et 27 lieues selon nos cartes. Les mots *a freto Gaditano* se rapportent à l'entrée orientale de Gibraltar, ou à la colonne Abila aux environs de la ville actuelle de Ceuta. (*Voyez* GOSSELLIN.)

Il ne faut pas confondre ce fleuve, comme Gossellin l'a fait, avec la rivière Lixus d'Hannon. Cette dernière a été placée par Hannon au sud des colonies carthaginoises qu'il établit sur les côtes de Maroc. Le fleuve dont Pline parle ici d'après Polybe est situé au nord de ces colonies et de presque tous les établissemens des Phéniciens et des Carthaginois sur la côte occidentale de l'Afrique. J'invoque en témoignage le contenu de ce chapitre de Pline. Le naturaliste romain ne connaît pas d'autre endroit que Zilis, entre le cap Spartel, qu'il nomme Ampe-

lusia, et le fleuve Lixus, qui est notre Lucos d'aujourd'hui. Toutes les autres places de la côte sont situées au sud du fleuve Lucos, et parmi elles, il y en a plusieurs dont les noms sont puniques, et qu'en conséquence nous devons regarder comme ayant été fondées ou par les Phéniciens ou par les Carthaginois; telles sont *Rusubis*, appelée Rusibis par Ptolemée, et *Risardir*, deux noms propres de villes, dans lesquels les syllabes initiales *rus* et *ris* sont évidemment une corruption du mot hébreu *rôs*, en arabe *rás*, rocher, cap, promontoire. Le golfe Saguti, dont Pline, copiant le Périple de Polybe, va parler sous peu, est le golfe du Commerce, κόλπος Ἐμπορικὸς, de Strabon et de Ptolémée (*Voyez* la note qui succède à celle-ci). Dans ce golfe il y avait encore, du temps de Strabon, plusieurs places commerçantes bâties par les Phéniciens, et où on parla la langue de ce peuple (STRABON, XVII, p. 826). Il est situé au sud du Lixus, entre ce fleuve et les rivières de Subur et de Sala (*Subu* et *Salé* ou *Buragrag*), que Pline, se conformant aux données de Polybe, place au sud du Lixus. Comme Pline et Polybe, Ptolémée et son prédécesseur, Marin de Tyr, ne placent aucune ville entre le cap Spartel et le fleuve Lixus; ceux qu'ils ont mentionnés sont situés tous au sud de ce fleuve. Eratosthène, cité par Strabon (XVII, p. 826), écrivait dans le troisième siècle avant J.-C., que les Carthaginois avaient fondé trois cents villes sur la côte occidentale de l'Afrique, et que ces places étaient situées toutes au sud du fleuve Lixus. Artémidòre, qui vécut dans le second siècle avant J.-C., et que Strabon cite également, ne peut pas se figurer que le nombre des villes carthaginoises fût si grand dans ces plages; mais il ne nie pas qu'il n'y en ait eu plusieurs au sud du fleuve Lixus. Enfin Scylàx, qui vécut avant Ératosthène, et dont le siècle est plus rapproché de celui d'Hannon que l'âge de tous les autres écrivains anciens qui nous ont laissé quelques notices détaillées sur la côte occidentale de l'Afrique, dit que le fleuve et la ville de Lixus sont situés au nord de Thymiatérion, première ville fondée par Hannon. Il faudrait contredire tous ces témoignages d'auteurs anciens de siècles différens, si l'on voulait admettre l'opinion de Gossellin que le fleuve Lixos d'Hannon est le même que celui de Polybe, Strabon et Ptolémée, et le Lucos des géo-

graphes modernes. Rejetons donc cette opinion, et tâchons de déterminer les positions des endroits mentionnés dans Pline, sans en bouleverser l'ordre et sans rien changer dans le texte. L'un et l'autre a été fait par M. Gossellin ; il ne peut donc pas être notre guide, et nous sommes forcé de renvoyer les lecteurs, pour les preuves de ce que nous avançons sur les positions indiquées par Pline dans sa description de la côte occidentale de l'Afrique, à notre Mémoire sur le Périple d'Hannon, qui va bientôt paraître dans le premier volume de notre ouvrage intitulé : *Histoire des colonies étrangères qui se sont établies dans l'Abyssinie depuis le septième siècle avant J.-C. jusqu'au quatrième siècle de l'ère chrétienne, suivie de Dissertations sur la civilisation des peuples du Soudan au temps des Égyptiens, des Méroens, des Carthaginois, des Grecs et des Romains, et de plusieurs Traités sur les relations commerciales de ces nations avec les Nègres*. Plusieurs fragmens de cet ouvrage ont été publiés dans le *Journal des Voyages* (1828), et dans le *Journal Asiatique* (1829). L. MARCUS.

CHAP. I, page 8, ligne 11.

Saguti. On lit dans quelques manuscrits Sagaci. Selon Bochart (I, p. 644), on devrait lire Saguri, puisque la position du golfe dont Pline parle dans le texte coïncide avec celle du golfe appelé par Strabon et par Ptolémée κολπος Ἐμπορικὸς, ou golfe du Commerce, et que *sahhar* veut dire en hébreu faire le commerce, être marchand. Du temps de Strabon on parlait encore phénicien et par conséquent hébreu sur les bords du golfe du Commerce. L. M.

Oppidum, etc. Cette ville est peut-être le Thymiatérion du Périple d'Hannon. Le promontoire Mulelucha serait alors la montagne sur laquelle Hannon fit construire la ville de Thymiatérion. Selon Scylax, cette place est située au sud du fleuve Lixus. La ville que Pline place sur le sommet du Mulelucha est située également au sud de ce fleuve. Le maximum de la vitesse des vaisseaux anciens est évalué à 700 stades, ou à vingt lieues marines par Hérodote (IV, 86). Scylax évalue la vitesse moyenne des vaisseaux anciens à 500 stades ou à 12 1/2 lieues marines. Han-

non, traînant une grande flotte, chargée de 60,000 hommes, à la suite de son navire, n'a pas navigué probablement aussi vite que les navires marchands. Il est donc vraisemblable qu'il n'a pas fait vingt lieues marines dans la journée. Mais en cas même qu'il les eût faites, et que sa flotte eût atteint par conséquent le maximum de vitesse des vaisseaux anciens, la ville de Thymiatérion sera située au nord de l'embouchure du fleuve Subu, dans l'océan Atlantique; car de là à Ceuta il y a 43 lieues marines, et de Thymiatérion à Ceuta il y a deux journées de navigation selon Scylax, et par conséquent 40 lieues marines au plus. Mais la ville que Pline place sur le cap Mulelucha est située, comme le Thymiatérion d'Hannon, au nord du fleuve Subu. Ainsi, ces deux endroits sont situés entre les fleuves Lixos et Subur, ou Lucos et Subu, et chacun sur une hauteur près de la mer, ce qui rend très-probable que ces deux endroits n'en font qu'un. L. Marcus.

Chap. I; page 8, ligne 13.

Rutubis. Situé près du cap Blanc, appelé par Pline *promontorium Solis*, ou promontoire du Soleil, et dans les environs de la ville actuelle de Mazagan, qui fut autrefois très-commerçante, mais qui est réduite aujourd'hui à une simple forteresse (*Voyez* Gossellin). Le nom du port en question est écrit *Rusibis* par Ptolémée. Cette orthographe me paraît être plus correcte que celle de de Pline, qui appelle notre port Rutubis. En effet, la syllabe initiale *rus* du mot *rusibis* rappelle le sens du mot hébreu *rôs*, en arabe *râs*, promontoire, rocher; et le nom entier de Rusibis peut être dérivé de l'expression hébraïque, et par conséquent punique ou phénicienne *rôs-haa'b*, montagne ou promontoire aux Forêts. Hannon parle dans son Périple d'un cap du nom de *Soloeis*, qu'il dit avoir été couvert de forêts touffues. Le port Rutibis ou Rutubis aurait-il été situé dans le cap Soloeis d'Hannon? En ce cas le cap de l'amiral carthaginois serait le *promontorium Solis* de Pline, et par conséquent le cap Blanc. L. M.

Ligne 14.

Promontorium Solis. Aujourd'hui cap Blanc. Pline évalue à

205,000 pas, ou à 54 1/3 lieues la distance du fleuve Anatis, appelé aujourd'hui Ommirabih, Lixus ou Lucos, et 213,000 pas, ou à 56 1/2 lieues celle du port Rutubis à la rivière Lucos. Ainsi Pline place le port Rutubis au sud du fleuve Anatis ou Ommirabih, et à 2 1/2 lieues de son embouchure. Mais, selon nos cartes, le cap Blanc est situé au sud de la jonction de ladite rivière avec la mer, et à quelques lieues de son embouchure. Ainsi, le port Rutubis de Pline doit être situé entre le fleuve Ommirabih et le cap Blanc : donc ce cap est aussi celui que Pline fait succéder au port Rutubis, et qu'il nomme *promontorium Solis*, promontoire du Soleil. L. MARCUS.

CHAP. I, page 8, ligne 14.

Risardir. Ce port fut situé probablement au pied du cap que Ptolémée appelle Promontoire d'Hercule. Le nom phénicien d'Hercule est Melcartès ; ce nom peut être décomposé dans les mots hébreux *melekh*, roi, et *adir*, fort, puissant, belliqueux. Le nom Risardir peut être décomposé dans les mots hébreux *rôs*, en arabe *râs*, promontoire, montagne, et en *adir*, épithète donnée à Hercule par les Phéniciens, comme le prouve le nom phénicien Melcartès de ce dieu. Ce qui rend cette conjecture très-probable, c'est que Risardir est, selon Ptolémée, le nom d'un cap situé entre Carthage et l'entrée orientale du détroit de Gibraltar.

Le promontoire d'Hercule dont Ptolémée fait mention ne peut pas être autre que le cap Cantin ; car c'est le premier qu'il connaît au sud du promontoire du Soleil, appelé aujourd'hui cap Blanc, et le cap Cantin succède immédiatement au premier sur nos cartes.

Les géographes arabes disent (*Voyez* GOSSELLIN) que dans les anciens temps les vaisseaux étrangers eurent leur dernière station à Asafi. Le port Risardir est le dernier que Pline connaisse sur la côte occidentale de l'Afrique. Il est donc probable que le Risardir de Pline est l'endroit appelé Asafi par les géographes arabes. La ville d'Asafi est située au sud du cap Cantin, et à cinq lieues seulement de ce promontoire. Ainsi se confirme notre conjecture, que le port Risardir de Pline était situé dans le voisinage

du cap que Ptolémée appelle promontoire d'Hercule, et que ce nom est la traduction du mot phénicien *Risardir*. L. Marcus.

Chap. I, page 8, ligne 15.

Cosenum. Le port Risardir de Pline étant situé dans les environs de la ville Asafi, le fleuve Cosenus, qui en est le plus rapproché parmi toutes les rivières situées au sud du port indiqué, doit être pris pour le premier qu'on rencontre en longeant la côte d'Asafi vers le sud. Ce fleuve est le Tensift. L. M.

Ligne 16.

Masatat. Aujourd'hui Magador, au sud du fleuve Tensift, et tout près de lui. L. M.

Darat. Aujourd'hui Sous. (*Voyez* Gossellin.) L. M.

Ligne 19.

Surrentium. Cap Ger. (*Voyez* Gossellin.) L. M.

Palsum. On lit, au lieu de ce mot, tantôt *Passum*, tantôt *Salsum* dans plusieurs manuscrits. Peut-être faudrait-il lire *Parsum*, mot dérivé du nom Pharusii, du peuple qui habitait les bords du fleuve dont nous parlons. L. M.

Ligne 20.

Perorsos, etc. Les Perorsi et les Pharusiens ne peuvent pas avoir demeuré autre part qu'entre le cap Ger et celui de Non et de Sobi. Pline dit à la fin de ce chapitre que ces deux peuples demeurèrent à côté de la nation des Canarii, et celle-ci dans le voisinage de la chaîne Atlantique. Strabon, Salluste, Mela, Pline (v, 8) et plusieurs autres auteurs anciens rapportent que les Perorsi et les Pharusiens se donnaient pour les descendans des Persans, qui avaient suivi Hercule lorsqu'il conquit le nord et le nord-ouest de l'Afrique. L'ancien nom des Persans est *Artaei*, Ἀρταῖοι. Selon Hérodote (vii), il signifie des hommes braves dans le persan. Si nous remplaçons les deux syllabes grecques *æi* du mot *artæi* par la terminaison *an*, pluriel des substantifs

persans, nous obtenons le mot *artan.* Ce nom ressemble beaucoup à celui d'Ersan, que les Chellous du midi de l'empire de Fez et de Maroc se donnent aujourd'hui eux-mêmes, pendant que les Arabes Maures les nomment Chellous, mot qui me paraît venir des noms Massæsyli et Massyli, que les anciens donnent ordinairement aux habitans de la Mauritanie, et dans lesquels la syllabe *mas* est le mot syrien *mas* ou *mat*, homme et tribu. Ainsi la tradition ancienne des Perorsi et des Pharusiens sur leur origine s'est conservée dans le nom indigène que leurs neveux se donnent à eux-mêmes, sans savoir l'ancienne tradition de leurs pères sur leur origine. Il me suffit d'avoir ajouté ce fait et cet argument nouveau à ceux que M. Gossellin a produits dans ses *Recherches sur le Périple de Polybe*, pour prouver que les Perorsi et les Pharusiens ont demeuré entre le cap Ger et ceux de Non et de Sobi. Que ceux que cet argument seul ne pourra pas convaincre de la justesse de l'opinion de M. Gossellin sur les demeures de ces deux nations veuillent recourir aux preuves dont ce savant s'est servi pour démontrer ce qu'il avance sur la position des deux peuples en question. Nous n'avons pas assez d'espace pour entrer ici dans de longs détails sur les positions des peuples, pays, villes, montagnes et fleuves mentionnés par Pline. Nous tâcherons donc de confirmer seulement par des argumens nouveaux les assertions de nos prédécesseurs qui nous paraissent être justes, et de combattre celles que nous croyons être fausses ou trop hasardées. L. MARCUS.

CHAP. I, page 8, ligne 21.

Gætulos Daras. Les Gétules étaient une nation puissante divisée en plusieurs tribus, telles que les Gétules Autololes; les Gétules Dares; les Mélanogétules, etc. Ils demeuraient dans les montagnes du nord de l'Afrique, depuis la mer Atlantique jusqu'aux frontières occidentales du Fezzan, où commencent les habitations des Garamantes. Les Gétules semblent être les aïeux des Touaricks; les Mélanogétules ceux des Tibbos. Ceux-ci ont le teint plus foncé que les autres, et se rapprochent plus que les Touaricks de la race des nègres par la conformation du corps.

L. M.

Chap. I, page 8, ligne 22.

Bambotum. Selon Bochart, le nom de ce fleuve vient du mot hébreu *behemoth* ou *bamoth*, dont Job (XL, 10) se sert pour dire crocodile. Les anciens nommaient ainsi cette rivière parce qu'elle était remplie d'hippopotames et de crocodiles. Bochart prend ce fleuve pour le Sénégal, et c'est aussi l'opinion de Bougainville, de Mannert, de Rennel et de Heeren. Nous pensons avec M. Gossellin que le Bamoth de Pline est situé sur la lisière septentrionale du désert de Zahara, et que c'est ou le fleuve Non, ou le Sobi de nos géographes modernes. Si l'opinion de Bochart était juste, Polybe, tout en indiquant avec une grande précision l'éloignement de l'extrémité sud-ouest de la chaîne Atlantique de la colonne Abila (Ceuta) (*Voyez* Gossellin), n'aurait pas parlé des deux fleuves qui sont situés dans les parages où l'Atlas s'élève au sud-ouest des sables du désert. Cependant ces deux fleuves sont du nombre des plus grands qui, venant de l'intérieur de l'empire de Fez et de Maroc, se jettent dans l'océan Atlantique.

L. Marcus.

Ligne 23.

Montes perpetuos, etc. Le grand désert de Zahara commence aux embouchures des fleuves Non, Sobi et Alfach. Depuis ce dernier cap jusqu'au cap Blanc la côte du désert est tout unie et couverte de sables qui s'étendent à plusieurs lieues dans la mer. On n'y trouve aucune hauteur considérable à partir du cap Sobi jusqu'à celui de Bojador. On peut donc s'étonner que Polybe, qui est parvenu pour le moins jusqu'à l'extrémité sud-ouest de l'Atlas, prétende qu'au sud de ce point la côte de l'Afrique, qui est celle du désert, est hérissée d'une longue chaîne de montagnes qui s'étend jusqu'au mont Théôn Okhéma, c'est-à-dire à vingt ou à vingt-trois journées de navigation (*Voyez* la note suivante); mais cette erreur s'explique très-facilement. Elle est due tout entière à Pline, qui a pris le point où, selon Polybe, l'Atlas s'élève au milieu des sables du désert, pour l'extrémité septentrionale de cette chaîne de montagnes, au lieu de le prendre avec Polybe pour l'extrémité sud-ouest de la chaîne. Par cette méprise,

Pline fut forcé de transporter les montagnes de Fez et de Maroc de la surface de ces deux pays à celle du grand désert. (*Voyez* GOSSELLIN.) L. MARCUS.

CHAP. I, page 8, ligne 24.

Theon Ochema. Nom grec d'une montagne dont il est fait mention dans la traduction grecque du Périple d'Hannon, et qui s'appela Masitholus en carthaginois (*Voyez* les notes sur le mot *Fabulosissimum* de ce chapitre). Le nom grec et le nom carthaginois ont tous deux une signification analogue; c'est celle des mots latins *deorum currus*, char des dieux, par lesquels Pline a désigné cette montagne dans ce chapitre. Cette hauteur est située à vingt-trois jours de navigation de l'île de Cerne, selon Hannon, et à dix jours et dix nuits du promontoire du couchant, selon Pline. Je prends ce promontoire pour le cap Sobi, et je place l'île de Cerne vis-à-vis de ce cap et près de l'embouchure du fleuve Sobi. Quant au mont Char des Dieux, je le prends pour le cap Vert. Cette opinion diffère de celle de Gossellin, qui prend l'île de Cerne pour l'île Fédâl, et le Char des Dieux pour le cap Non, et qui pense, avec MM. Malte-Brun et Gail fils, que les anciens n'ont jamais passé le parallèle du cap Bojador dans leurs navigations le long de la côte occidentale de l'Afrique. Bochart, Bougainville, Campomanes, Heeren, Rennel ne sont pas de l'avis de MM. Gossellin, Malte Brun et Gail; ils étendent le Périple d'Hannon jusqu'à la Gambie et au delà. Leur opinion s'approche donc de la nôtre, que nous prouverons dans le premier volume de l'ouvrage indiqué dans la note sur le mot *Lixus* de ce chapitre. C'est dans cette note et dans celle sur le mot *Hannonis*, que nous avons déjà sapé les fondemens de ce grand étalage d'argumens forcés par lesquels M. Gossellin a cherché à établir que l'amiral carthaginois Hannon n'a pas navigué au delà des caps Non et Sobi. Qu'il me soit permis de dire ici seulement que, selon Pline, l'historien grec Polybe ne peut pas avoir placé l'île Cerne plus au nord que les parallèles des deux caps que nous venons de nommer. En effet Pline (VI, 36) nous apprend que Polybe a écrit que l'île Cerne est située sur les frontières de la Mauritanie et vis-à-vis de l'Atlas. — *In extrema Mauritania contra*

montem Atlantem. — Mais le naturaliste romain pensa que Polybe avait placé l'extrémité septentrionale de la chaîne Atlantique au lieu où se trouve son extrémité sud-ouest, c'est-à-dire dans les environs du cap Non et Sobi. Donc l'île de Cerne n'a pas été placée plus au nord que les parallèles de ces deux caps par Polybe selon Pline. Les mots *in extrema Mauritania*, sur les frontières de la Mauritanie, se rapportent à l'extrémité sud de ce pays, et non à son extrémité nord-ouest, comme M. Gossellin doit l'avoir pensé, puisqu'il a pris l'île Fédal pour l'île Cerne. L. MARCUS.

CHAP. I, page 8, ligne 24.

Ad promontorium Hesperium. Le promontoire dont Pline parle ici n'est pas celui qu'Hannon appelle dans son Périple le cap de la Corne du Couchant, comme l'a pensé M. Gossellin. Dans le trente-sixième chapitre du sixième livre, Pline parle de ce dernier promontoire. Il le nomme Hesperion kéras, nom grec qui veut dire Corne du couchant, et qu'on lit aussi dans la traduction grecque du Périple d'Hannon ; il le place, comme Hannon, à quatre journées de navigation du Char des Dieux, et non à dix jours et dix nuits, comme il fait dans le passage dont nous parlons. Le promontoire du couchant dont le naturaliste romain fait mention dans cet endroit, est le Ἑσπέριον ἄκρον, ou promontoire du Couchant, de Strabon. Ce géographe le place sur les confins de la Mauritanie et dans le pays des Perorsi et des Pharusiens, deux peuples africains qui demeurèrent dans le midi du pays que nous venons de nommer. Ce promontoire est donc le cap Non ou bien le cap Sobi des géographes modernes. Les dix jours et les dix nuits de navigation qu'on emploie selon Pline pour arriver du Char des Dieux au promontoire du Couchant, doivent être comptés du sud au nord, et non du nord au sud, comme l'a fait M. Gossellin.

Pline a commencé son extrait du Périple de Polybe en nous disant à combien de milles de la colonne Abila (Ceuta) l'historien grec a placé l'extrémité sud-ouest de l'Atlas, qu'il prend par erreur pour l'extrémité septentrionale de cette chaîne de montagnes (*Voyez* GOSSELLIN). Ensuite il a énuméré les points que Polybe place entre Ceuta et l'extrémité sud-ouest de l'Atlas. Le natu-

raliste romain en fait autant pour la seconde partie du Périple de Polybe, c'est-à-dire pour celle qui commence par l'extrémité sud-ouest de l'Atlas, où se trouve l'embouchure du fleuve Bambotus ; mais il s'y prend d'une manière opposée à la marche qu'il avait suivie en parlant de la première partie du Périple de Polybe. Il nous indique, telle qu'il la trouve relatée dans Polybe, la distance du Char des Dieux à l'extrémité sud-ouest de la chaîne Atlantique, extrémité qu'il appelle promontoire du Couchant. De plus, il commence par énumérer les positions que l'historien grec a connues entre l'extrémité sud-ouest de l'Atlas et le Char des Dieux. Ainsi le Promontoire du couchant, dont Pline parle dans le texte, doit être pris pour l'extrémité sud-ouest de l'Atlas, que Strabon appelle aussi Promontoire du couchant.

L. MARCUS.

CHAP. I, page 12, ligne 5.

Suetonius Paulinus, etc. Suétone Paulin fut consul la douzième année de l'empire de Néron (TACITE VI). Il fit la guerre aux habitans de la Mauritanie l'an 41 après J.-C. (*Dio Cassius*, LX, p. 670). HARDOUIN.

Ligne 6.

Transgressus quoque Atlantem. Il est à regretter que Pline ne nous ait pas dit de quel lieu Suétone Paulin partit lorsqu'il alla faire la guerre aux Mauritains. M. Mannert (x, 2, p. 482) pense qu'il partit de Salé. M. Latreille (*Essai sur les expéditions de Suétone Paulin et de Cornelius Balbus dans l'Afrique et sur le Niger de Pline et de Ptolémée;* Paris, 1807, in-8), Malte-Brun (*Précis de la Géographie ancienne et moderne*, t. 1, p. 184), Walkenaer (*Recherches sur l'intérieur de l'Afrique*, p. 387) pensent qu'il partit des embouchures du fleuve Lixus. Nous sommes de l'avis de M. Mannert; car à dix journées de Salé, Léon l'Africain (*Voyez* MANNERT, *loco cit.*) place les ruines d'un fort romain dans les montagnes de Dèdes, qui font partie de l'Atlas. Salé est la ville la plus méridionale de la côte occidentale de l'Afrique, que, du temps de Pline, les Romains eussent soumise à leur domination (MANNERT, x, 2, p. 472 sqq.); et c'est de Salé qu'on se rend à

l'Atlas, selon Pline. Témoin le passage qui précède et dans lequel Pline rend compte des relations des Mauritains sur leur patrie. L. Marcus.

CHAP. I, page 12, ligne 14.

Ad fluvium qui Gir vocatur. Au lieu de Gir on lit Niger dans plusieurs manuscrits et éditions de Pline. Il est difficile de dire laquelle de ces deux leçons est juste; car les noms Niger et Gir, regardés comme deux mots carthaginois, sont synonymes et signifient fleuve; l'un vient du mot chaldéen *nigrâ*, et l'autre du mot rabbinique *gar*. Il est donc possible que le même fleuve ait porté le nom de Niger chez une partie des colons phéniciens ou puniques de la Mauritanie occidentale, et celui de Gir ou Gar chez une autre partie.

Autant il est difficile de déterminer avec certitude le vrai nom ancien du fleuve visité par Suétone Paulin, autant il est facile d'indiquer la position de ce fleuve; c'est le fleuve de Sigilmessa; Suétone Paulin étant le seul général romain qui ait pénétré très-loin dans l'intérieur de la Mauritanie occidentale, et la ville de Sigilmessa étant regardée par ses habitans comme une place de fondation romaine. Son nom vient des mots latins *sigillum mihi est* (*scil. victoriæ*), c'est le sceau ou le signe (de ma victoire). Un général romain défit les Mauritains dans la plaine où s'élèvent les murs de Sigilmessa; il bâtit la ville pour faire passer la mémoire de sa victoire à la postérité. On trouve encore des restes d'anciens bâtimens couverts d'inscriptions latines dans les environs de Sigilmessa (Marmol, *Africa*, édit. espag. de 1599, in-4° t. II, p. 8; Rodriguez, *Charta Africana*, Lisbonne, 1603, in-8°, pag. 7). L. M.

Ligne 15.

Per solitudines nigri pulveris, etc. La rivière de Sigilmessa traverse plusieurs montagnes de couleur noire, selon Marmol.

L. M.

Ligne 23.

Primus utrique Mauritaniæ. Avant Juba, Bocchus, parent de

Massinissa, et d'abord roi seulement de la Mauritanie Césarienne, avait régné quelque temps sur les deux Mauritanies.

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots de l'histoire des deux Mauritanies et de la Numidie, depuis la fin de la seconde guerre punique, puisque autrement plusieurs passages de Pline, qui nous restent encore à expliquer, ne seraient pas intelligibles.

Du temps de la seconde guerre punique, Bocchus régna sur la Mauritanie Tingitane; Syphax sur la Mauritanie Césarienne, dont les habitans furent alors appelés Massésyli (Polybe, III, 33). Massinissa était alors roi de la Numidie, dont les habitans portaient alors le nom de Massylii. Le fleuve Molochat sépara l'état de Bocchus de celui de Syphax, et la rivière d'Ampsaga le royaume de Syphax de celui de Massinissa. A la paix, qui mit fin à la seconde guerre punique, Massinissa reçut le pays de Syphax en récompense des services qu'il avait rendus aux Romains pendant la guerre contre les Carthaginois. Ce prince africain régna par conséquent sur la Mauritanie Césarienne et sur la Numidie. Jugurtha, petit-fils de Massinissa, régna aussi quelque temps sur ces derniers pays. Mais il y était parvenu en spoliant ses cousins Adherbal et Hiempsal de leur patrimoine; et les Romains lui firent la guerre par cette raison. Jugurtha fut malheureux et ses états furent partagés entre les parens de Massinissa. Un de ceux-ci régnait sur la Numidie lorsque César combattit contre Scipion et Caton, partisans de Pompée. Il se nommait Juba, et fut père du Juba dont Pline parle en cet endroit. Il mourut sur le champ de bataille. Son royaume fut changé en province romaine. Bocchus, autre descendant du roi Massinissa, régnait sur la Mauritanie Césarienne du temps de la guerre de César avec Pompée. Il fut partisan de César, ce qui lui valut la conservation de son royaume et l'acquisition de quelques parties de la Numidie occidentale. A ces états déjà très-vastes, il joignit plus tard la Mauritanie Tingitane. Bogud, roi de ce pays, avait embrassé les intérêts d'Antoine, dans la guerre de celui-ci avec Auguste; Bocchus fut du parti d'Auguste, et s'empara des états de Bogud, pendant que celui-ci se rendait avec son armée en Espagne, pour y soutenir les partisans d'Antoine. Auguste

laissa à Bocchus les pays qu'il venait de conquérir, et ce prince africain fut roi des deux Mauritanies et d'une partie de la Numidie. Il régna cinq ans sur ces pays, et mourut sans laisser d'héritiers. Auguste forma alors le projet de changer les deux Mauritanies en deux provinces romaines, et y fonda même plusieurs colonies; mais bientôt il déclara le Juba dont Pline parle en cet endroit, roi des deux Mauritanies, et le maria avec Cléopatra Sélène, fille d'Antoine et de la reine égyptienne Cléopâtre. Juba vécut comme prisonnier à Rome depuis la mort de son père; il s'y concilia la bienveillance des premières notabilités de la ville par ses mœurs affables et principalement par ses vastes connaissances en histoire, en géographie et en philologie. C'est à cette circonstance qu'il dut son élévation. Juba eut, de sa femme Cléopâtre, un fils, auquel il donna le nom de Ptolémée, et que l'empereur Caligula fit assassiner à Rome l'an 41 après J.-C. Caligula commença ensuite à réduire les deux Mauritanies en deux provinces romaines, ce qui fut achevé par l'empereur Claude (43 après J.-C.). L. Marcus.

Chap. I, page 14, ligne 6.

Tingitaniæ provinciæ longitudo, etc. La Mauritanie Tingitane prenait son nom de la ville de Tingi, aujourd'hui Tanger. On dit en latin *Mauritania Tingitana* et aussi *Mauritania Tingitania*. Il est donc difficile d'opter entre les deux leçons *Tingitana* et *Tingitania*, qu'on lit dans les manuscrits de Pline. La Mauritanie Tingitane s'étendit de la mer Atlantique jusqu'au fleuve Moluga, appelé *Molucha* et *Molochath* ou *Malva* et *Malvana*, chez les anciens. Les habitans indigènes de cette contrée portèrent autrefois le nom de Mauri, qui leur est resté. On appela ainsi les peuplades primitives de la Mauritanie et de la Numidie. Pline distingue dans ce chapitre les Maures des Gétules; mais ces deux nations appartiennent à une seule race et parlent la même langue, qui est le berber et ses dialectes, le schellou et le schoviah. Elles ne font donc qu'un seul peuple. On peut regarder les Mauri des anciens comme les ancêtres des Berbers proprement dits, c'est-à-dire des Cabiles du nord des états barbaresques, et les Gétules comme les ayeux des Schellous ou Amazirg, et des

Touaricks; les Mélanogétules sont les ancêtres des Tibbos. Ces trois peuplades parlent actuellement trois idiomes différens, mais qui ne sont que trois dialectes d'une seule langue. Saint Augustin dit déjà (*de Civitate Dei*, t. XVI) : « Nous avons fait connaissance, en Afrique, avec beaucoup de peuples barbares qui parlaient tous la même langue : *In Africa barbaras gentes in una lingua plurimas novimus.* » Strabon (XVII, 1184) dit : « Les Maurusiens, c'est-à-dire les Mauri ou Mauritains, les Massæsyli et tous les Libyens en général ont pour la plupart la même physionomie et les mêmes mœurs. Ils portent presque tous les mêmes habits, et se ressemblent en toutes choses les uns aux autres. »

L. MARCUS.

CHAP. I, page 14, ligne 7.

Quondam.... Il n'est pas vrai que les Mauri fussent déjà exterminés du temps de Pline. Ils avaient été refoulés seulement dans l'intérieur de l'Afrique et vers le désert Sahara par les armées de Suétone Paulin. Du temps de Ptolémée, nous les rencontrons partout dans le nord de la Mauritanie Tingitane (*Voyez* MANNERT, pag. 404). L. M.

Ligne 8.

Maurusios. *Maurusii* est le nom grec, *Mauri* le nom latin des anciens habitans de la Mauritanie (STRABON, XVII, 825; HARDOUIN). Le nom *Mauri* est probablement synonyme de celui de *Nomades*, que les Grecs et les Romains employèrent au lieu de celui de Mauri pour désigner les habitans des états Barbaresques. Le mot *Nomades* vient du mot grec *νομάσειν*, paître. On s'en sert surtout pour désigner des peuples riches en troupeaux et qui mènent une vie errante. Le mot *Mauri* peut être dérivé du mot hébreu ou phénicien *moûr*, changer de demeures. Le nom *marmar*, que Scylax donne aux peuples nomades, qui demeurent entre l'Égypte et les deux Syrtes, vient du même mot que le nom *mauri;* car du verbe *moûr* on peut former les conjugaisons réduplicatives *mirmer* et *marmar* en hébreu et en syriaque.

L. M.

CHAP. I, page 14, ligne 10.

Exstincta. Du temps de la seconde guerre punique, les Massaesyli, appelés *Massaesylii* par Polybe, Strabon, Ptolémée et Appien, commandaient en maîtres dans les pays situés entre les fleuves Muluchath et Ampsaga, qui composent la Mauritanie Césarienne. Syphax régnait sur eux à cette époque; il résidait ordinairement à Siga, ville située sur un fleuve du même nom. C'est sur les bords de cette rivière que Ptolémée connaît encore quelques restes des anciens Massaesylii; ce peuple ne fut donc pas exterminé tout-à-fait à la suite des événemens qui se passèrent dans les deux Mauritanies, depuis la fin de la seconde guerre punique jusqu'au siècle de Pline.

Gœtulæ. Pline parle ici comme si les Gétules étaient une nation radicalement différente de celle des Maures; cependant Mela ne connaît pas de différence entre les Maures et les Gétules, si ce n'est que ceux-ci mènent une vie plus errante que les autres, qui s'adonnent davantage à l'agriculture. Nous avons dit dans la note sur le mot *Tingitanæ* de ce chapitre, que les Mauri peuvent être regardés comme les ayeux des Cabyles dans les parties septentrionales des états barbaresques, et les Gétules comme les aïeux des Schellous ou Amazirg, dans le midi de l'empire de Maroc, et des Touaricks du grand désert. La ressemblance de la langue des Schellous avec celle des Touaricks est plus grande que celle d'un de ces deux idiomes avec celui des Cabyles, et l'ancien consul anglais Jackson (*Account of Marocco*), qui savait très-bien la langue cabyle, avait eu peine à comprendre le langage des Schellous. Car cette langue se distingue plus du cabyle que le hollandais ne le fait de l'allemand, mais les deux idiomes sont pourtant des dialectes d'une seule langue. Voilà toute la différence marquante et caractéristique qu'on peut établir entre les Gétules des anciens et leurs Maures. L. MARCUS.

Ligne 11.

Baniuræ. C'est ainsi que l'on doit lire, et non *Banurri*, comme portent quelques manuscrits de Pline; ni *Baniurbi*, comme a

écrit Ptolémée (IV, 1). Le mot *Baniuræ* est l'expression arabe du nom ethnique *Gymnetes*, que Pline (V, 8) et d'autres anciens donnent à plusieurs peuplades de l'Afrique occidentale. Le nom grec *gymnetes* vient de γυμνήτης, nu, et *bani-our* veut dire, en arabe, enfans de la nudité. Les Arabes appellent encore ainsi plusieurs tribus des Nègres de l'Afrique qui vont tout nus (BURCKHARDT, *Travels to Nubia*, appendice). L. MARCUS.

CHAP. I, page 14, ligne 11.

Autololes. *Voy*. Lucain (IV, v. 677) et Ptolémée (IV, 6). Ce dernier se sert de l'expression *Autolatæ* ou *Autolalæ*. Les Autololes demeurèrent principalement sur la côte occidentale de l'Afrique, qui s'étend du cap Cantin au cap Ger. L. M.

Ligne 12.

Vesuni. On lit *Nesuni* dans quelques manuscrits.

Ligne 13.

Ad Æthiopas, c'est-à-dire *ad Æthiopas Daratitas*, vers les Éthiopiens Daratites. (*Voyez* les notes précédentes.) L. M.

Ligne 14.

Abyla, aujourd'hui Ceuta. L. M.

Ligne 15.

Septem fratres a simili altitudine. Il y a, dit Mela (IV, 1), de hautes montagnes contiguës les unes aux autres, et placées dans un ordre très-soigné; on les nomme les *Sept* en raison de leur nombre, et les *Frères*, parce qu'elles ressemblent l'une à l'autre. (HARDOUIN). Les Sept-Frères portent aujourd'hui le nom de montagne aux Singes, parce que ces rochers ne sont plus peuplés d'éléphans comme du temps des anciens, mais de singes.

L. M.

Ligne 17.

Tamuda, aujourd'hui Bedia, selon Olivarius; Tasanel, selon Dupinet. POINSINET.

Le fleuve Tamuda est appelé actuellement Sétuan ; c'est le plus grand de la côte septentrionale de l'Afrique occidentale.

L. Marcus.

CHAP. I, page 14, ligne 18.

Laud, aujourd'hui Gomera, selon Hardouin; Nocor, selon Mannert. L. M.

Ligne 19.

Rusadir. *Voyez*, pour la signification de ce mot, les notes précédentes. Rusadir porte aujourd'hui le nom de Melilla.

Malvana, aujourd'hui Malaïa. Antonin appelle ce fleuve *Malva* et Ptolémée *Maloua*. C'est la même rivière que le Malacha, dont Pline va bientôt parler, et qu'il en distingue par erreur à l'exemple de Méla (*Voyez* Mannert, pag. 429). Nous ajouterons un nouvel argument à ceux dont ce savant s'est servi pour prouver que les deux fleuves Malacha ou Molocath, et Malva ou Malvana n'en font qu'un ; c'est que le nom *Malacha*, regardé comme d'origine grecque, est synonyme du nom *Malva*, regardé comme mot latin ; car μολόχη, *molokhé*, veut dire en grec une *mauve*, *malva*. L. M.

Ligne 21.

Siga, aujourd'hui Aresgol, selon Mariana ; Guardia ou Sereni, selon Dupinet ; Red-Roma, selon Mannert ; et Tachumbrit, selon Shaw. L'opinion du dernier savant est préférable à celle des autres. L. M.

Ligne 23.

Bogudiana. Les rois qui régnèrent sur la Mauritanie Tingitane, depuis la seconde guerre punique jusqu'au siècle d'Auguste, portèrent tous le nom de Bocchus ou celui de Bogud ou Bogoas. Le Bogud dont Pline parle en cet endroit est celui que Bocchus, roi de la Mauritanie Césarienne, et parent de Massinissa, priva de ses états. (*Voyez* la fin des notes du chapitre précédent.) L. M.

CHAP. I, page 16, ligne 1.

Portus Magnus, aujourd'hui Mars el-Kibir. L. MARCUS.

Ligne 2.

Amnis Mulucha. (*Voyez* la note sur le mot *Malvana* de ce chapitre.)

Bocchi, beau-père de Jugurtha et roi de la Mauritanie Tingitane. L'empire de Jugurtha, grossi des états de ses cousins Adherbal et Hiempsal, qu'il fit assassiner, contenait la Numidie proprement dite et la Mauritanie Césarienne. Ce dernier pays est séparé par le fleuve Malva ou Malacha de la Mauritanie Tingitane. L. M.

Ligne 3.

Quiza Xenitana, c'est-à-dire Quiza l'Étrangère, du mot grec *ξενος*, *xenos*, étranger. Mela et Antonin appellent cet endroit *Guiza*, Ptolémée *Kuisa*. Selon Shaw, cette place était située aux environs de la ville actuelle d'Oran, ce qui est très-probable.

Arsennaria, aujourd'hui Arzen, ville où l'on trouve encore beaucoup de ruines de constructions romaines. L. M.

Ligne 4.

Cartenna, aujourd'hui Tenez, selon d'Anville, et Mesgraïm, selon Mannert, ce qui est plus probable. L. M.

Ligne 6.

Gunugi. Ptolémée et Antonin placent cet endroit à l'est du promontoire d'Apollon, et non à l'ouest comme le fait Pline. Il était situé non loin du cap Mestagan.

Promontorium Apollinis, aujourd'hui cap Mestagan. L. M.

Ligne 7.

Cæsarea. Jol Cæsarea, selon Ptolémée (IV, 2), aujourd'hui Tenez, selon Dupinet et Mannert; Scherchell, selon Hardouin et

Shaw; Damas, selon d'Anville. La première opinion est préférable aux deux autres. L. Marcus.

CHAP. I, page 16, ligne 8.

Iol. On lit ce nom déjà dans Scylax. Il vient probablement du verbe arabe *galla*, être célèbre ou noble, d'où viennent aussi les noms Agnel Ameria et Djoliba ou Djaliba. Le premier nom est celui de la langue berbère selon Léon; il signifie la langue noble; on n'y peut pas méconnaître l'adjectif arabe *aglal*, noble, et un substantif dérivé du verbe arabe et hébreu *amar*, parler. Joliba est le nom indigène du Niger; il signifie grand fleuve, selon Mungo-Parck; on peut décomposer ce nom dans les mots arabes *aglal*, grand, noble, et *obb*, fleuve. L. M.

Ligne 10.

Tipasa. Cette ville est déjà connue de Scylax, qui la nomme Thapsus. Ammien l'appelle Tiposa. Elle est située, selon Mannert, dans le voisinage de Damas. L. M.

Ligne 11.

Icosion, aujourd'hui Scherchell, selon Mannert et Gibrat. L. M.

Ligne 12.

Rusconia. La syllabe *rus*, par laquelle le nom *Rusconia* et les deux autres qui suivent, commencent, est le mot hébreu *ros*, en arabe *ras*, rocher, cap. Rusconia est, selon Mannert, le cap Arbatel.

Rusucurium, aujourd'hui Colcah (*Voyez* Mannert, pag. 414). L. M.

Ligne 13.

Rusazus, aujourd'hui *Açor*.

Salde, aujourd'hui Pedeles ou Delys, selon Ortélius et Mannert. L. M.

Ligne 14.

Igilgili, aujourd'hui Gigeri, la ville aux collines. L. M.

CHAP. I, page 16, ligne 14.

Tucca, aujourd'hui détruite, selon Hardouin.

Ligne 16.

Succabar, près de Mazuaa, selon Mannert.

Tubusuptum, aujourd'hui Burgh, selon Mannert.

Timici. Cette ville était située, selon Pline, dans le voisinage d'Arsennaria, aujourd'hui Arsen. L. MARCUS.

Ligne 17.

Tigava, aujourd'hui el-Herba, selon Mannert.

Sardabal, peut-être le Chinalaph de Ptolémée, appelé aujourd'hui Schellif.

Aves. Ce fleuve est appelé *Savis* par Ptolémée, qui place la ville d'Icosium, appelée aujourd'hui Scherchell, sur ses bords.

Nabar. Mela appelle ce fleuve *Vabar*; c'est le Giffer. L. M.

Ligne 18.

Usar. Ptolémée nomme ce fleuve *Sisar*; c'est l'Ajebbi des géographes modernes, qui se jette dans la Méditerranée, près de la ville de Budja.

Nabades. Ce peuple porte dans Ptolémée le nom de *Nasabi*; il demeure sur les rives du fleuve Nasava, appelé aujourd'hui Buberæ. (*Voyez* la carte de Shaw.) L. M.

CHAP. II, page 16, ligne 24.

Metagonitis. Ce n'est pas la Numidie qui portait autrefois le nom de Metagonitis, mais toute la côte septentrionale de l'Afrique, depuis les frontières occidentales du territoire de l'empire des Carthaginois, situées près d'Hippo Regius jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On appelait ainsi cette côte, parce que les Carthaginois y avaient établi une longue série de villes et de bourgs

bâtis tous long-temps après les villes, qui couvrirent la surface de l'Afrique proprement dite, ou le territoire des Carthaginois. *Metagonos* veut dire en grec *descendant*, ou ce qui a lieu après un autre évenement. L. Marcus.

Chap. II, page 16, ligne 24.

Numidæ vero Nomades. (*Voyez* mes notes sur le mot *Maurusios* du chapitre précédent.) L. M.

Page 18, ligne 3.

Cullu, aujourd'hui Collo. Ptolémée appelle cet endroit le grand Collops, pour le distinguer du petit Collops, qui est situé plus à l'est, près du cap Ferro des géographes modernes. Entre les deux Collops se trouve le golfe Numide, et au fond de ce golfe la ville de Rusicade, dont Pline va parler, et qui est appelée aujourd'hui Sgigata ou Stora, selon Shaw et Mannert. L. M.

Ligne 4.

Cirta. Le nom de cette ville est phénicien. Il signifie *grande ville;* on la nomme actuellement Cosantina ou Costantina; on trouve encore beaucoup de ruines d'anciens bâtimens puniques et romains dans les environs de cet endroit.

Sittianorum. Sittius, ou Sitius, officier du parti de César, combattit pour lui en Afrique avec de grands succès, et obtint en récompense la ville de Cirta et les pays situés entre les fleuves Aurun et Ampsaga, qu'il avait arrachés à Juba l'aîné, roi de la Numidie. L. M.

Ligne 5.

Sicca, aujourd'hui Kaff, selon Shaw, qui y a trouvé une pierre avec l'inscription *ordo Siccensium*.

Bulla Regia. On a donné le surnom de *regia*, la royale, à cette ville, parce qu'elle appartenait aux rois de la Numidie dans les temps anciens, et pour la distinguer d'une autre ville du nom de Bulla, et qui était située dans l'Afrique proprement dite. Ptolémée lui donne le surnom de *Minsa*. Ce dernier mot veut dire *prince*

en langue berbère ; il est par conséquent synonyme du mot latin *regia*, royale. Bulla Regia porte aujourd'hui le nom de Badja.

L. Marcus.

CHAP. II, page 18, ligne 6.

Tacatua, aujourd'hui Tamseh, selon Shaw et Mannert.

Hippo Regius, aujourd'hui Bona. (*Voyez* l'Afrique de Bruns, tom. VI, pag. 215.)

Armua, aujourd'hui Mafragg. L. M.

Ligne 7.

Tabraca. Cet endroit, comme Hardouin l'a déjà dit, porte encore son ancien nom.

Tusca, aujourd'hui Zaine. L. M.

Ligne 8.

Marmoris numidici. Pline (XXXVI, 7) nous apprend que le marbre numidique était du nombre des marbres tachetés, et quant à la couleur des taches, elle tirait sur le safran, comme on en peut juger par le passage d'Isidore (*Origines*, XVI, 5).

Poinsinet.

CHAP. III, page 18, ligne 11.

Zeugitana regio. Cette contrée de l'Afrique ancienne s'étendit du fleuve Tusca, appelé aujourd'hui Zaine, jusqu'aux frontières septentrionales du Byzacium, pays dont Pline va bientôt parler, et qui commence au nord, dans les environs de l'ancien Horrea Cælia, appelée aujourd'hui Hercla. Elle comprit le territoire Carthaginois proprement dit ; on la nomme l'Afrique proprement dite pour la distinguer non-seulement de l'Afrique entière, regardée comme troisième partie de notre globe ; mais aussi de l'Afrique, regardée comme province proconsulaire du vaste empire romain. Celle-ci contenait, depuis la mort de Juba l'aîné, roi de la Numidie, non-seulement l'Afrique proprement dite ou la province Zeugitane, mais aussi la Numidie, le Byzacium, et même la province

Tripolis, ou les pays situés entre la petite et la grande Syrte. C'est avec cette étendue de territoire que l'Afrique proconsulaire des Romains s'étend sur tous les pays que les historiens et les géographes arabes du moyen âge comprènnent sous la dénomination d'Afrikia ou Afrique (*Voyez* CASTIGLIONI, *Mémoire géographique et numismatique sur la partie orientale de la Barbarie, appelée* Afrikia *par les Arabes*. A Milan, 1826, pag. 2 et 3). Avant la mort du roi Juba, la province proconsulaire du nom d'Afrique comprenait seulement les pays dont les Carthaginois étaient maîtres au moment de la destruction de leur capitale, c'est-à-dire l'Afrique proprement dite et le Byzacium. La Numidie, qui n'avait jamais été soumise aux Carthaginois, et les pays situés sur la petite Syrte et entre celle-ci et la grande, dont la majeure partie appartenait autrefois aux Carthaginois, furent gouvernés par Massinissa et par ses descendans. Depuis que César, après la défaite des armées de Scipion, de Caton et du roi Juba l'aîné, avait réuni les états de ce prince à la province proconsulaire du nom d'Afrique, on comprit les pays ajoutés à cette province sous la dénomination de *Nouvelle Afrique*, et on appela *Ancienne Afrique* l'Afrique proprement dite et le Byzacium. (*Voyez* la fin de ce chapitre de Pline et le milieu du suivant.)

L. MARCUS.

CHAP. III, page 18, ligne 12.

Candidum, aujourd'hui cap Blanc. Polybe appelle ce promontoire καλὸν ἀκρωτήριον, le beau cap. L. M.

Ligne 13.

Apollinis, aujourd'hui cap Ferina.

Mercurii, aujourd'hui cap Bon, ou Ras-Addar. L. M.

Ligne 15.

Hipponensem, aujourd'hui golfe de Zert. Le nom actuel d'Hippo est Beni-Zerti, selon Shaw, et veut dire fils du canal, selon les habitans de cet endroit. Il se peut que le surnom grec Diarrhytus, que Pline et d'autres auteurs anciens donnent à

Hippo, soit la traduction du surnom Zarytus, qu'Antonin donne à Hippo, et qui fut l'ancien nom indigène de cette ville, qu'on appelle encore Zert; car *diarrhytos* veut dire en grec *coupé par des courans d'eau;* et selon Scylax et Pline le Jeune (*Epist.*, lib. IX, 33), il y a plusieurs grands marais dans les environs d'Hippo.

Le surnom *Dirutus*, que Pline donne encore à Hippo, signifie *détruit* en latin. Comme cette ville existait encore du temps de Ptolémée et d'Antonin, il n'est pas probable que ce surnom doive être regardé comme un adjectif latin. Je pense donc que c'est une corruption du surnom *Zarytus*, coupé par des canaux, qu'Antonin donne à Hippo; ou bien l'ancien nom indigène Zert ou Zaryt de cette ville fut prononcé aussi Dert ou Daryt par les anciens habitans du pays. La racine du mot africain *zert*, canal, ne se trouve pas dans la langue berbère, ni dans l'hébreu ou l'arabe; mais en copte *terôt* veut dire diviser un fleuve en plusieurs branches. De là le surnom de *Triton* que Pline (VI) donne au Nil et peut-être même le nom du lac Triton, situé près de la petite Syrte.

L. MARCUS.

CHAP. III, page 18, ligne 17.

Theudalis. Cette ville a été placée par Ptolémée au sud-est d'Hippo, et près de l'extrémité méridionale du lac Sisar, qui débouche dans le lac d'Hippo (*Hipponitis*), lequel est en communication avec la Méditerranée. L. M.

Ligne 19.

In altero sinu. C'est-à-dire dans le golfe de Tunis, appelé golfe de Carthage par les anciens.

Utica. Les Grecs appellent cette ville *Itica;* son nom vient du mot arabe *atyq*, très-ancien. Aristote (*de Mirabilibus auscultationibus*) assure avoir lu dans des chroniques phéniciennes que la ville d'Utica a été fondée avant Carthage, et le nom punique de cette ville veut dire ville nouvelle, selon Tite-Live et selon Solin (*Voyez* plus bas la note sur le mot *Carthago* de ce chapitre.) Utica était située près du port Tavina, le Castra Cornelia des anciens. (*Voyez* MANNERT, pag. 292.) L. M.

CHAP. III, page 18, ligne 20.

Bagrada, aujourd'hui Medjerda. Ptolémée appelle ce fleuve *Bagradas*, Strabon *Bagadras*, et Polybe (I, 75) *Bacaras*. Cette dernière dénomination du fleuve me paraît être la véritable; car *barkhatâ* veut dire en syrien grand marais, et le Bagradas en forme plusieurs près de son embouchure (CÆSAR., *B. Civ.*, II, 24). Du reste, Polybe se trouvait sur le territoire de Carthage à l'époque où cette ville fut prise et démolie par les Romains. Il devait donc savoir mieux que tout autre les vrais noms indigènes des villes, fleuves et montagnes de l'Afrique proprement dite.

L. MARCUS.

Ligne 21.

Carthago. Selon Tite-Live, cité par Servius, le nom phénicien de Carthage signifie *ville nouvelle*. Solin rapporte le même fait, en ajoutant que le nom phénicien de Carthage fut Carthada, mot que l'on peut décomposer avec M. Saint-Martin dans les mots syriaques *qarta-hhadat*, ou avec Bochart (*Phaleg.*, pag. 620) en *qarta hhadta*. Sur les médailles de la nouvelle Carthage, bâtie près de l'ancienne, on lit *qarta-hhadit*. C'est de ce nom phénicien de Carthage que les Grecs ont formé leur Καρχεδων, *Karkedon*, qui ressemble encore beaucoup au *qarta-hhadta* des Phéniciens, et les Romains leur *Carthago*, qui s'éloigne déjà plus des noms phéniciens *Qarta-Hhadat* et *Qarta-Hhadta*. Mais il n'est pas rare que dans les langues européennes le *d* soit changé en *g*. Des mots latins *rodere* et *mandere*, on a formé, par exemple, en français, *ronger* et *manger*. De même on a changé le *d* du nom *Carthada*, que Solin donne à Carthage, en *g* dans le latin; et au lieu de dire *Carthada* ou *Carthado*, on a dit *Carthaga* ou *Carthago*. L. M.

Ligne 22.

Maxulla, aujourd'hui Rhades.

Carpi, aujourd'hui Gurtôs.

Misua. On lit *Nisua* dans Ptolémée et *Missua* dans Procope. Sur la place qu'occupait cette ville on trouve actuellement le bourg Side Donde, selon Shaw. L. M.

CHAP. III, page 18, ligne 23.

Clupea. Le nom *Clupea* est latin; il signifie *boucle*, et est la traduction du nom grec *Aspis* que les auteurs grecs donnent à cet endroit, situé sur une langue de terre, qui avançait bien loin dans la mer, et qui avait la forme d'une boucle. La ville de Clupea ou Clypea fut bâtie par le grec Agathocle, roi de Sicile. On la nomme encore Clybea. L. MARCUS.

Curubis. Aujourd'hui Gourba. Shaw trouva ici une pierre couverte d'inscriptions latines, et sur laquelle on lisait les mots *Fulvia col. Curubis*. L. M.

Ligne 24.

Neapolis. Aujourd'hui Nabal. L. M.

Alia distinctio. L'Afrique proprement dite était divisée, du temps des Carthaginois (POLYBE, III, 23, dans Étienne de Byzance, art. *Byzacium*), en deux parties, dont la plus occidentale s'appelait Zeugis ou Zeugitana, et la plus orientale Byzacium. La première partie s'étendait du fleuve Tusca jusqu'à Horrea-Cælia, l'autre de Horrea Cælia jusqu'à Thenæ. L. M.

Page 20, ligne 4.

Leptis. Aujourd'hui Lempta.

Adrumetum. C'est-à-dire ville noble, de *adir*, noble, et *mata*, ville. Adrumetum était, selon Salluste, la ville la plus célèbre que les Carthaginois eussent possédée dans le Byzacium. Elle est située à plusieurs lieues au nord de Sousa.

Ruspina. Près de la ville actuelle de Monastir.

Thapsus. Aujourd'hui Demass, où Shaw a trouvé les ruines de cette ville. L. M.

Ligne 5.

Inde Thenæ. Cette ville, comme nous l'avons dit dans la note sur les mots *Zeugitana regio* de ce chapitre, p. 157, séparait autrefois, à l'est, le territoire de la province proconsulaire du nom Afrique, des états du roi numidique Masinissa et de ses descendans. Du

temps des Carthaginois, les Grecs comprirent cette ville et celles situées entre elle et les autels des Phileni, où finissait le territoire de Carthage, sous le nom d'Emporia, villes commerçantes sur la mer, et les distinguèrent du Byzacium (POLYBE, III, 23). Voilà pourquoi Pline commence ici un nouvel alinéa, en mettant le mot *inde, ensuite*, entre Thapsus et Thenæ. Cette dernière place est appelée aujourd'hui Taini. L. MARCUS.

CHAP. III, page 20, ligne 5.

Macomades. Aujourd'hui Mahometa.

Tacape. Aujourd'hui Gaps. Du temps de Pline, Tacape et toutes les villes situées entre cette place et les autels des Phileni, le long de la côte, appartenaient encore aux Emporia, ou villes commerçantes sur la mer; mais, depuis le troisième siècle de l'ère chrétienne, ces endroits formaient ensemble la province de Tripolis, et le nom d'Emporia fut alors restreint aux villes situées sur les rives occidentales de la petite Syrte, depuis Tænia jusqu'à Tacape, que l'on commença à compter parmi les endroits appartenant au Byzacium.

Sabrata. Aujourd'hui Tripoli. Pline se trompe en disant que la ville de Sabrata fut contiguë à la petite Syrte. Ptolémée, Antonin et les auteurs de la Table de Peutinger et du Périple grec de la mer intérieure, publié par Iriarte, placent tous la ville de Sabrata, au milieu de la côte, entre les deux Syrtes. L. M.

Ligne 9.

Veterem et novam. (*Voyez* la note sur les mots *Zeugitana regio* de ce chapitre.) L. M.

Ligne 10.

Discretas fossa, etc. Les rois dont il est ici question sont Micipsa, fils de Masinissa, et ses quarante-trois frères. Le second Scipion l'Africain ayant été nommé exécuteur de son testament par Masinissa, assigna à Micipsa, pour son partage, la Mauritanie Césarienne et la Numidie; quant aux quarante-trois frères de Micipsa, il distribua entre eux le reste des états de Masinissa, en séparant les possessions romaines ou la contrée Zeugitane et le

Byzacium de celles des fils de Masinissa par une longue digue, qui se dirigea de Thæna vers le sud aux frontières du grand désert et de là vers le nord-ouest jusqu'au fleuve Tusca. L. Marcus.

Chap. IV, page 20, ligne 14.

Syrtium. La petite Syrte porte aujourd'hui le nom de golfe de Gabès, et la grande Syrte celui de Sydre. La contrée située entre les deux Syrtes, *regio Syrtica*, est appelée Tripolis, comme du temps de Solin, qui nous apprend (chap. XXVII) que la région Syrtique doit son surnom de *Tripolis* aux trois villes Sabrata, Leptis, Œa, qu'elle renferme dans son sein. Le nom *Syrte* vient du mot grec *σύρειν*, attirer, entraîner. Ce nom leur fut donné par les anciens, parce que les vagues semblent y entraîner les vaisseaux qui, une fois engagés dans les sables, ne peuvent plus s'en tirer. Hérodote ne connaît pas encore les deux Syrtes; Scylax en parle déjà. L. M.

Ligne 18.

Et terra, etc. Ce passage n'a pas été compris par Hardouin ni par Poinsinet. Il ne s'agit pas ici, comme ces deux savans l'ont pensé, d'une route de l'intérieur de l'Afrique vers la Syrte, mais de celle que Caton, faisant la guerre à César, a prise pour arriver de la Cyrénaïque dans les plaines d'Utique, en suivant la côte (Lucain, *Phars.*, IX, 365). Antonin et l'auteur de la Table de Peutinger nous font connaître les routes qui conduisaient, dans les temps anciens, de Leptis magna (aujourd'hui Lébida) à Bérénice, ville maritime de la Cyrénaïque. Della Cella l'a faite tout récemment en accompagnant, comme médecin, l'armée du pacha de Tripoli. La route conduit par les grandes plaines désertes qui séparent le plateau de l'Atlas de celui du Barca, et à travers plusieurs lignes de coteaux. Lucain s'exprime en termes plus forts que ceux de Pline sur les désagrémens et les dangers de cette route, et Della Cella n'en fait pas non plus un tableau très-flatteur. La preuve que Pline veut parler de la route des caravanes de Leptis à Bérénice, c'est que des contrées montagneuses vous entrez, selon lui, dans des plaines désertes, et par celles-ci dans le pays des Garamantes et dans l'oasis d'Augyle, terres situées dans l'in-

térieur de l'Afrique. Si le naturaliste romain avait voulu parler d'un voyage de l'intérieur de l'Afrique vers les Syrtes, il nous aurait conduits des sables du grand désert aux montagnes du Biledulgerid et de là dans les plaines arides de la région Syrtique, qui sont moins stériles que celles du grand désert. L. Marcus.

Chap. IV, Page 20, ligne 21.

Deserta vasta. Les déserts en question sont ceux que l'on trouve au midi de la grande Syrte, et qui séparent les montagnes du Fezzan et l'Atlas des hauteurs de la Cyrénaïque et du Barca (Salluste, *B. Jugurth.*, 79; Della Cella, dans les *Annales des Voyages*, par Malte-Brun et Eyriès, tom. xvii, p. 224). L. M.

Ligne 21.

Garamantes. Ils habitaient le Fezzan, et leur territoire s'étendait, dans les temps anciens, de Germa, ancienne capitale du Fezzan, jusqu'à l'endroit de ce même nom Germa, que l'Edrisi place dix journées au sud d'Augylae, appelé aujourd'hui Audjela. (*Voyez* Walkenaer, *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique*, p. 375.) C'est de la seconde Germa, située sur les frontières orientales du pays des Garamantes, que Pline parle ici; car il évalue la distance des habitations des Garamantes à Augylæ, à douze jours; et Hérodote ainsi que l'Edrisi l'évaluent à dix jours. L. M.

Ligne 23.

Psylli. Hérodote (iv, 174 et 183) place les Garamantes au sud des Psylli, et ceux-ci à l'est des Macæ, qui demeuraient sur les bords du fleuve Cinyps, appelé aujourd'hui Wadi-Quaam. Les Psylli habitaient par conséquent les environs du cap Mesurata.

Lacus Lycomedis. Aujourd'hui lac de Lynxama. L. M.

Page 22, ligne 1.

Quæ ad occidentem vergit. Pour comprendre ce passage, il est nécessaire de savoir que les anciens terminaient l'Afrique au nord

de la ligne, et qu'ils s'imaginaient que du détroit d'Hercule la côte occidentale de l'Afrique se dirige non vers le sud-ouest, mais vers le sud-est et au détroit de Babelmandeb. L. MARCUS.

CHAP. IV, page 22, ligne 4.

Civitas Œensis. Œa était située à six lieues du nouveau Tripoli.

Cinyps. Aujourd'hui Wadi-Quaam. L. M.

Ligne 5.

Neapolis. Mannert pense que cette ville est la même que *Leptis magna* dont Pline va faire mention. Il a fondé cette opinion sur un passage de Strabon, dans lequel *Leptis magna* porte le surnom de Neapolis ou de ville nouvelle; il allègue plusieurs autres raisons pour soutenir sa conjecture, qui nous semble très-plausible.

Taphara. On lit *Taphra* dans plusieurs manuscrits, et cette leçon me paraît préférable à celle du texte, puisque Taphrura est le nom d'un endroit du Byzacium (PTOL., IV, 5), et que la plupart des places maritimes de la région Syrtique ont été bâties par des Phéniciens ou par des Carthaginois.

Leptis altera, etc. Plus haut, Pline a parlé de Leptis, ville du Byzacium. Celle-ci a été appelée la petite Leptis par les anciens, pour la distinguer de la grande, dont Pline parle ici et qu'on nomme actuellement Lebida.

Abrotonum. Même ville que Sabrata, dont Pline a déjà parlé et qui est appelée maintenant Vieux Tripoli. (*Voyez* MANNERT, pag. 137.) L. M.

Ligne 8.

Lotophagi. C'est-à-dire mangeurs de lotos (*rhamnus lotus*, LINN.). Les habitans de la région Syrtique se nourrissent encore principalement des fruits de cette plante (*Dapper*, éd. hollandaise, page 296). Les Lotophagi demeuraient entre Leptis magna et le

lac Triton, qu'on nomme aujourd'hui Schibkah-el-Loudeah.

L. Marcus.

Chap. IV, page 22, ligne 9.

Alachroas. C'est-à-dire ayant la couleur de mer.

Dalechamp.

Ligne 10.

Palus vasta, etc. Comparez Hérodote (IV, 179). Le lac Triton est appelé aujourd'hui Schibkah el-Loudeah et le fleuve Triton, el-Hammah selon Shaw. L. M.

Ligne 11.

Pallantias. Les Grecs disent que Pallas a été élevée sur les bords du lac Triton, où quelques-uns la font même naître du dieu Triton, quoiqu'on croie ordinairement que Pallas est sortie de la tête de Jupiter. L. M.

Ligne 14.

Borion. Aujourd'hui Tajuni. L. M.

Ligne 18.

Supradictas. Cirta, Sicca, Carthago, Maxulla. Hardouin.

Uthinam. Aujourd'hui Udine.

Tuburbit. Aujourd'hui Tabersole. L. M.

Ligne 20.

Assuritanum. Aujourd'hui Keff. Ptolémée et Antonin appellent cet endroit Assuros ou Assuræ. L. M.

Abutucense. On lit *Abitacense* dans quelques manuscrits.

H.

Canopicum. Canopissæ dans Ptolémée, qui place cet endroit près de la côte Numidique et à l'est de Tabraca. L. M.

Ligne 21.

Chilmanense. Ptolémée place un endroit du nom Kilma au sud de Maxala. H.

Chap. IV, page 22, ligne 21.

Thunusidense. Thunusda, selon Ptolémée, qui place cet endroit au sud et près de Tabraca. L. Marcus.

Simittuense. Dans les environs de la ville Thethelle du Budja.

Tuburnicense. Tuburnica, selon Ptolémée, au sud-ouest d'Hippo Regius. L. M.

Ligne 22.

Tynidrumense. Thunudromon, selon Ptolémée, au sud de Rusicada.

Tibigense. Tigisa, selon Ptolémée, près de l'ancien Tribilis, appelé aujourd'hui Anouna.

Ucitana. Près de Ruspina, au sud d'Adrumetum, selon Ptolémée. L. M.

Ligne 23.

Vagense. Waga, selon Ptolémée, qui place cet endroit près de Cirta. L. M.

Ligne 24.

Usalitanum. Uzanon, selon Ptolémée, à l'ouest d'Utica.

Castris Corneliis. Aujourd'hui Porto Tarina. L. M.

Page 24, ligne 2.

Acolitanum. Acola, appelée Acholla par Tite-Live, Ptolémée et Strabon, était située près du bourg Elalia, où l'on trouve les ruines de cette ancienne ville romaine.

Acharitanum, Avinense, Abziritanum, Canopitanum, Melzitanum. Tous ces lieux sont inconnus, puisqu'aucun auteur ancien autre que Pline n'en a fait mention. On connaît cependant des évêques d'Abzira, Canopita et Melzita. Hardouin suppose que la ville Abina est la Vina de Ptolémée, située dans l'Afrique proprement dite, et appelée actuellement Tubernocke. L. M.

CHAP. IV, page 24, ligne 3.

Materense. Peut-être le Ad Nedera d'Antonin, situé près de l'ancien Theveste, appelé aujourd'hui Tifesch. Hermolaüs pense que c'est le Maduros de Ptolémée, situé plusieurs lieues au sud-est d'Hippo Regius. L. MARCUS.

Ligne 4.

Tusdritanum. Thydros, selon Ptolémée; Tusdris, selon Antonin; aujourd'hui el-Jemma. L. M.

Tiphicense. On lit aussi Tiricense et Phisiciense dans les manuscrits. HARDOUIN.

Tunicense. De Tunes, aujourd'hui Tunis. L. M.

Thudense. Ville du Byzacium. H.

Tagestense. Tagaste ou Thagaste est située, selon Antonin, cinquante-trois pas au nord-ouest d'Hippo Regius, et fut la ville natale de saint Augustin. L. M.

Ligne 5.

Tigense. Tigisis est, selon Procope, un endroit de la Numidie; il le place au pied de la montagne Arausius, qu'on nomme actuellement Auraz; il nous apprend que, dans le voisinage de Tigisis, on voyait deux colonnes sur lesquelles on avait écrit en langue phénicienne : *Nous nous sommes enfuis devant le brigand Josué, fils de Noun.* Peut-être l'adjectif *Tigense* de Pline n'a-t-il pas de connexion avec le Tigisis de Procope, mais avec le Tigos de Ptolémée, ville située sur le lac Triton, et qu'on nomme aujourd'hui Tegeuse.

Ulusubritanum. Ulizibirra, selon Ptolémée, située au sud-ouest d'Adrumetum.

Vagense aliud. L'endroit dont Pline parle ici était une ville libre. Il a parlé plus haut d'une ville du même nom, qui jouissait du droit de cité romaine. Cette dernière ville était située près de Cirta dans la Numidie ; Vaga, dont il est question ici, était située dans le Byzacium, au sud-ouest d'Utique. On écrit quelque-

fois le nom de cette place, Vacca. (SALL., *Bell. Jugurth.*, 12 et 41.) L. MARCUS.

CHAP. IV, page 24, ligne 6.

Zamense. Il y avait deux villes du nom Zama dans la province proconsulaire d'Afrique. La première était située dans la contrée Zeugitane et à cinq journées à l'ouest de Carthage : c'est là que Scipion vainquit Annibal ; l'autre porte le surnom de Regia, la Royale, parce que les rois numidiques y résidaient souvent. Elle fut située dans l'intérieur du Bysacium et dans les environs du lieu qu'on appelle actuellement Zowarin. C'est de cette dernière ville du nom de Zama que Pline parle en cet endroit. L. M.

Ligne 8.

Natabudes. On lit Natabutæ dans quelques manuscrits de Pline et Nasabutes dans Ptolémée et Hardouin. Les Natabutes sont voisins des Missulani, dont nous parlerons bientôt.

Capsitani. C'est-à-dire les habitans de la ville de Capsa et de ses environs. Capsa, surnommé Hecatompylos, est une ville très-ancienne. On dit qu'elle a été bâtie par l'Hercule tyrien (SALL., *Bell. Jugurth.*, 94-96 ; DIOD. DE SIC., IV, 18). On la nomme maintenant Caffa.

Misulani. On lit Musulani dans quelques manuscrits et dans Tacite (*Annal.*, II, 52) et Ammien Marcellin (XXIX). Ptolémée écrit le nom de ce peuple Misoulami, et le place au sud de la ville de Cirta, appelée aujourd'hui Cosantina ou Costantina.

Sabarbares. On lit Sababeres dans quelques manuscrits et Sabouboures dans Ptolémée, qui place ce peuple dans les montagnes de Thambe et près des sources du fleuve Rubricatus, appelé aujourd'hui Scibuse.

Massyli. Ils régnaient, du temps de la seconde guerre punique, sur toute la Numidie, depuis le fleuve Ampsaga jusqu'à celui de Tusca sur les frontières du territoire Carthaginois. Leurs rois furent Gala et le fameux Masinissa. Du temps de Ptolémée, ce peuple demeurait encore sur la rive orientale du fleuve Ampsaga. L. M.

CHAP. IV, page 24, ligne 9.

Nisives. Nisibis, dans Ptolémée, à l'ouest des Missulani.
HARDOUIN.

Mussini. Mussuni, selon Ptolémée; Mussoni, selon Ammien (XIX, 5), sont probablement les habitans de la ville d'Antonin, lieu situé sur le fleuve Bagradas. Ptolémée appelle cet endroit Moussa; on le nomme actuellement Teschure.

Marchubii. Machurebi, dans Ptolémée, à l'est de la montagne Zalycus, appelée Wanashrise, selon Shaw. L. MARCUS.

Ligne 10.

Tota Gætulia. Les anciens appelèrent Gétules tous les peuples de l'Afrique, qui demeurèrent au sud des Mauritains et des Numides. Leurs habitations s'étendirent du Biledulgerid dans l'intérieur du désert, et de la mer Atlantique jusqu'aux pays situés au sud de la petite Syrte. Là commença le pays des Garamantes, situé entre les mêmes parallèles que celui des Gétules, et qui fut borné au nord-est par la contrée des Nasamones, à l'est et au sud-est par celle des Blemmyes, habitans du désert que nous appelons actuellement Bilma, et qui de là passèrent aux bords du Nil, dans la Nubie et dans le Sennaar, où Ératosthène les trouve déjà établis (LETRONNE, *Mémoire sur l'inscription de Silco, Journal des Savans,* 1825).

Nigrin. Ce fleuve est le Darah, comme nous allons le voir dans les notes du huitième chapitre. L. M.

CHAP. V, page 24, ligne 14.

Hammonis oraculo. L'oasis de Jupiter Ammon est appelée aujourd'hui Syouah. L. M.

Ligne 15.

Fonte Solis. « L'eau de cette source était chaude le matin et le soir. Elle bouillait à minuit; elle était congelée à midi. (*Voyez* HÉRODOTE, IV, 181; MELA, I, 8, etc.) Il ne faut pas confondre

cette source du soleil avec celle dont Pline parle dans le vingtième chapitre du second livre. Cette dernière présentait les mêmes phénomènes que celle dont il est ici question; mais elle était située au sud-ouest de la première et sur la route de Gadamès à Germa, ancienne capitale du Fezzan. Cette dernière source porta le nom de Debris chez les hommes du pays. Elle est située sur la route de Germa, ancienne capitale du Fezzan, à Graat. On la nomme actuellement Omm-el-Abid, ville aux esclaves. (*Voyez* plus bas la note sur le mot *Debris* de ce chapitre.) L. MARCUS.

CHAP. V, page 24, ligne 15.

Berenice. Aujourd'hui Bengasi, prend son ancien nom de Bérénice, femme de Ptolémée Evergète. L. M.

Ligne 16.

Arsinoe. Aujourd'hui Teuchira; prend son nom d'Arsinoé, femme de Ptolémée Philadelphe. On appelait cette ville Teuchira avant de la nommer Arsinoé.

Ptolemaide. Aujourd'hui Tolometa.

Apollonia. Aujourd'hui Marza Souza, selon Della Cella. L. M.

Ligne 18.

Hesperidum, etc. Les anciens placèrent le jardin des Hespérides tantôt à l'extrémité nord-est de la grande Syrte, et entre Bérénice et Teuchira ou Arsinoé; tantôt sur les bords de la petite Syrte; tantôt sur la côte occidentale de l'Afrique, et tantôt dans les oasis du désert de la Libye. L. M.

Ligne 22.

Ptolemais, antiquo nomine Barce. La ville de Ptolémaïs avait été bâtie par des habitans de Barcé, située cent stades (de six cents par degré) au sud-est de Ptolémaïs. Cette dernière fut d'abord le port de Barcé; elle fit oublier ensuite le nom et le lustre antique de Barcé, et cette ville et Ptolémaïs passèrent depuis pour un seul et même endroit; ce qu'ils ne furent jamais. L. M.

CHAP. V, page 24, ligne 24.

Phycus. Aujourd'hui Ras Sem. L. MARCUS.

Page 26, ligne 1.

Cyrene. Aujourd'hui Grenæ. L. M.

Ligne 3.

Chersonesus. Aujourd'hui Ras Razat, surnommé la Grande-Chersonèse par Ptolémée, pour la distinguer de la petite, qui est située plus à l'est et près de la ville d'Alexandrie en Égypte.

Catabathmus. Aujourd'hui cap Luco; prend son nom ancien, qui signifie en grec *descente dans une vallée profonde*, de ce qu'une vallée profonde, bordée à l'est et à l'ouest par plusieurs rangées de hautes collines, s'étend de cet endroit jusqu'aux frontières de l'Égypte. *Catabathmus appellatur oppidum et vallis repente convexa*, dit Pline à la fin de ce chapitre; et Mela (I, 8) nous donne une description assez détaillée de cette longue vallée. C'est à Catabathmus que, du temps de Pline, l'Égypte, comme il le dit lui-même, finissait à l'ouest, et que commençait la Cyrénaïque. Du temps des rois Ptolémées, qui conquirent la Cyrénaïque, il en était de même; mais, du temps d'Hérodote, et lorsque l'Égypte était soumise à des princes indigènes et aux Persans, l'Égypte ne s'étendait pas aussi loin vers le couchant; elle finissait au golfe Plinthinèthes, appelé aujourd'hui Lago Segio.

Toute la côte entre Catabathmos et Alexandrie d'Égypte fut divisée, au temps du règne des Ptolémées, en deux nomes, dont l'un s'appela le nome de Maréotis et l'autre le nome de la Libye. Le premier s'étendit d'Alexandrie jusqu'au golfe Plinthinèthes, où finissait l'Égypte du temps des pharaons et des souverains persans; l'autre alla de ce golfe jusqu'à Catabathmos. Pline confond ces deux nomes ensemble, et appelle toute la côte comprise entre les villes d'Alexandrie et de Catabathmus, du nom de Maréotis Libya. Ptolémée compte non-seulement ce dernier endroit parmi les villes de l'Égypte, mais aussi Paliuros et le port

de Ménélée, deux endroits situés à l'ouest de Catabathmus. Cette ville Paliuros et le port de Ménélée forment ensemble un nome de l'Égypte, auquel Ptolémée donne le nom de nome de la Marmarique. Pline ne parle pas de ce nome; il paraît pourtant que le territoire qui le compose fut ôté à la Cyrénaïque pour être ajouté à l'Égypte, lorsque le sénat romain fit de la Cyrénaïque une province romaine, c'est-à-dire l'an 65 av. J.-C. L. MARCUS.

CHAP. V, page 26, ligne 4.

Marmaridæ. Hérodote ne connaît pas encore le nom de ce peuple; Scylax l'étend déjà à tous les peuples indigènes de l'Afrique, qui demeuraient entre la grande Syrte et Paraetonium ou Bareton. Le nom Marmaridæ est d'origine phénicienne; il signifie *mener une vie errante;* Marmar veut dire encore aujourd'hui *aller d'un lieu à un autre* en arabe, et les habitans de l'ancienne Marmarique étaient nomades. L. M.

Ligne 5.

Parætonii. Aujourd'hui Bareton. L. M.

Ligne 6.

Ararauceles. Araraukides, selon Ptolémée (IV, 4), dans les environs de Barcé. L. M.

Nasamones, quos antea Mesammones. Des deux mots grecs, *mesos,* au milieu, et *ammos,* sable, selon Pline; des mots phéniciens *Nasse-Ammon,* hommes d'Ammon; et *Matâ-Ammon,* tribu d'Ammon, selon Bochart. HARDOUIN.

Ligne 12.

Lasere. C'est-à-dire en Sylphium ou en Ferula Tingitana, selon Della Cella. L. MARCUS.

Ligne 13.

Asbystæ. On lit Abytæ dans quelques manuscrits, et Hasbitæ dans d'autres. Ptolémée écrit Asbystæ, et c'est aussi l'orthographe d'Hérodote, qui place cette nation au sud de la ville de Cyrène. HARDOUIN.

CHAP. V, page 26, ligne 13.

Macæ. Hérodote (IV, 175) place cette nation à l'ouest des Nasamones et sur le fleuve Cinyps, appelé aujourd'hui Wadi-Quaam.

L. MARCUS.

Ligne 14.

Hammanientes, etc. Ce passage de Pline nous donne la preuve certaine que la route des caravanes qu'Hérodote décrit dans les 181—185e chapitres du IVe livre, ne se dirigea pas de Garama, ancienne capitale du Fezzan, vers le midi et au Bornou, comme Heeren et Rennel pensent, mais qu'elle continua d'aller à l'ouest, comme elle avait fait depuis Thèbes, son point de départ. Les marchands qui parcouraient ce chemin dans les temps anciens n'avaient pas le dessein que Heeren leur prête, d'aller chercher de l'or dans le pays des Nègres ; ils voulaient acheter les pierres précieuses qu'on trouve dans les montagnes d'Eyre et de Goriano, qui bordent le Fezzan au sud et au nord-ouest, et qui sont appelés Gir ou Girgir, Niger ou Usargala et Mons Ater par les anciens. Les Arabes exploitaient ces mêmes mines dans le moyen âge. (*Voyez* l'ouvrage indiqué dans la note sur le mot *Lixus* du premier chapitre de ce livre.) L. M.

Ligne 23.

Phazania. Aujourd'hui le Fezzan, est ici plus reculé vers l'ouest qu'il ne l'est sur nos cartes. Le nom de ce pays, ainsi que celui du Fez vient peut-être du mot arabe *Faza*, parcourir le désert avec les chameaux ou autres bêtes de somme. Les habitans du Fezzan étaient autrefois et sont encore les principaux voyageurs marchands de l'Afrique; et Juba, roi de la Mauritanie et contemporain d'Auguste, sait déjà que *faza* veut dire en arabe, parcourir un pays en tout sens (PLINE).

Ligne 24.

Alelen et Cillabam. Aujourd'hui Tanet-Mellulen ou la station Mellulen, sur la route de Gadamez à Oserona et Zaouila ou Zala à moitié chemin d'Augyla à Murzuck. L. M.

CHAP. V, page 28, ligne 1.

Cydamum. Aujourd'hui Gadamez, est situé presque sous le méridien du vieux Tripoli, l'ancien Sabrata. L. MARCUS.

Ligne 2.

Ater. Aujourd'hui Gibel-Assoud, nom arabe qui est synonyme du nom latin *mons ater*, montagne noire. Rennel et Heeren prennent à tort le *mons ater* des Romains pour le Haroudje noir d'Hornemann. M. Walckenaer prend cette montagne pour la chaîne Eyre, au sud du Fezzan. Il est facile de prouver la fausseté de l'opinion de M. Rennel; car en se rendant des environs de Sabrata (vieux Tripolis) ou d'Œa (Tripolis) à Cydamus ou Gadamez, et de là dans le Phazania ou Fezzan et à Garama ou Germa, on traverse le Gebel Assoud; mais on ne passe pas par le Haroudje noir. Quant à l'opinion de M. Walckenaer, qui est aussi celle de M. Latreille, elle est plus difficile à réfuter; mais comme la chaîne Eyre est appelée Girgiris et non montagne Noire par Ptolémée; comme d'ailleurs dans ce chapitre Pline a toujours décrit les pays rapprochés de la côte avant ceux qui en sont plus éloignés et au midi des premiers; comme enfin la ville de Garama ou Germa est située au nord de la chaîne Eyre, nous avons cru devoir rejeter l'opinion de MM. Walckenaer et Latreille, et prendre le mons Ater ou montagne Noire pour le Gebel Assoud et non pour la chaîne Eyre. L. M.

Ligne 4.

Matelgæ. On lit Talgæ et Telgæ dans quelques manuscrits. Peut-être est-ce le Durga de Ptolémée placé au nord-est de Garama et dans le Fezzan. L. M.

Ligne 5.

Debris, adfuso fonte, etc. La source de Debris nous fait connaître la position de cette ville. Pline parle dans le cent sixième chapitre du second livre, de cette source, qu'il nomme *fons Solis*, la source du Soleil, et ajoute qu'elle est située dans un pays de Troglodytes, c'est-à-dire d'hommes qui habitent des

cavernes et des maisons taillées dans les montagnes. Ptolémée place un endroit du nom Bedir (Βέδειρον) au nord-ouest de Garama. Ce Bédir est probablement le Debris de Pline ; car Priscien (*Periegesis*, pag. 369) place cette ville Debris et sa source dans le voisinage de Garama. Sur la route de cét endroit, qu'on appelle maintenant Germa, à Graat, ville située au nord-ouest de l'autre endroit, le voyageur anglais Oudney (*Voyages de Clapperton, Denham et Oudney dans le nord et les parties centrales de l'Afrique*, traduction française d'Eyriès et Larenaudière, page 82) a trouvé des maisons taillées dans les montagnes, et dont l'usage n'est pas connu des habitans actuels du pays. C'est donc près de ces habitations troglodytiques que l'on doit chercher l'emplacement de l'ancien endroit du nom Debris ou Bedir : celui-ci peut être regardé comme le moderne Omm-el-Abid, situé près de ces maisons de montagne. Le nom Debris, pris pour un mot éthiopien *gyz*, vient de *debr*, lieu sacré sur ou dans une montagne. L'oracle de Jupiter Ammon, dans l'oasis de Syoua, près duquel il existait autrefois une source ayant les mêmes qualités que celle de Debris (Pline, II, 105, et v, 4), a été fondé, selon Hérodote, par des Éthiopiens et par des Égyptiens. Il ne faut donc pas nous étonner de rencontrer des mots *gyz* dans les langues des anciens peuples de la Marmarique.

L. Marcus.

Chap. V, page 28, ligne 7.

Garama. La position de cette ville célèbre de l'antiquité n'est plus douteuse depuis que M. Oudney en a visité les ruines, parmi lesquelles il y a des restes de construction romaine. Garama s'appelle actuellement Germa, et est située à quatre journées au nord-ouest de Murzuck, capitale actuelle du Fezzan (Oudney, *loco citato*, pag. 59 — 64). C'est là que Lyon l'avait déjà placée avant Oudney. Rennel l'avait cherchée à trois journées au sud-est de Murzuck.

L. M.

Ligne 9.

Triumphata. Cornelius Balbus a triomphé peu de temps avant l'assassinat de César ; c'est ce qui a fait oublier long-temps les exploits de ce général romain.

L. M.

CHAP. V, page 28, ligne 15.

Hoc ordine. Il est probable que les noms et les images des villes conquises par Balbus ne se succédaient pas par ordre géographique ; mais d'après leur importance dans le triomphe de Balbus. Nous manquons donc presque de tout moyen pour déterminer la position des lieux dont les noms vont suivre. Tout ce qu'on peut dire de certain, c'est que les conquêtes de Balbus ne dépassèrent pas le parallèle du 15e degré de latitude nord et que les pays qu'il parcourut sont situés entre les méridiens de Cydamus ou Gadames et de Paraetonium ou Bareton. En effet, Bareton est le lieu le plus oriental de la côte septentrionale de l'Afrique dont Pline parle dans ce chapitre, et Cydamus ou Gadames a été placé par le naturaliste romain à l'ouest de tous les endroits occupés par Balbus. Enfin Pline dit, à la fin de ce chapitre, que la latitude de l'Afrique Cyrénaïque, c'est-à-dire de la région Syrtique et de la Cyrénaïque, ne se monte pas à plus de huit cent mille pas romains. Ce nombre de pas romains ne fait pas encore seize degrés, et si nous les faisons partir du point le plus méridional de l'Afrique Cyrénaïque, seize degrés vers le sud ne nous mènent pas encore au quinzième degré de latitude nord. Ainsi les conquêtes de Balbus n'atteignirent pas les bords du lac Tsad, et les seuls pays qu'il puisse avoir parcourus sont : l'est et le midi de Tunis ; le Tripoli ; le Fezzan ; le Barka ; le Fébabo ou Aibo ; les oasis et déserts de Hagara, Tibesti, Assieu, Tabou, Ahir, Kawar, Bilma, l'Agadez, le Canem, le Kaugha, le Maddajo ; enfin les bords du lac Fittrie et des fleuves Cucu, Schary, Djad, Batta, Hadéba et Gazel, d'Edrisi, de Burkhardt, de Ritschie et de Lyon.

L. MARCUS.

Ligne 16.

Tabidium. Tibesti, au sud-est du Fezzan, dont Pline a déjà parlé.

Niteris. Cette leçon me paraît préférable à celle de Nitiebris, que l'on rencontre dans quelques manuscrits ; car Pline parlera plus tard d'une ville de Nitibrum et d'un fleuve Nathabur ; et il n'est guère probable que Cornelius Balbus ait fait poser les noms

et les images du même peuple deux fois dans son triomphe. Les Niteris de Pline sont peut-être une branche des Nitriotæ de Ptolémée, qui demeuraient sur les bords du lac de Natron de l'Égypte, et à l'ouest de la grande et de la petite Oasis des anciens. Il me paraît pourtant plus probable que le nom Nitérès signifie un pays riche en nitrum ou natron, comme le sont plusieurs oasis de la partie orientale du désert de Zahara, et surtout l'oasis de Bilma, où je place et les Niteris et la ville de Negligemela, qui vient après, et dont le nom, regardé comme phénicien, veut dire *la vallée du Sel.* L. MARCUS.

CHAP. V, page 28, ligne 17.

Bubeium natio, vel oppidum. Probablement l'oasis Febabo des géographes modernes, au nord-est de Bilma et de Tibesti.

Enipi natio, etc. Ici Pline me semble revenir de l'est et du sud-est à l'ouest et au nord-ouest, d'où il est parti. C'est ce que nous indiquent au moins les noms de la ville de Debris et celui du mont Gyr; car quant à l'endroit nommé Debris, nous savons déjà que c'est le Om-el-Abid d'Oudney, au nord-ouest de Garama ou Germa. Quant au mont *Gyr,* c'est le Goriano d'Oudney, où il se trouve des pierres-gemmes comme dans le Gyr de Pline (OUDNEY, CLAPPERTON et DENHAM, *Voyages dans l'Afrique*, page 12 de la traduction française). L. M.

Ligne 18.

Thuben oppidum, mons nomine Niger, etc. Le mont Niger, de Pline, me semble être le mont Usargala de Ptolémée, d'où vient un affluent du fleuve Niger, selon le géographe grec. La ville de Thube de Pline est le Thabudis de Ptolémée sur le fleuve Bagradas, dont les sources naissent au pied de la montagne Usargala de Ptolémée, qui est le mont Niger de Pline. La ville Nitibrum de Pline est, à ce qu'il paraît, la nation Natembes de Ptolémée, qui demeure au nord de la montagne Usargala ou Niger. Quant à cette montagne, nous la prenons pour une continuation de la chaîne Eyre, au sud du Fezzan et non pour les montagnes de l'oasis d'Agadez, comme l'a fait Mannert. Le Bagradas de Ptolé-

mée n'est pas le fleuve d'Agadez, comme dit Mannert, mais le Dasibar (Bahhar-Das ou Dasi-Bahhar, fleuve aux herbes) de Pline, et l'Azawan des géographes modernes, qui doit son nom actuel à la ville de Thàbe ou Thabudis, qui fut située autrefois sur ses bords. Quant à la ville de Rapsa, ou ce n'est autre chose que le Kapsa de Ptolémée sur le Bagradas, ou bien elle fut située au nord de Nitibrum, capitale des Natembes de Ptolémée, et au pied de la montagne Mampsarus, que le géographe grec place au nord de la chaîne Usargala. L. MARCUS.

CHAP. V, page 28, ligne 19.

Discera, etc. Les endroits qui suivent me semblent avoir été situés à l'est et au nord-est de ceux dont nous avons parlé dans la note précédente. Discera est l'Im-Zerat des géographes modernes, sur la route de Sockna à Murzuck. La syllabe *di* du nom Discera est synonyme de celle d'*im* du nom Im-Zerat. La dernière peut être regardée comme le mot arabe *om*, mère, chef-lieu ou chef-pays d'une province, prononcé à la manière des anciens Hébreux et des Éthiopiens Gyz; *di* pour *um* est l'abréviation du mot syrien *dïrâ*, demeure, contrée.

Debris. Aujourd'hui Om-el-Abid au nord-ouest de Garama ou Germa. *Voyez* la note sur les mots *Debris affuso fonte* de ce chapitre. L. M.

Ligne 20.

Nathabur. Le fleuve Tessava du Fezzan.

Tapsagum. Peut-être Sana.

Nannagi. On lit Damagi dans quelques manuscrits. Nannagi est peut-être le Traghan des géographes modernes.

Boin. Le Vanios ou Banios de Ptolémée au nord-ouest de Garama, et au nord de Bedir, le Debris de Pline et le Om-el-Abid d'Oudney. L. M.

Ligne 21.

Pege. Le Winega d'Oudney, sur la route de Germa à Graat.

Dasibari. Le Bagradas de Ptolémée, et l'Azanan des géo-

graphes modernes. (*Voyez* la note sur le mot *Thuben* de ce chapitre.) L. MARCUS.

CHAP. V, page 28, ligne 22.

Baracum. Ce mot est peut-être composé des mots arabes ou éthiopiens *bahar-Cum*, le fleuve Ku, et *bara-Cum*, nom d'une ville sur ce fleuve. *Gaa'h* et aussi *Gaa'hgaa'h* veut dire fleuve qui ne cesse jamais de couler, dans la langue chaldaïco-hébraïque des Talmoudistes, et Gogo ou Koko est, selon Edrisi, le nom d'un fleuve qui prend sa source à dix journées de marche d'Augyle, vers le sud, et qui semble être le Gir de Ptolémée (WALKENAER, *Recherches, etc.*, pag. 374).

Balsa. On lit Balla dans quelques manuscrits, et cet endroit paraît être le Billa de Ptolémée sur les frontières nord-est du Fezzan.

Galla. Le Gelanos de Ptolémée au nord-ouest de Garama.

Maxala. Aujourd'hui Missolat sur la route de Tripoli à Murmuck. On lit Maxalla en place de Maxala dans quelques manuscrits. Le premier nom se rapproche plus que le second du nom moderne Missolat de l'ancien Maxala ou Massalat. L. M.

Ligne 23.

Zizama. On lit Cisama dans quelques manuscrits. Cette ville est peut-être la capitale du peuple Samamyké de Ptolémée. Le géographe grec place la ville de Gelanos dans le territoire de cette nation, et cette ville est identique avec l'endroit Galla de Pline.

Gyri. Le Goriano des géographes modernes, où les voyageurs anglais Clapperton, Denham et Oudney ont trouvé des jaspes rubannés, du quartz-jaspe, des onyx, des cornalines et des agathes (*loco citato*, pag. 12). L. M.

Page 30, ligne 2.

Œensibus. Les habitans de la ville d'Œa, à six lieues du nou-

veau Tripoli, sur la côte septentrionale de l'Afrique. *Voyez* sur la guerre dont Pline parle ici, Tacite (IV, 50). L. MARCUS.

CHAP. V, page 30, ligne 4.

Præter caput saxi. C'est probablement le Gibel-Gelat ou le rocher Gelat des voyageurs anglais Clapperton, Denham et Oudney (*loco citato*, pag. 13). Ce rocher est plus haut que les autres monts de la chaîne Guriano ou Gyr, et une ville située sur le sommet de ce rocher serait aussi imprenable que le Kœnigstein de la Saxe. C'est au pied de cette montagne que l'on passe quand on veut se rendre du vieux et du nouveau Tripoli à Missolat (le Maxala de Pline), et delà à Garama ou Germa, ancienne capitale du Fezzan. L. M.

Ligne 5.

Catabathmos. Aujourd'hui cap Luco. (*Voyez* la note que nous avons faite précédemment sur ce mot dans ce chapitre.) L. M.

Ligne 8.

In latitudine, etc. Comparez la fin de la note sur les mots *hoc ordine* de ce chapitre. L. M.

CHAP. VI, page 30, ligne 10.

Mareotis Libya. Voyez la fin de la note sur le mot *Catabathmos* du chapitre précédent. L. M.

Ligne 11.

Adyrmachidæ. Voyez l'intéressante description qu'Hérodote (IV, 168) nous a laissée de ce peuple. Il étend les habitations de cette nation des bords de l'embouchure Canopique du Nil et de ceux du lac Maréotis ou Mareia jusqu'à Catabathmus (cap Luco), et le port Pleunos, situé tout près du Catabathmos et à son ouest. L. M.

Ligne 12.

Mareotæ. Sur les bords du lac Maréotis ou Mareia. Le nom Mareia de ce lac est composé, selon M. Champollion, des mots

coptes *mai*, donner, et *re* ou *ri*, soleil ; il signifie *donné par le soleil*, ou *don du soleil.* Strabon (VII, 799, *Casaubon*) nous a donné une description détaillée de ce lac. L. MARCUS.

CHAP. VI, page 30, ligne 14.

Apis. Le nom de cet endroit rappelle celui du bœuf sacré que l'on adora dans le temple de Thèbes. C'est en ce lieu que les pélerins venant de l'Egypte pour se rendre à l'oracle de Jupiter Ammon, quittaient la côte pour entrer dans le désert. Voilà ce qui a fait regarder par les Égyptiens ce lieu comme sacré (STRABON, XVII, 1150, *Almel*). L. M.

CHAP. VII, page 32, ligne 5.

Meninx. Aujourd'hui Gerbi, du nom de l'un de ses anciens chefs-lieux (Tab. Peuting.). L. M.

Ligne 10.

Cercina. Aujourd'hui Querquanes. L. M.

Ligne 14.

Cercinitis. Aujourd'hui Cherchana. L. M.

Ligne 15.

Lopadusa. Aujourd'hui Lampedousa. (*Voyez* III, 14.) HARDOUIN.

Ligne 16.

Gaulos et Galata. Goso et Tusi. (*Voyez* III, 14.) H.

Ligne 18.

Cosyra. Aujourd'hui Pantalarea. (*Voyez* III, 14.) H.

Ligne 19.

Ægimori aræ. Aujourd'hui Zowamura; Zimbra, selon Shaw. L. MARCUS.

CHAP. VIII, page 34, ligne 2.

Interiori. Toute la première partie de ce chapitre est extraite presque mot à mot de Mela (I, 4), dont nous rapportons ici les mots textuellement, parce qu'ils doivent faire la base du commentaire de cette moitié du chapitre de Pline, dont nous parlons. Après avoir décrit la Cyrénaïque, Mela, résumant à l'instar de Pline tout ce qu'il avait dit jusqu'ici de l'Afrique, s'exprime en ces termes : *Cætera Numidæ et Mauri tenent. Sed Mauri in Atlanticum pelagus expositi. Ultra Nigritæ et Pharusii usque ad Æthiopes. Hi et reliqua hujus et totum latus, quod meridiem spectat usque in Asiæ confinia, possident. At super ea, quæ Libyco mari abluuntur, Liby-Ægyptii sunt et Leucæthiopes et Gætuli. Deinde lata vacat regio perpetuo tractu inhabitabilis : tum primos ab Oriente Garamantes, post Augylos et Troglodytas et ultimos ad occasum Atlantes audimus.* « Les autres parties de l'Afrique septentrionale sont occupées par les Numides et par les Maures. Ces derniers demeuraient sur les rives de l'océan Atlantique. Au delà d'eux sont les Nigrites et les Pharusiens, qui confinent aux Éthiopiens ; ceux-ci occupent non-seulement le reste de la côte africaine qui est battue par les flots de la mer Atlantique, mais aussi celle qui est située vers le midi et qui va jusqu'aux confins de l'Asie. »

Ptolémée (V, 5) a compris ce passage de manière à placer les Liby-Égyptiens au sud de la grande et de la petite Oasis, et sur la route de ces contrées au Darfour ; les Leucæthiopes demeurent, selon le géographe grec, sur les bords de la mer Atlantique, entre le cap Ryssadium (cap Meric) et le fleuve Masitholus (Sénégal). Une vaste plaine sablonneuse, ψάμμος καὶ ἄβροχος χωρὰ, sépare les habitations des Leucæthiopes de celles des Liby-Égyptiens. Les parties septentrionale et nord-ouest de ce désert sont habitées par les Gétules et les Nigrites ; les parties sud-ouest, méridionales et sud-est du désert sont habitées par des tribus éthiopiennes ou nègres. Ptolémée ne pense pas, ainsi que Mela, que du détroit de Gibraltar le continent de l'Afrique se dirige immédiatement vers l'est et le sud-est. Mais Pline partage cette idée de Mela. Dans le cas où la première partie du chapitre

de Pline, dont nous parlons, semblerait devoir être expliquée dans le sens que Ptolémée donne au passage de Méla, le pays des Gétules et des Nigrites, des Leucæthiopes et des Éthiopiens Pharusii et Perorsi, etc., se rapprocherait de plus en plus des méridiens du pays des Garamantes, des Augyli, des Troglodytes et des Liby-Égyptiens. Dans cette hypothèse, le désert de Zahara est extrêmement rétréci; l'intervalle qui sépare les Éthiopiens occidentaux de ceux de l'orient devient très-petit; et le désert, dont les bords sont occupés à l'est et à l'ouest par des Éthiopiens de race diverse, n'est pas moins peuplé dans l'ouest et au sud-ouest que dans le nord-ouest et l'est, où l'on trouve le Fezzan et les oasis de Berdoa, Bilma, Tibesti, Agadez, etc., etc., etc. Tel est pourtant le système qu'il faut admettre: la partie du chapitre de Pline dont nous parlons a le sens que Ptolémée donne à Mela. Pline (v, 1, 2, 4), qui ici copie cet auteur, a placé les demeures des Gétules dans les parties méridionales des états barbaresques, et par conséquent dans le nord du grand désert; les Pharusii et les Perorsi demeurent, selon lui, sur les bords de la mer Atlantique, et sur la lisière nord-ouest et ouest du grand désert (v, 1); dans le vingt-cinquième chapitre du septième livre, il énumère les peuples éthiopiens riverains de cette portion de l'océan qui bat le continent de l'Afrique au midi, océan qui, selon Pline, commence au nord de l'équateur, de sorte que la pointe la plus méridionale de la péninsule ainsi dessinée par les anciens ne dépasse pas le parallèle du quinzième degré de latitude nord; car les plus grandes dimensions de l'Afrique sont de 469,000 pas romains dans la Mauritanie, de 200,000 dans la Numidie, de 81,388 dans la région Syrtique et dans la Cyrénaïque, et de 625,000 dans la Nubie et dans le Sennaar.

Ainsi les mots *interiori autem ambitu ad meridiem* de Pline doivent être regardés comme identiques avec l'expression *at super ea quæ Libyco mari alluuntur* de Mela; et les Gétules, les Liby-Égyptiens et les Leucæthiopes ne demeurent pas sur la côte méridionale même de l'Afrique; mais à mi-chemin entre celle-ci et la côte septentrionale à laquelle Mela donne le nom de Libyque, pendant qu'il attribue celui d'Éthiopienne (MELA, I, 3) à la côte méridionale. Les mots *intervenientibus desertis* se rappor-

tent à ceux qui leur succèdent, et non à ceux qui les précèdent. C'est entre le pays des Leucæthiopes et entre celui des Liby-Égyptiens, mais non entre les Gétules d'un côté et les deux premières nations de l'autre, que Pline met des déserts. Les mots *super eos Æthiopum gentes Nigritæ, etc.*, veulent dire « au sud et au sud-ouest des Gétules, des Liby-Égyptiens et des Leucæthiopes se trouvent des peuplades nègres. » L. MARCUS.

CHAP. VIII, page 34, ligne 3.

Gætula. Voyez la note sur le mot *Gætulia* du quatrième chapitre. L. M.

Ligne 4.

Libyægyptii. Sur la route de la grande et de la petite Oasis au Darfour. *Voyez* Ptolémée (v, 4). Le nom *Libyægyptii* veut dire, une nation composée de Libyens ou de Berbères, et d'Égyptiens qui se sont mêlés ensemble.

Leucæthiopes. Éthiopiens blancs, c'est-à-dire hommes d'un teint brunâtre et hommes basanés, mais non des nègres ou hommes tout noirs. Ptolémée (v, 6) place cette nation sur les bords de la mer Atlantique, et entre le cap Ryssadium et le fleuve Masitholus. Nous avons prouvé, dans le premier chapitre du livre cité dans la note sur les mots *Théôn Okhéma* du premier chapitre, que le cap Ryssadium de Ptolémée est le cap Méric des géographes modernes, que le fleuve Masitholus est le Sénégal, et que les Leucæthiopes de Ptolémée sont les Azanaghis, qui demeurent le long de la côte du grand désert, et qui ne sont pas aussi noirs que les nègres de la Sénégambie. Rennel prend les Leucæthiopes des auteurs grecs et romains pour les Poules et pour les Mandingos de la haute Sénégambie. L. M.

Ligne 11.

Homeri, etc. Odyss., I, 23 :

Αἰθίοπας τοὶ διχθὰ δεδαίαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν·
Οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος.

« Les Éthiopiens, relégués aux bornes du monde, se scindent en deux rameaux ; les uns occupent les lieux où se couche Hypérion, les autres l'Orient. »

Ces deux vers d'Homère ont été interprétés de différentes manières par les anciens. Strabon et Mela les entendirent comme Pline; mais Aristarque, cité par Eustathe (*sur l'Odyss.*, I, 23), pense que le Nil est la barrière qui sépare les Éthiopiens occidentaux et orientaux. D'autres, se fondant sur Hérodote (III, 94; 97; VII), se sont imaginés que les Éthiopiens occidentaux du poète grec sont les nègres de l'Afrique, et les Éthiopiens orientaux ceux de l'Océanique.

Il est plus raisonnable de penser que les Éthiopiens occidentaux d'Homère sont les nègres de l'Afrique et les habitans basanés de la Nubie et de la haute Égypte, où Homère connaît la ville de Thèbes, et que les Éthiopiens orientaux du poète grec sont les nations à teint foncé du midi de l'Arabie et de la Perse. Homère fait débarquer à Sidon et sur la côte de l'Égypte et de la région syrtique plusieurs des chefs grecs qui avaient pris part à la guerre de Troie; c'est donc à Sidon que les Grecs ont pu voir, avant le siècle d'Homère, les caravanes des Arabes de l'Yémen. En Égypte ils firent connaissance avec les caravanes du Soudan, de la Nubie et du Thébaïs. On peut aussi supposer que les Éthiopiens orientaux d'Homère sont les Colques; car ce peuple, dont le poète grec parle souvent, a le teint noir et la physionomie des nègres, selon Hérodote, qui le prend pour une colonie des Égyptiens. Homère place le château du Soleil, son lac et le théâtre de ses amours avec les nymphes de l'Océan, dans la Colchide. C'est à la proximité du soleil que les anciens attribuaient le teint basané ou noir de la peau des Éthiopiens. C'est dans la Colchide que l'on doit chercher le terme des connaissances d'Homère sur le nord-est de l'Asie et l'océan Oriental.

L. MARCUS.

CHAP. VIII, page 34, ligne 12.

Nigri fluvio, etc. Nous avons énuméré dans la note qui précède toutes les mesures que Pline nous a laissées sur la latitude de l'Afrique dans ses différentes parties. La mesure qui nous conduit le plus vers le sud, est celle des 800,000 pas à compter du point le plus méridional de la région syrtique vers le midi; elle ne nous conduit pas encore jusqu'au quinzième degré de latitude nord.

Ainsi le Niger de Pline ne peut pas être le Djoliba de Mungo-Park, qui coule de l'ouest au nord-est, et de l'est au sud-ouest; car ce fleuve a ses sources entre le douzième et le onzième degré de latitude nord, et n'atteint nulle part le quinzième degré, à moins que ce ne soit à Tombouctou. Il y a plus : le Niger de Pline, ainsi que celui de Ptolémée, ne coule pas de l'ouest à l'est, comme on le croit en général, mais de l'est à l'ouest et au nord-ouest. Pline dit dans ce chapitre que le Niger prend sa source entre les Éthiopiens Taréléens et les Éthiopiens Écaliques; ces derniers demeurent, selon Ptolémée, à l'est du mont Thala, situé au midi de la région syrtique, et d'où le Niger se dirige, selon Ptolémée, vers la montagne de Mandros, dans le sud de l'empire de Maroc. En conséquence, dans le cas où les Éthiopiens Écaliques de Ptolémée et ceux de Pline seraient les mêmes, il deviendrait certain que les sources du Niger de ces deux savans sont situées dans le milieu de l'Afrique, et que cette rivière coule de là vers les contrées occidentales de cette partie de la terre. Or, la supposition que nous venons de faire est juste; car Pline (IV, 35) nous dit lui-même, sur l'autorité de Dalion, qui le premier des Grecs a voyagé dans les pays africains situés au sud de Méroé (330 ans avant J.-C.), que les Éthiopiens Écaliques demeuraient au sud de la région syrtique. Dans le chapitre que nous commentons, il place cette nation, de sa propre autorité, près des sources du Niger et entre les Atlantes (placés jadis par Hérodote, IV, 181, vingt journées à l'ouest des Garamantes, dans le Fezzan) et les Blemmyes, qui, de l'oasis de Bilma leur mère-patrie, se sont répandus jusqu'aux rives nubiennes du Nil, et au delà, dans les temps anciens.

Maintenant qu'il est prouvé que les Éthiopiens Écaliques de Pline et ceux de Ptolémée sont le même peuple, l'on peut présumer que les Tarelei de Pline sont identiques avec les Thalæ de Ptolémée; car le géographe grec met les demeures des Thalæ au pied de la montagne de Thala, d'où le Niger se dirige vers la chaîne de Mandros; et Pline place les sources du Niger entre le pays des Tarelei et celui des Écaliques.

On me demandera maintenant à quel fleuve se rapporte le Niger de Ptolémée et de Pline, si ce n'est pas le Djoliba de Mungo-

Park, et qu'il coule de l'est vers l'ouest. On ne peut donner d'autre réponse satisfaisante à cette question que celle-ci : « Le Niger de Ptolémée et de Pline est le Ziz de nos géographes, qui, selon Jackson, ne coule pas du nord-ouest vers le sud-est, ce qu'on lit dans tous nos ouvrages de géographie, mais du sud-est vers le nord-ouest, et qui s'enfle périodiquement comme le Nil» (EBN HAUCAL dans Walckenaer, *Recherc. sur l'intérieur de l'Afrique*, pag. 475). Si cette supposition est juste, le Niger de Ptolémée et de Pline sera identique avec le Ger ou Niger de Cornelius Balbus, dont Pline a parlé dans le premier chapitre de ce livre. L. MARCUS.

CHAP. VIII, page 34, ligne 16.

Mavin. Au lieu de ce mot on lit *Magium* dans plusieurs manuscrits. Cette dernière leçon me paraît préférable à la première, car Ptolémée place une nation du nom de Mimaki à côté des Thalæ, qui sont les Tharelei de Pline, et le nom de Magium ressemble à celui de Mimaki. L. M.

Ligne 17.

Atlantas. Voyez un peu plus bas.

Blemmyas. Voyez, sur ce peuple, le second tome des Mémoires de Quatremère *sur l'Égypte;* et Letronne, sur l'inscription grecque du roi nubien Silco (*Journal des savans*, 1825). Comparez aussi notre note sur les mots *Nigri fluvio*, et celle sur les mots *capita deesse* de ce chapitre.

Ægipanas. Voyez un peu plus bas. L. M.

Ligne 18.

Gamphasantas. Voyez un peu plus bas.

Himantopodas. Mela (III, 9) dit de ce peuple qu'ils ont des jambes si maigres, qu'ils ne peuvent se tenir debout, et qu'ils rampent comme des lézards. Pline, plus bas (VI), parle d'un peuple à qui les voyageurs attribuaient le même vice de conformation; il le nomme Syrciti, de σύρειν, traîner, et il le place dans le milieu de l'Hindoustan. Il n'est pas besoin de rechercher les demeures

de nations qui peut-être n'ont jamais existé. Le nom Himantopodes vient du mot grec *himas* (ἱμὰς), fil, corde, et de *pous*, génitif *podos* (ποῦς, ποδὸς), pied. L. MARCUS.

CHAP. VIII, page 34, ligne 18.

Atlantes degeneres sunt, etc. La description que Pline nous fait ici des Atlantes est empruntée à Hérodote (IV, 183-185). L'historien grec appelle Atarantes le peuple qui n'a point de noms spéciaux pour chacun de ses membres, et qui maudit le soleil à son lever et à son coucher. Il appelle Atlantes la nation qui ne fait pas de rêves. Le territoire de ces derniers est éloigné de dix journées de celui des Atarantes, selon Hérodote, et ceux-ci demeurent à dix journées à l'ouest des Garamantes. Léon l'Africain, cité par Héeren (*Ideen*, etc., 2e édit., tom. II, p. 264), et Marmol, assurent qu'une partie des habitans du Bournou n'ont pas de noms propres, mais des sobriquets momentanés ou accidentels. Par exemple, si un enfant est né au clair de la lune, on le nomme lunatique; s'il est venu au monde par un temps serein ou humide, on l'appelle le gai, le pleureur; s'il est boiteux ou borgne, on l'appellera du nom qui exprimera un de ces défauts corporels. On l'appellera de même, tantôt menteur, tantôt hargneux, tantôt gourmand, tantôt entêté; ou courageux, brave, véridique, prudent, juste, selon les vices ou les vertus qu'il possède. Salt (*Travels to Abyssinia*, p. 383) nous assure que le même usage se rencontre chez plusieurs peuplades de nègres qui demeurent à l'ouest et au sud-ouest de l'Abyssinie. On a retrouvé aussi cette coutume chez plusieurs nations de l'île de Ceylan et sur les bords du Gange et du Sindh. L. M.

Ligne 23.

Troglodytæ. Les Troglodytes, dont Pline parle ici, ne sont pas ceux de la Troglodytique proprement dite ou de l'Abyssinie, mais ceux du Fezzan, qui ont encore laissé des traces de leurs anciennes habitations dans ce pays (*Voyez* la note sur le mot *Debris* du cinquième chapitre). La description que Pline nous donne ici de ce peuple est extraite d'Hérodote (IV, 184). L. M.

CHAP. VIII, page 34, ligne 24.

Stridorque. Hornemann, cité par Heeren (*Ideen*, etc., p. 253), dit que, selon les habitans d'Augela, le langage des tribus éthiopiennes de l'oasis de Tibesti ressemble au gazouillement des oiseaux. Un Arabe disait à Jackson (*Account of Marocco*, p. 308) que la langue des Fellatah ressemble, comme celle des Anglais, au gazouillement des oiseaux. C'est donc à un usage trop grand des *s*, des *ç*, des *z*, et surtout d'un son semblable au *th* anglais, que les Troglodytes du Fezzan doivent la réputation de ne pas avoir de langue, mais de gazouiller, et de glapir. L. MARCUS.

Page 36, ligne 3.

Gamphasantes. Comparez Hérodote (IV, 174), auquel Pline a emprunté ce qu'il dit ici des Gamphasantes. Le nom de ce peuple semble être composé de Garamantes et de Phazania (Fezzan), ou Phazantes (Fezzanois), etc. Hérodote compte la nation craintive dont Pline parle ici, parmi les peuplades de la Garamantie ou du Fezzan. Elle demeurait sur la route d'Augela à Garama ou Germa. Hornemann, cité par Heeren (254), fait des habitans actuels de la bourgade d'Ummesoger, dans l'ancienne Maréotide, une description pareille à celle de Pline. Léon l'Africain s'exprime dans des termes semblables sur plusieurs peuplades du Bounou, et Bruce en dit autant de quelques tribus de la Nubie et du nord de l'Abyssinie.

Inferos. Mela (I, 8) rapporte le même fait, au lieu qu'Hérodote se borne (IV, 172) à dire que les Nasamones, dont les Augyles (PTOL., IV, 5) font partie, exécutent tout acte solennel auprès du tombeau de leurs aïeux, ce qui se pratique encore chez plusieurs peuples de la Nigritie, et surtout de la Guinée.

L. M.

Ligne 5.

Blemmyis traduntur capita, etc. Cette tradition vient probablement de ce que les Blemmyes, étant en guerre avec les Perses, mettaient tout d'un coup un genou en terre, et, la tête recourbée sur leur poitrine, passaient hardiment sous les chevaux de

leurs ennemis (HÉLIODORE, *Éthiopiques*, édit. Bourdelot, x, p. 435). Le nom de Blemmyes ressemble à l'expression hébraïco-arabe et arabico-persane *belâ moahh*, sans cervelle. L. MARCUS.

CHAP. VIII, page 36, ligne 6.

Præter figuram. On représente les satyres comme de petits hommes fort velus, ayant les cornes, les oreilles, la queue, les cuisses et les jambes du bouc. L. M.

Ligne 7.

Ægipanum... forma. Un homme à pieds de chèvre. POINSINET.

Ligne 9.

Quondam Persæ. Voyez la note sur le mot *Pharusii* du premier chapitre. L. M.

Ligne 11.

Nec de Africa plura quæ memorentur, occurrunt.... Adhæret Asia, quam patere a Canopico ostio, etc... Proxima Africæ incolitur Ægyptus. Ene ffet, les anciens regardèrent l'Égypte comme faisant partie de l'Asie et non de l'Afrique. Pomponius Mela dit comme Pline : *Asiæ prima pars Ægyptus, ab hoc littore penitus immissa, donec Æthiopiam dorso contingat, ad meridiem refugit.* Ptolémée place aussi l'origine de l'Asie à la bouche Canopique du Nil : Τῆς δὲ Ἀσίας ἀπὸ Κανώβου ἕως Ταναΐδος ποταμοῦ..... ὁ παράπλους. Cf. SALLUSTE, *G. de Jug.*, c. 5; MART. CAP., etc. Il n'y a pas besoin d'un long examen pour apercevoir combien peu cette division est naturelle. L'isthme de Suez est évidemment la limite commune des deux mondes, qui s'étendent l'un à l'est et l'autre à l'ouest de la pointe sud-est de la Méditerranée. V. PARISOT.

CHAP. IX, page 38, ligne 1.

Introrsus ad meridiem recedens, donec a tergo prætendantur Æthiopes. L'Égypte n'est, à proprement parler, que la longue vallée du Nil entre les deux chaînes de montagnes dites chaîne Libyque

et chaîne Arabique. Cette vallée a de trois quarts de lieues à deux, trois, six, neuf, et même quinze lieues de largeur. Elle s'élargit considérablement vers l'embouchure qui, scindée, comme nous le verrons plus bas, en un grand nombre de bouches, occupe une surface infiniment plus considérable. Mais le plus souvent, et notamment sur les cartes, on étend le nom d'Égypte à toute la contrée à l'est du Nil jusqu'à la mer Rouge, et à une partie du désert à l'ouest. En conséquence, si nous représentons par une ligne droite, comme c'est l'usage, cette limite occidentale, en quelque endroit d'ailleurs que l'on place le commencement de l'Éthiopie et la fin de l'Égypte, cette contrée aura sur les cartes la forme d'un trapèze; et si le rivage de la mer Rouge, au lieu de fléchir vers le sud-sud-ouest, s'avançait directement du nord au sud parallèlement à la limite libyco-égyptienne, elle aurait la forme d'un parallélogramme. Resterait maintenant à décider où passe cette limite méridionale. Il est certain que sa position a varié; mais les cataractes qui sont entre la ville de Syène et l'île de Philes (par 24° 51′ 2″ de latitude nord) en déterminent une très-naturelle, et ce fut en effet la limite la plus ordinaire, quoique indubitablement Philes et toutes les îles voisines, Tachompso, Éléphantine, aient été, à certaines époques, habitées, gouvernées et remplies de monumens par les Égyptiens.

CHAP. IX, page 38, ligne 3.

Inferiorem ejus partem Nilus, dextra lævaque divisus, amplexu suo determinat, etc., etc. Il sera plus bas parlé du Nil; remarquons ici seulement que c'est à tort que Pline voit la basse Égypte tout entière dans l'île formée par les deux bouches les plus éloignées du Nil. A l'ouest, à l'est, et même au sud de cette île, se trouvent encore des surfaces plus considérables que tel ou tel grand-duché d'Allemagne. Il est vrai que le nom de Delta, donné par les Grecs à cette île, est pris quelquefois pour synonyme de basse Égypte; mais il n'en avait été ainsi qu'en Égypte même; et, du temps de son indépendance, la partie orientale était censée faire partie de l'Arabie, et se nommait *Tiarabia*; la partie occidentale, regardée comme de la Libye; était nommée *Niphaïat.* Dans l'état des

choses du temps de Pline il n'en était plus ainsi : confondre l'Égypte inférieure avec le Delta était un abus de mots, et, s'il faut le dire, une véritable faute. En conséquence, réservons le nom de Delta à l'île seule, et celui de basse Égypte pour l'île avec ses annexes orientaux, occidentaux et méridionaux ; mais dans tous les cas, et lors même que nous admettrions dans le langage courant cette synonymie inexacte de basse Égypte et de Delta, gardons-nous de dire que le cours du Nil est, à l'est et à l'ouest, la borne de la basse Égypte. Cf. la note p. 195 sur les nomes. V. PARISOT.

CHAP. IX, page 38, ligne 6.

Ita se findente Nilo, ut triquetram terræ figuram efficiat. Ideò multi græcæ litteræ vocabulo, Delta appellavere Ægyptum. Hérodote (liv. II, 15) est encore plus formel que Pline, et nous apprend qu'en effet la haute antiquité ne donnait le nom d'Égypte qu'au Delta. Dans ce sens, il est très-clair qu'on avait raison de faire une île de ce pays. Quant au mot Delta en lui-même, tout le monde sait qu'il est grec d'origine, et que la lettre Δ renversée est une représentation de l'espèce de triangle équilatéral que forment d'une part les deux branches les plus éloignées du fleuve, de l'autre la Méditerranée. Le véritable nom égyptien selon Éphore, dans Étienne de Byzance (art. Δέλτα), aurait été *Ptimuris* (Πτιμυρις), qui, si nous dégageons la terminaison, nous ramène à *Ptimour*, ou peut-être à *Petmour* (mot à mot, en copte, *ce qui est entouré, ceint de toute part.* Nous trouverons absolument la même idée dans le nom imposé à l'île de Périrrhéuse, Περιρρέουσα, dans la mer Égée. PLINE, ch. 38). Au reste, le Delta était divisé en deux parties par le bras Sébennytique ; la portion orientale se nommait grand Delta, et l'occidentale petit Delta. Cette dernière est en effet notablement plus petite. Ptolémée (liv. IV) parle encore de deux petits Deltas, compris, le premier entre les branches Bubastique (autrement Pélusiaque) et la Phatmétique ; le second, à ce que l'on présume, entre la Phatmétique et la Sébennytique. Il semblerait plus simple et plus conforme à ce qu'il y a de frappant dans les faits, d'appeler petits Deltas, ou Deltas secondaires, 1° l'île entre les branches Tanitique et Bubastique, qui toutes deux dérivent d'un

même bras; 2° l'île entre les branches Phatmétique et Mendésienne, auxquelles un même bras donne aussi naissance. Nous reviendrons sur ce sujet dans la note sur les bouches du Nil.

V. PARISOT.

CHAP. IX, page 38, ligne 9.

Mensura ab unitate..... ad Pelusianum CCLVI M *est*. Il est probable qu'on doit lire CLVI; en effet, la branche Pélusiaque n'a guère que de trois à quatre lieues de plus que le bras Canopique; et si elle fait un coude général plus considérable, en revanche elle rencontre la mer à 31° 6′ de latitude septentrionale, tandis que l'autre ne tombe dans la Méditerranée qu'à 31° 26′. En rapprochant de ces mesures celle de 170 milles donnée pour la longueur de la côte, on voit que le triangle formé par le Delta du Nil est, à peu de chose près, équilatéral, les chiffres de Pline revenant à 57, 52 et 49 lieues, et l'inégalité du premier disparaissant entièrement dès que l'on adoucit un peu les détours de la côte méditerranéenne.

V. P.

Ligne 11.

Summa pars, contermina Æthiopiæ, Thebais vocatur. L'Égypte se trouve assez naturellement divisée en deux parties très-inégales, 1° la basse Égypte, composée du Delta et de ses environs; 2° la haute Égypte, à partir de la bifurcation jusqu'à la limite du pays; mais l'usage fit de la haute Égypte deux parties à peu près censées égales longitudinalement (quoique la deuxième l'emporte de beaucoup), 1° l'Heptanomide, 2° la Thébaïde. Comme la Thébaïde est la plus reculée dans les terres, il arrive souvent que l'on donne ce mot comme synonyme de haute Égypte ou d'Égypte supérieure. Pline ne se donne ici la peine d'entrer dans aucun détail, soit sur la division de l'Égypte, soit sur les points où s'arrête chacune des grandes régions, et ne nomme pas l'Heptanomide; il ne l'indique pas même, par quelque mot, comme Égypte intermédiaire; et cependant il ne pouvait ignorer que jamais la Thébaïde, quel que soit le point où on veuille l'arrêter, n'a été limitrophe du Delta, ou même de l'Égypte inférieure. C'est ce que prouve notamment le passage du chapitre 11: *Et in Libyco Lycon ubi montes finiunt Thebaidem.* Ainsi, tout l'espace de

Lycopolis, à sept ou huit lieues au dessus de la bifurcation du Nil, n'est, d'après lui, qu'une province anonyme; et cependant cette région est plus vaste que le Delta, cette région contient Memphis. Au surplus, avant de finir, remarquons, sur cette limite de la Thébaïde à Lycopolis, que, dans la division vulgaire moderne de l'Égypte en Bahhari ou basse Égypte, Ouestanieh ou contrée du milieu, Saïd ou haute Égypte, le Ouestanieh correspond exactement à l'Heptanomide, comme le Bahhari à l'ancienne Égypte inférieure, et le Saïd à la Thébaïde; mais que dans les divisions politiques antérieures, il s'en faut de beaucoup que les choses aient été de même, et que la séparation de la Thébaïde et de l'Égypte intermédiaire fût un peu au dessous d'Abydos.

CHAP. IX, page 38, ligne 12.

Dividitur in præfecturas oppidorum, quas Nomos vocant, Ombiten, etc. Hérodote (liv. II, c. 164) est le premier chez lequel se trouve le mot de nome, *νόμος*, appliqué aux subdivisions territoriales de l'Égypte. Ce mot est évidemment d'origine grecque; et l'on sait que *νέμω* signifiant régir, administrer, *νόμος* revient à juridiction, préfecture (et tel est en effet le mot de Pline dans le passage qui nous arrête). Cependant, quelques auteurs modernes se sont appuyés d'un passage de saint Cyrille d'Alexandrie pour prétendre que le mot est d'origine égyptienne, et n'a été qu'importé par les voyageurs et géographes grecs. Voici ce passage: *Νόμος δὲ λέγεται παρὰ τοῖς τὴν Αἰγυπτίαν οἰκοῦσι χώραν ἑκάστη πόλις καὶ αἱ περιοικίδες αὐτῆς καὶ αἱ ὑπ' αὐτῇ κῶμαι.* Mais, d'une part, aucun mot égyptien qui approche de *νόμος* ne se rencontre, soit dans le dictionnaire copte, soit dans les vocabulaires égyptiens manuscrits, tant en dialecte memphitique qu'en dialecte thébain, ce qui, quoique à coup sûr on ne connaisse pas tous les mots qui entrèrent dans la langue des anciens Égyptiens, est déjà un préjugé contre l'origine égyptienne du mot; de l'autre, on trouve très-souvent dans les livres écrits en langue copte ou égyptienne le mot *pthoch* pour rendre celui de préfecture. Enfin, Diodore de Sicile (liv. VI, chap. 66) dit formellement: *Ὧν ἕκαστον κατὰ τὴν ἑλληνικὴν διάλεκτον ὀνομάζεται νόμος.*

La division de l'Égypte par nomes est attribuée au grand Sésostris (Séthos Ramsès), fils d'Aménophis III, qui, méditant de vastes conquêtes, voulut, avant de quitter son royaume natal, assurer l'ordre et la stabilité de chacune de ses parties (*Voyez* DIODORE DE SICILE, liv. I, chap. 50). Il est vrai que l'on a contesté cette assertion en faisant valoir, soit l'impossibilité absolue que les prédécesseurs de ce monarque auraient eue à gouverner leurs états sans subdivisions territoriales, soit la construction du labyrinthe au centre des nomes, construction antérieure de beaucoup à Sésostris, si, comme le veut Manéthon, elle date du règne de Lamaris, quatrième pharaon de la douzième dynastie, au moins 2500 ans avant J.-C. On peut dire entre autres réponses, 1° que la réunion de l'Égypte entière sous un même sceptre n'eut lieu qu'à partir du commencement de la dix-huitième dynastie (et même selon Volney, et l'opinion commune qui commence à tomber en ruines), sous le huitième roi de cette dix-huitième dynastie; or Sésostris, chef de la dix-neuvième, n'est séparé de ce dernier que par dix règnes, qui se réduisent à sept générations; 2° que l'existence de divisions antérieures, probablement irrégulières, capricieuses ou peu fondées, ne dut point être un obstacle à une division nouvelle plus uniforme; 3° que, conformément à ce système de fixité et d'*in statu quo* qui caractérise si éminemment l'antique Égypte, le monarque législateur dut chercher à s'accorder autant que possible avec les anciennes institutions, et qu'il n'y a rien d'étonnant à ce qu'il ait laissé juste autant de nomes au sud qu'au nord du labyrinthe.

Chaque nomarchie était partagée ultérieurement en toparchies, lesquelles à leur tour se composaient de plusieurs communes rurales : ainsi, les toparchies revenaient à peu près à nos arrondissemens de sous-préfectures.

Il est certain que l'Egypte des Pharaons se composait de trente-six nomes ; tel est aussi le nombre que portent presque toutes les géographies grecques et romaines; et tel est en particulier celui que fixe Strabon, qui, plus circonstancié que Pline, en donne dix à la Thébaïde, dix à l'Égypte inférieure, et seize à l'Égypte du milieu, sur quoi nous devons remarquer:

1°. Que ce nombre de trente-six n'est parfaitement exact qu'au-

tant que l'on fait abstraction des annexes orientaux et occidentaux du Delta, qui l'un et l'autre contiennent plusieurs cantons, qu'après la disparition de l'indépendance et de la nationalité égyptiennes, on appela nomes;

2°. Que, comme on peut le conclure de la note précédente, l'Egypte du milieu n'est point identique ici à l'Heptanomide, qui ne se compose que de neuf nomes, et qui, si le nombre de ses préfectures était rigoureusement celui qu'indique l'étymologie (ἑπτὰ, *sept*; νόμος, *nome*), n'en aurait que sept. Nous verrons plus tard à quelle circonstance est due cette divergence entre la dénomination géographique et la réalité qu'elle semble devoir annoncer.

Ceci posé, revenons à Pline, et commençons par remarquer que dans l'ordre de ses nomes règne la plus fâcheuse comme la plus fantasque irrégularité; c'est ce dont la suite de cette note convaincra aisément tous les lecteurs.

Parcourons d'abord la Thébaïde.

Pline lui donne onze nomes : à un près, c'est ce que compte Strabon; mais il y a cette différence entre Pline et Strabon, que ce dernier ne porte point la Thébaïde au delà d'Abydos, tandis que Pline pousse la sienne jusqu'à Lycopolis. Dans ce cas, et y compris le nome Lycopolite, il devrait en mentionner dix-sept.

De ces onze nomes que donne Pline, en suivant ou probablement en voulant suivre le cours du Nil, deux sont hors de place, savoir le nome Tinite, qui ne doit venir qu'après le Diospolite, et l'Antéopolite, qui, dans une nomenclature plus soignée, cèderait sa place à l'Aphroditopolite, pour prendre celle de ce dernier.

Ainsi, nous disposerions nos onze nomes dans l'ordre suivant :

1. Ombite.............. ou Nome d'Ombos.
2. Apollonopolite........ ou Nome d'Apollonopolis.
3. Hermonthite.......... ou Nome d'Hermonthis.
4. Phaturite.......... .. ou Nome de Thèbes.
5. Coptite............... ou Nome de Coptos.
6. Tentyrite............. ou Nome de Tentyra.
7. Diospolite............ ou Nome de Diospolis.
8. Thinite.............. ou Nome de This.
9. Aphroditopolite....... ou Nome d'Aphroditopolis.
10. Antéopolite.......... ou Nome d'Antéopolis.
11. Lycopolite............ ou Nome de Lycopolis.

Reste à dire quels sont les six nomes manquans ; ce sont:

1° Le Latopolite;
2° Le Diospolite majeur;
3° L'Oasite supérieur;
4° Le Ptolémaïte;
5° Le Panopolite;
6° Le Typsélite.

De ces six, trois sont nommés plus bas au milieu de ceux du Delta, savoir, quoique fort obscurément, l'Oasite (*sunt contermini ex Africa duo Oasitæ*), le Latopolite et le Panopolite. Il n'est pas question des deux autres, et probablement même, s'il faut le dire, Pline n'a pas été instruit de cette circonstance remarquable, que la grande Diospolis, ou Thèbes, formait à elle seule deux nomes, savoir le Phaturite qu'il a nommé, et qui comprenait le Memnonium ou partie occidentale de la ville avec les terres voisines, et le Diospolite majeur, composé de la partie orientale de cette capitale et de son territoire. Ceci posé, offrons le tableau de la Thébaïde de Pline et de la Thébaïde qui résulte des géographes anciens et modernes, rectifiés et complétés les uns par les autres.

NUMÉROS d'ordre.	NOMS DES NOMES	
	SELON PLINE.	SELON LA VRAIE GÉOGRAPHIE.
1.	Ombos..................	Ombos.
2.	Apollonopolis.............	Apollonopolis.
3.	(Nommé parmi les préfectures du Delta....	Latopolis.
4.	Hermonthis..............	Hermonthis.
	This (devrait occuper le n° 10).	
5.	(Manque)................	Thèbes ou Diospolis-la-Grande (partie orientale).
6.	Thèbes..................	Thèbes ou Diospolis-la-Grande (partie occidentale).
7.	Coptos..................	Coptos.
8.	Tentyra.................	Tentyra.
9.	Diospolis................	Diospolis-la-Petite.
10.	(*Voyez* entre 4 et 5).......	This (et mieux, Abydos).
11.	(Indiqué après tous les nomes, même du Delta).........	Oasite premier ou supérieur.

NUMÉROS d'ordre.	NOMS DES NOMES SELON PLINE.	SELON LA VRAIE GÉOGRAPHIE.
12.	(Manque)................	Ptolémaïs.
13.	(Nommé dans le Delta),....	Panopolis.
14.	(*Voyez* entre 15 et 16).....	Aphroditopolis.
15.	Antéopolis................	Antéopolis.
	Aphroditopolis (devrait être au n° 14)...............	
16.	(Manque)................	Hypsélis.
17.	Lycopolis..................	Lycopolis.

Quant aux nomes de l'Heptanomide et du Delta, la cônfusion est encore plus grande; et il serait tellement fastidieux d'essayer de porter la lumière dans ce chaos, que nous nous contenterons de faire suivre ici les noms dans l'ordre véritable, et sans en omettre un seul.

HEPTANOMIDE.

18........ 1. Nome d'Hermopolis.
19........ 2. Nome de Théodosiopolis.
20........ 3. Nome de Cynopolis.
21........ 4. Nome d'Oxyrrhynque.
22........ 5. Nome Oasite second ou Oasite inférieur.
23........ 6. Nome d'Héracléopolis.
24........ 7. Nome de Crocodilopolis ou d'Arsinoé.
25........ 8. Nome d'Aphroditopolis du sud.
26........ 9. Nome de Memphis.

ÉGYPTE INFÉRIEURE.

1. ÉGYPTE VRAIE OU DELTA.

27........ 1. Nome de Pharbèthe.
28........ 2. Nome de Tanis.
29........ 3. Nome de Mendes.
30........ 4. Nome de Prosopis.
31........ 5. Nome de Busiris.
32........ 6. Nome de Sébennite ou de Xoïs.
33........ 7. Nome de Saïs.
34........ 8. Nome d'Onuphis.

35........	9. Nome de Phthenothu.
36........	10. Nome de Cabase.

2. APPENDICES LATÉRAUX, OU EXTRA-DELTAÏQUES.

a. ORIENTAL OU ARABIQUE.

37........	1. Nome d'Héliopolis.
38........	2. Nome d'Athribis.
39........	3. Nome de Bubastis.
40........	4. Nome Arabique ou d'Héroopolite.
41........	5. Nome de Séthroïs.

b. OCCIDENTAL OU LIBYQUE.

42........	1. Nome Nitriote.
43........	2. Nome Ammonien.
44........	3. Nome Andropolite.
45........	4. Nome Ménélaïte.
46........	5. Nome Maréotite.
47........	6. Nome Alexandrin.

Il résulte de ce tableau, dont le dernier compartiment n'est probablement point complet, et semble devoir être augmenté d'au moins deux nomes,

1°. Qu'au lieu de trente nomes ici indiqués (abstraction faite des synonymes), il s'en trouve trente-deux dans notre auteur (abstraction faite des quatorze dont il a été question dans le tableau de la Thébaïde);

2°. Que de ces trente-deux nomes, vingt-sept seulement appartiennent à des nomes véritables, tandis que les cinq suivans, l'Atarrhabite, le Phthemphu, le Naucratite, le Métélite, le Gynécopolite, ne sont au plus que des toparchies ou sous-préfectures mal à propos élevées au rang de nomes. Au reste, Pline n'a pas seul commis cette erreur, car on lit dans Ptolémée : Μετηλίτης νόμος, Μετηλὶς μητρόπολις ; dans Strabon (liv. XVII), Γυναικοπολίτης νόμος, etc.;

3°. Enfin, que trois nomes parmi ceux que nous connaissons ont été omis (l'Alexandrin, l'Andropolite et le Nitriote); il est vrai que peut-être Pline a regardé l'Alexandrin comme faisant partie du Ménélaïte; mais rien ne semble devoir autoriser cette conclusion. Et Ménélaïs eût-elle été voisine d'Alexandrie, comme on le conjecturera, si l'on veut que cette ville ait été fondée au

bord de la mer par Ménélas, lorsqu'il vint chercher sa femme en Égypte, il ne serait point étonnant qu'Alexandrie, comme Thèbes, eût été divisée en deux nomes, le Ménélaïte et l'Alexandrin.

Nous ne finirons point cette note sans dire comment il se fait que l'Heptanomide ait pu contenir neuf nomes au lieu de sept. Il paraît que le nome de Théodosiopolis fut pendant un certain temps, sous la domination des Lagides, une simple toparchie; et d'autre part l'Oasite, qui forme le cinquième nome, étant situé hors de la vallée du Nil, et ne faisant en quelque sorte point partie de l'Égypte, ne fut regardé que comme dépendance, mais non comme partie intégrante de l'Heptanomide.

Cf. la note pag. 209 et suiv., où nous entrerons dans quelques détails sur les noms égyptiens anciens et arabes modernes de toutes les capitales des nomes dont nous avons offert ici le tableau.

CHAP. IX, page 38, ligne 18.

Hammoniacum tendentem ad Hammonis Jovis oraculum. Le temple et l'oracle d'Amoun (car tel est le véritable nom de ce dieu, assimilé par les Grecs à leur Ζεὺς, et dont on a si ridiculement dérivé le nom de ψάμμος et d'ἄμμος, sable), le temple et l'oracle d'Amoun, disons-nous, se trouvent dans la plus septentrionale des oasis, et non, comme le dit Strabon, dans son voisinage. (Cf. RIPAULT, *Mém. sur les oasis*, inséré dans la *Décade égypt.*, tom. I, p. 151.) C'est ce que démontrent:

1°. La distance que quelques pages plus bas (*Memphis... unde ad Hammonis oraculum* XII *dierum iter est*) Pline met entre Memphis et le temple d'Amoun. Ces douze journées de route, évaluées à raison de sept lieues par jour, donnent quatre-vingt-quatre lieues, ce qui est précisément l'intervalle entre les ruines de Memphis et l'oasis aujourd'hui nommée Siouah;

2°. Les dimensions que Diodore de Sicile donne à l'oasis en question (cinquante stades), qui, prises pour des stades de six cents au degré, reviennent à un peu plus de six milles; or, telle est à peu près la grandeur de Siouah, selon Brown (*Voyage en Syrie et en Afrique*, tom. I, p. 35);

3°. Les circonstances locales. Selon le même Diodore, le temple

d'Amoun était environné d'un grand nombre de beaux arbres, et à peu de distance était une source froide ou chaude, selon que le soleil était plus ou moins élevé sur l'horizon. Or, Siouah est presque entièrement couverte de palmiers ; et Brown (pass. cité) termine en disant : « On y trouve en abondance de l'eau douce et de l'eau salée ; mais les sources qui fournissent la première sont pour la plupart chaudes ; ..... une des sources qui se trouvent *près des ruines que j'ai décrites* (probablement celles du temple ou de quelques édifices destinés aux prêtres) est, suivant le rapport des gens du pays, tantôt froide et tantôt chaude. »

CHAP. IX, page 40, ligne 4.

Duo Oasitæ. Le nom d'oasis (Ὄασις dans HÉRODOTE, liv. III, n. 26 ; Αὔασις dans STRABON, liv. XVII, et ÉT. DE BYZANCE ; *ouahh* au singulier et *ouahhat* au pluriel en arabe ; enfin *ouahé*, et avec l'article *neouahé*, c'est-à-dire *mansions*, en égyptien de la Thébaïde) a été donné à des cantons du désert libyque arrosés de ruisseaux qui y entretiennent la végétation. Ce sont comme des îles de verdure au milieu d'une mer de sable. On en compte trois, que l'on distingue par l'addition d'un mot à celui d'oasis. Ce sont, 1° la grande Oasis, *Ouahé Psoï*, nommée quelquefois par les Grecs Μακάρων νῆσος, ou île des Heureux (elle est située vis-à-vis d'Abydos, par 26° et demi de latitude nord. *Voyez* STRABON, liv. XVII ; Cf. HÉRODOTE, liv. III, n. 26 ; et *Décade égyptienne*, tom. I, p. 151) ; 2° la petite Oasis, *Ouahé Pemjé* selon les anciens Égyptiens, *Bahnesa* ou *Behnisé* des Arabes (par 29° 2′ de latitude nord, vis-à-vis d'Axyrrynque) ; 3° l'Oasis d'Hammon, ou *Ouahé Amoun* dans l'idiome copte ou égyptien, Siouah selon les Arabes ; c'est celle dont il a été question dans la note précédente.

Ligne 7.

Lacus fuit, circuitu CCL M.... *et altitudinis..... Mœridis appellatus*. M. Jomard (*Mém. sur le lac de Mœris*, inséré dans la *Description de l'Égypte*, 2ᵉ édit., tom. VII, *Ant.-Mém.*) a prouvé que jamais travaux humains n'auraient creusé un lac pareil. Cet immense réservoir, à l'aide duquel l'Égypte corrigeait les inconvéniens, tantôt d'une trop grande élévation des eaux, tantôt d'une inonda-

tion insuffisante, ayant, comme le dit Pline rectifié (CL M au lieu de CCL M) plus de quarante lieues de tour et une profondeur assez considérable, on a calculé que les Égyptiens auraient été obligés, pour en creuser le bassin, d'enlever plus de 1,100,000,000,000 de mètres cubes de terre. Il faut croire, et tout favorise cette hypothèse, que le nome de Crocodilopolis, où il est creusé, était un marais semblable au Delta avant son dessèchement, et qu'un des puissans pharaons de la dix-huitième dynastie, après avoir amené par un canal le Nil jusque dans la partie septentrionale de ce canton, inonda entièrement une surface considérable, et fit dessécher le reste du pays, augmentant ainsi, par l'écoulement des eaux, et la masse liquide du vaste bassin qu'il formait, et la valeur de toutes les terres, qu'il devenait maître de fertiliser à son gré. Ce pharaon, nommé Mœris ou Myris (Μοῖρις, Μύρις, etc., etc.) par les Romains et les Grecs, dut avoir, dans l'ancienne langue égyptienne, le nom de Mari, Meiri, Miri ou Miphri, Miphra, ce qui signifie don du soleil, et reviendrait au nom propre grec Héliodore.

Chap. X, page 40, ligne 15.

Nilus, etc. Le nom de *Nilus* vient du mot copte *tneialei*, monter à un temps fixe (Jablonski, *Panth. Æg.*, tom. I, lib. IV, cap. I). On peut consulter, sur les autres noms anciens de ce fleuve, l'endroit indiqué du *Panthéon égyptien* de Jablonski, et Champollion dans son *Égypte sous les Pharaons* (tom. I, p. 128). Ce dernier savant a préféré à l'étymologie que Jablonski a faite du nom *Nil*, celle de Servius, qui fait venir ce nom des mots égyptiens *νέα ἰλὺς*, limon nouveau; mais cette dernière explication du mot *Nil* est assurément fausse: car Hésiode (*Theog.*, v) connaît déjà le nom Nil; et, du temps de ce poète grec, cette langue n'avait encore exercé aucune influence sur la langue des Égyptiens. L'étymologie de Jablonski est confirmée par un passage d'un auteur grec du troisième siècle, que ni Jablonski ni M. Champollion n'ont connu, et où il est dit que le mot *Nil* veut dire, en langue égyptienne, un fleuve qui se gonfle périodiquement (Jamblique, *Vie de Pythag.*, ch. 23). L. Marcus.

Le Nil tient véritablement le premier rang parmi les nombreuses

singularités qui, de nos jours comme autrefois, appellent sur l'Égypte l'œil de l'observateur.

Sa source, inconnue des anciens, a long-temps été un problème, même pour les modernes. Ce n'est guère que depuis environ quarante ans que nous le plaçons, avec assez de certitude, dans les monts Dyre et Tegla, qui font partie des Al-Kamar ou monts de la Lune. Ceux-ci forment une longue ceinture au dessous du sud de l'Abyssinie, du Kordofan et du Darfour. Du temps de Pline, les voyageurs romains ou grecs n'avaient suivi le cours du fleuve que jusqu'à Méroé, c'est-à-dire jusqu'au lieu où il se scinde en Bahr-el-Abiad et Bahr-el-Azrek; cependant ils osèrent de bonne heure placer ses sources dans la Mauritanie, ce que Pline fait ici. Le premier vestige de cette opinion se trouve dans Strabon (liv. XVII). Hérodote (liv. II, chap. 27, 32, 33) rapporte une tradition favorable au soupçon des modernes, qui ont voulu que le Niger fût le Nil à son berceau; car dans le fleuve duquel il est fait mention dans son récit, il est bien difficile de ne pas reconnaître le célèbre Niger, Nigris, Dialiba, Joliba, sujet de tant d'énigmes et de conjectures. Strabon, liv. XV, raconte qu'Alexandre, étant arrivé sur les bords de l'Hydaspe, et remarquant que ce fleuve était fréquenté par les crocodiles, s'imagina qu'il avait trouvé la source du Nil, et voulut y embarquer une flotte pour l'Égypte; mais cette idée suppose une telle ignorance de toute géographie, qu'il est presque impossible de l'admettre, quoique certainement un grand conquérant ne soit pas obligé d'être un habile géographe. Néron, dans un de ses accès de curiosité bizarre (car il est impossible de supposer la moindre vue scientifique ou le moindre but d'utilité à un tel prince), avait envoyé une expédition aux sources du Nil; mais il paraît que ni lui, ni ses courtisans, ni ses voyageurs ne se doutaient des difficultés d'une pareille entreprise : aussi n'avancèrent-ils que jusque vers la première bifurcation du Nil, quoique indubitablement les Méroens et autres eussent poussé plus avant, et fussent arrivés à la seconde, celle dont nous avons parlé ci-dessus. Dans les temps modernes, les jésuites, conduits dans les contrées les plus lointaines par l'espoir des conversions d'éclat, prétendirent avoir découvert en Abyssinie, dans la province de Goïama, sur les

terres de Saccala, à l'ouest du lac de Dambeïa ou de Tzana, les sources du Nil ; mais il y avait ici une faute matérielle : le bras suivi par eux au dessus du second confluent n'est qu'un grand affluent. L'Écossais Bruce (*Voyage aux sources du Nil*), qui se fit dans le temps une espèce de réputation comme voyageur, accrédita l'erreur à laquelle, depuis long-temps, on avait cru sur parole, et plaça les sources du Nil à Gich, par 10° 59′ de latitude sud. Depuis long-temps les Arabes (*Voy.* trad. franç. d'*A'bd-l-latyf,* par M. Silvestre de Sacy, 1810, in-4°, liv. 1, ch. 1, et les notes) plaçaient les sources du Nil dans les Djab-al-Qamar ou Djab-al-Qomr, selon la ponctuation que l'on adoptera pour le mot arabe *Q.m.r.* (Cf. LÉON L'AFRICAIN, et *Courrier de l'Ég.*, n° 1, 18 pluv. an IX, p. 2, c. 2). Enfin le major Rennel (*Mém.* inséré dans le *Voyage* d'Hornemann *en Afrique*, tom. II, p. 239) abaisse encore de quelques degrés vers le sud la source du Nil, qui, selon lui, se trouverait au sud du Darfour, dans la contrée de Donqua, par 8° de latitude septentrionale, au moins trois degrés au dessous de la source du Bahr-el-Azrek, que Bruce et les jésuites avaient à tort proclamé le vrai Nil. La description que Pline fait du Nil encore au berceau, de ses diverses disparitions, de ses émersions, est plus ingénieuse que satisfaisante, ou fondée sur les faits. Comment, lors même que l'on ne saurait pas combien il est faux qu'une rivière née en Mauritanie vienne se jeter dans la mer à l'autre extrémité de l'Afrique, après avoir décliné si considérablement au sud, ne se douterait-on pas déjà de cette fausseté, en entendant les narrateurs convenir qu'on perd de vue le fleuve à diverses reprises ?

Les fameuses cataractes, qui fournissent ensuite au pinceau de Pline le sujet d'un tableau élégant, ne méritent nullement leur célébrité. A en croire les géographes ou poètes anciens, dont probablement peu s'étaient donné la peine de les visiter, et quelques modernes, le saut du Niagara approcherait à peine de celui du Nil. « Après avoir quitté la ville de Syène, dit Paul Lucas (1er *Voyage*, tom. I, p. 154), nous arrivâmes à une heure avant le jour à ces chutes d'eau si fameuses; elles tombent par plusieurs endroits d'une montagne de plus de deux cents pieds de haut. » Or, le fait est que, des sept ou huit cataractes principales qu'on

connaît dans le Nil, Pline ne mentionne ici que celle qui se trouve à une lieue au-dessus de Syène, et qui est la plus généralement citée. Or celle-ci ne se compose que d'une suite de petites cascades d'un demi-pied tout au plus dans le temps des basses eaux. Ces petites cascades, qui presque toutes se trouvent vers la droite du fleuve, viennent de ce que le Nil en cet endroit est obstrué d'îles qui opposent, par leur escarpement, quelques entraves à la marche des eaux, et forment des barres dirigées d'une île à l'autre et dans tous les sens : le Nil, arrêté contre ces obstacles, se refoule, se relève et les franchit. La rive gauche n'offre que des barres très-peu considérables, et l'on conçoit très-aisément que les barques y passent à la voile pendant le débordement. (Voyez *Descript. de Syène et des cataractes*, par M. Jomard, insérée dans la *Descript. de l'Égypte*, 2[e] édit., tome 1[er].)

La crue du Nil est un phénomène bien plus véritablement étonnant que les précédens, et il dut l'être surtout pour les anciens, non-seulement à cause du fait en lui-même, à cause de sa fécondité, à cause de ses résultats, à cause du spectacle singulier que présente alors l'Égypte, mais à cause de l'époque de l'inondation, qui avait lieu en été. Ce n'est point ici que nous devons entrer dans l'exposé des systèmes que les savans de l'antiquité ont imaginés comme à l'envi les uns des autres, pour expliquer un fait que des connaissances géographiques plus étendues et des voyages dans la zone torride pouvaient seuls les mettre à même de bien juger. Nous nous bornerons à dire que la théorie la plus raisonnable comme la plus ingénieuse et la plus simple, était celle des prêtres d'Égypte, selon lesquels le Nil, prenant sa source au delà de la source équinoxiale, et même de la zone torride tout entière, était grossi par les pluies qui tombaient dans cette contrée, justement à l'époque où les pays situés au nord de la zone torride avaient les plus fortes chaleurs. Cette théorie avait ceci de vrai, qu'elle attribuait les accroissemens du grand fleuve à des pluies et non à la fonte des neiges éthiopiennes, aux vents étésiens, et à dix autres causes imaginaires, toutes mises en avant par les physiciens anciens. Elle était surtout satisfaisante, en ce qu'elle rendait parfaitement raison de l'accroissement au temps solsticial. Elle avait ceci d'incomplet, qu'elle ne présentait pas

les pluies comme continuelles à l'époque où elle avait lieu ; et ceci de faux, qu'elle amenait le Nil de près de douze cents lieues, puisque d'un tropique à l'autre en droite ligne, et en supposant le cours du fleuve coupant les parallèles à angles droits, on ne peut compter moins de 47°, ou onze cent soixante-quinze lieues de vingt-cinq au degré. Cf. au reste, sur ce sujet, Sénèque (*Quest. natur.*, liv. IV), qui expose et discute au long presque toutes les opinions des anciens sur la crue du Nil.

Dans la nomenclature des bouches par lesquelles le Nil se jette dans la Méditerranée, il y a quelque désordre parmi les auteurs, ce que l'on doit attribuer, 1° à ce que tous ne regardent pas les mêmes embouchures comme les principales ; 2° à ce que la même branche est désignée par des noms différens, soit selon que l'auteur a fait choix de dénominations grecques ou égyptiennes, soit selon les diverses parties du cours de la branche.

Sans entrer dans tous les détails auxquels ce sujet nous entraînerait, nous ferons remarquer les points suivans, qui suffiront pour jeter le plus grand jour sur la géographie du Delta.

1°. Bifurcation principale, un peu au-dessous de Chetnoufi : la branche occidentale, que pour l'instant nous appellerons Libyque, court au nord quart nord-ouest ; la branche orientale prend la direction nord ;

2°. Bifurcation secondaire de la branche orientale, un peu au-dessus de Panaho : une des branches continue de se porter vers le nord, l'autre court est-nord-est. Nous nommerons la première Égyptiaque ou Médiane, la seconde Arabique. Ainsi, jusqu'ici nous avons trois Nils, un Nil libyque, un Nil arabique et un Nil intermédiaire ;

3°. Bifurcation tertiaire de la branche Arabique à Athribis ; elle jette au nord une branche qui, à moitié route, fléchit au nord-est, et qui se nomme branche Phatmétique. Ainsi, nous voici arrivés à quatre branches, savoir, la Libyque à l'ouest, l'Arabique à l'est, l'Égyptiaque et la Phatmétique au milieu (ces deux dernières dérivées de l'Arabique par des bifurcations secondaire et tertiaire) ;

4°. La Libyque, à Terôt, se partage en Canopique à l'ouest, Tali à l'est ; la Phatmétique, à Peremoun, en Phatmétique à l'ouest, et Mendésienne à l'est ; l'Arabique, à Bubasties, en Tani-

tique et Pélusiaque ; l'Égyptiaque, au bout de quelques lieues, forme une île longitudinale de dix-huit lieues de longueur : en tout sept branches, et huit si l'on compte les deux qui se séparent pour former l'île fluviatile, mais qui bientôt se rejoignent pour n'en plus faire qu'une : de là sept bouches ;

5°. Substituant maintenant aux noms de Libyque, Égyptienne et Arabique les dénominations usuelles de Canopique, Sébennytique et Pélusiaque, nous obtiendrons le tableau figuratif suivant, dans lequel nous placerons à gauche tout ce qui sera plus à l'ouest.

NIL.

- Branche Canopique, en égyptien Chetnoufi, en grec Ἀγαθοσδαίμων, selon nous, Libyque.
  - Branche Canopique (continuation de la), qui se termine par la Bouche Canopique.
  - Tali, autrement Branche Bolbitique ou Bolbitine, qui se termine par la Bouche Bolbitine.
- Branche Athribitique, Bubastique ou Pélusiaque (probablement Athribitique au-dessus d'Athribis, Bubastique d'Athribis à Bubastis, Pélusiaque de Bubastis à Péluse), selon nous, Arabique.
  - Branche Sébennytique, autrement Thermutiaque ou Phermutiaque (Thermôout ou Phermôouth des Égyptiens), Saïtique d'Hérodote, suiv. Champoll.; Égyptiaque dans la nomencl. ci-dessus. (Cf. colonne inf. à droite, Br. Phatmétiq.), qui se termine par la Bouche Sébennytique.
  - Branche Athribitique (continuation de la), etc. Voyez ci-dessus.
    - Branche Phatmétique (Phatméti, Φάτμητι, c'est-à-dire du milieu, des anciens Égyptiens) ; Phatnique de Strab., Busirique de Ptolém., Sébennytique d'Hérodote.
      - Branche Phatmétiq. (continuation de la), qui se termine par la Bouche Phatmétiq.
      - Branche Mendésienne, qui se termine par la Bouche Mendès.
    - Branche Athribitique (continuation de la), etc.
      - Branche Tanitique (omise par Hérodote), qui se termine par la Bouche Tanitique.
      - Branche Athribitique (continuation de la), qui se termine par la Bouche Pélusiaq.

Cette nomenclature s'éloignant de celle d'Hérodote tant pour l'ordre que pour les noms eux-mêmes (Canopique, Bolbitine, Saïtique, Sébennytique, Bucolique, Mendésienne, Pélusiaque, telles sont les sept embouchures selon cet historien), nous ne voyons que deux manières de le concilier avec les autres géographes : la première, qui est celle de M. Champollion et de tous les modernes qui semblent avoir réfléchi sérieusement à cette difficulté, consiste à voir dans la Sébennytique la Phatmétique vulgaire, tandis que la Sébennytique ordinaire deviendra la Saïtique d'Hérodote. Quant à la Bucolique, ce ne serait qu'un canal de dérivation entre la Mendésienne et la soi-disant Sébennytique. La seconde, qui nous est propre, ferait du nom de Bucolique un synonyme de Phatmétique ; la branche Sébennytique garderait son nom, et le bras Saïtique serait cette dérivation de la Canopique qui a lieu cinq à six lieues au dessous de Saïs, et huit à neuf au dessus de la bifurcation qui donne naissance à la Bolbitine ou Tali. Cette hypothèse, qui suppose moins de confusion, et qui surtout libère Hérodote de l'erreur qu'on lui prête assez gratuitement en voulant qu'il ait pris un canal d'irrigation pour un bras du fleuve, n'a rien d'invraisemblable en elle-même, et se concilie à merveille avec le texte. V. PARISOT.

CHAP. X, page 48, ligne 17.

Ægyptus super ceteram antiquitatis gloriam XX M *urbium*. Il est clair que nombre de ces villes ne furent que de gros bourgs. Quant à l'énumération de toutes les villes connues dans l'Égypte ancienne, Pline lui-même ayant renoncé à la donner, nous ne la tenterons point ici. Parcourons seulement les villes nommées par lui dans ces trois chapitres sur l'Égypte, ainsi que celles qui furent capitales de nomes, et donnons-en les noms, tant égyptiens anciens et arabes modernes, que grecs et latins, employés parfois au lieu des dénominations pliniennes ; car, et c'est une remarque essentielle à faire avant d'entamer la géographie de l'Égypte, chaque ville semble avoir deux ou trois noms, ou même plus, selon que l'on ajoute au nom la finale *polis* en grec, le mot *oppidum* ou *urbs* en latin, que l'on traduit ou qu'on laisse

intact le mot grec, qui est la base du nom propre, etc, etc. Ainsi, par exemple, Herculis et Héracléopolis ne sont qu'un seul et même nom; Canum, Cynon, Cynopolis ne désignent que la même ville; *Aphrodites* est l'abréviation, l'ellipse usuelle d'*Aphroditopolis*, que les Latins représentent à leur gré par *Veneris oppidum* ou par *Veneris*. On sent combien un tel système de traduction et d'ellipse devait jeter d'obscurité dans la géographie ancienne; c'est absolument comme si nous traduisions Bielgorod par *Ville blanche*, et Carlsruhe par *Repos de Charles*.

Nous rangerons les villes dont il va être question selon l'ordre alphabétique.

Abydos. Ruinée aujourd'hui, et probablement même du temps de Pline. Les Arabes nomment ses ruines *El-Babi*, c'est-à-dire *le Temple*. Kircher prétend (*Œdip. ægypt.*, tom. I; *Chorog. Æg.*, c. 5), mais à tort, que son nom égyptien était Niphaiat. (Cf., pour la description de ses vastes et magnifiques ruines, SAVARY, *Voyage en Égypte*.) Le Memnon, dont il est question dans Pline et dont elle possédait un palais, est identifié à Ismandes, qui est évidemment le même nom que l'Osymandyas des Grecs, et par conséquent un des anciens Pharaons qui ont porté le nom de Mandoueï.

Alabastron, autrement Alabastropolis, au milieu du désert et des montagnes d'où l'Égypte tirait son célèbre alabastrite (*albâtre oriental* ou *albâtre calcaire* des modernes). Cf. liv. XXXVI.

Alexandrie, Ἀλεξάνδρεια; aujourd'hui Iskanderieh selon les Turks et les Arabes. Rhakoti; Ῥακῶτις, Ῥακώτης, avant qu'Alexandre eût triplé son enceinte, et que les Ptolémées y eussent établi le siége de l'empire. Un des quartiers de cette grande capitale conserva même ce nom. (*Voyez* STRABON, liv. XVII; ÉT. DE BYZ., art. Ῥακώτης; TAC., *Hist.*, liv. IV; Collect. *Histor. rom. script. qui exstant*, tom. II.)

Antéopolis, Ἀνταιόπολις, probablement quelquefois Ἀνταίου, *Antæu*, *Antæi*, *Antæi opp.* ou *urbs*; *Tkoou* en copte thébain, *Tkôou* en copte memphitique; *Qâou-el-Kharab* ou *Qâou-el-Koubbara* des Arabes. Kircher prétend, sans en donner aucune raison, que l'ancien nom égyptien de cette ville est Canub.

Aphroditopolis, Aphrodites, Ἀφροδιτόπ., Ἀφροδίτης, ou

Veneris, *Veneris opp.*, *Veneris urbs*, c'est-à-dire la ville de Vénus, est un nom commun à trois villes égytiennes, savoir, 1° *Asfoun* (en égyptien ancien *Asfoun*, d'où l'Ἀσφοῦνις des Grecs, synonyme d'Aphroditopolis de la Thébaïde) ; 2° *Idfou* en Ouestanieh (en égyptien ancien *Atbô*). Elle était très-grande, et capitale d'un nome ; aussi l'appelle-t-on souvent Aphroditopolis magna ; 3° *Atfihh* (en égyptien ancien *Tpiph.* — Manuscrit copte, Biblioth. royale, n. 44).

Apollonopolis, Apollonos polis, Apollonos, Ἀπόλλωνος, Ἀ. πόλις, Ἀπολλωνόπ., et en latin *Apollinis*, *Ap. urbs*, *Ap. oppid.* ; Cf. *Apollinopolis*, c'est-à-dire la ville d'Apollon, nom commun aussi à trois villes, 1° Apoll. magna, ou la grande, dans la Thébaïde (*Odfou* des Arabes, *Atbô* des anciens Égyptiens, et non, comme le dit Kircher, *Phthiônthi* ou *Phthônti*) ; 2° Apoll. parva, ou la petite, aussi dans la Thébaïde, mais plus au nord (*Qouss* des Arabes, *Kos-Verver* ou *Kos-Varvir* en thébain, *Kos-Virvir* en memphitique) ; 3° Apoll. de la Thébaïde méridionale, ou du nome Antéopolite (*Kos-Kain* chez les anc. Égyptiens).

Arsinoé. *Voyez* Crocodilopolis-la-Grande, etc.

Atarrhabis. *Voyez* Athribis.

Atarbechis, Ἀταρβηχὶς, HÉROD., liv. II, n. 41 ; Ἀταρβικὶς, ÉT. DE BYZ. ; Ἀθαρβήχὶς, selon JABLONSKI. Ce dernier (*Panth. ægypt.*, pars I, p. 415, etc.) veut identifier cette ville avec l'Aphroditopolis de Strabon, vu qu'effectivement l'Athor égyptienne était, aux yeux des Grecs, la même que leur Vénus. M. Champollion (*l'Égypte sous les Pharaons*, tom. II, p. 172 et 173) ramène plus simplement le nom en question à Atarbagi.

Athribis, Ἄθριβις d'Hérodote et de Ptolémée (qui cependant écrit Ἀνθριβίτης νόμος), Ἄθρειβις de Strabon (liv. XVII), et par corruption Ἀθάῤῥαβις d'Étienne de Byzance, Ἀθαράμβη d'Hécatée (cité par Étienne de Byzance), Ἄθλιβις de quelques autres (aussi dans Étienne de Byzance), et même Ἀθρίδην dans Hiéroclès (*Synecd. imperii orient.*), et Θρίβειον dans Ptolémée (concurremment avec la forme Athribis), est un mot évidemment égyptien, sauf la terminaison ; probablement *Athrêbi* ou *Athrebi*, comme on le voit dans les manuscrits coptes en dialecte memphitique. On lit dans les manuscrits thébains *Athrêpi*, et

14.

Athlebe dans un sermon manuscrit (aussi en thébain) du Musée Borgia (*Voyez* Zoega, *Catal. manuscr. copt.*, *Mus. Borg.*, pars III[a], p. 286). Les coptes actuels écrivent souvent *Thrabo* et *Threbi;* les Arabes disent aujourd'hui *Atrib*, et quelquefois *Trib.*

Bubastis, Βούβαστος ou Βούβαστις, une des plus anciennes villes de l'Égypte, puisqu'elle existait sous le pharaon Bokhos, chef de la deuxième dynastie égyptienne (Manéthon dans Eusèbe), n'existe plus aujourd'hui. Ses ruines sont magnifiques. Ses cérémonies religieuses attiraient chaque année plus de sept cent mille personnes. Poubasti était son vrai nom; mais rien ne prouve, comme l'ont dit les Grecs, que ce mot ait signifié *chat;* il est très-probable, au contraire, que cette idée n'est qu'une fable.

Busiris, Βούσιρις, Hérod., II, 60; Βούσειρις, Strab., XVII; Taphosiris (Ταφόσιρις), selon Plutarque; Aboussir ou Boussir des Arabes, se nomma autrefois Pousiri, et probablement Tapousiri dans la langue égyptienne. C'est ainsi que l'on a dit également *Chempso* et *Tachempso*. *Ta* était l'article féminin; et tout ce que Plutarque, et après lui beaucoup de modernes ont dit sur Ταφόσιρις comme signifiant tombeau d'Osiris, et revenant à Βούσιρις, ou bœuf d'Isis, vu que le tombeau d'Osiris était l'effigie d'un bœuf, est absolument vide de sens.

Butos, Βοῦτος, Βούτω, nom donné par les Grecs à Ptenetô. *Voyez* Phtenetu.

Cabase, qui n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade appelée Kabas par les Arabes, porta le nom de *Chehbs* en memphitique, et de *Kbahs* en thébain.

Canum. *Voyez* Cynopolis.

Crialon, probablement corruption de Crocodilopolis.

Coptos, Κόπτος, d'où l'on présume que les Coptes ont tiré leur nom, et que même on a formé celui d'Égypte, qui est absolument identique (Αἰ- γυπτ...., radical d'Αἴγυπτος, se laissant facilement réduire à Γυπτ, d'où quiconque connaît le copte sait combien il est naturel de tirer *Coupt* ou *Copt*), s'appelait Keft, et les Arabes disent encore *Qeft* ou *Qefth.*

Crocodilopolis, Κροκοδείλων ou K. πόλις, nom commun 1° à Taoud (en égyptien *Toûfi* et *Toûsot*); 2° à Adribé ou Atribé, qui fut aussi le nom ancien; 3° à Médineh-Faiioûm (en ancien

égyptien Piom). Cette dernière se distingue par le nom de Crocodilopolis-la-Grande.

Cynopolis, Cynon, Cynos, Κυνῶν, Κυνὸς, Κυνῶν πόλις, Κυνὸς π., Κυνόπ., et en latin *Canum, Kaïs* en égyptien ancien (quelquefois *Koeis*), et *El-Ghîs* des Arabes.

Diospolis, Διόσπολις, quelquefois peut-être Διὸς, et dans Pline *Jovis*, ellipse de *Jovis oppid.* ou *Jovis urbs*, nom commun 1° à Thèbes, ou la grande Diospolis; 2° à la petite Diospolis, *Hou* des anciens Égyptiens (aussi en thébain); 3° à la Diospolis du Delta, probablement la *No-Amoun* des livres saints (No-Amoun est un nom totalement égyptien). Manzaleh occupe aujourd'hui l'emplacement de Diospolis Éléphantine.

Gynécopolis, Γυναικόπολις ou Γυναικῶν π. Inconnue.

Héliopolis, Ἡλιόπολις, Ἡλίου π., Ἡλίου; en latin, *Solis;* aujourd'hui, et chez les anciens Égyptiens, *On.*

Héracléopolis, Ἡράκλεος, Ἡρακλεόπολις; en latin, *Herculis;* en arabe, *Ahnas;* et dans l'ancien égyptien, *Hnes.*

Herculis. *Voyez* Héracléopolis.

Hermonthis, Ἕρμονθις, Strab.; Ἑρμωνθις., Ét. de Byz.; *Armant* et *Ermant* des Arabes; *Sermant* de l'éloge de Pisenti.; *Ermont* des anciens Égyptiens. Cf. Zoëga, *Obél.*, sect. III, ch. 2, p. 132; et *Descript. d'Hermonthis,* par M. Jomard, insérée dans la *Descript. de l'Égypte.*

Hermopolis, Hermu, Ἑρμόπολις, Ἑρμοῦ π., Ἑρμοῦ; en latin, *Mercurii*, c'est-à-dire la ville de Mercure, nom commun à deux villes, la première dans l'Égypte moyenne, la seconde dans le Delta; la première, dite Hermopolis-la-Grande (*Hermopolis magna*), s'appelait Chmoun, d'où le nom arabe moderne *Achmounaïn* ou *Ochmounéïn;* la seconde, Hermopolis-la-Petite (*Hermopolis parva*), se nomme aujourd'hui Demanhour, et fut appelée en égyptien *Timenhour,* c'est-à-dire bourg d'Horus, et non ville de Mercure.

Héroopolis, Ἡρωόπολις, Ἡρώων π.; *Aouaris* dans la langue indigène, et quelquefois *Thatiphoöu*, c'est-à-dire demeure de Typhon.

Hypselis; en ancien égyptien, *El-Chops.*

Isis (la ville d'), *Isidis oppid.* ou *urbs.*, ou simplement *Isidos;*

en grec, Ἴσεως, Ἴσ. πόλις, Ἴσειον; en égyptien ancien *Haïsi*, et probablement l'Ἄνυσις d'Hérodote (II, 137) et la Ἴσις d'Etienne de Byzance, ne doit pas être confondue avec une autre cité d'Isis de la Thébaïde.

Jovis. *Voyez* Diospolis. (Jupiter, Ζεὺς; Jovis, Διὸς; etc.)

Latopolis ou Lato, *Esneh* ou *Sné* des anciens Égyptiens, *Esneh* des Arabes.

Léontopolis, Λέοντος ou Λεόντων πόλις, se trouvait selon d'Anville (d'après les rapports collationnés de Ptolémée et de Strabon) et le P. Sicard, à quelque distance du bord oriental de la branche Phatmétique, et au midi de la naissance de la Mendésienne, au lieu nommé *Tel-Essabé*, qui en arabe, disent-ils, signifie colline du lion. Commençons par rectifier ce nom, et écrivons-le, comme nous le devons, *Tal-Essaboû*; mais, au lieu indiqué, nous ne trouvons que *Tal-Aldhibâ*, c'est-à-dire colline des hyènes. Si les Arabes ont bien traduit l'ancien nom égyptien, celui-ci fut *Pithal-an-Höüi*, que les Grecs auront vicieusement traduit par Λέοντος πόλις. Nous attribuerons l'inexactitude en question aux Grecs plutôt qu'aux Arabes, parce que probablement, à l'époque de la traduction, les Grecs n'étaient encore que peu familiers avec les divers genres de la famille des chats.

Leucothée. Inconnue. Hardouin veut que ce soit l'Εἰληθυίας πόλις de Ptolémée (liv. IV, ch. 5), aujourd'hui El-Kab.

Lycopolis, Lycon, Λύκων, Λύκου, Λύκω, Λυκόπολις, Λύκων πόλις, peut-être quelquefois en latin *Luporum*, est aujourd'hui *Asiouth* ou *Osiouth*, altération à peine sensible de l'ancien nom égyptien *Sioouth* en thébain, *Siaôut* ou *Siôout* en memphitique. Les loups, dont il est question dans ce nom de Lycopolis, ne sont que des chakals.

Memphis, Μέμφις, aujourd'hui ruinée, s'appelait Menf ou Memfi. Les livres saints lui donnent les noms de Nouf et de Mouf. Il serait inutile de s'appesantir sur cette ville célèbre, et dont la position a été long-temps un problème, depuis que l'expédition d'Égypte a jeté tant de jour sur tout ce qui regarde ses ruines et ses antiquités. Son emplacement est occupé aujourd'hui par les villages de Monich-Rahineh et de Mokhnan.

Mendes, que les Arabes nommèrent quelquefois Ochmoun (Aboulf., *Descript. de l'Égypte*, édit. des frère Zozima, p. 230, 232), s'appelait Chmoun-an-Erman, pour la distinguer de la Chmoun de la Thébaïde, qui est Panopolis.

Ménélaïs ou Ménélos. Inconnue.

Mercurii. *Voyez* Hermopolis.

Métélis. Inconnue.

Naucratis. Ruinée. On ignore son nom égyptien. C'était, sous les derniers Pharaons, la seule ville où les étrangers pussent se rendre librement (Hérodote, liv. III, ch. 178).

Ombos. Ruinée. S'appelait Ambô dans la langue indigène (Voyez *Notit. dignitat. imp. roman.*), et porte encore aujourd'hui le nom de Koum-Ombon chez les Arabes.

Onuphis, Ὄνουφις, placée par d'Anville, et avant lui par Sicard, sur la rive occidentale du bras Sébennytique, au lieu nommé Banoub par les Arabes, ce qui semble peu d'accord avec ce qu'en disent Hérodote, Ptolémée et Hiéroclès.

Oxyrrhynchus, Ὀξύῤῥυγχος (ainsi nommée à cause d'un poisson qui y était adoré ??), aujourd'hui Behnesé, ou Bahnasa chez les Arabes, autrefois en égyptien, Pemser.

Panopolis, Πανὸς, Πανόπολις, c'est-à-dire la ville de Pan; *Akhmim* selon les Arabes, *Khmim* dans l'ancien idiome égyptien. On y adorait Phta sous une figure assez semblable à celle de Priape, d'où sans doute l'idée de la traduction grecque.

Pamphtu. Inconnu.

Pharbèthe, Φάρβαιθος, représentation grecque de l'égyptien *Farbait*, est l'*Harbait* des Arabes. C'est à tort qu'on a voulu confondre cette ville avec Belbeis.

Phthenetis, Phtenetis, Pteneti, Φθενότης dans Ptolémée. Il ne faut pas s'imaginer que ce nom s'applique seulement au nome, tandis que celui de Buto, Βοῦτος, Βούτω, qui est en rapport avec lui, serait celui de la métropole. On adorait à Phtheneti Buto, nourrice d'Horus. Les Grecs, qui croyaient reconnaître leur Latone dans Buto, donnèrent à la ville le nom de sa principale divinité. Le fait est donc que Pteneti et Buto sont absolument synonymes, soit comme noms de ville, soit comme noms de nome.

Prosopis, Προσωπὶς, Pchati des Coptes, Bchadi ou Abchadi des Arabes.

Ptolémaïs, Absou ou Absaï des Arabes, Psoï des Égyptiens anciens. Cf. This.

Saïs, long-temps la plus belle ville du Delta, ruinée; s'appelait en égyptien Saï, et s'appelle aujourd'hui Sah-el-Hadjar.

Sébennyte, Σεβέννυτος (aussi Pline aurait-il dû appeler son nome Sébennytite), Σεβόννυτος d'Hiéroclès; autrefois Semnouti dans la langue du pays, et aujourd'hui Samannoud.

Séthroïs, Séthron ou Séthrum, est, selon M. Champollion jeune, le Psarion ou Sarion mentionné dans l'*Hist. du martyre des deux frères Pirôou et Athmé* (manuscrit copte ancien; voyez *l'Égypte sous les Pharaons*).

Solis. *Voyez* Héliopolis.

Syène, Συήνη, célèbre parmi les anciens, 1° comme limite et du monde habitable et du monde romain, quoique les Romains aient au moins nominalement possédé un peu de pays au delà; 2° comme placée sous le tropique du cancer, ou assez près de ce tropique pour que le phénomène de la disparition de l'ombre y eût lieu au jour du solstice d'été, ce qui est faux (elle est 38′ plus au nord); en ancien égyptien *Souan;* en arabe actuel *Ossouan*, et non, comme on le répète chaque jour, *Assouan.*

Tanis, Τάνις, en ancien égyptien *Tané,* ce qui signifiait *la belle.*

Tentyra ou Tentyris, Τέντυρα (τὰ), Τεντυρὶς; *Denderá* des Arabes; *Dendôri* ou *Hidendôri* des Égyptiens anciens.

Thèbes, Θῆβαι, dans l'ancien idiome thébain, *Tapé;* la plus ancienne capitale de l'Égypte; déchue lors de la fondation de Memphis; est remplacée aujourd'hui par des ruines immenses, qui ont plus de huit lieues de tour, et par quatre villages, Qournou ou Médinet-Abou, Gournah, Qarnaq et Louqsor.

Théodosiopolis, aujourd'hui Thahha; Tirehô dans l'ancienne langue de l'Égypte.

This, Θεὶς ou Θὶς, très-petit village entre le Nil et la chaîne libyque, devint, à ce qu'il paraît, assez important après la chute de l'indépendance égyptienne, et donna son nom au nome d'Abydos, appelé depuis lors nome Thinite. On a présumé que ce nom fut aussi donné, à une époque tardive, à Ptolémaïs. Quoi

qu'il en soit, si l'on nous demande comment de This on a fait Thinite, nous rappellerons les mots grecs Γλαυχὶς ou Γλαυχὶν, Ἀκτὶς ou Ἀκτὶν, Θὶς ou Θὶν, génitifs Γλαυχῖνος, Ἀκτῖνος, Θῖνος.

Veneris. *Voyez* Aphroditopolis.

Xoïs, Ξόϊς (PTOL., ET. DE BYZ., STRAB., etc.), a été formé par une légère altération de l'ancien égyptien *Skhôou* qu'on lit dans plusieurs nomenclatures coptes, de celles égyptiennes, et dans d'autres manuscrits égyptiens. Le nom arabe moderne est *Sakha.* On lit dans un manuscrit copte de la Bibliothèque royale *Xéôs;* mais c'est une corruption du mot grec Ξόϊς, déjà lui-même un peu corrompu. Kircher prétend, à tort, que les noms *Skhôou* et *Sakha* se rapportent à *Saïs* (LACROZE, *Lexic. ægyptiaco-lat.*, p. 100); mais nous avons déjà reconnu *Saïs* dans *Saï*, et *Xoïs* ne présente d'autre altération de *Skhôou* que, 1° la terminaison grecque *is* pour *ou;* 2° la transposition de *Skh* en *Khs*, ou Ξ. V. PARISOT.

CHAP. X, page 40, ligne 18.

Ut Juba rex. Ammien Marcellin (XXII, 15) nous apprend que Juba a puisé la description qu'il fait ici de l'origine du Nil dans des livres puniques. Mela (III, 9), reproduisant par ordre inverse les positions du Périple d'Hannon, nous apprend qu'à l'est du pays des Éthiopiens occidentaux, qui demeurent au pied de la montagne de Théôn Okhéma ou Char des Dieux, se trouve, au milieu du continent de l'Afrique, un grand lac, et que de ce lac, qu'on nomme Nuchul, une grande rivière se dirige de l'ouest vers l'est, et forme le Nil, après avoir coulé, tantôt par dessus la terre et tantôt par dessous. C'est probablement la tradition primitive des Carthaginois sur les sources du Nil, que Juba a défigurée et expliquée à sa guise, en transportant le lac Nuchul des pays situés au midi des parties occidentales du grand désert de Zahara, dans les contrées situées au nord de ces régions sablonneuses. Le fleuve sortant du lac Nuchul de Méla est le Djoliba, ce que je me flatte d'avoir parfaitement établi dans le premier tome du livre indiqué dans la note sur le mot *Lixus* du premier chapitre. Le lac Nilides de Pline, et le fleuve qui en sort, est le Drah ou Darah, rivière de l'empire de Fez et de Maroc, qui se

gonfle périodiquement comme le Nil (MARMOL, *Africa*, édit. espagnole de 1599, in-4°, tom. III, pag. 462). Cette dernière assertion a été mise hors de doute par M. Walckenaer, dans ses *Recherches sur l'intérieur de l'Afrique*, p. 356 et suivantes.

L. MARCUS.

CHAP. X, page 40, ligne 21.

Nilidem. Nilotis, selon Julius Orator, qui dit que le fleuve Nilotis, qui sort de ce lac, se perd dans les sables du désert, et ne réunit pas ses eaux à celles du Nil. Ethicus et Orosius appellent le lac Nilides de Pline Dara, et aussi Nuchul. Ce dernier nom a probablement passé des sources du Djoliba, ou du lac Nuchul de Mela, à celles du fleuve Darah ou Drah. Il n'est pas une corruption du mot Nil, comme Mela pense, mais du mot hébreu Nahhal, fleuve situé dans un grand bassin. Le nom Darah ou Drah vient de Dyris, ancien nom indigène de l'Atlas (PLINE, V, 1), ou de Dharrah, mot arabe qui veut dire regorger d'eau. L. M.

Page 42, ligne 3.

Alio lacu majore. Situé, selon Mannert (p. 544), près des sources du fleuve Djiddi, dans le pays de Zab, ce qui est très-douteux. L. M.

Ligne 8.

Fonte (ut verisimile est) illo, quem Nigrin vocavere. Ce passage paraît être en contradiction avec notre opinion que le Niger de Pline coule de l'est à l'ouest (*Voyez* la note sur les mots *Nigri fluvio* du huitième chapitre). Mais la difficulté qui se présente est facile à lever. Pline (V, 5) mentionne une montagne du nom de Niger, parmi les lieux dont les noms et les images furent portés en triomphe par Cornelius Balbus. Nous avons prouvé à cette occasion que ce mont Niger de Pline est le mont Usargala de Ptolémée. Selon ce géographe grec, il découle de cette montagne, non-seulement un affluent du Niger, mais aussi un bras du fleuve Gir. L'affluent du Niger se dirige vers le sud-ouest; mais celui du Gir court, comme ce fleuve, vers le sud-est. Pline ayant appris que deux rivières, coulant dans des directions opposées, prennent la source sur le mont Niger, les fait sortir toutes

les deux d'un seul lac, et donne à ce lac le nom que porte la montagne où il se trouve. Du reste, ne perdons pas de vue que le naturaliste romain donne comme hypothèse probable, mais pas comme un fait certain, ce qu'il dit sur l'écoulement du Nil par la source Niger; il paraît même que cette opinion lui est personnelle, et qu'il ne l'a point empruntée à Juba. L. Marcus.

Chap. X, page 42, ligne 13.

Aquam e tenebris profluentem. Diodore de Sicile (II, p. 34) nous apprend que le mot *asto* veut dire à lui seul eau des ténèbres, et Pline confirmera bientôt par son témoignage ce que Diodore a dit. Le mot *assdâ* veut dire en hébreu l'effusion de l'eau, et aussi un lieu caché. La racine de ce mot est *ssoud*, verser de l'eau. On la trouve aussi dans la langue gyz sous la forme de *ssavitha*. *Assouthi* veut dire, dans cette dernière langue, l'effusion de l'eau ; et *scôt* signifie en copte un grand lac. Ainsi, l'acception que Pline et Diodore attribuent au mot *asto* est juste, et ce mot est d'origine hébraïco-gyz. L. M.

Ligne 17.

Meroen. Les ruines de Méroé, capitale de l'île du même nom (Cf. la note sur *Astusapes*, page suivante), sont situées près de Chendi. L. M.

Ligne 18.

Ramus, etc. Cette étymologie, ainsi que celle du mot *astusapes*, est due probablement à Pline, qui l'a formée en partant de la signification connue du mot *asta*. La vraie explication du nom *Astaboras*, celle que ce nom a dans la langue gyz, nous a été donnée par Bruce. Ce voyageur anglais nous apprend que le fleuve Tacazze, qui est l'Astaboras des anciens, se nomme Atbara, dans le nord-ouest, et que ce nom veut dire pays des esclaves, d'après le dire des habitans du pays. L'expression gyz *Ad-Gabr* signifie en effet pays des esclaves; et Pline (VI) met vis-à-vis de Méroé un peuple du nom Adjaberi, sur les bords de l'Astaboras. Il ajoute que ce peuple s'appelle aussi Mégabari ; mais ce nom, regardé comme gyz, est en quelque sorte synonyme de

l'autre, puisque *Ma-Gabr* veut dire, en gyz, l'eau des esclaves. Ainsi, on peut regarder comme certain que le nom Astaboras répond à l'expression gyz *ma-gabr,* eau des esclaves. On appela ainsi le Tacazze dans ses parties nord-ouest, puisque celles-ci sont habitées par les sauvages Changalas, que les Abyssins et les Sennaariens chassent comme des bêtes féroces pour les réduire en esclavage. L. MARCUS.

CHAP. X, page 42, ligne 19.

Astusapes. Eratosthène, cité par Strabon, emploie le mot Astosabas au lieu d'Astusapes, et distingue le fleuve de ce nom d'Astape, que la plupart des autres écrivains anciens regardent comme celui qui, s'unissant avec l'Astaboras, grossit le Nil sur les frontières méridionales de Méroé. Nous prenons le fleuve Astape des anciens pour le fleuve Pous de Salt, qui est situé entre le Nil Bleu et le fleuve Blanc de Brown, et non pour le Nil Bleu, comme on le fait ordinairement. Ce dernier fleuve a porté le même nom que le Tacazze dans les temps anciens: on l'appela Astaboras. Le Tacazze ne débouche pas dans le Nil même, mais dans le fleuve Bleu, et cette rivière forme un grand delta en se réunissant au Nil: c'est ce delta qui a été appelé l'île de Méroé par les anciens. Ces assertions, qui choquent les idées reçues qu'on se fait du cours des fleuves de l'Abyssinie, seront prouvées dans le livre indiqué dans la note sur le mot *Lixus* du premier chapitre. M. Mannert a émis des opinions très-rapprochées de la nôtre sur ce sujet. L. M.

Ligne 21.

Siris. Eustathe (*Scolia in Dion. Perieg.*, v) dit que le nom nubien Siris, du Nil, veut dire *ordre* dans la langue des habitans de ce pays, et qu'ils appellent ainsi le Nil, puisque les inondations arrivent une fois dans l'année, et toujours à la même époque. *Ssur'a* veut dire *mettre en ordre* en éthiopien-gyz.

L. M.

Ligne 23.

Ægyptus. L'origine de ce nom du Nil n'est pas connue. Selon

les Grecs, il vient du roi Egyptus, frère de Danaüs ; mais Manéthon dit que le roi Egyptus des Grecs est appelé Sésostris par les Égyptiens, et son frère Armaïs. Il est donc très-douteux qu'il ait régné un prince du nom d'Egyptus sur l'Égypte, et que ce prince ait donné son nom au Nil. (*Voyez* CHAMPOLLION, *l'Égypte sous les Pharaons*, t. I.) L. MARCUS.

CHAP. X, page 42, ligne 23.

Triton. Tzetzes (sur LYCOPHRON, XX, 13) dit que le Nil a reçu ce surnom de Triton parce qu'il avait trois noms divers, savoir, Ægyptus, Aetos et Nil dans les temps anciens. Bruce pense que ce nom a été donné au Nil, puisqu'il naît de la réunion des trois fleuves, Tacazze ou Astaboras, Nil bleu ou Astape, et Nil blanc ou Nil proprement dit. Nous pensons que le nom Triton du Nil vient du mot copte *terôt* (racine *rôt*), se diviser ou être divisé en branches, et qu'on a appelé ainsi le Nil parce qu'il a sept embouchures, ou parce que ses eaux sont souvent détournées dans des canaux. L. M.

Page 44, ligne 1.

Catadupi. Ce nom est grec, et veut dire sourd. On appela ainsi les cataractes du Nil près de Ouadi-Halfa, parce qu'on pensa que le fracas que les eaux du Nil font en tombant des rochers est en état de rendre sourds ceux qui sont assez imprudens pour se rapprocher trop des lieux où sont les cataractes. M. Jomard a montré dans son Mémoire sur les cataractes (*Description de l'Égypte*, tom. I) qu'il y a beaucoup d'exagération dans les récits que les anciens, et surtout Sénèque, font du fracas des cataractes. L. M.

Ligne 9.

Etesiarum. Cette explication de la crue des eaux du Nil est due à Thalès (PLUTARQUE, *de Placitis philosophorum*, V, I ; HÉRODOTE, II, 19 et 97). Les vents étésiens, ainsi que les autres vents du nord, contribuent en effet à l'augmentation des pluies éthiopiennes, qui grossissent le Nil. L. M.

Chap. X, page 44, ligne 10.

Aut imbres, etc. Telle fut l'opinion d'Homère (Champollion, *loco cit.*), de Démocrite et d'Agatharchide : elle est la vraie.

Hardouin.

Ligne 12.

Timæus. Voyez sur cette opinion de Timée, Aristide l'orateur. L. Marcus.

Ligne 13.

Phialam. Solin et Aristide appellent aussi la source du Nil Phiala, et Julius Orator parle d'un lac du Nil que l'on appelle Foloen. Marmol connaît ce lac; il le nomme Zaflan, et le place tout près des sources du Nil. Nous pensons qu'une des nombreuses sources du Nil porta en effet le nom de Phiala du temps des anciens, et nous faisons venir ce nom du mot gyz *fil* ou *filfil*, l'eau jaillit de sa source. L. M.

Ligne 18.

Leonem. De là l'usage de faire sortir l'eau de la bouche des lions dans les fontaines monumentales. L. M.

Chap. XIII, page 54, ligne 10.

Pline quitte l'Afrique pour n'y revenir que vers la fin du livre suivant. C'est donc ici que commence véritablement la description de l'Asie; car, quoiqu'aux yeux des anciens l'Égypte fût comprise dans cette vaste contrée du monde (*Voyez* la première note sur l'Égypte, page 190), il est impossible, dans un commentaire moderne, de faire usage, même un instant, de cette idée, que repoussent également et l'usage vulgaire et la saine géographie physique.

Quant à l'ordre que suit l'auteur dans sa description de l'Asie, on peut en prendre connaissance dans l'index des livres v et vi, que nous résumerons ici de manière à en faire mieux saisir les avantages et les défauts.

LIVRE V.

13 — 21. — Syrie.

22 — 44. — Asie-Mineure, en suivant les côtes à partir de la Cilicie (et y compris les îles) jusqu'à la Bithynie inclusivement.

LIVRE VI.

1 — 3. — Suite et fin de l'Asie.

4 — 7. — Partie des régions caucasiennes.

8. — Complément à l'Asie-Mineure (Cappadoce).

9 — 12. — Fin des régions caucasiennes.

13. — Iles de la mer Noire.

14 — 15. — Géographie de l'Asie entre l'Océan scythique et la mer Caspienne.

16, 17, 18. — Empire médique.

19. — Scythie orientale.

20. — Sères.

21 — 26. — Inde, Ariane et annexes.

27 — 31. — Empire parthe, golfes Persique et Arabique.

32. — Arabie et golfe Arabique.

On voit aisément que Pline suit rarement des divisions naturelles, et que trop souvent il morcèle un même sujet, disséminant ce qu'il doit en dire en deux passages différens. Ce défaut se fera remarquer aussi dans les détails.

La véritable marche dans le système de l'auteur eût été de décrire,

1°. Syrie........................	Asie occident. ou Cistigrine.
2°. Asie-Mineure................	
3°. Arménie et Mésopotamie......	
4°. Caucase.....................	Asie septentrionale.
5°. Scythies occid., médiane et orient.	
6°. Inde........................	Asie orient. ou Transtigrine.
7°. Perse.......................	
8. Arabie.......................	

Quant à la Syrie, par laquelle il débute, elle forme, avec les deux autres régions qui la suivent dans notre tableau, une masse parfaitement distincte, que limitent naturellement, au nord, les Alma-Dagh, ou monts Amanus des anciens; à l'est, les ondes de la Méditerranée; à l'ouest, l'Euphrate; et au sud, le désert arabique. Cette dernière borne cependant peut être regardée comme moins caractérisée que les autres; et ce n'est pas sans raison que, tirant une ligne imaginaire de l'embouchure de l'Euphrate à la pointe extrême du golfe de Skanderoun, on regarderait la Syrie comme un appendice cultivé de l'Arabie, et le pendant septentrional de ce que, dans les géographies vulgaires, on appelle l'Iémen. Quoi qu'il en soit, tout le monde sait qu'aujourd'hui ce pays est un de ceux qui forment l'empire ottoman d'Asie, empire qui équivaudrait aux possessions des Romains, dans cette partie du monde, avant les conquêtes de Trajan, si l'on en retranchait l'Aldjesireh et l'Arménie turque, et qui correspond exactement à ce que, dans le petit tableau ci-dessus, nous nommons Asie Cistigrine.

Statistiquement parlant, la Syrie, ou, comme le prononcent les Turks, la Sourie ou Souristan, se partage aujourd'hui en quatre pachaliks, savoir Damas, Acre ou Séide, Tripoli et Alep.

V. PARISOT.

CHAP. XIII, page 54, ligne 11.

Quondam terrarum maxima, et pluribus distincta nominibus. En effet, on a souvent compris sous la dénomination vague de Syrie, de très-vastes étendues de pays. Sans rappeler ici le nom de Syrie-Blanche ou Leucosyrie, donné à la Cappadoce parce que plusieurs peuples de cette contrée, issus sans doute de colonies syriennes, avaient le teint plus blanc que les Syriens proprement dits, situés de sept à huit degrés plus au sud, il suffit de songer que les rois de Syrie que les Romains eurent à combattre dans le deuxième siècle avant Jésus-Christ, étaient toujours représentés comme régnant à peu près des rivages de la Phénicie aux bords de l'Indus; et, effectivement, telle avait été à peu près l'étendue de l'empire des Séleucides sous les

premiers princes de cette dynastie. Des immenses et naissantes murailles de la ville d'Antioche, Nicator transmettait des ordres jusqu'aux confins du Pendjab et du Nepâl. Il est vrai que cette vaste domination ne subsista pas long-temps dans son intégrité, et que, dès l'an 250 avant J.-C. (c'est-à-dire cinquante-un ans après la fondation véritable de la monarchie Syro-Macédonienne), le Parthe Arsace secoua le joug des successeurs d'Alexandre, et fonda l'Hyrcanie, ce royaume des Séleucides qui peu à peu prit des accroissemens remarquables, et enfin, sous le roi Mithridate (162 – 137), s'étendit sur presque tous les pays situés entre l'Indus et l'Euphrate. Joignons ici, d'après M. Ad. Balbi, le

Tableau approximatif de l'étendue en milles carrés (de 60 au degré) des monarchies persanes, prises aux époques les plus remarquables de leur histoire.

Empire Médo-Persan, lorsque Cyrus réunit la Médie à la Perse		320,000 ?
Ibid. à l'époque la plus brillante du règne de Darius, fils d'Hystaspe		1,296,000 ?
Royaume des Parthes à l'époque de sa plus grande étendue		540,000 ?
Royaume des Sassanides, ou second empire persan, à l'époque de sa plus grande puissance, et sans tenir compte des occupations militaires de Chosroès II		610,000 ?
Royaume de Sophis, ou troisième empire persan, à l'époque la plus brillante du règne d'Alexandre-le-Grand		660,000 ?
Royaume de Perse sous Nadir		800,000 ?
Royaume de Perse actuel, ou Iran	355,000 ?	527,000 ?
Royaume de Kaboul	172,000 ?	

Un calcul analogue pour l'étendue de l'empire des Séleucides, à l'époque de sa plus haute prospérité, donnerait environ 600,000 milles carrés; d'où l'on peut conclure clairement que le *quondam terrarum maxima*, pris dans un sens absolu, aurait été exagéré, puisque la monarchie de Darius I, possédant de plus que celle de Séleucus l'Asie Mineure, l'Égypte, beaucoup d'îles de l'Archipel, et vers le nord plusieurs régions qui, après la mort d'Alexandre et avant l'avènement des Arsa-

cides, restèrent complètement indépendantes, était arrivée à une étendue de 1,296,000 milles carrés, c'est-à-dire plus d'un quart de l'empire russe (M. Hassel donne à celui-ci 367,496 milles carrés de quinze au degré, ou de ceux qui ont été employés ci-dessus, 5,879,724).

Quant aux noms divers portés par le pays, ils viennent, comme on le devine, des peuples divers entre lesquels il était divisé, et qui y vivaient dans l'indépendance, ou se gouvernaient par des souverains de leurs choix. On complèterait la nomenclature de Pline en ajoutant aux noms qu'il rapporte, 1° ceux des quatre royaumes de Syrie qui existèrent avant que David et Salomon assujettissent en grande partie ce pays (ces quatre royaumes s'appelaient Émath, Soph, Gessur, Damas); 2° ceux des peuplades qui habitaient le pays de Chanaan, et qui furent expulsées de la contrée par Josué, ou les Juges ses successeurs. V. P.

Chap. XIII, page 54, ligne 12.

Namque Palæstina, etc..... Antiochia. Le meilleur commentaire que l'on puisse donner de ce passage sera le tableau suivant, dans lequel seront comprises toutes les subdivisions premières usitées pendant les trois premiers siècles de l'empire romain. Il n'est pas besoin d'avertir que nous n'y faisons entrer ni la Mésopotamie, ni l'Adiabène, qui, d'après nos idées ci-dessus énoncées sur l'Asie Cistigrine, envisagée dans ses divisions naturelles, n'eût pu jamais faire que politiquement et nominalement partie de la Syrie.

	PROVINCES.		CAPITALES.
Syrie supérieure.	Comagène.......	(*-ne*).	Samosate.
	Cyrrhestique.....	(*-tica*).	Cyrrhe.
	Piérie...........	(*-ria*).	Alexandrie.
	Séleucide.........	(*-cis*).	Séleucie.
	Antiochie........	(*-ia*).	Antioche.
	Casiotide.........	(*-tis*).	Laodicée (ad mare).
	Apamène........	(*-mene*).	Apamée.
	Chalcidice.......	(*-ice*).	Chalcide.
	Chalybonitide....	(*-tis*).	Chalybôn.
	Palmyrène.......	(*-ne*).	Palmyre.

Célésyrie			Damas.
Phénicie			Tyr.
Palestine	Galilée	(-*lea*).	Césarée (Philippi).
	Samarie	(-*ria*).	Samarie.
	Judée ou Idumée	(-*dea*).	Jérusalem.
	Pérée ou Décapole	(-*rœa*).	Philadelphie.

CHAP. XIII, page 54, ligne 14.

Cœle. En grec Κοίλη, sous-entendu *Syria*, en français Célésyrie, c'est-à-dire Syrie creuse : tel est le nom que les Grecs donnèrent à une vallée longitudinale formée par les deux branches du Liban. Cette chaîne, qui traverse la Syrie dans la direction du nord au sud, et qui s'étend entre les parallèles d'Acre et de Tripoli, se bifurque vers son extrémité septentrionale, et jette au loin deux rameaux, dont l'un regarde la Méditerranée, tandis que l'autre borde les plaines de Damas. La verte et fertile vallée que dominent ces deux crètes a dû à cette circonstance le nom de Célésyrie. Parmi les autres localités du globe qui présentent plus ou moins de rapports avec cette contrée, on peut remarquer la partie des Andes de Quito, qui va depuis la rivière de Quito jusqu'au Paramo de l'Ossuai. Les cimes les plus élevées sont rangées en deux files, qui forment comme une double crète de la Cordilière. Cependant il ne faudrait pas, à l'exemple du célèbre astronome Bouguer, conclure de leur disposition symétrique, que le creux qu'elles laissent entre elles est une véritable vallée, car une double crète est loin d'être une véritable ramification. L'Antiliban n'est, comme l'annonce sa composition même, qu'une dénomination hellénique, les indigènes ne désignant la chaîne orientale que par des noms spéciaux ou par le nom tout-à-fait général de Liban ; aussi, dans la suite, les historiens ont-ils appliqué arbitrairement, et en gens qui n'ont jamais été sur les lieux, le nom d'Antiliban : de là beaucoup de confusion chez les écrivains anciens et chez les modernes, beaucoup de savantes et peu décisives discussions. (*Voyez* ROLAND, *Palestine;* BÜSCHING, *Asien.*, I, 245 et suiv.; MANNERT, *Geogr. der Griech. und Rœm.*, vol. VI, 1re part., p. 341 et suiv.) V. P.

Chap. XIII, page 54, ligne 16.

Mesopotamia..... Sophene, etc. (*Voyez*, pour la Mésopotamie, liv. VI, n. 30; pour la Sophène, *ibid.*, n. 9; pour l'Adiabène, *ibid.*, n. 16.) Cette synonymie de l'Adiabène et de l'Assyrie est aussi mise en avant par Ammien-Marcellin (liv. XXIII, p. 251), et ces témoignages positifs forcent à peu près de croire que l'Adiabène correspondait à l'ancienne Assyrie; mais il est éminemment probable qu'originairement le premier de ces noms ne désignait qu'une sous-division, et ne se substitua qu'insensiblement au second. L'étymologie donnée par les Grecs du nom d'Adiabène (*ἀ* privatif et Διαβαίνειν) est parfaitement ridicule. L'Adiabène a été ainsi nommée du fleuve *Ziab* ou *Diab*, le *Zab* des modernes et le *Lycus* des Grecs. (N. B. *Lycus*, loup, n'est que la traduction exacte du syrien *diab.*) V. P.

Ligne 19.

Antiochia. Province, et non ville. Les désinences françaises font très-bien ressortir la différence. Antiochie est le nom du pays, Antioche celui de la capitale. Il paraît qu'on disait quelquefois Antiochène.

Ligne 22.

Qui subtilius.... deinde Syriæ. Rien de plus clair que ce passage vainement attaqué comme suspect par Scheffer (*De milit. nav.*, lib. I, n. 2, p. 16) et quelques autres. La longue côte de la Méditerranée, qui va du sud au nord, et qui touche d'un côté à l'Arabie, de l'autre à la Syrie, n'est point d'un bout à l'autre occupée par les Phéniciens: ceux-ci n'habitent que la partie centrale de ce littoral. Au sud ils ont la Syrie; au nord ils ont la Syrie, de même qu'à l'est encore ils ont la Syrie. Le mot *circumfundi* exprime donc presque ce que, dans les géographies modernes, et d'après les bizarres systèmes de limitation élaborés dans les diètes ou les congrès, on appelle un *enclave*.

La phrase qui suit (*Id quod præjacet mare totum Phœnicium appellatur*) achève encore de lever tous les doutes. La ponctuation ordinaire (celle qui place la virgule entre *totum* et *Phœ-*

nicium) rend la phrase dépourvue de sens. En la transposant comme nous nous le sommes permis, Pline dit : « La mer tout entière se nomme mer de Phénicie. » Il est clair qu'il y a une espèce d'opposition entre ce qui précède et cette dernière réflexion. En effet, une fois prévenus que la côte méditerranéenne n'est pas entièrement phénicienne, nous en concluons assez naturellement que la mer de ces parages porte aussi d'autres noms que celui de mer de Phénicie. Ainsi, par exemple, on aurait au sud la mer Syro-Égyptienne, et au nord la mer Syro-Cilicienne. Or, c'est justement ce qui n'a pas lieu ; et les eaux qui baignent la Syrie propre, comme celles qui se brisent sur la côte phénicienne, sont également comprises sous la dénomination générale de mer de Phénicie. V. P.

Chap. XIII, page 56, ligne 1.

Ipsa gens Phœnicum in magna gloria litterarum inventionis, etc. Pline attribue ici aux Phéniciens quatre grandes inventions, dont une seule suffirait pour immortaliser à jamais un peuple. Voyons les titres des Phéniciens à chacune d'elles.

L'Écriture alphabétique, car tel est le sens de *litterarum*.— Il y a long-temps déjà que Zoega (*de Litterarum apud Ægypt. usu et orig.*, dans son grand ouvrage sur les obélisques, sect. IV, ch. II, p. 423 et suiv.) reconnut des hiéroglyphes phonétiques, et assigna à la caste sacerdotale de l'Égypte l'invention de l'écriture alphabétique. MM. Silvestre de Sacy et Akerblad, dans leurs travaux sur le texte démotique de l'inscription de Rosette, ont donné de nouvelles preuves à l'appui de cette opinion, fortement appuyée par le docteur Young (*An Account of some recent discoveries in hieroglyphical litterature and Ægyptian antiquities.* Lond., 1823, in-8° ; et supplément de l'*Encyclop. britannica*) ; mais c'est surtout à M. Champollion le jeune (*Lettre à M. Dacier sur l'alphabet des hiéroglyphes phonétiques employés par les Égyptiens.* Paris, Firmin-Didot, 1822 ; et *Précis du système hiéroglyphique des anciens Égyptiens.* Paris, 1824) que l'on doit l'avantage d'être enfin fixé sur cette importante question. Nul doute qu'une méthode kyriologique, idéographique, holo-hiérogly-

phique n'ait été la première en usage chez les prêtres égyptiens; mais, dès les temps les plus reculés, ils consacrèrent un certain nombre de leurs caractères hiéroglyphiques, ou autres, à écrire phonétiquement les mots des langues étrangères. Les formes de l'écriture, il est vrai, demeurèrent, pour l'œil, figuratives et symboliques; mais, au fond, un système semi-alphabétique avait déjà commencé. L'écriture hiératique ou sacerdotale, dérivation simple et tachygraphie de la première, y eut recours bien plus souvent. La démotique ou populaire, autrement épistolographe, vint encore abréger et réduire celle-ci: aussi, dans cette dernière, trouve-t-on beaucoup moins de signes homophones; et les formes, de plus en plus arbitraires, ne gardent-elles presque plus rien de figuratif. Cependant, ces trois modes d'écriture ne forment, au fond, qu'un seul et unique système singulièrement complexe, tenant dans son origine à la simple représentation des idées par la peinture des objets, aboutissant dans ses développemens à un mélange de caractères figuratifs, symboliques et phonétiques, parmi lesquels dominent les derniers, sans pourtant être purs de tout mélange avec l'ancienne méthode. — Maintenant, en quoi consiste le mérite des Phéniciens? Très-certainement il consiste à avoir saisi et mis exclusivement en usage la méthode phonographique dont ils dûrent nécessairement reconnaître les avantages. Un peuple marchand ne pouvait un instant se servir de l'écriture symbolique. Comment exprimer en hiéroglyphes la pourpre de première et la pourpre de seconde qualité? comment, avec des images kyriologiques, tenir un livre de compte et des journaux? Admis le système nouveau, ils eurent, de plus, l'immense mérite de le répandre et de le populariser. Il ne faut point douter que c'est surtout à cette circonstance qu'ils dûrent le renom d'inventeurs. Tout le monde connaît ces vers de Lucain:

C'est de lui (ce peuple) que nous vient cet art ingénieux
De peindre la parole et de parler aux yeux;
Et par les traits divers de figures tracées,
Donner de la couleur et du corps aux pensées.

Traduction de Brébeuf.

Notons pourtant que cette longue paraphrase ne rend que très-obscurément le vers latin *Mansuram rudibus vocem signare figuris*, où *rudibus* et *signare* expriment aussi nettement l'écriture phonographique que si le poète fût sorti de l'Académie des inscriptions, tandis que ceux de Brébeuf pourraient fort bien s'appliquer aux hiéroglyphes purs. — Pour en revenir aux Phéniciens, il ne faut donc point s'étonner que tous les anciens presque aient souscrit à l'opinion qui en fait les inventeurs de l'alphabet. Parmi les modernes qui, adoptant la même idée, ont fait ressortir le service que ce peuple a rendu à la civilisation, un des plus remarquables est P.-L. Courrier.

L'Astronomie. — Chez tous les peuples d'une haute antiquité (et, relativement à ceux-ci, les Phéniciens furent une nation moderne), nous retrouvons l'astronomie avec des développemens et des applications remarquables. Sans faire, avec M. Fourier, remonter les connaissances astronomiques de la caste sacerdotale d'Égypte à 2500 ans avant J.-C. (*Voyez* FOURIER, *Recherches sur les sciences et le gouvernement de l'Égypte*, dans la Description de l'Égypte, *Antiq.*, *Mém.*, t. I, p. 803 et suiv.), ce qui, du reste, n'a rien de ridicule, et sans admettre, avec Dupuis, que toutes les religions dérivent de l'astronomie et s'expliquent par elle (système exclusif, d'après les principes duquel on pourrait tout aussi bien prétendre que, puisque dans l'Amérique espagnole certaines villes portent des noms tels que la Trinidad, la Conception, la Vera-Cruz, Santa-Fé et Nombre-de-Dios, le christianisme doit sa naissance à la découverte de l'Amérique); sans, dis-je, admettre l'une ou l'autre de ces hypothèses, toujours est-il qu'à une époque très-reculée, on voit les notions astronomiques dominer la religion, inspirer les cosmogonies et les mythologies, occuper les murailles et les plafonds des temples, régir expressément l'année rurale, et même donner naissance à une philosophie ou à une théologie transcendantale par la formation des grandes périodes (la plus célèbre, comme l'on sait, est le Calfah ou Jour de Brahma, équivalant à 4,320,000,000 années humaines), et par la doctrine des émanations. Les Phéniciens ne semblent donc avoir là d'autre gloire que celle d'appliquer l'observation des astres à la direction des navires vers un but donné.

La Navigation. — On est unanime sur ce point. D'autres peuples sans doute, et notamment les nations insulaires, ont eu des pirogues, des canots, des radeaux ; mais ces frêles embarcations ne peuvent être comparées à la marine phénicienne. Les Phéniciens, les premiers, adaptèrent véritablement le vent et l'eau à la marche des vaisseaux : les premiers ils eurent mâts, voiles, rames, agrès, tout ce qui commence à indiquer un vaste système ; les premiers ils ont jeté l'espèce humaine dans la route des perfectionnemens, des hautes tentatives, des puissantes combinaisons mécaniques et matérielles. Nous n'avons fait que pousser de plus en plus ce qu'ils avaient déjà conduit à un point de perfection remarquable. Au surplus, observons qu'en tout on voit les circonstances faire la moitié des frais. Les Phéniciens, malgré leur haute intelligence, n'eussent point créé la navigation s'ils n'eussent été en quelque sorte comprimés dans une lisière étroite de terrain, entre une vaste mer d'un côté, et de l'autre une chaîne de montagnes couverte de bois de construction.

Quant aux arts de la guerre, probablement la tactique, la discipline, les mots d'ordre, l'organisation militaire, il est clair que les Phéniciens trouvèrent déjà cette mode établie ; car l'espèce humaine n'a guère été sur la terre sans se battre, et on ne s'est pas battu des siècles sans faire un art de cette boucherie.

CHAP. XIV, page 56, ligne 8.

Ab emersu Sirbonis lacus...... mons Angaris. A consulter les cartes anciennes, le lac Sirbonide (Σιρβωνὶς λίμνη, PTOLEM., liv. IV, n. 5 ; Σερβωνὶς λίμνη, HÉRODOTE, liv. III, n. 5) aurait été en partie dans la Casiotide, et probablement la limite commune se serait trouvée passer au milieu de ses eaux. Peut-être concilierait-on Pline et cette opinion des cartographes, en plaçant la borne des deux pays à une petite saillie que forme le lac vers le tiers de sa côte méridionale. C'est à tort que Strabon (liv. XVI) le confond avec le lac Asphaltite (*Voyez* ci-dessous). Probablement cette erreur est due à l'ancien circuit que lui ont attribué les auteurs indiqués par Pline ; car nul lac de cette contrée, excepté la mer Morte, n'arrive à une telle grandeur. Le

lac Sirbonide se nomme aujourd'hui Sebaket-Bardoïl, c'est-à-dire lac du roi Baudouin. Au reste, notons, 1° que ce lac n'est autre chose qu'un golfe marécageux uni à la Méditerranée par un débouché des plus étroits, et qu'une très-longue presqu'île sépare de la haute mer (il présente absolument l'image du Frische-Haff et Curische-Haff de la Baltique); 2° que nous n'avons pas encore quitté la côte méridionale de la Méditerranée, en d'autres termes, que la rive de cette mer n'a pas encore quitté sa direction est pour prendre celle de sud à nord, et que par conséquent nous nous trouvons toujours dans l'Égypte actuelle.

Rhinocolura, τὰ ou ἡ Ῥινοκόλουρα, aujourd'hui el-Arich ou A'rich, château fort de la Basse-Égypte, sur le torrent d'Égypte a son embouchure dans la Méditerranée, au milieu des dunes et sur la route de Syrie. C'est là que la côte commence à fléchir pour se porter vers le nord. On varie sur le nom ancien, qui quelquefois se trouve écrit Rhinocôtura (*Voyez* Ét. de Byz., Ptol., Josèphe), et il est très-permis de soupçonner que les Grecs l'altérèrent pour y trouver des syllabes helléniques. En effet, ῥὶν, ῥινὸς signifie *nez*; un léger changement dans les lettres suivantes amenait au mot κολούω, amputer, mutiler, d'où l'historiette si souvent répétée et insérée dans tous les lexiques, qu'un roi de Perse (Sénèque, *Colère*, liv. III, n. 20) ou d'Éthiopie (Diod. de Sic., *Biblioth.*, liv. I) fit là couper le nez à tout un peuple. Selon Diodore, plus circonstancié ici que tous les autres, cette horrible exécution aurait été un acte de clémence et de prudence tout à la fois; et ce prince, voulant coloniser en ce lieu des criminels condamnés au dernier supplice, aurait pourtant jugé à propos, en leur faisant grâce de la vie, de les signaler à leurs voisins par une marque ostensible et indélébile. Au reste, Poinsinet avait déjà remarqué très-sensément que l'étymologie du mot n'était rien moins que claire, vu qu'on peut penser à ῥινὸς, peau, cuir, bouclier même, ou à ῥίνη, lime, tout aussi bien qu'à ῥὶν. Dans le premier cas, *Rhinocolura* signifierait, dit-il, la ville des circoncis. Un autre, tout en gardant Rhinocorura, fait venir ce nom de ῥὶν et κείρω, qui, apparemment, signifiant tondre en parlant des cheveux, peut très-naturellement signifier abattre en parlant des nez. Nous ne voyons pas pourquoi les

étymologistes n'ont pas songé à Rhinocopoura (le second radical alors serait κόπτω) ou Rhinotomoura (on aurait alors τέμνω, τέτομα). Une fois dans cette voie, que suivent si communément des savans, du reste estimables, il n'est rien que l'on ne puisse trouver à son gré. Malheureusement toutes ces rêveries seront placées à leur rang, c'est-à-dire au dessous de zéro, pour peu qu'on se donne la peine de songer que jamais roi perse ou éthiopien, établissant une colonie en Syrie à une époque reculée, n'alla imposer de nom grec à la ville nouvelle ou au peuple. On peut répondre, il est vrai, que les Grecs n'ont fait que traduire le nom étranger, de même que, par exemple, les Hongrois nomment *Uj-Videk* et les Allemands *Neusatz*, l'ancienne ville gréco-latine de Neo-Planta; de même que tous les jours nos latinistes disent *Petropolis* pour Pétersbourg, et que nous-mêmes, au besoin, nous ne ferions nulle difficulté de rendre le cap de Bonne-Espérance par *Agathelpi prom.*, et la république des Sept-Iles par *Heptanesos.* Mais, dans ce cas, outre qu'il est indispensable d'avertir, de manière ou d'autre, que l'on se permet une altération des plus fortes, le nom que l'on forge doit être formé selon le génie de la langue qu'on emploie; or, c'est ce qui n'aurait pas eu lieu dans Rhinocoloura: rien en grec ne peut rendre raison de cette *r* que tous admettent dans la syllabe finale. Je conçois Rhinocolouse (-ουσις), Rhinocoloutes (-ουτοὶ), Rhinocolumènes (-ουμένοι), Rhinocoloutre (-ούτριον, -ούτρα); je conçois dix autres manières de fabriquer le mot, mais dans aucune on ne voit l'*r* seule se mêler à la désinence.

Rhaphia, Ῥάφεια dans Étienne de Byzance; Ῥάφια dans Strabon (liv. XVI). L'*Itinéraire* d'Antonin le place à égale distance de Rhinocolure et de Gaza et sur la côte, quoi qu'en dise Pline (DIOD., XX, n. 74). Cette ville a à peine changé de nom, puisqu'elle s'appelle aujourd'hui Refah (*Voyez* D'ANVILLE, *Mém. sur l'Égypte*, d'après ABOULFÉDA.)

Gaza, autrement Aza, à seize milles au sud d'Ascalon (*Itinéraire* d'Antonin, p. 150), et à sept stades de la mer, où elle avait un fort désigné, tantôt par le nom de Gazæorum portus, tantôt par le nom de Majumas (SOZOMÈNE, *Hist.*, V, 3, VII, 21; ÉVAGOR., *Hist.*, II, 5), commun à tous les ports de la Syrie.

Selon Mela (liv. I, n. 11), le nom de Gaza indiquerait une origine persane, et serait dû à ce que Cambyse, se rendant en Égypte, y laissa ses magasins et son trésor. Cette étymologie semble démentie par la haute antiquité du nom de Gaza, que l'on trouve dans la *Genèse* (ch. x, v. 58). Cette ville, une des plus florissantes de la Syrie (Cf. Arr., II, 27; Quinte-Curce, IV, 6; Plutarque, *Vie d'Alex.*, etc.), éprouva dans la suite de grands revers. Dévastée par Antiochus-le-Grand, deux fois conquise par les Juifs, elle déchut à un tel point, que, malgré les efforts du préteur Gabinius pour faire renaître sa splendeur (Strab.), saint Luc (*Actes des Apôtres*, VIII, 26) l'appelait la solitaire Gaza. Dans la suite, cependant, elle reprit de l'importance, et vers le sixième siècle elle faisait un très-grand commerce, surtout en vins (*Voyez* Aboulféda, *Tab. Syr.*, p. 77, éd. Kœler; Grég. de Tours, *Hist. des Francs*, VII, 29). Elle était alors au sud de l'emplacement qu'elle avait jadis occupé, et à vingt stades de la mer. Ces deux faits, peu remarqués jadis, sont prouvés par un anonyme, dont les descriptions, insérées dans les *Geogr. minor. Gr.*, tom. IV, pag. 38, distinguent ἡ νέα Γάζα de ἔρημος Γάζα (Diodore de Sic., *Bibl.*, XIX, 80, etc.). Le port eut, sous Constance II, le nom de Constantia, et devint un instant une ville indépendante de Gaza; mais il paraît que, dès le temps de Julien, les choses avaient été remises sur l'ancien pied. La ville actuelle de Gaza, autrement Razze, appartient au pachalik de Damas.

Anthedon, Ἀνθηδών, aussi sur la côte, malgré l'assertion formelle de Pline, qui se trompe sur cette ville comme sur Raphia. Elle était à vingt milles de Gaza (Sozomène, *Hist.*, V, 9). Selon Josèphe (*Antiq. jud.*, XIII, 21), Hérode changea son nom en celui d'Agrippiade. Vingt ans plus tard, et s'il eût assez vécu pour voir les enfans d'Agrippa céder la place au fils de Livie, il l'eût nommée Tibériade. La ville ne tarda pas à reprendre son nom d'Anthédon. Dupinet l'appelle Daron.

Angaris. Telle est la leçon commune, et elle nous semble de beaucoup préférable à celle que donnent quelques-uns des manuscrits d'Hardouin (ceux qu'il nomme *Reg.*, I, 2), et l'édition *princeps*, qui portent Argaris. Au reste, qu'on lise Angaris ou

Argaris, Pline est le seul qui cite ce nom. C'est à tort que Brotier et d'autres traduisent ce mot par Garizam et Garizim, qui n'en est que l'anagramme; mais le mont Garizim, qui est voisin de Néapolis ou Sichem, est, par conséquent, assez loin de la côte que décrit et suit Pline. Peut-être ce nom d'Angaris n'est-il qu'une déformation de celui d'Écron, ville des Philistins (citée *Macchabées*, liv. I, ch. 14, v. 6 et 24, et que plus tard on trouve, chez les Grecs, sous la forme d' Ἀκκαρών, extrêmement voisine, comme on le voit, d' Ἀγγαρών, d'où Angaris). L'Angaris de Pline serait alors une montagne voisine d'Écron. V. P.

Chap. XIV, page 56, ligne 5.

(Tous les pays décrits dans cet alinéa et dans cette note appartiennent véritablement à l'Afrique, et sont de fait compris aujourd'hui dans l'Égypte.)

Chabriæ castra. Placé par conséquent sur la route de Peluse au mont Casius. Strabon (liv. XVI) le nomme ὁ Χάβριου χάραξ. Chabrias, général athénien célèbre, était le chef des Grecs mercenaires qu'entretenait auprès de sa personne le roi d'Égypte Nectanébus II, et aida ce prince à faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés. Dans la suite il marcha avec les troupes de Nectanébus contre celles d'Artaxerxe Ochus, qui voulait faire rentrer l'Égypte sous la domination macédonienne, et probablement c'est alors qu'il campa au lieu mentionné par Pline.

Casius mons (aujourd'hui Raz Gazaroun), première montagne de ce nom. Nous en retrouverons encore d'autres. (*Voyez* ci-dessous, nº 18.)

Delubrum Jovis Casii, avec un bourg ou une ville mentionnée par Strabon (liv. XVI), sous le nom de Διὸς ἱερὸν Κασίου, et par Ammien sous celui de Casium. Elle est aussi sur l'*Itinéraire* d'Antonin. Probablement le temple exista avant la ville, qui, dans le commencement, ne fut que l'ensemble des habitations sacerdotales et des logemens destinés à recevoir les pèlerins.

Tumulus magni Pompeii. C'est en effet en vue de Casium que fut tué le compétiteur de César (*Voyez* Dion, liv. XLII). Un affranchi lui éleva un modeste tombeau, d'où l'épigramme :

Marmoreo Licinus tumulo jacet, at Cato parvo,
Pompeius nullo.... Credimus esse Deos !

Le tombeau de Pompée a inspiré à Lucain des vers magnifiques autant que peu connus. Les voici :

Forsitan aut sulco sterili quum poscere finem
A Superis, aut Roma volet feralibus austris,
Ignibus aut nimiis, aut terræ tecta moventi :
Consilio jussuque Deum transibis in urbem,
Magne, tuam, summusque feret tua busta sacerdos.
Nam quis ad exustam cancro torrente Syenen,
Ibit, et imbrifera siccas sub Pleiade Thebas
Spectator Nili ; quis Rubri stagna profundi,
Aut Arabum portus mercis mutator Eoæ,
Magne, petet, quem non tumuli venerabile saxum,
Et cinis in summis forsan turbatus arenis
Avertet, manesque tuos placare licebit
Et Casio præferre Jovi ? Nil ista nocebunt
Famæ busta tuæ. Templis auroque sepultus,
Vilior umbra fores : nunc est pro numine summo
Hoc tumulo fortuna jacens. Augustius aris
Victoris Libyco pulsatur ab æquore saxum.
Tarpeiis qui sæpe Deis sua thura negarunt,
Inclusum tusco venerantur cespite fulmen.
Proderit hoc olim, quod non mansura sepulchri
Ardua marmoreo surrexit pondere moles :
Pulveris exigui sparget non longa vetustas
Congeriem, bustumque cadet, mortisque peribunt
Argumenta tuæ. Veniet felicior ætas,
Qua sit nulla fides saxum monstrantibus istud.
Atque erit Ægyptus populis fortasse nepotum
Tam mendax magni tumulo, quam Creta Tonantis.

Ostracine, à tort nommée par Dupinet Stragioni, se reconnaît aujourd'hui dans le bourg de Straki en Égypte, à dix lieues sud-ouest d'El-Arich, et à peu de distance d'un raz ou cap Straki, dont le nom est évidemment identique avec celui d'Ostracine. Ce cap se trouve à peu près au milieu de la langue de terre longitudinale qui sépare la Méditerranée du lac Sirbonide (*Voyez* ci-dessous), et en forme la saillie septentrionale. Le nom d'Ostracine vient évidemment de l'abondance des huîtres (ὄστρακα) ou autres mollusques que l'on prenait sur cette côte. V. P.

Chap. XIV, page 56, ligne 8.

Nous avons indiqué ci-dessus la division ordinaire de la Palestine en Judée ou Idumée, Galilée, etc., sous les empereurs des premiers siècles (*Voyez*, p. 226, notes sur le treizième chapitre). Nous allons maintenant développer ultérieurement ces partages du pays, pour faire mieux saisir la géographie de chacune de ces parties. Les quatre petits tableaux suivans montreront, 1° la Judée, tant avec ses plus anciens habitans connus que sous les rois de Juda; 2° la Judée depuis le premier siècle avant J.-C. jusqu'à Constantin; 3° la Judée sous Constantin et ses successeurs; 4° la Judée actuelle. Nous aurions pu, entre ces deux derniers, intercaler le tableau des divisions et subdivisions qui eurent lieu lors de l'érection du royaume de Jérusalem du temps des croisades; mais cet appendice curieux serait, de toute manière, trop peu en rapport avec le fond de notre ouvrage.

A. Tableau comparatif des Divis. Canaanites et Israélites.

Divis. Canaan.	Divisions israélites.	Divis. romaines.
Sidoniens	Aser (dans le Liban)	Haute Galilée.
Tribus inconnues.	Nephtali (n.-o. du lac de Génésareth)	
Phérésites	Zabulon (o. du lac de Génésareth).	Basse Galilée.
	Issachar (vallée d'Esdrelon, mont Thabor)	
Hévites	Manassé (demi-tribu occid. de), mêlée avec la suivante (Dora et Césarée)	Samarie.
	Éphraïm (Sichem, Samarie, canton Saronas)	
Jébuséens	Benjamin (entre Éphraïm et Juda, Jéricho, Jérusalem)	Judée.
Héthites Amorites	Juda (Hébron, Judée propre)	
Philistins (Pentapole)	Siméon (s.-o. de Juda)	
	Dan (Joppé, etc.)	

DIVIS. CANAAN.	DIVISIONS ISRAÉLITES.	DIVIS. ROMAINES.
Moabites.......	Ruben (Pérée propre méridionale, Hesbon)..................	Pérée.
Ammonites, Gelsad.........	Gad (Pérée septentrionale, partie de Décapole et Ammonitide)..	
Basan (roy. de)..	Manassé (demi-tribu orient. de), (Gaulonitide, Batanée)......	

B. Tableau des grandes Divisions et Subdivisions
(1ers et 2es siècles av. et apr. J.-C.)

GR. DIVISIONS.	SUBDIVISIONS ULTÉRIEURES.	CAPITALES.
Galilée.........	Galilée supérieure.............	Césarée.
	Galilée inférieure.............	Tibériade.
Samarie........	....	Samarie.
Judée..........	Judée propre.................	Jérusalem.
	Pentapole ou Palestine propre...	Gaza.
	Idumée......................	Hébron.
Palestine.......	Trachonitide..................	
	Gaulonitide..................	
	Batanée.....................	
	Auranitide...................	Bostra.
	Iturée......................	
	Décapole....................	Gadara.
	Pérée propre.................	Pella.
	Ammonitide..................	Philadelphie.
	Moabitide...................	

C. Tableau des Divis. établies tant par Trajan que Constantin et ses successeurs.

(N. B. Sous ceux-ci la Palestine était comprise dans le diocèse d'Orient.)

DIVISIONS.	CAPITALES.	ANCIENNES PROVINCES contenues dans la division.
Arabie.............	Bostra.............	Batanée. Auranitide.
Palestine 1re........	Césarée............	Samarie, Judée proprement dite. Pentapole.

DIVISIONS.	CAPITALES.	ANCIENNES PROVINCES contenues dans la division.
Palestine 2e.........	Scythopolis..........	Galilée Gaulonitide. Décapole.
Palestine 3e, ou Salutaire.............	Pétrée...............	Idumée. Arabie pétrée.
Phénicie 1re..........	Ptolémaïs...........	Côte.

D. Tableau des Divisions actuelles de la Palestine (d'après Büsching, Volney, etc.).

DIVISIONS.	VILLES PRINCIPALES.
El-Khods.....................	Jérusalem. Jéricho. N.-O. de Judée.
El-Khalil.....................	Hébron. S. de Judée.
Gaza ou Falestin...............	Côte, Jaffa, etc. Gaza.
Loudd.........................	Lydda et son canton.
Nabolos.......................	Samarie.
Areta.........................	Partie de la plaine d'Esdrelon.
Saphad........................	Galilée.
Bélad-Chékif..................	Trachonitide. Auranitide.
El-Gaur.......................	Pérée.
El-Charrat....................	Gébalène.

V. P.

Chap. XIV, page 56, ligne 12.

Regio per oram Samaria..... et altiore Gamala. La ci-devant Samarie, égale, d'après l'opinion ordinaire, au territoire de l'ancienne demi-tribu d'Éphraïm, était la plus petite, mais aussi la plus fertile portion de la Judée. On ne connaît guère ses bornes que du côté de l'est et du nord, où elle était arrêtée par le Jourdain et le torrent de Kison, qui y formait une grande vallée,

dite communément μέγα πέδιον, comme beaucoup d'autres de la Palestine. Il faut croire, comme le dit Mannert, que l'on déterminait ce nom par quelque annexe, comme μ. π. Λεγεῶνος, μ. π. Ἐσδραήλων (MANN., *Geogr. der Griech. und Rœm.*, t. VI, part. 1, p. 291). La Samarie comprend aujourd'hui les districts d'Aréta et de Naplouse. On ne retrouve de vestiges de son nom que dans celui de Semri, c'est-à-dire Samaritains, donné par les Turks aux restes de l'ancienne population. Ils adorent encore Jéhovah sur les vertes hauteurs du Garizim (MAUNDRELL, *A Journey*, p. 60; Cf. VOLNEY, *Voyage*, tom. II, p. 278).

Ascalon, Ἀσκάλων des Grecs, aujourd'hui simple village sous le nom de Scaloni ou Askalan, à cinq cent vingt stades (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, 2) ou quarante-quatre milles (ANTONIN, *Itin.*, p. 200) de Jérusalem, et sur la mer, quoique dépourvu de port. C'était une des cinq villes principales des Philistins (JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, VI, n. 1). Cf. un peu plus bas Joppé.

Azote, l'Asdod de la *Bible*, et Ἄζωτος des Grecs, aujourd'hui Azud, à douze milles au nord d'Ascalon (*Tab. de Peutinger*. Cf. *Itinéraire d'Antonin*, p. 150. C'est par erreur de copiste que le texte de Diodore de Sicile place deux cent soixante-dix stades de cette ville à Gaza). C'était aussi une des grandes villes des Philistins. Au surplus, il y avait deux villes de ce nom, ou, pour mieux dire, Azote, à quelques stades dans les terres, avait un port de même nom, appelé aussi Azoti portus (confondu par Érasme, édit. de Ptolémée, avec Gazæorum portus). C'est ce que prouvent invinciblement, et les *Notitiæ ecclesiasticæ*, et les fragmens d'Hiéroclès (dans WESSELING, page 718), qui distingue nettement les deux lieux. Azote est célèbre par le siége de vingt-neuf ans que, selon Hérodote (liv. II, n.° 157), elle soutint contre le roi Psammétique.

Les deux Jamnées; l'une (Iabne des *Paralipomènes*, liv. II, ch. 26, 6; Ἰαμνεία de STRABON, liv. XVI, et de PHILON; Ἰαμνία d'ET. DE BYZ., et généralement des écrivains postérieurs), dans l'intérieur des terres; l'autre (Ἰαμνειτῶν ou Ἰαμνιτῶν λιμὴν de PTOL., l. V, n. 16; Cf. JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, XIII, 23), au bord de la mer. La première se trouvait à douze milles au sud de Joppé (*Tab. de Peutinger*), et à douze milles de Diospolis (*Itinér. d'An-*

tonin, p. 150). Hardouin prétend qu'elle existe encore sous le nom d'Iebna.

Joppé, Japho ou Iapho de l'Ancien-Testament (*Josué*, XIX, v. 46; *Paralipom.*, liv. II, ch. 2, v. 16; *Jonas*, liv. III), Ἰόππη des Grecs, et aujourd'hui Jaffa, ou plus correctement Jafa, non moins célèbre chez les anciens que dans les annales modernes. Cette ville appartint en effet aux Phéniciens sous les faibles successeurs de David et de Salomon, qui indubitablement l'avaient soumise à leur joug; et les princes de la dynastie syro-macédonienne la possédèrent jusqu'aux temps des Macchabées, qui la reprirent et la joignirent à la Judée (*Macchab.*, liv. I, ch. 14, n. 5). C'était l'unique port de cette contrée; aussi Strabon (liv. XVI) ne la désigne-t-il que par le nom de port de Jérusalem. La tradition évidemment juive, qui fait remonter sa fondation à une époque antérieure au déluge, prouve au moins la haute antiquité de la ville, que peu de modernes croiront antédiluvienne. La colline sur laquelle Joppé est sise n'a point de nom particulier. Elle est assez élevée pour que de sa cime on voie Jérusalem. Quant aux chaînes d'Andromède, dont on apercevait encore des restes ou des traces sur les rochers, non-seulement, selon Pline, mais encore selon Josèphe (*Guerre des Juifs*, liv. III, n. 15; Cf. APOLLODORE, liv. II, p. 95), elles figureraient à merveille dans le cabinet des curieux qui conservent le couteau avec lequel Caïn coupa le cou à son frère Abel. Cependant on ne peut s'empêcher de remarquer la corrélation des deux légendes, l'une grecque et l'autre orientale, qui font exposer Andromède à un monstre marin (qui ne peut être que quelque grand cétacé), et dévorer Jonas par une baleine, ou pour mieux dire par un cachalot. Tout ceci porte évidemment sur quelque récit d'antique mémoire, que chacun des deux peuples aura embelli à sa guise. Nous verrons plus tard (PLINE, liv. IX, n. 5) que le proconsul M. Scaurus fit emporter à Rome un grand squelette (quarante pieds de longueur), probablement appendu dans quelque temple, et que les pieux Joppites assuraient avoir été celui du grand mammifère aquatique tué par Persée. Le culte de Céto ne peut manquer non plus d'avoir été en rapport avec toutes les traditions. En effet, le mot κῆτος (pluriel κήτη) signifie en grec tout animal aquatique considérable, et c'est même

de là que vient notre mot de *cétacé;* mais on ne peut douter que κῆτος lui-même n'ait été emprunté à une langue étrangère, et probablement à l'idiome des Phéniciens, qui dûrent de bonne heure avoir connaissance de ces énormes habitans des eaux, et se plaire à en faire chez les autres peuples des récits effrayans. Au reste, il n'est nullement nécessaire de corriger, avec Froben et contre la foi de tous les manuscrits (*Reg.*, 1, 2; *Colb.*, 1, 2. Paris, *Chiffl.* d'Hard.), Derceto; car Ceto, Derceto, Atergatis, Athara de Xanthus de Lydie, cité dans Strabon, p. 748, 785, ne sont probablement que des faces diverses d'une même divinité femelle, comme Dagon et Oannès ne forment qu'un même dieu, et se réfèrent, soit à l'idée vague de quelque grande révolution du globe par les eaux, soit aux poissons zodiacaux ou au poisson austral. Dercéto était surtout adorée à Ascalon, où ses riches adorateurs lui consacraient des poissons d'or et d'argent (*Voyez* HÉROD., I, 105; et DIOD. DE SIC., II). Sur ce culte singulier, son origine et ses développemens, cf. Lucien (*Déesse syr.*), Gœrres (*Mythengesch.*, I, 302 et suiv.), Dupuis (*Orig. des cultes,* liv. III, ch. 17, p. 438, etc. de l'édit. Em. Babeuf, tom. III), et Creuzer (*Religions de l'antiq.*, t. II, p. 26, 27 et suiv. de la traduct. franç. de Guigniaud). On peut aussi remarquer le rapport de ces idées mythologiques des Syriens avec le Matsiavarata, c'est-à-dire premier avatar, ou incarnation de Vichnou en poisson, ou homme-poisson. (*Bhagâvat-Gita* et *Matsia-Pourana*: Cf. William JONES, *Rech. Asiat.*, tom. I, et la représentation de Vichnou-poisson, MOORE, tab. 48, et *Recueil des dessins du brahme Sami*, déposé au cabinet des estampes de la Bibliothèque royale de France, sous le n° 71, dessin 1er.)

Apollonie, Ἀπολλωνία, petite ville totalement insignifiante, avec un port. Josèphe (*Antiq jud.*, XIII, 23), Ptolémée, la *Table* de Peutinger, et Étienne de Byzance qui la nomme Ἀπ. κατὰ Ἰόππην, en font mention. Il paraît qu'elle fut détruite dès le quatrième siècle. La synonymie d'Orzuph, aujourd'hui Arzuf, indiquée par Aboulféda pour ses ruines, peut sembler douteuse.

La Tour de Straton, autrement Césarée, Στράτωνος πύργος de Strabon (liv. XVI), aujourd'hui Qaisarieh. Encore un nom imposé par Hérode; mais au moins ce prince l'avait embellie,

16.

agrandie, fortifiée, peuplée, au point d'en faire la seconde ville de la Judée. Ptolémée qui (liv. v, n. 16), on ne sait pourquoi, la place en Galilée, contre l'assertion formelle des *Actes des Apôtres*, lui donne à la fois les deux noms Καισάρεια Στράτωνος, précaution nécessaire pour la distinguer de vingt autres Césarées, et notamment de la Césarée de Philippe, autrement Panéade, avec laquelle la confond l'*Itinéraire* d'Antonin. Césarée appartenait bien réellement à la côte de Samarie. Cependant, au rapport de Josèphe (*Guerre des Juifs*, III, 4), le gouverneur de la Judée y faisait sa résidence. Dans la suite elle devint capitale de la Palestine IIIe. Quant au nom primitif de Tour de Straton, cité par tous les géographes, ainsi que par Josèphe (*Antiquités jud.*, XIV, 8) et S. Jérôme (*Chroniq.*, olymp. CXCI, 4), il serait assez curieux d'examiner quel fut ce Straton, et en quel temps il vécut. Les *Novelles* en font un Grec émigré et fondateur d'un établissement en Syrie. Mannert (*Geogr. der G. und Rœm*, tome VI, 1re part., p. 255), rapprochant du nom de cette ville celui de Tour de Straton, porté aussi par une petite forteresse de Jérusalem, conclut que ce Grec existait vers le temps du premier Séleucus, ou peu après, puisque bientôt ses faibles successeurs se trouvèrent hors d'état de donner des lois ou des noms aux villes juives. La dénomination de Colonia prima Flavia, jointe aux mots Aug. Cæsarea, se remarque, suivant Hardouin, sur une médaille de bronze qui porte d'un côté l'image de Sérapis, et dont le même savant rapporte l'âge au règne de Marc-Aurèle. Cf. aussi le passage d'Ulpien, *Digeste*, liv. I, tit. 15 (*de Censib.*), rapporté par Hardouin.

Néapolis, aujourd'hui Nabolos ou Naplouse. Le nom indigène Mamortha est écrit avec un léger changement, Mabortha, dans Josèphe (*Guerre des Juifs*, V, 4), Benjamin (*Itinér.*, p. 38), et d'après lui nombre de savans, parmi lesquels Hardouin, la regardent comme la même que Sichem; mais un passage d'Eusèbe, qui place les restes de cette ville (ἐν προαστείοις Νέας πόλεως) dans les faubourgs de Néapolis, force à regarder Mabortha et Sichem comme deux villes voisines, mais distinctes, dont l'une des deux, considérablement agrandie, finit par comprendre l'autre dans son enceinte. Néapolis était à trente-un milles de Césarée,

et à quarante de Jérusalem, selon l'*Itinéraire* d'Antonin (la *Table* de Peutinger réduit cette distance à trente-six, mais en ligne droite). Cf. MAUNDRELL, page 98, et *Itiner. Hierosolym.*, page 589.

Sébaste, aujourd'hui Sebastia, l'ancienne Samarie, auprès du mont Garizim. Cette ville, florissante sous Jéroboam et ses premiers successeurs, qui en firent la puissante rivale de Jérusalem, fut de bonne heure la proie des Assyriens, qui enfin anéantirent le royaume des dix tribus sous Salmanazar, l'an 721 avant J.-C. (*Rois*, liv. II, ch. 18, 93). Relevée de ses ruines après la fin de la double captivité, elle fut renversée de fond en comble par l'intolérante orthodoxie du grand-prêtre Jean Hyrcan (JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, XIII, 18); Gabinius la fit sortir de cet état d'anéantissement, et Hérode ne négligea rien pour lui rendre sa première spendeur (*Ibid.*, XIV, 10; XV, 8, 11). Le nom de Sébaste qu'il lui donna, et sous lequel elle a toujours été connue depuis ce temps, signifie en grec *Auguste*. Cependant elle redescendit, dans les siècles suivans, au rang des villes inférieures; et Benjamin (*Itinér.*), dit Σεβαστὴ, ἐν τῇ Σαμαρείτιδι πολίχνιον. Selon les Arabes et Maundrell (p. 98), elle est à deux journées de marche de Jérusalem; et non, comme le dit fautivement Josèphe, à une seule; aussi d'Anville, dans sa carte de Judée, la place-t-il trop au sud, ainsi que toutes les localités environnantes. Il ne reste aujourd'hui de cette ville qu'une place quadrangulaire, dont deux côtés sont entourés de colonnes. C'est à ces ruines que s'applique le nom de Sébastia.

Gamala. La haute montagne sur laquelle cette ville était assise lui a valu son nom, que tous les interprètes s'accordent à tirer de *gamel*, chameau. Cette montagne n'est autre que le célèbre Carmel, cime la plus élevée de l'Antiliban. Josèphe (*Guerre des Juifs*, liv. IV, n. 1) l'appelle *Ville des Chevaliers* (Ἱππέων πόλις), d'une colonie militaire qu'Hérode y avait établie. On conçoit en effet qu'un point si remarquable de la chaîne de la Syrie devait avoir militairement de l'importance. Mannert (*Geogr. der G. und R.*, tom. VI, 1re part., p. 296) suppose que cette ville est la même que Gabara en Galilée. Il y avait une ville homonyme sur la rive orientale de la mer de Galilée,

et par conséquent au delà du Jourdain. Daléchamp, qui ne connaissait que celle-ci, reproche à Pline ou à ses copistes la phrase *Sebaste in monte, in altiore Gamala*, sans s'expliquer sur ce qu'il aurait jugé convenable d'y substituer. V. P.

CHAP. XV, page 58, ligne 2.

Supra..... reliqua Judæa. La Judée se partage donc, selon Pline, en trois parties, savoir : 1° Galilée; 2° Pérée; 3° Judée propre; ou, pour dessiner plus nettement cette division, en Galilée et Judée d'une part, et Pérée de l'autre. Les deux premières régions se trouvent alors à l'ouest du Jourdain, et peuvent être comprises sous le nom de Judée cisjordanienne, tandis que celui de transjordanienne serait donné à la Pérée, en raison de sa position à l'est du fleuve.

La Galilée se subdivise, selon Ptolémée, en inférieure et supérieure (ἡ Ἄνω et ἡ Κάτω Γαλιλαία); celle-ci était habitée en grande partie par des Phéniciens, des Syriens, des Grecs, et même (*Voyez* STRABON, liv. XVI) par des Égyptiens : aussi le même Ptolémée la regarde-t-il comme faisant partie de la Phénicie, et presque tous les écrivains latins et grecs nomment-ils comme phéniciennes les villes de la côte. Il est certain que Pline en fait autant, et que par Galilée il entend seulement la Galilée inférieure et une infiniment petite partie de la supérieure. Il suffirait, pour le prouver, de voir chez lui Scythopolis attribué à la Décapole. Nous nous bornerons ici à compléter Pline, en nommant les principales rivières ou montagnes de cette contrée ; ce sont :

1°. Dans la Galilée inférieure,

Le mont Thabor, Itabyrion ou Atabyrion des Grecs (EUSÈBE, *Onomastic.*; JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, IV, 2 ; S. JÉRÔME sur OSÉE, ch. V ; POLYBE, I ; POKOCKE, *Description de l'Orient*, tom. II, p. 95);

Le torrent de Kison ;

Nazareth (POKOCKE, *ibid.*, p. 94);

Bethsan ou Bethchean, depuis Scythopolis (*Voyez* plus bas);

Caperkotani, Καπερκοτία de Ptolémée, dont un géographe,

plus orthodoxe qu'éclairé, a fait Capernaüm ou Capharnaüm ;

Tibériade (JOSÈPHE, *Antiq. Jud.*, XVIII, 3 ; *Géogr des Juifs*, II, 8 ; ABOULFÉDA, *Tab. syr.*, p. 88 ; ÉT. DE BYZ.) ;

Emmaüs ou Ammaüs, célèbre par ses bains chauds, et totalement différent de l'Emmaüs voisine de Jérusalem (*Voyez* plus bas, page 249, ligne 15, etc.) ;

Tariché (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, 17 ; STRABON, XVI ; SUÉTONE, *Vie de Titus*) ;

Kapernaüm (S. LUC, ch. IV, v. 31 ; S. MATTHIEU, ch. IV, v. 13) ;

Béthulie ;

Juliade (*Voyez* ci-dessous) ;

Sepphoris, autrement Diocésarée (JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, XIV, 10 ; XVIII, 3 ; SOZOMÈNE, *Hist. ecclés.*, IV, 10).

2°. Dans la Galilée supérieure,

Dan, jadis Laïs, primitivement aux Sidoniens, conquise ensuite par la tribu de Dan, et depuis ce temps la ville la plus septentrionale de la Judée (*Josué*, XIX, v. 47 ; *Juges*, XVIII, v. 26 ; *Genèse*, XIV, v. 14) ;

Gabara, τὰ Γάβαρα (JOSÈPHE, sa vie) ;

Jotapate, peut-être de la Basse-Galilée (JOSÈPHE, sa vie ; *Guerre des Juifs*, III, 4, 6) ;

Cana, qui n'est célèbre que par le miracle de l'eau changée en vin.

La Pérée devait son nom à sa position au delà (en grec, πέρα) du Jourdain (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, liv. II, n. 2 ; Καὶ τῆς ὑπὲρ Ἰορδάνην Περαίας ; *ibid.*, liv. III, n. 1 ; etc., etc.), et cette étymologie grecque d'un nom hébraïque ne doit point être niée, vu que la dénomination est postérieure aux conquêtes des Syro-Macédoniens en Judée. Saumaise (*Exerc. Pliniens* sur SOLIN, p. 460) veut lire Petræa, à cause, dit-il, des aspérités et de la nature montueuse du pays. La correction est inutile : car, 1° on sait, par le témoignage de beaucoup d'autres anciens, que cette contrée si âpre s'appelait Pérée ; 2° il y a en Judée bien d'autres endroits rocailleux et alpestres que la Pérée ; 3° jamais on n'a entendu parler de la Judée Pétrée ; 4° enfin, aucun manuscrit n'au-

torise ce changement. La correction de Daléchamp, *Arabiæ v. Petrææ et Ægypto altera proxima*, est encore bien plus mauvaise.

La Pérée, malgré l'aspect général que Pline lui prête ici, était, dans plusieurs parties, fertile et bien cultivée : on en retirait de l'huile, du vin et des dattes.

Nous nommerons en Pérée :

Ramoth-Galaad, la ville la plus septentrionale du pays ;

Jaezer, Iazer de Jérémie (EUSÈBE, *Onom.*, art. Ἀσωρ et Ἰάσερ) ;

Amathonte, la plus fertile ville de la Pérée (EUSÈBE, *Onom.*, art. Αἰθὰμ ; JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, I, 3), la même peut-être que Ramoth ;

Césarée de Philippe, autrement Panéade, confondue à tort avec la précédente (JOSÈPHE ; *Antiq. jud.*, V, 2, VIII, 3, XV, 13, XVIII, 3 ; EUSÈBE, *Onom.*, art. Βηθσαμαίς ; ABOULFEDA, *Tab. syr.*, p. 96) ;

Bethabara ;

Liviade (Λιβίας de PTOLÉMÉE, JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, XIV, 2, et EUSÈBE, *Onom.*, art. Ἀβαρείμ ; Λυσίας dans STRABON, XVI, mais très-certainement par la faute des copistes), autrement Julie, bâtie par Hérode en l'honneur de Livie (Julia Livia) ;

Le mont Nebon, d'où Moïse vit la terre de Chanaan, où il lui était interdit d'entrer (EUSÈBE, *Onom.*, art. Ναβαὼ, Ἀβαρείμ, Δαναβά) ;

Le mont Phogor ;

Machéronte (*Voyez* plus bas, p. 256, *Machærus*) ;

Callirrhoé (*Voyez* plus bas, page 257, ligne 3, etc.) ;

Epikéros, Ἐπίκηρος de Ptolémée, sur la mer Morte. V. P.

CHAP. XV, page 58, ligne 7.

Hiericuntem. Jéricho, Ἱερικοῦς, ou, pour se rapprocher de l'orthographe hébraïque, Ἱερίχους (Daléchamp en effet veut écrire, dans le texte de Pline, *Hierichuntem*), aujourd'hui El-Rihha, célèbre dans l'Écriture par la chute miraculeuse de ses murailles au son des trompettes israélites, et dans les écrits des

anciens par l'admirable fertilité de la plaine au milieu de laquelle elle s'élève, et que les Arabes aujourd'hui appellent El-Gor (TACITE, *Hist.*, liv. V; etc.). C'est principalement à ses forêts de palmiers qu'elle dut cette célébrité ('Ενταῦθα δ' ἐστιν ὁ Φοινικών.... διάῤῥυτος ἅπας, STRAB., liv. XVII); aussi Moïse la désigne-t-il sous le nom de ville des Palmiers. C'est donc à tort que jadis la ponctuation rapportait cette double qualification de *palmetis consitam, fontibus irriguam* à Emmaüs. Plus tard, de superbes plantations d'opobalsamum ou baumier de la Mecque couvrirent aussi la plaine de Jéricho, mais elles n'existent plus aujourd'hui. Jéricho était à cent cinquante stades de Jérusalem, et soixante du Jourdain (JOSÈPHE, *Antiq. Jud.*, V, I, I; *Géogr. des Juifs*, V, 4; S. ÉPIPHANE, *contre les Her.*). Aboulféda la place à une journée de la capitale.

Emmaüs, génitif *untis;* quelquefois Emmaüm, neutre et indéclinable? HARD. (*Macch.*, I, ch. 3 et 4); en grec 'Εμμαοῦς, 'Εμαοῦς, 'Αμμαοῦς, 'Αμαοῦς, génitif ουτος (JOSÈPHE, *Géogr. des Juifs*, I, 9, II, 3 et 25; *Antiq. Jud.*, XVII, 12), d'où, par corruption, *Amarante* dans la *Table* de Peutinger. Héliogabale (et non Titus comme le prétend Hardouin) donna à cette ville le nom de Nicopolis (*Chron. Pasq.*, ann. 223), qui s'est conservé dans celui de Nikopol. Elle était à vingt-deux milles de Jérusalem (*Itin. Hieros.*, p. 600).

Lydda, τὰ Λύδδα ou ἡ Λύδδη de Josèphe (*Antiq. jud.*, XX, 5) et des écrivains ecclésiastiques, Diospolis des païens, à douze milles au nord de Jamnie, quarante au sud de Césarée, quarante à l'est de Joppé (*Itin.* d'Antonin, p. 150), et trente-deux au nord-ouest de Jérusalem (*Itin. Hieros.*, p. 60); démantelée par les Arabes, qui plus tard bâtirent, à deux milles géographiques à l'est de ses ruines, la ville assez considérable de Ramlat. Lydda n'est plus qu'un bourg nommé Lod ou Ludd.

Joppé. *Voyez* ci-dessus.

Acrabatène, ainsi nommée d'Acrabbim sa capitale, bourg situé à neuf milles de Néapolis, au sud-est. La toparchie d'Acrabbim, jadis portion de la Samarie, était la plus au nord-est de toute la Judée. Elle commençait à peu de distance de Néapolis, et, selon Eusèbe, s'étendait au sud-est jusque vers Jéricho et le Jourdain.

Gophnitide, chef-lieu ; Gophna, Γούφνα de Ptolémée, Cofna ou Gofna de la *Table* peutingérienne, qui la place à vingt milles de Néapolis, et à seize de Jérusalem. Ce district avait jadis appartenu à la Samarie.

Thamnitide, long-temps à la Samarie, comme les deux divisions précédentes, avait pour ville principale Temnath Serach ou Tamnath Sara, dans les montagnes d'Ephraïm ; célèbre parce que Josué voulut y avoir et y eut sa sépulture (*Josué*, XIX, 50, XXIV, 30 ; *Juges*, II, 19).

Bethleptephène. De Bethlepteph, mentionnée dans Josèphe (*Guerre des Juifs*, V, 4 ; τὴν Βεθλεπτηφῶν τοπαρχίαν). Les anciennes éditions de Pline portaient au lieu de ce nom, qui en effet semble un peu barbare, mais qui cependant ne doit pas nous effrayer, surtout après le témoignage formel de Josèphe, *Betholenen, Tephenen.* Or, 1° on ne connaît ni Bethol ni Teph ; 2° en scindant ainsi le mot de Pline, on a onze toparchies au lieu de dix. Hardouin (d'après ses manuscrits *Reg.* 1, 2, *Colb.* 1, 2 et *Paris.*) a rétabli la vraie leçon. Bethlepteph est aujourd'hui totalement inconnue.

Orine, Ὀρεινὴ, c'est-à-dire montagneuse, nom d'origine grecque (S. LUC, Ἐπορεύθη εἰς τὴν Ὀρεινὴν μετὰ σπουδῆς, que l'on traduit unanimement par *Abiit in montana*, etc.). C'était la partie montueuse de la Judée cisjordanienne ou occidentale. Là étaient Jérusalem, Rama, Bethléhem ; là, dit M. de Châteaubriant (*Martyrs*, liv. XVII), « les flancs des monts s'élargissent et prennent à la fois un air plus grand et plus stérile ; peu à peu la végétation se retire et meurt : les mousses même disparaissent, une teinte rouge et ardente succède à la pâleur des rochers.... Au centre de ces montagnes se trouve un bassin aride, fermé de toutes parts par des sommets jaunes et rocailleux ; ces sommets ne s'entr'ouvrent qu'au levant, pour laisser voir le gouffre de la mer Morte et les montagnes lointaines de l'Arabie. Au milieu de ce paysage de pierres, dans l'enceinte d'un mur, on aperçoit de vastes débris de cyprès épars, de buissons d'aloès et de nopals ; quelques masures arabes, pareilles à des sépulcres blanchis, recouvrent ces amas de ruines : c'est la triste Jérusalem. » On sait combien Voltaire a exagéré la stérilité de la Judée, et avec quelle

exagération lui a répondu l'abbé Guénée (*Lettres de quelques Juifs Portugais et Allemands*, tom. IV). La discussion se serait terminée aisément si l'on eût distingué l'un de l'autre les deux versans de la chaîne de montagnes qui traverse longitudinalement la Judée occidentale. Le premier réunit à une chaleur presque tropicale, de l'humidité, de la fraîcheur, et se couronne d'une végétation aussi brillante que variée, aussi rapide que suivie; le second, au contraire, présente presque partout l'image de l'aridité, et par conséquent de la stérilité. Des rochers nus renvoient avec force la lumière et redoublent l'intensité d'une chaleur accablante; le sol ne présente qu'une poussière impalpable, des cendres, du sable ou des pierres. Dans plusieurs parties cependant un terreau fécond se mêle au sable; dans d'autres une exposition méridionale permet à la vigne de porter les plus beaux fruits. Les environs de Bethléhem produisent un vin délicieux connu sous le nom de vin de Saint-Jean. Selon Niebuhr, la Palestine pourrait s'approprier la culture du café d'Arabie. (Cf. BELIN, *Observ. de plusieurs singularités*, p. 40; HASSELQUIST, *Reis. in Palest.*, p. 535, 550, 558, etc.; SCHULZE, *Reis. d. Allerhöchst.*, II, 86, 135; le même dans Paulus, *Collect.*, VI, 278, VII, 34; CHATEAUBRIANT, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, tome II, p. 129-135; KORTE, *Voyage en Palestine*, p. 187.)

Jérusalem, successivement nommée Béthel, Lusa, Jébus, Salem, Jérusalem (en latin et en grec Σολύμαι, *Solymæ*; Ἱεροσόλυμα, gén. ων, *Hierosolyma*), Hershalaïm, Ælia Capitolina depuis le temps où Adrien l'eut fait rebâtir jusqu'aux embellissemens qu'y opéra Constantin, est trop connue pour que nous nous y arrêtions. Nous nous bornerons à fixer l'attention sur ce passage de S. Jérôme (*Lett.* CXXVI, *à Evag.*), selon lequel le nom de Jérusalem ne viendrait pas de Ἱερὸς et de Salem: *Non, ut Josephus*, dit-il, *et nostri omnes arbitrantur, Hierusalem nomen est ex græco hebraicoque compositum: id enim esse absurdum peregrinæ linguæ mixtura demonstrat.* La chose pourtant ne nous semble pas impossible: car même, dans ce cas, le mot n'est pas véritablement hybride, vu que lors de la formation du mot on put avoir complètement oublié la signification de Salem, et n'y voir qu'un nom propre; Jérusalem alors aurait signifié, pour les Grecs,

la Sainte-Salem, et non la Sainte-Paix. Il resterait maintenant à examiner à quelle époque ce nom parut authentiquement dans l'histoire; est-il vraiment antérieur à l'apparition des Grecs dans l'Asie, dans la Syrie, dans la Perse? ou bien, quoique inséré plus d'une fois dans les livres des *Rois*, ne s'y est-il glissé que par une substitution, une correction que les prêtres jugèrent plus commode pour le peuple, quand l'antique Salem, perpétuellement en rapport avec les Antiochus, eut reçu de ses voisins, ou se fut donné, pour être plus noble à leurs yeux, le nom de Jérusalem? Tel est le problème qu'il faudrait résoudre. Jérusalem a été appelée par les Persans et les Arabes *el-Kods*, la sainte, et quelquefois *el-Chérif*, la noble.

Herodium, Ἡρώδειον, nom commun à la toparchie (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, 2) et à la capitale. Vainqueur d'Antigone son compétiteur (l'an 38 avant J.-C.), Hérode la bâtit l'année suivante, dans une forte assiette, à soixante stades de Jérusalem (JOSÈPHE, *Antiq.*, XV, 12). L'on y remarquait surtout un beau et vaste fort. V. P.

CHAP. XV, page 58, ligne 13.

Jordanis. Jourdain, chez les Hébreux Iarden, et chez les Arabes Arden ou Bahr-el-Arden.

Le mont Panéas, où tous les auteurs indiquent sa source, faisait partie de l'Antiliban. Josèphe (*Guerre des Juifs*, III, 10), raconte que le tétrarque Philippe s'imagina un jour avoir découvert la vraie source du Jourdain. A cent vingt stades de Césarée, sur le chemin de la Trachonitide, sur une montagne, se trouve un lac à qui sa forme, parfaitement circulaire, avait fait donner le nom de Phiala (coupe); le tétrarque y fit jeter des balles de paille qui, plus tard, reparurent à la source du Panéas. Cette expérience ne semble pas décisive, et il est assez probable qu'elle ne fut pas bien faite. Cependant, la question soulevée par le tétrarque ne laisse pas que d'être curieuse; et si tout autre peuple que les Turks occupait le pays, on pourrait en chercher la solution.

Le Jourdain, quoi qu'en dise Pline, ne fait que de très-petits

détours, et gagne presque en ligne directe le sud et la mer Morte.

Les montagnes transversales qui l'arrêtent à diverses reprises, ainsi que les autres courans de la Syrie, donnent lieu à des lacs; deux sont, sinon célèbres, du moins remarquables, le Samochonitis et le lac de Génésareth.

Le Samochonitis (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, IV, 1), Mérom de l'Ancien-Testament, avait, selon Josèphe, soixante stades de long sur trente de large. Busching, qui a examiné et conféré avec le plus grand soin toutes les relations sur la Terre promise, dit qu'en été sa circonférence est à peine de cinq cents pas, et que souvent son onde tarit entièrement. Les crues en sont fortes et rapides au printemps.

Le lac de Gennésara ou Génésareth, mer de Kinnereth de l'Ancien-Testament, *Γεννησαρῖτις λίμνη* de Strabon (liv. VI), depuis lac de Tibériade, à cause de la ville de même nom située sur sa rive orientale (*Voyez* ci-dessous), et aujourd'hui mer de Tabariah ou Tabarieh, a, selon Josèphe, de cent à cent quarante stades de longueur sur quarante de largeur, dimensions qui se rapprochent de celles de Pline. Aboulféda (*Tabl. syr.*, p. 84) restreint sa longueur de quatre milles. Ce beau lac peut être regardé comme le lit du Jourdain élargi. Des orangers, des indigotiers, des citronniers couronnent encore aujourd'hui son bassin pittoresque; mais les florissantes cités qui se réfléchissaient dans ses eaux se sont changées en bourgades ou en cendres; des milliers de poissons se jouent dans ses flots, mais nulle barque de pêcheurs ne les poursuit (SEETZEN, *Correspondance de M. Zach*, XVIII, 349).

Juliade, *Ἰουλίας* de Ptolémée (liv. V, n. 16; JOSÈPHE; etc.), aujourd'hui Tel-Oui, et primitivement Bethsaïde (S. JEAN, *Évang.*, I, 45; S. MATTHIEU, II, 20, etc.), à l'entrée du Jourdain dans le lac, sur les deux rives du fleuve (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, 18). Hérode Philippe, tétrarque de la Batanée, et premier mari d'Hérodiade, lui donna ce nom en l'honneur de Julie, fille d'Auguste et femme de Tibère.

Hippos, sur la côte, à l'est du lac, à trente stades et vis-à-vis de Tibériade (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III; sa vie),

chef-lieu d'un district nommé de son nom, Hippène (Ἱππήνη).

Tarichée, Ταριχέα d'Étienne de Byzance, et Ταριχαίαι de Josèphe (*Guerre des Juifs*, III, 16), ainsi nommée de ses vastes magasins de poissons salés (en grec Τάριχοι). Cf. STRABON, XVI; SUÉTONE, *Vie de Titus*.

Tibériade, aujourd'hui Tabariah ou Tabarieh, et bourg aussi misérable que jadis cité opulente. Hardouin prétend que primitivement elle s'appelait Kenereth ou Cinereth; mais il paraît que l'emplacement de cette dernière ne correspond pas exactement à celui de Tibériade qui fut fondée par Hérode Antipas, fils du grand Hérode et tétrarque de Galilée (ÉT. DE BYZ.; JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, XVIII, 3; *Guerre des Juifs*, II, 8). Elle était à cent vingt stades de Scythopolis (*Idem.*, sa vie). Saladin la détruisit de fond en comble (ABOULFÉDA, *Tabl. syr.*, p. 88).

Nous avons parlé plus haut des eaux thermales et médicinales voisines de Tibériade, ce sont celles d'Emmaüs.

Douze milles géographiques (ou quarante milles romains) au dessous de ce lac, le Jourdain se perd dans la mer Morte. (*Voyez* ci-dessous, note suivante.)

De tous les cours d'eau de la Judée, le Jourdain est le seul qui mérite le nom de fleuve; les autres ne sont que des ruisseaux ou torrens, et mériteraient le nom de rivières de pierres, que donnent à quelques-unes de leurs précaires et faibles rivières les habitans de l'Italie nord-est. Son cours ne passe pas cinquante lieues. Sa largeur aux environs de l'embouchure, et au mois de mars (époque à laquelle ses eaux sont le plus enflées), n'est que de soixante pas (MAUNDRELL, *A Journey of Alep*, etc., p. 138).

V. P.

CHAP. XV, page 60, ligne 1.

Asphaltite. Le lac Asphaltite ou mer Morte a été de tout temps célèbre par l'amertume et la pesanteur de ses eaux, les énormes masses bitumineuses qui flottent à sa surface, les vapeurs malsaines qui s'en exhalent, l'absence de tout être vivant, sauf l'homme autour de ses rives ou sous ses flots, et enfin par les révolutions physiques dont, d'après Moïse, le bassin qu'elle occupe aurait été le théâtre. Sur tous ces points, on peut consulter

les *Annales des Voyages*, tom. XIII, *Mém. sur la mer Morte*, d'après Busching. Nous nous contenterons d'insérer ici quelques résultats.

Deux arides et âpres chaînes de montagnes enferment cette mer à l'est et à l'ouest.

Son bassin, tracé sur une ligne longitudinale du sud au nord, est creusé probablement dans des terres argileuses, mêlées de couches de bitume et de sel gemme. Déjà imprégnées de ces substances, les eaux qui recouvrent cet enfoncement se chargent encore d'acide muriatique et d'acide sulfurique. Selon Gordon (*Bibl. Britann.*), elles tiennent en dissolution une quantité de sulfate de chaux et de muriate de chaux, de soude, de magnésie égale au quart de leur poids.

De là une pesanteur spécifique énorme, si on la compare à celle de l'eau douce distillée.

Beaucoup de substances assez pesantes pour s'enfoncer dans les eaux ordinaires surnagent donc sur celles-ci. Il a été facile à un peuple enthousiaste et crédule d'exagérer ces faits et d'en conclure ce que l'on dirait d'une mer de plomb ou d'or en fusion, qu'homme, bœuf, chameau pouvaient marcher sur ces flots sans enfoncer au-delà de la cheville, que tout vaisseau pouvait y être battu par la tempête sans être submergé.

Plusieurs modernes cependant ont expliqué autrement l'opinion répandue chez les anciens à ce sujet. L'asphalte flottant sur les eaux, et à l'abondance duquel la mer a dû son nom, se présentant en masses plus ou moins volumineuses, était désigné par les Nabathéens qui venaient le recueillir, par les sobriquets de *taureaux* ou de *veaux* (DIOD., II, 48). Les plus grosses (quelques-unes avaient jusqu'à deux et même trois plethres de superficie 19,00[illegible]734 et 28,507101 ares : Cf. DIOD., XIX, 108) pouvaient dans ce langage burlesque et significatif, s'appeler *chameaux*, d'autant plus que nul animal n'était plus familier que celui-ci à un peuple de nomades. Ce bitume, peut-être d'une autre nature que celui de la Syrie proprement dite, était regardé comme d'une qualité bien supérieure par les anciens. On le recherchait avidement en Égypte pour les embaumemens, et les avantages commerciaux qui résultaient naturellement de la possession du

du lac furent le mobile principal de la guerre opiniâtre que les Nabathéens ne cessèrent de faire aux rois de Syrie.

D'après la plupart des témoignages, aucun oiseau ne voltige sur la surface de ce lac d'où s'exhalent de temps à autre des vapeurs empestées, et qui aurait mérité tout aussi bien que le fameux marais d'Italie le nom d'Ἄορνος ou Averne. Il paraîtrait même que nul mollusque, nul poisson ne vit dans ses eaux (GALIEN, *des Sympt.*, IV, 19; S. JÉROME, *Comm. sur Ézéchiel*). Peut-être n'y a-t-il qu'une différence imperceptible entre leur densité et celle du corps des poissons : peut-être aussi l'eau qui passerait dans la branchie n'est-elle point propre à la respiration.

Tout le monde sait comment la Genèse raconte l'apparition de la mer Morte sur l'emplacement où étaient les cinq villes de Gomorrhe, Sodome, Zéboïm, Adama et Zoar, qui furent consumées par le feu du ciel, puis submergées sous le lac. On expliquerait ce phénomène en supposant que la vallée fertile qui en fut le théâtre était en partie composée de couches de bitumes, en partie suspendue au dessus d'un amas d'eaux souterraines : les villes mêmes peut-être étaient construites en pierres bitumineuses : la foudre mit le feu à toutes ces matières combustibles ; les terres s'affaissèrent, et le pays ravagé par la flamme acheva d'être anéanti par les eaux.

La mesure de Pline est trop forte et doit être réduite de moitié. (Cf. JOSÈPHE, *G. des Juifs*, V, 5; DIOD., II, 48.) V. P.

CHAP. XV, page 60, ligne 5.

Arabia Nomadum. Le pays des Arabes Scénites (Σκηνῖται), ainsi nommés de ce qu'ils vivaient dans le désert sous des tentes de peau. Ces peuplades sont en partie identiques aux célèbres Sarraceni ou Sarrasins.

Machærus, gén. *untis*, Μαχαιροῦς d'Ét. de Byz. et de Josèphe (*Antiq. jud.*, XVIII, n. 7), en français Machéronte et aujourd'hui Maserah. Elle était à peu de distance de la mer Morte, mais à l'est et non au sud, comme le dit Pline. *Voyez* Josèphe (*ib.*, III, n. 2), qui en fait la limite méridionale de la Pérée. Détruite par le Romain Gabinius (JOSÈPHE, *ib.*, XIII, n. 23, XVIII, n. 6, XIV, n. 10; *G. des*

Juifs, VII, 25), elle ne fut plus qu'un misérable village. Ptolémée et Eusèbe ne la nomment même pas.

Callirrhoé. En effet ce nom, en grec Καλλιῤῥόη (Jos., *Ant. jud.*, XVII, n° 4; Ptol., liv. V, n° 16), signifie Belles-Eaux ou Eau-Bonne. Il paraît que la célébrité de cette source thermale déclina sous les Romains. Du reste la Judée en avait plusieurs, parmi lesquelles les plus renommées étaient celles d'Amartha, près de Gadara, et les bains dans le voisinage de Tibériade.

Ab occid. littora Esseni fugiunt, usque qua nocent. Les trois derniers mots de cette phrase n'ont rapport qu'aux exhalaisons pestilentielles du lac. Les Esséniens s'en tenaient à quelque distance uniquement pour ne pas y être exposés. Saumaise s'est sans doute trompé en donnant pour cause à cet éloignement la crainte d'être troublés dans leur solitude par des agens de commerce.

Engadda, Ἔγγαδα de Ptolémée et d'Ét. de Byzance, Ἐγγαδί d'Eusèbe, Ἐγγαδδὶ de Josèphe (*G. des Juifs*, liv. V, n. 9), Thazezon-Thamar des anciens Israélites (*Paralip.*, liv. I, ch. 20, v. 2; S. Jérome, *sur Ezéchiel*, chap. 4), sur les bords de la mer Morte, à l'endroit où l'on commençait à ne plus distinguer les eaux du Jourdain de celles de la mer Morte. On y cultivait le palmier et le baumier (*opobalsamum*). Elle fut détruite dans le siècle suivant (Cf. Solin, n. 35, page 65, édit. Saum.). Dupinet cependant traduit par le nom de *città delle Palme;* mais on ne sait sur quel fondement.

Masada (Solin, *ib.*, et Martian., VI, page 219) ou Massada, chez Josèphe Μασάδα (*G. des Juifs*, V, n. 3; *Antiq. jud.*, XIV, n° 26), chez Strabon Μοασάδα. Probablement à l'ouest de la mer Morte et sur le chemin de ce grand lac à Jérusalem (οὐ πόῤῥω Ἱεροσολύμων : Jos., *G. des Juifs*, V, 3). V. P.

Chap. XVI, page 60, ligne 23.

Decapolitana regio. Décapole : c'est-à-dire en grec Dix-Villes. Ces dénominations de Tripolis, Tétrapole, Pentapole, Hexapole, Décapole se rencontrent fréquemment dans la géographie ancienne. Mais il arriva souvent qu'elles ne se trouvaient plus justes au bout de quelque temps, soit par la destruction d'une

des villes primitives ou par la fondation d'une ville nouvelle, soit par des augmentations et des diminutions de territoire. C'est ainsi qu'en Angleterre on donne le nom de Cinque-Ports non pas à cinq, mais à huit ports jouissant de grands privilèges (Douvres, Sandwich, Hastings, Hythe, Romney, Winchelsea, Rye, Seaford). Cette particularité explique aisément comment il peut se faire que les auteurs varient sur le nom des dix villes de la Décapole. En effet, après les huit suivantes, Scythopolis, Hippos, Gadara, Dion, Pella, Gerasa, Philadelphia, Canatha, que tous mentionnent également, Ptolémée nomme Capitolias et Gadora, tandis que Pline ajoute Raphana et Damas. L'origine grecque du nom de Décapole prouve assez que cette circonscription de la Syrie est postérieure à l'avènement des Séleucides au trône d'Antioche.

Le pays que Pline place hors de la Judée (*voyez* la fin du chapitre précédent et conférez le commencement de celui-ci) avait jadis appartenu aux rois hébreux, mais du temps de David et de Salomon. Il passa ensuite aux rois d'Israël qui, probablement, né surent en garder qu'une partie, et qui enfin le perdirent tout entier avec leurs états purement juifs lors de la destruction de Samarie. Revenus de la captivité de Babylone, les dix tribus et les Hiérosolymites songèrent plus à réorganiser et à conserver leur pays qu'à faire des conquêtes au dehors. Aussi voyons-nous les diverses villes de la Décapole les unes reprendre leur indépendance, les autres se perdre dans les immenses monarchies médo-persane et syro-macédonienne qui se succédèrent alors dans l'Asie occidentale. Dans la suite les Romains s'en emparèrent. Auguste en donna une partie à Hérode, des mains duquel elles passèrent à ses descendans et à ses successeurs. Il paraît que, sous ces derniers princes, les villes de la Décapole désiraient ardemment redevenir les sujettes immédiates des Romains, ce qui ne tarda pas à avoir lieu.

Damascus, dans la Bible Dammesek et Darmesek, en grec *Δαμασκός*, aujourd'hui Damaclik et quelquefois El-Cham, Cham-el-Demechi, célèbre dès le temps de Salomon (car les traditions qui la font remonter à celui d'Abraham ne sont peut-être que des contes inventés à plaisir) et chef-lieu d'un royaume qui

causa souvent de graves inquiétudes aux princes d'Israël et de Juda (Cf. *Rois,* liv. I, chap. II, n. 23; STRABON, liv. XVI; ARRIEN, *Expédit. d'Alexand.,* liv. II, n. II, etc.). Tout le monde sait combien, dans le moyen âge, elle fut célèbre par l'excellente trempe de ses lames de sabre, encore très-estimées de nos jours, quoiqu'on ait perdu le secret de ces lames flexibles qui se pliaient jusqu'à la poignée et qui cependant coupaient les corps les plus durs. C'est à Dioclétien qu'elle dut ce genre d'industrie qui lui a donné et qui lui conserve un si haut rang parmi les villes de l'Orient. Voyez *Notitia imp. dignit.;* MALALA, *Chroniq.* XI, pag. 132. — Le pays voisin de Damas s'appelait de son nom Damascène. Damas fut long-temps considérée comme capitale, non-seulement de ce territoire, mais encore de la Célésyrie tout entière. Lors de l'organisation de l'empire sous Trajan, il paraît qu'elle céda le pas à Héliopolis, proclamée chef-lieu officiel de la Phœnicia Libanica. Mais la puissante protection de Dioclétien et la prospérité toujours croissante de ses manufactures lui rendirent le titre de ville principale, et, dans les *Actes du concile de Chalcédoine* (p. 676, édit. Wesseling), on lit τῆς μητροπόλεως Δαμασκοῦ. Hardouin cite aussi une médaille de Volusien, petit module, avec cette inscription : COL. DAMAS. METR. Le Chrysorrhoas de Damas est le Daradi, extrêmement petite rivière qui, selon le témoignage de Strabon (liv. XVI : ὁ μὲν Χρυσοῤῥόας ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς Δαμασκηνων πόλεως καὶ χώρας εἰς τὰς ὀχετείας ἀναλίσκεται), se ramifie en trois ruisseaux principaux qui répandent la fertilité et la fraîcheur dans la contrée. Aussi les environs de la ville présentent-ils en toute saison une longue série de jardins verdoyans et de maisons de campagne. Chaque grande maison à Damas possède un ou plusieurs jets d'eau qui jouent dans de magnifiques bassins (MAUNDRELL, *Journ. from Aleppo to Jer.*, p. 125, éd. 6e). Selon Aboulféda (*Tabl. syr.*, p. 100), le Gutha ou vallée de Damas, est un des quatre paradis terrestres, et même le premier des quatre. Le mot de Chrysorrhoas (χρυσός, or; ῥέω, couler) indiquerait que cette rivière roulait jadis des paillettes d'or.

Philadelphia, Φιλαδέλφια des Grecs, Rabbath des Ammonéens (ses plus anciens habitans connus) et des Juifs (JOSÈPHE, *Guer. des Juifs,* liv. III, n. 4), Rabathamana de Polybe (V, 71); Am-

mana d'Etienne de Byzance, aujourd'hui Amman (D'ANVILLE). Avant de recevoir de Ptolémée Philadelphe (ÉTIENNE DE BYZ.) le nom de Philadelphie, elle avait déjà quitté celui de Rabbath ou Rabbath-Ammon (dont Ammana et Rabathamana ne sont que des déformations) pour celui d'Astarté (ÉT. DE BYZ.). Le pays circonvoisin, que l'on peut considérer comme de l'Arabie, et qui, en effet, s'appela Arabie philadelphienne (Ἀραβία τῆς Φιλαδελφίας, S. EPIPH., *Anaceph.*, p. 145) appartient réellement à la Célésyrie (d'où la médaille rapportée par Hardouin ΦΙΛΑΔΕΛΦΕΩΝ·ΚΟΙΛ. ΣΥΡ.; c'est-à-dire κοιλῆς Συρίας) et fit, sous les Romains, partie intégrante de la Pérée (JOS., *Guerre des Juifs*, III, 2).

Raphanam. Ῥαφαναῖαι de Josèphe (*Guerre des Juifs*, VII, 19), Ῥαφανέαι d'Étienne de Byzance et d'Hiérocl. (*Itin.*, page 712, éd. Wessel.), d'où les adjectifs Ῥαφανεῶται et *Raphanensis :* à trente-trois mille d'Apamée : probablement celle dont Aboulféda mentionne les ruines sous le nom de Rafaniat (*Tabl. syr.*, pag. 107), dans le voisinage de Barin. Guillaume de Tyr (*Gesta Dei p. Fr.*, pag. 845) la cite comme prise en 1125 par le comte de Tripoli.

Scythopolis, la plus grande ville de la Décapole si l'on n'y comprend pas Damas, était sur les deux rives du Jourdain, à l'instant où il sort du lac de Génésareth, et à six cents stades de Jérusalem, cent vingt de Tibériade, vingt-un milles de Neapolis, seize de Gadara (Cf. *Macchab.*, liv. II, chap. 12, v. 29; JOSÈPHE, sa *Vie; Itin. Hieros.*, pag. 587; *Itin. d'Anton.*, page 197). Primitivement appelée Betchéan et Bethsan, elle reçut dans le moyen âge le nom de Baïzan qu'elle porte encore aujourd'hui. Celui de Scythopolis ou Σκυθῶν πόλις indique une colonie de Scythes, et rien n'est plus facile que d'expliquer ce fait quand on pense que cette grande famille de barbares s'était, vers les septième, huitième et neuvième siècles avant Jésus-Christ, avancée au sud jusque vers les frontières de l'Égypte (*Voyez* HÉRODOTE et le SYNC. *Chron.*, p. 214). Il est donc aussi inutile que contraire à la vraisemblance de voir dans ce mot si régulièrement hellénique de Scythopolis une corruption du nom indigène Succoth, ou même, comme le veulent quelques-uns, du nom Bethsan. Selon Mannert (tome VI, 1re part., n. 299), les prophéties menaçantes

d'Ezéchiel sur Magog (*Ezech.*, chap. 29) s'appliqueraient peut-être avec raison aux habitans de Scythopolis que l'on sait avoir été livrés à l'idolâtrie (*Macchab.*, liv. II, chap. 12, n. 29). Il est clair, du reste, que ce n'est pas à Bacchus qu'il faut attribuer la colonie scythe.

Gadara. Γάδαρα d'Étienne de Byzance et de Ptolémée (liv. v, n. 15), Gaddara selon Daléchamp, aujourd'hui Kedar (d'où Cédar), à seize milles de Tibériade et de Scythopolis (Voyez *Itin. d'Ant.* et *Table de Peutinger*), s'appela aussi quelque temps Antiochie et Séleucie, à ce qu'assure Étienne de Byzance. L'Heromax ou Hieromax qui la baignait n'est qu'un misérable torrent nommé Iarmoch dans la Bible, et aujourd'hui Iermouk. On a dit aussi par dépravation Jaromas.

Hippon. *Voyez* ci-dessus. Hippon Dion sans virgule, ou Hippodun d'un seul mot, est évidemment une mauvaise leçon.

Dion. Δῖον. Ptolémée (liv. v, n° 150. Cf. Ét. de Byz. et Reland, *Palæst.*, pag. 737) qui cite une épigramme grecque sur l'eau de Dium. Dans des temps postérieurs, Dium fut comprise dans l'Arabie romaine.

Pella. Primitivement Butis, Βοῦτις (Et. de Byz.), à deux milles au sud de Dium, et cinq milles géographiques sud-est de Scythopolis. Totalement inconnue du reste, sauf par la circonstance que mentionne Pline et par un mot de Josèphe (*Guerre des Juifs*, liv. III, n. 2).

Galasam. Nom défiguré à ce qu'il paraît d'après un passage de Josèphe. (Voyez *Guerre des Juifs*, II, 19, Φιλαδέλφειαν τε καὶ Γέρασαν, etc.) Il ne faut pas cependant introduire le mot *Gerasam* dans le texte de Pline, qui a pu écrire d'après des notes inexactes. Daléchamp, en proposant de substituer Gadaram, a commis une faute des plus graves, puisque nous venons déjà de rencontrer une ville de ce nom, et que, de manière ou d'autre, Pline aurait signalé l'homonymie. Peut-être la Gadara dont parle Ptolémée comme d'une ville de la Décapole (*Voyez* le commencement de la note) serait-elle le vrai nom écrit par Pline. Mais ceci n'est encore qu'une conjecture. Quoi qu'il en soit, d'Anville a placé sur sa carte la ville de Gerasa beaucoup trop vers le nord.

Canatham, Κάναθα (τὰ) de Josèphe (*Guerre des Juifs*, II, 14),

Ptolémée, Étienne de Byzance, était dans la Célésyrie et dans le voisinage de Bostra. (Cf. Jos., *Guerre des Juifs; ibid.* EUSÈBE, S. JÉROME.)

CHAP. XVI, page 62, ligne 8.

Tetrarchiæ. Le nom de Tétrarchie donné originairement, non pas comme on le dit à un quart de royaume, mais à la réunion de quatre petites souverainetés données comme fiefs par les rois de Syrie ou les empereurs romains, devint dans la suite à peu près synonyme de petit prince vassal. Ainsi Hérode, avant d'être roi de Judée, porta le titre de tétrarque de ce pays. Hérode Antipas était tétrarque de Batanée et Hérode Philippe tétrarque de Galilée. Quant à la circonscription et au nombre de ces petits états, ils variaient continuellement selon les diverses circonstances.

Trachonitide. Bornée à l'est par la contrée dite Zenodori Domus, elle s'étendait entre les montagnes de l'Arabie à Damas (Cf. STRAB., XVI; JOSÈPHE, *Antiquités juives*, V, 13; *Guerre des Juifs*, III, 18; S. JÉROME, art. *Trachonitis;* EUSÈBE, art. Κανάθα), et consistait presque entièrement en déserts de sable, en gorges âpres (τραχύς) et rocailleuses, semées de quelques vallées. Les monts eux-mêmes, selon Strabon, s'appelaient Trachones. Les habitans généralement de race arabe, mêlés de Grecs et de Syriens, n'occupaient que des bourgades, auxquelles Eusèbe joint la ville de Canatha.

Paneas. Nom commun à une ville et à une province. Il est évident que Pline pense ici à la province. La ville nommée dans le moyen âge Banias et Bélinas porta aussi les noms de Cæsarea, ou, pour la distinguer des nombreuses cités homonymes que possédait l'empire romain, Cæsarea Philippi (Hérode Philippe), d'où la dénomination actuelle de Qésarieh. Selon la plupart des auteurs, Panéas aurait été bâtie sur l'emplacement de l'ancienne ville de Dan : mais Eusèbe (*Onom.*, art. Βηθσαμαῖς) dit formellement que celle-ci avait été quatre milles plus à l'ouest, et du côté de Tyr. Près de cette ville était une montagne dite Panéenne (Cf. HARD. *Not.*, et EUSÈBE, *Hist. ecclés.*, VII, 17), d'où descendait le Jourdain. *Voyez* ci-dessus, page 252.

Abila, pour Abilène, petit district dont le chef-lieu était

Abila, Ἄβιλα, de Ptolémée, Ἄβελλα de Josèphe, aujourd'hui Bellinas. Elle avait appartenu au tétrarque Lysanias, d'où la dénomination fréquente d'Ἀβιλήνη Λυσανίου ou Λυσανίου βασίλεια (Voy. S. LUC, évang., III, etc.); il ne faut pas la confondre avec deux autres Abila : l'une l'Ἀβίλη de Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. IV, n. 7), à dix-huit milles de Damas (*Itin. d'Ant.*), et l'autre en Pérée.

Arca, Ἄρκα (τά), ensuite Ἀρκάς, dans Josèphe Ἄρκη, très-probablement sur la petite rivière d'Arca, que l'on rencontre à un mille au nord de l'Éleuthère (Cf. POCOCKE, II, 299; MAUNDRELL, *a Journey from Al.*, p. 40). Le nom d'Arki ou Aracka, qui figure dans les listes généalogiques des peuples de Chanaan, n'est probablement qu'une transfiguration légère d'Arca. Dans ce cas, cette ville aurait eu à se glorifier d'une très-haute antiquité. Elle appartenait à la Phénicie. Les Romains la concédèrent à Hérode Agrippa. Alexandre-Sévère y naquit et lui donna le nom de Césarée. (Hist. Aug., *Vie d'Alexandre-Sévère*, I; AUREL. VICT., *Vie d'Alex.*, chap. 13.) Nous le retrouvons dans Aboulféda (*Tab. syr.*, éd. Kœler, pag. 113) sous le nom d'Aarkat, et dans les historiens des Croisades, sous ceux d'Arka ou d'Archar.

Ampeloessa, contrée couverte de vignes, ainsi que l'indique son nom grec, et où rien n'oblige à croire qu'il y avait des villes. C'est donc à tort qu'Hardouin y soupçonne le surnom de la ville d'Area qui précède, ou de celle de Gabe qui suit.

Gabe. Γάβα de Josèphe (*Guerre des Juifs*, II, 19); Γάββα d'Étienne de Byzance. Pline lui-même (liv. XII, n° 41) dit Gabba; Γαβατὼν d'Eusèbe (*Onomast.*); au pied du Carmel, entre Ptolémaïs et Césarée (Panéas) et à seize milles de celle-ci (JOSÈPHE, *Guerre des Juifs*, III, 2) : avait appartenu à la tribu de Zabulon, puis, par conséquent, à la Basse-Galilée. Dâléch. et toutes les anciennes éditions portent Gabala. Mais Gabala (*Voyez* ci-dessus) est une ville toute différente. Il ne reste plus de traces de Gabe. Au reste, on peut, à la simple inspection d'un dictionnaire géographique de l'Écriture-Sainte, apercevoir combien cette syllabe *gab* était fréquente au commencement des noms de villes, puisqu'outre Gabe et Gabala, nous y voyons encore figurer Gabaa, Gabath, Gabaon, Gabatha et Gabbula. V. P.

CHAP. XVII, page 62, ligne 13. *Hinc redeundum.... mons incipit.*

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNE.	SYNONYMIES ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
Crocodilon oppidum.	Κροκοδείλων πόλις (STRAB., XVI). — Κροκοδειλόπολις? et par conséq. *Crocodilopolis* (Cf. 1° la Crocodil. d'Heptanom., *Medinet Faioum*; et la Crocodil. de Tébaïde, *Souhhadje*; 2°. le mode de formation grecque de tous ces noms : Lycon, Lycon polis ou Lycopolis, ἡ Λυκοῦς πόλις, ἡ Λυκοῦς, Λυκόπολις, etc.). — Nom syrien ignoré, dont certainement ἡ Κροκοδείλων et Κροκοδείλων πόλις n'est qu'une traduction. Cf. avec l'article suivant, *Crocodilon flumen*.	Détruit dès le temps de Pline.	Au sud de Césarée Panéas, et très-probabl. sur le fleuve ci-dessous.
Crocodilon flumen.	Χερσέας ποταμός de PTOL., liv. V, n°. 15; car, 1°. Ptolémée ne cite point de Crocodilon flumen; 2°. On peut soupçonner identité entre un mot syriaque analogue à Χέρσος ou Χερσης et l'égyptien Χάμσης, Χάμψης, nom du plus redouté et du plus féroce des crocodiles, si heureusement distingué, par M. de Blainville, du soucho, qui semble moins à craindre, et qui indubitablement fut l'objet des adorations égyptiennes. — Poinsinet a aussi entrevu la probabilité d'une synonymie; mais, suivant son usage, il la fonde sur une étymologie intempestive. Χερσέας, à l'entendre, viendrait du grec Χερσόω, ravager!! *N. B.* Quelques anciens parlent d'un lac des Crocodiles qui, probablement, n'était qu'une lagune formée à peu de distance de l'embou-	*Koradché?* comme la côte voisine, décrite par Pococke (*Voy.* II°. partie, p. 85).	Limite de la Phénicie et de la Syrie proprement dite?

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNES.	SYNONYMIES ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
	choure par la rivière, qui roulait une masse d'eaux assez considérable pour que Ptolémée dise Χερσίου ποταμοῦ ἐκβολαί, et non ἐκβολή.		
Dorum.	*Dor*, avant la conquête du pays de Chanaan par les Israélites (Josué, XVII, 11; Juges, I, 38). — *Dorum*, Δῶρος (Scylax); — *Dora*, Δώρα (Macchab., I, XV, 11, 25; Ét. de Byz.). Cette terminaison féminine fut la seule en vogue après que la ville, détruite une première fois, eut été relevée par le Romain Gabinius.	Tortura.	Limite de la demi-tribu occidentale de Manassé et de la tribu d'Aser, appartenant à la première, à deux milles au nord du fleuve précédent.
Sycaminum.	Συκάμινα (τά) de Strab. et de l'*Itin. d'Ant.*; Συκάμινον de Ptol. — *Hepha* (dans la langue indigène; Eusèb., *On.*, art. Ἰαφέθ, dont probablement συκάμινα et συκάμινον (rad. συκ.... figue) n'étaient que des traductions grecques. — (*Voyez* ci-dessus *Iebba*.)	Atlik, d'Anv.?? — Keufah.	A 15 milles de Ptolémaïs (*Itin. Hierosolim.* L'*Itinér. d'Anton.* dit 24, mais par une faute de copistes, qui ont transcrit XXIV pour XIV, presque identique à 15.
Carmelum promontorium.	Κάρμηλος, Strab., Josèphe, etc. *N. B.* Ce cap n'est autre chose que la saillie la plus occidentale de la petite chaîne du Carmel ou Carmène, qui, resserré entre la mer à l'O., et le Cison à l'E., s'étend de Césarée au S., à la baie d'Acre au N. La plus grande hauteur est de cinq cents toises au dessus de la mer.	Sans nom; pourrait s'appeler Raz-el-Carmel? — *Cabo Bianco*, c.-à-d. cap Blanc (Ortelius, mais à tort. *Voyez* ci-dessous *Prom. Album*).	Par 32° 39. 20. longitud. E., 32°. 51. 10. lat. N.
Carmelum (in monte oppidum eodem nomine)?	Κάρμηλα de Josèphe (*Géogr. des Juifs*, III, 2), corrigé par Hardouin. Voy. *Comment. de Pline*, h. l. — Ecbatana (synonymie donnée par Pline même); Ἐκβάτανα et Ἀγβάτανα d'Ét. de Byz. *N. B.* Cette Ecbatane, parfaitement distincte de la cé-	Caïffa (autrement Haïffa).	Probabl. à mi-côte et sur le penchant occidental.

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNES.	SYNONYMIES ACTUELLES.	POSITIONS OU DISTANCES.
	lèbre résidence d'été des grands-rois, est parfaitement connue, ne fût-ce que par l'anecdote relative à la mort de Cambyse. Selon Hérodote (II, 64), des mages avaient prédit à ce prince qu'il mourrait à Ecbatane : sur quoi le prince se promit de ne jamais rentrer dans cette ville ; mais en revenant de son expédition de Syrie, il se blessa imprudemment avec son épée, et apprit avant sa mort que l'endroit où il se trouvait se nommait Ecbatane. Mannert élève des doutes (*Géogr. des Gr. et R.*, tom. VI, prem. part., p. 303 et 304) sur le passage de Cambyse au Carmel, et demande ce qu'il allait y faire ; puis il cherche à placer la mort de Cambyse en Batanée, à Bathura, autrement (JOSÈPHE, *Antiq. jud.*, XVII, 2) Ecbatane. Il serait plus sage de douter de la vérité de l'historiette, inspirée sans doute par l'identité de nom entre la capitale de la Médie et une petite ville de Syrie. Quant à cette question, qu'allait faire Cambyse sur le Carmel, nous y répondrons par celle-ci : Qu'allaient y faire ceux qui y adoraient un Dieu inconnu ? Qu'y vint faire Saül après la défaite des Amalécites ? Qu'y venait faire Vespasien lorsqu'il empiéta sur la prérogative divine, et se mêla de faire des miracles ? (*Voyez* TACITE, *Histoires*, liv. III.) ?		
Getta.	Γίττα de POLYBE (du livre XVI) ? *N. B.* Ne doit pas être confondu avec Gith ou Geth.	?? Merala (DUPINET) ?	? Encore sur la baie d'Acre ?

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIE ANCIENNE.	SYNONYMIE ACTUELLE.	POSITIONS ou DISTANCES.
Iebba.	Corruption de *Hepha*, véritable nom de Sycaminum, et, par conséquent, double emploi (*Voyez* MANNERT, *Geogr. der Gr. und R.*, t. VI, prem. part., p. 354).	Keufah? *Voyez* ci-dessus Debazzeth (DUPINET)!!	*Voyez* à Sycaminum.
Bélus.	Βῆλος d'ET. DE B. (art. Ἀκη); Βήλεος de JOSÈPHE (liv. II, 9, de la *Guerre des Juifs*). — *Pagida* (synonymie indiquée par Pline), ou, selon quelques manusc. (les *Reg.*, 1, 2; *Colb.*, 1, 2; *Paris.*, *Chiffl.* de HARDOUIN). *Pacida* (ἀπὸ τῶν πηγῶν, disent quelques étymologistes!!!). *N. B.* *Voyez*, pour le *Bélus*, les notes du livre XXXVI, n°. 65, où l'on parle du sable que les Sidoniens ramassaient sur ses bords, et qui servait à la confection du verre.	*Nahr-Abou.*	A 250 milles de Ptolémaïs. Embouchure dans la baie d'Acre, à l'extrémité nord-est. Cours, à peine un mille. (On peut passer à gué son embouchure.)
Cendevias palus.	*Centebria* (manuscr. d'HARDOUIN)? *Candebea* (*id.*)? *Candelabra* (édit. ancienne DALECH.). *N. B.* Le nom que donne Pline est probablement le véritable. Josèphe (*Ant. jud.*, XIII, 13; XXXVI, 65) parle d'un lieutenant d'Antiochus nommé Cendébée (Κενδεβαῖος), c'est-à-dire, suivant la prononciation grecque, Cendévée. Or, il n'y a rien d'absurde à croire que ces noms aient quelque rapport l'un avec l'autre. Il est vrai que je ne ferais pas venir Cendevias de Cendevæus, mais plutôt Cendevæus de Cendevias, vu que cette désinence en αῖος (exemple, dans Ἀθηναῖος, Ῥωμαῖος, Θηβαῖος, Σμυρναῖος) indique un homme de tel ou tel pays. Cendévée aurait été des environs du lac Cendevias ou	Inconnu.	Du bas du Carmel. Un ruisseau d'un mille de cours serait d'une extraordinaire rapidité, s'il descendait seulement du flanc de la montagne.

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNE.	SYNONYMIES ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
	de quelque bourgade de Cendeva, située sur ses bords.		
Ptolémaïs.	*Ako* ou *Akko* dans la langue indigène. — *Acé*, Ἀκὴ des Grecs (STRAB., XVI; ET. DE BYZ., art. Πτολεμαΐς), qui n'ont point manqué d'y lier un de leurs contes mythologiques (*Voyez* HARPOCRATE, art. Ἀκὴ, d'après DÉMÉTRIUS; Cf. le Grand-Etymol., art. Ἀκὴ). — *Ptolémaïda* (*Itin. d'Ant.; Itin. Hieros.*). *N. B.* Ne pas croire à l'étymologie de Démétrius, qui veut que la citadelle seulement ait eu le nom d'Ἀκὴ.	*Akka* en arabe, Acre ou Saint-Jean-d'Acre; dans les livres et les cartes européennes.	A 27 lieues N.-N.-O. de Jérusalem, 8 S. de Tyr; par 32° 46. 5. long. E., 32° 54. 35. lat. N.; dans une grande plaine dite en grec Μέγα Πέδιον. *V.* ci-dessus, p.
Ecdippa.	Ἐκδίππα de PTOL. (V, 15; Ἐκδίππος de JOSÈPHE (*G. des Juifs*, I, 11). — *Akzib* ou *Achzib* dans l'idiome national (JOSUÉ, XIX, 29; ST.-JERÔME, art. *Akzib*); Cf. le nom actuel.	Ruines de Zib. (POCOCKE, *A Descr. of Palæst.*; MAUNDRELL, *Voyez* p. 83).	A 8 (*Itin. Hieros.*) ou 9 (S. JERÔME) milles de Ptolémaïs, au nord du Μέγα Πέδιον, et près de la mer.
Promontorium Album.	Peut-être aussi *Candidum*. — En grec, probablement, Λευκὸν Ἀκρωτήριον. *N. B.* Beaucoup de caps de ce nom se trouvent dans toutes les géographies; ce qui se conçoit aisément, puisqu'il n'indique qu'un des aspects physiques sous lesquels les promontoires peuvent de loin s'offrir aux navigateurs. Nous connaissons, de compte fait, au moins douze caps Blancs, ou Cabi Bianchi, ou Capos Blancos, célèbres; outre celui qui termine la baie d'Acre. Nous indiquerons ici la position des principaux: 1°. Côte de l'empire de Maroc; 2°. Côte du royaume de Tunis;	Cap Blanc, Cabo Bianco, C. Branco, etc.	Termine la baie de St.-Jean-d'Acre. Extrémité occidentale de la chaîne antilibanique.

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES — ANCIENNE.	SYNONYMIES — ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
	3°. Côte de Sahara ; 4°. Côte de Sicile, province de Messine ; 5°. Côte de Corfou, extrémité sud-est ; 6°. Côte de Chypre, sud-ouest ; 7°. Côte d'Anatolie, vis-à-vis de Chio ; 8°. Côte est de Patagonie ; 9°. Côte du Guatimala ; 10°. Côte du Pérou, au sud du golfe Guaïaguil ; 11°. Côte de la Nouvelle-Albion ; 12°. Côte occidentale de l'île de Magindanao.		
Tyrus.	Τυρός ; — *Sor* (THEODORET, *S. Ezéch.*, 26) dans la langue indigène ; *Tsor* (צור) des écrivains hébreux ; *Sar*, *Sara*, *Sarra*, selon les Romains, qui venaient y faire le commerce (de là l'adj. *Sarranus*, synonyme de *Tyrius*). *N. B.* Universellement connue : première ville de la Phénicie, et par conséquent du monde occidental, pour le commerce dans les 9e., 8e. et 7e. siècles avant J.-C. ; subjuguée par Nabuchadnésar II, roi de Babylone (*Voyez* Positions et Dist.) ; ne se releva jamais complètement du coup que la ruine de sa liberté porta à son industrie et à sa richesse. Cf MANNERT, *Geogr. der Gr. und R.*, t. VI, partie 1re., pag. 361-369; MAUNDRELL, *A. Journ.* ; POCOCKE ;	Sour.	Se disting. en deux villes : 1°. la vraie Tyr, l'anc. Tyr, ἡ πάλαι Τυρός, sur la côte ; 2°. la Tyr vulg. ou insulaire, Nouvelle-Tyr, bâtie, dans une petite île extrêmement voisine, par ceux qui ne voulurent reconnaître que nominalem. la puissance de Nabuchadnésar : c'est celle-ci qui fut subjuguée par Alexandre. « La mer, qui ordinairement détruit les ouvrages de l'homme, a non-seulement respecté, mais agrandi, et changé en un isthme solide le môle par lequel Alexandre joignit l'île de Tyrus au continent. » (MALTE-BRUN, *Précis*, l. L, tom. III, p. 135.)

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNES.	SYNONYMIES ACTUELLES.	POSITIONS OU DISTANCES.
Sarepta.	Σαρέφθα, JOSÈPHE (*A. Juiv.*, VIII, 7); ST PAUL (*Epître aux Romains*) écrit, comme Pline, *Sarepta*. — *Zarpath* du premier livre *des Rois*, XVII, 9. — *Sara* dans SCYLAX, probablem. par faute des copistes. *N. B.* Célèbre par ses vins. *Voyez* AL DE TRAL., I, 13; SID. APOLL., *Carm.*, XVII; FULGENCE, *Mythol.*, II.	Sarfand (D'ANVILLE).	A mi-chemin de Tyr et de
Ornithon.	Ἡ Ὀρνίθων? — Ὀρνίθων πόλις (STRAB., liv. XVI), c'est-à-dire, Ville des Oiseaux (ou Ville des Poules?). *N. B.* Insignifiante et ignorée. — Pourrait cependant donner lieu à quelques recherches. Ἡ Ὀρνίθων n'aurait-elle pas été un lieu célèbre pour le gibier ou la volaille?	El-Ubi (D'ANVILLE).	A 12 milles de Tyr et 12 de Sidon (STRAB., XVI).
Sidon.	Σιδών, ῶνος (ἡ); et chez Strabon et quelques auteurs, όνος. — *Tsidon* en hébreu. *N. B.* La plus ancienne des villes phéniciennes, mère de Tyr et de presque toutes les cités de la côte, ainsi que de la Thèbes Béotienne (Cadmus était fils d'Agénor, roi de Sidon). — Célèbre jusque dans le moyen âge, par ses fabriques (celles de verre tenaient le premier rang). — Aujourd'hui très-déchue, quoique principal débouché de Damas, et une des échelles du Levant. Son magnifique port est comblé. L'émir Facardin, qui redoutait la visite des bâtimens turks, a favorisé et achevé la dégradation, déjà bien avancée, de tous les beaux ports de cette côte. (*Voyez* MARITI, *Istoria di Facardino*. Livourne, 1787.)?	Saïda ou Seïd.	A 28 (*Itin. Hier.*), 29 (*Tab. de Peut.*) ou 30 (*It. d'Ant.*) milles de Béryte, et 66 de Damas. Cf. MAUNDRELL.

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNE.	SYNONYMIES ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
Libanus ... Antil...Decapol.. Palæst....	*Voyez* ci-dessus, p. 227. — La vallée intermédiaire dont il est fait mention, et qui n'est autre que la Célésyrie, est aujourd'hui occupée en grande partie par cent vingt mille Druses (descendans des Ituréens? *Voyez* Eichhorn, *Répert. de litt. bibliq. et or.*, xii, art. 4; Adler, *Mém.*, *ib.*, xv, article 8; Brunns, *Dissert.*, xvii, art. 2; Adler, *Musæum Kuficum Borgianum*. Rome, 1782; Venture, *Ann. des Voyages*, iv, 325, seqq.).	*Voyez* la note p. 227, indiquée dans la colonne collatérale.	Généralement 15 l. de la mer.
Magoras.	*Nagoras*, manuscrit Chiffl. d'Hard. (*Voyez* éd. Lem., tom. ii, p. 482); l'un et l'autre par faute des copistes — Ταμύρας, Strab., xvi; Δαμούρας, Polybe, v, 68.	Nahr-el-Damer.	Plus près de Sidon que de Béryte.
Bérytus.	Βηρυτός. — *Felix Julia*, après qu'Agrippa l'eut relevé de ses ruines et gratifié du droit de cité italique. — Jadis *Béroé*, selon Eusèbe, témoin un peu tardif (*Chroniques*). *Voyez* Maundrell, p. 73	Bærout.	A 36 milles d'Héliopolis et 18 de Byblos (Aboulf., *Tabl. syr.*, p. 94).
Leontos oppid.	Λέοντος πόλις? ou ἡ Λέοντος? Λεόντων πόλις de Scylax. p. 42; et Strab., liv. xvi — *Porphyrion* (Πορφυρεών) de l'*Itin. Hieros.*, de Procope et du Concile. (Ainsi nommée, soit de la pourpre, πορφύρα, que l'on y faisait, soit des buccins, pourpres ou murex que l'on pêchait sur la côte.		Sur le fleuve Léon ou Léonte (*voyez* l'art. suivant), et probablem. à son embouch. (*Voyez* Synonymie anc.).
Flumen Lycos.	Λύκος, très-probablement le Λέων ou Λέοντος de Ptolém	Nahr-el-Keb, c.-à-d. le fleuve du Chien.	Au sud de Byblos (Strab., xvi) et au nord de Béryte, mais plus près de celle-ci.
Palæ Byblos.	C'est-à-dire la vieille Byblos. ἡ πάλαι Βύβλος ou Παλαιό-		

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNE.	SYNONYMIES ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
	βυβλος (Ptol.); Alcobile dans l'*Itin. Hierosol.*		
Adonis.	Ἄδωνις. *N. B.* Le héros de ce nom était particulièrement honoré à Byblos. Le nom du fleuve venait de ce qu'à certaines époques de l'année il roulait à la mer des flots rouges que l'on prétendait être le sang d'Adonis, blessé par un sanglier (*Voyez* Lucien, *Déess. syr.*). Pococke, qui a été dix fois témoin du phénomène après de grosses pluies subites, l'explique fort naturellement par la couleur rouge qu'ont en cet endroit les terrains du Liban, dont l'Adonis emporte des parcelles dans ses flots.	Ibrahim-Bacha.	A une lieue de Byblos.
Byblos.	Βύβλος et non Βίβλος (comme dans Zosime et quelques autres). — *Zebelet* (Ζεβελίτ), Phocas, i, 5. — *Djobéil* (Aboulfeda, *Tab. S.*). — *Gibl*, *Tibel* ou *Tibil* chez les Hébreux? Les Gibelins, qui fournissaient à Salomon des bois du Liban, auraient été alors les habitans de Vieille-Byblos.	Elbileh des indig.; Dehibilom; Djebaïl des Européens.	A 10 lieues s.-o. de Tripoli.
Botrys.	Βότρυς d'Et. de B.; Polyb., v, 68; Strab., liv. xvi; Botrus, *Tab. de Peut.* — Τῆρος de Scylax (pag. 42; Τῆρος καὶ λιμὴν), nom probablement altéré.	Batroun.	A 12 milles au nord de Byblos (selon la *Table de Peutinger*), et sur la mer, car elle avait un fort (*Voyez* Synonymie anc.). Cf. J. Malala (t. ii, p. 229), et Pococke (p. 144), qui croit en avoir reconnu les vestiges.
Gigarta.	*Zicarda*, dans un manuscrit cité par Ortélius. — Γίγαρτον au sing., Strab., xvi; et *Notit. Eccles.*	??Nephicastron (Dupr[illegible]).	

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNE.	SYNONYMIES ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
Trieris.	Τριήρης, selon Strabon (XVI), qui en fait un fort (Χωρίον), et Ét. de Byz., qui l'érige en ville. — *Trieres* de Daniel, XI, 30; Vulgat. — *Tridis* de l'*Itin. Hierosol.*? Ainsi nommée, dit Mannert, de ce que le fort avait quelque ressemblance avec une trirème !!	Ruinée ?	A 12 milles de Tripolis (*Itin. Hier.*), qui en fait un relai de poste).
Calamos.	Κάλαμος, Strab.; Polyb., v, 68.	Callemon.	A une lieue et dem. de Tripolis.
Tripolis.	Τρίπολις, c'est-à-dire trois villes. — Elle dut avoir, dans la langue phénicienne, un autre nom. *V.* plus bas. *N. B.* Cette ville se composait de trois parties distinctes, fondées, la première par Tyr, la seconde par Sidon, la troisième par Arad, à très-peu de distance les unes des autres. Après avoir assez long-temps subsisté comme villes distinctes, quoique formant un même tout, les trois établissemens se réunirent.	Tarabolos ou Tarablis chez les Turks; Tripoli, Tripoli de Sourie chez les Européens.	A 20 mil. de Botrys, et un peu au nord du cap Théoprosopon (Θεοῦ πρόσωπον), aujourd'hui Tremseïda, s'étendait jusqu'à la côte, tandis qu'aujourd'hui un monticule de sable la sépare de la mer et du port.
Orthosia.	Ὀρθωσία, Ptol.; Ὀρθωσιάς, Strab. et *Tab. de Peut.*; Ὀρθωσίαδα, *Macchabées*, liv. I, chap. 15, v. 37; *Orthosis sacra*, Prisc., *Perieg.*, p. 389.	Tortosa (Dupinet). Poinsinet proclame l'indentité de Tortosa et Ὀρθώσια (non Ὀρθωσία, par corrupt.), vu que le τ ne vient que de l'article. Ainsi, l'on aurait dit τὰ Ὀρθώσια, autrem. Τὸρθώσια; mais Kœhler (édit. d'Aboulféda, f. 17, note) a rendu éminemment probable que Tortose représente Antarade.	A 12 milles de Tripolis, et un peu au sud de l'embouch. du fleuve suivant.

NOMS CHEZ PLINE.	SYNONYMIES ANCIENNE.	SYNONYMIES ACTUELLE.	POSITIONS OU DISTANCES.
Eleutherus flumen.	Ἐλεύθερος de STRAB., etc.; nom grec qui probablement traduisait un nom phénicien aujourd'hui inconnu. *N. B.* La moins faible des rivières côtières de ces parages. (*Voyez* Synonymie actuelle).	Vallania (DUPINET)?--Fleuve Saint (HARDOUIN)?? — Nahr-el-Qibir, c'est-à-dire le grand Fleuve.	Cours : du sud au nord, entre Simyre et Orthosie, en venant de Tripoli. Limite septentrionale de la Phénicie, selon Ptolémée.
Simyra.	Σίμυρος, ET. DE BYZ.; et Σίμυρα, génitif ων, d'où le Ταξίμυρα de Strabon, déformation du fait des copistes, pour Τὰ Σίμυρα. — *Z. m. r.* de la *Genèse*, 18 (en toutes lettres *Zemari*? *Zimri*?)? *Voyez* MICHAELIS, *Spicil.*, II, p. 49 seqq.; BUSCHING, *Géogr*, p. 307.	Sumira.	
Marathos.	Ἡ Μάραθος, STRAB.; ARRIEN, *Expédit. d'Alex.*, II, 13. Grande, riche; détruite après Alexandre, et avant la conquête de la Syrie par les Romains.	Ruines très-belles et très-vastes.	Au nord de la plaine de Marsyas. *V.* fin du tableau, *Interjac. camp.*
Arados.	*Arvad* de la *Genèse*, X, 18 (Cf. *Ezéch.*, XXVII, 8); ἡ Ἄραδος des Grecs. Très-bien décrite par Strabon, XVI.	Ruad pour l'île; la ville n'existe plus. Volney (*Voy. en Syr.*, t. II, p. 171) dit qu'il n'en reste pas même de ruin.; Shaw, Maundrell, et Pococke, assurent en avoir vu.	
Interj. camp... Bargylus.	Les plaines se nommaient, à l'ouest et du côté de la mer, ὁ Μάκρας et ἡ Μάκρα; à l'est et vers Damas, ὁ Μαρσύας —Primitivement *Djounia*, c'est-à-dire plaine.	Aujourd. sans nom.	*Voyez* Synonymie ancienne. La plaine orientale va de Laodicée au Liban.

V. P.

CHAP. XVIII, page 66, ligne 2.

Oppida: Carne...... Antiochiæ. Carné, Κάρνη d'Étienne de Byzance, qui la met en Phénicie; Κάρνος d'Artémidore, d'où Κάρανος dans Strabon (XVI), qui, au nom de cette ville, ajoute τὸ Ἐπίνειον τῆς Ἀράδου. Mannert (*G. d. Gr. u. Ræm.*, tom. VI, part. 1, p. 397), la regarde comme la même qu'Antarade, détruite aujourd'hui.

Balanéa, Βαλανέαι des éditions vulgaires de Ptolémée; Βαλαναῖαι dans celle d'Érasme; Βαλάναια (τὰ) de Strabon; *Balanea* dans l'*Itinéraire d'Antonin; Balneæ* dans la *Table de Peutinger;* aujourd'hui Banias, à vingt-quatre ou vingt-six milles d'Antarade.

Paltos, à huit milles de Balanée et à huit milles de Gabale, aujourd'hui ruines de Boldo.

Gabale, Γάβαλα de Strabon; Gavala dans la *Table de Peutinger;* Giblim dans la Bible (*Rois,* liv. I, v. 18; Cf. les Interpr.), aujourd'hui Djébéleh, petite ville très-voisine de Laodicée. C'est de là qu'on tire vulgairement le nom d'Élagabale, dieu syrien que le prince de ce nom voulut naturaliser à Rome, mais qu'ensuite Alexandre-Sévère renvoya en Syrie avec ses prêtres, ses adorateurs et sa statue conique.

Laodicea. Cinq autres villes de l'antiquité ont aussi porté ce nom, et même une d'entre elles était aussi en Syrie. C'est la célèbre *Laodicea ad Libanum*, désignée dans Ptolémée par l'odieux surnom de *Scabiosa* (inattentivement changé dans l'édition d'Érasme en *Cabiosa*). Celle dont il s'agit ici était distinguée de ses homonymes par ceux de Παράλιος ou d'*Ad mare*, selon la langue dans laquelle ses habitans principaux s'exprimaient. Embellie et considérablement agrandie par Séleucus Nicator (300 ans avant J.-C.), que l'on regardait comme son fondateur, elle existait auparavant sous les noms de Leucé-Acté et de Ramêtha, qui probablement voulait dire en syriaque la même chose qu'en grec Leucé-Acté, *Blanche-Rive*. Laodicée s'appelle aujourd'hui Ladquié ou Lattaquié. (*Voyez* note suivante, Antioche.)

Diospolis. Mannert accuse ici Pline d'entremêler à sa description de la Syrie propre le nom d'une ville de la Palestine

(on se rappelle Diospolis, primitivement Lydda, près de Césarée, *voyez* p. 240). Hardouin déclare nettement qu'il s'agit de tout autre ville que de la Diospolis juive, et semble, d'après l'autorité de ses manuscrits (*Reg.* 1, 2, *Colb.* 1, 2, *Par.*, *Chiffl.*), insinuer qu'on doit lire Dipolis, ce que Poinsinet n'a pas manqué d'introduire dans le texte. Mais personne ne dit ce que c'était que cette Dipolis ; peut-être doit-on y voir quelque ville communément désignée par un autre surnom. Mais quelque parti que l'on adopte à ce sujet, il sera toujours bien difficile d'absoudre Pline du reproche d'avoir interverti l'ordre naturel de son itinéraire.

Héracléa, à quelques milles de Laodicée. Pococke, qui s'est donné la peine de faire des courses pédestres sur tout ce rivage, a retrouvé la situation d'Héraclée dans quelques digues qu'on nomme aujourd'hui Méinta Bourdeleh ou Baie de la Tour.

Charadrus, Χάραδρος, λιμὴν και ἐπίνειον Κιλικίας, dit Étienne de Byzance ; et Scylax (p. 38) parle dans le même sens. Pline commet donc ici une nouvelle inadvertance en mêlant la description de la Cilicie à la Syrie.

Posidium, Ποσείδειον, à quelques milles au nord d'Héraclée, dans l'intérieur d'une petite baie. Une petite ville, sous le nom de Posséda, se trouve aujourd'hui sur cet emplacement. V. P.

Chap. XVIII, page 66, ligne 7.

Antiochia. Séleucus Nicator, fondateur, c'est-à-dire rénovateur et protecteur de soixante-trois (Appien) ou même soixante-quatorze (Tzetzès, *Chiliad.*, VII, v. 169 et suiv.) villes en Asie, avait donné à seize le nom d'Antioche. Nous allons donner ici la nomenclature des principales :

1. Antiochia ad Cragum, en Cilicie, au sud-ouest près du mont Cragus, sur le bord de la mer : aujourd'hui Antiochetta ;
2. Antioche en Carie, sur le Méandre, au nord d'Aphrodisias ;
3. Antioche de Babylonie, sur le Tigre ;

4. Antioche, ci-devant Nisibis, en Mygdonie (partie de la Mésopotamie), sur le Mygdonius : Aujourd'hui Nisbin;

5. Antioche, autrement Séleucie, Alexandrie ou Marginie, capitale de la Margiane, sur le Margus, près des confins de la Bactriane;

6. Antioche, depuis Césarée, capitale de la Phrygie, sur les confins de la Lycaonie et de la Pisidie;

7. Antioche de Comagène (partie de la Syrie), au nord près de Taurus.

Celle dont il s'agit ici est la plus célèbre de toutes. Fondée par Antigone, et non par Alexandre comme le disent à tort Libanius (*Eloge d'Ant.*, p. 132 et 133) et Malala (*Chroniq.*, p. 254-256), puis, après la défaite du roi d'Asie à Ipsus, agrandie par Séleucus, un de ses vainqueurs (*Voyez* J. Malala, *Chroniq.*, p. 254-256; et Libanius, *Eloge d'Ant.*, p. 132 et 133, édit. Reisk: Cf. Diodore de Sicile, xx, 47, avec les notes de Wesseling; Josèphe, *Antiq. jud.*, xii, 3, et *contre App.*, ii; Eusèbe, *Chroniq.*, ii, p. 140; Le Syncelle, *Chronogr.*, p. 274; Cedrenus, *Hist. Compend.*, p. 17; Eunap., *Vie de Liban.*; Dion Chrysost., *Disc.* xlvii; Pausan. chez Tzetz., *Chil.* vii, v. 169; Eust., *sur Denys le Périeg.*, p. 918; Justin, l. xv, n. 4, etc., etc.), et non par son fils Antiochus, comme le dit Julien (*Misopogon*); elle arriva à une telle opulence et à une telle beauté, que sous les empereurs elle était regardée comme la troisième ville de la monarchie romaine. Si l'on n'eût considéré que la grandeur, elle eût été la première; car, dès le règne suivant (c'est-à-dire sous Antiochus Théos I), Antioche, trop petite pour contenir sa population, vit s'élever près d'elle une seconde ville. Séleucus II ou Callinicus en fonda une troisième, et Antiochus Épiphane ordonna la construction d'une quatrième : toutes ensuite furent réunies dans une même enceinte par une même muraille; et cependant l'immense cité ne cessa de s'agrandir, même sous la domination des Romains.

La grande Antioche était surnommée, tantôt Ἐπὶ τοῦ Ὀρόντου, tantôt Ἐπὶ Δάφνης.

Effectivement, elle est située sur l'Oronte (aujourd'hui Oronte

ou Nahr-el-Assi, seul fleuve véritablement remarquable de la Syrie). Mais il est indubitable que bien d'autres petites rivières venaient dans ses murs se joindre au fleuve principal.

D'abord, on sait que le délicieux faubourg de Daphné, si célèbre dans la suite par les plaisirs auxquels venaient en foule s'y livrer les habitans d'Antioche, n'était primitivement qu'un vallon coupé par nombre de ruisseaux qui y répandaient la fertilité et la fraîcheur. Δάφνη, en grec, signifie laurier; et en effet ces beaux arbres y déployaient en quelque sorte spontanément tout le luxe de la plus riche végétation.

Ensuite Étienne de Byzance dit formellement que l'abondance des eaux dont elle était environnée (ἀπὸ τῆς περιοχῆς τῶν ὑδάτων) lui avait valu le surnom de Chersonèse. (Cf. Strabon, XVI; EUSTATHE, *S. Den. le Périég.*, v. 918.)

Enfin, par là on expliquerait naturellement la médaille citée par Vaillant. (*Hist. Reg. Syriæ*, p. 260, 261.). *Voyez* plus bas, page 282.

Antioche fut en grande partie détruite par un tremblement de terre sous Trajan. Justinien, qui la releva de ses ruines, lui donna le nom de Théopolis. Cependant nous la retrouvons dans l'*Histoire des Croisades* sous son nom primitif. On la nomme aujourd'hui Antaqié ou Antakieh. Sa population n'excède pas dix mille âmes; et de son ancienne splendeur elle n'a gardé que des aquéducs et des catacombes. V. P.

CHAP. XVIII, page 66, ligne 11.

Casius. Le mont Casius, dont il est ici question, ne ressemble à celui dont il a été fait mention au commencement de la Syrie que par l'identité des deux noms et par ceux de Casiotide, que tous deux firent donner aux pays circonvoisins. Ces deux Casiotides peuvent se distinguer aisément par les noms de Casiotide septentrionale et Casiotide méridionale, ou, si l'on veut, par ceux de Casiotide syro-égytienne, Casiotide syro-cilicienne. Le premier mont Casius s'appelle encore Raz-el-Cazeroun, c'est-à-dire promontoire de Caz. Le second, d'après un passage remarquable d'Ammien-Marcellin (XXII, 15), combiné avec celui de

Strabon, qui place au pied de ce mont, et près de l'embouchure de l'Oronte, la célèbre grotte de Nymphæum, ne peut être que l'Okrab de Pococke, et, selon une dénomination plus exacte, le pic le plus septentrional de la petite chaîne qui court septentrionalement de Laodicée à Antioche. Au Casius lui-même était opposé un Anticasius (*Voyez* PTOLÉMÉE), que l'on peut être tenté de regarder comme cette chaîne de Lockhmani, qui se lie d'une part aux Alma-Dagh ou à leur prolongation sud-ouest, de l'autre aux monts Akrad, dont, après une direction presque complètement méridionale, on voit la chaîne fléchir vers le sud-quart-sud-ouest, et donner lieu, par sa bifurcation, aux deux chaînes célèbres sous le nom de Liban et d'Antiliban.

Pococke, qui a aperçu à l'ouest de l'Okrab un sommet aussi très-élevé, regarde celui-ci comme le véritable Casius (*Voyez* tom. II, p. 284). La simple inspection d'une carte bien dessinée prouverait que les deux assertions peuvent parfaitement se concilier ensemble : à la chaîne des Casius s'oppose la chaîne des Lockhmani, qui s'écarte peu de la parallèle; au grand pic Casius correspond le grand pic Lockhmani.

Quant à la hauteur principale, elle n'a point été mesurée, et personne sans doute ne s'avisera, sur la foi de Pline, de donner à la cime 2,666 toises (=4 milles de 75 au degré) d'élévation. Le Tumel-Mezereb, regardé comme le plus haut sommet du Liban, n'atteint que 8,946 pieds (1,491 toises). D'ailleurs, un faîte de 2,666 toises entrerait même sous l'équateur, dans la limite des neiges éternelles, et les anciens n'auraient pas manqué de remarquer ce phénomène, puisqu'ils étaient montés sur la cime, et que de là ils voyaient le jour à l'est, tandis que l'ouest était encore plongé dans les ténèbres.

Resterait à déterminer si ce second phénomène s'offre avec quelque apparence de vérité : on ne peut le contester absolument; et puisque les mathématiques prouvent qu'à une hauteur de 1,000 pieds le lever du soleil commence à peu près une minute plus tôt qu'au niveau de la mer, et que, par exemple, au sommet du Ténériffe (à 11,424 pieds au dessus de l'océan) on voit le soleil poindre 11′ 51″ 3‴ plus tôt que dans la plaine, on peut admettre une différence de sept à huit minutes entre l'appa-

rition du jour du côté de l'est et son apparition au couchant. Il faut donc se garder, quoique chaque veille comprît trois heures, de croire que Pline, en citant la quatrième veille comme l'époque du phénomène, ait par là voulu dire qu'il avait lieu dès le commencement de cette veille, et que la différence était de trois heures. Pomponius Mela et Lucain (x, v. 34) appliquent cette particularité au Casius d'Égypte, probablement par inadvertance. (Cf. Aristote, *Météor.*, liv. I, n. 16; et Cabée, *sur la Météor. d'Aristote*, I, text. 63, p. 388.)

Nous pourrions disserter aussi avec assez de longueur sur l'étymologie du mot *Casius*, mais nous osons croire que l'on nous saura gré de sacrifier cette excursion philologique, et de nous borner à faire observer le rapport de ce mot réduit à *Kas*, son radical, avec *Caucase* ou *Koh-Kas*, évidemment formé sous l'influence de la même idée.

La Séleucie, que Pline place si près de cette montagne et du fleuve Oronte, se nomme aujourd'hui Soueïddié. V. P.

Chap. XVIII, page 66, ligne 14.

At in ora amnis... ipse ab Syris Ciliciam superat. — Orontes. L'Oronte, roi des fleuves de la Syrie, n'a pourtant que vingt-huit myriamètres (environ cinquante-sept lieues) de cours, et il resterait la plus grande partie de l'été à sec, si de nombreuses barres ne retenaient ses flots. Profondément encaissé, il ne fournit de l'eau aux campagnes voisines qu'au moyen de machines à roues placées sur ses bords. De là, dit-on, son nom moderne d'Asi (Assi, Aasi), c'est-à-dire l'obstiné.

Héliopolis. Ἡλιόπολις (Ptol., v, 15) bien différente de l'Héliopolis d'Égypte (*Voyez* ci-dessus, page 213), une des principales cités de la Célésyrie, était, selon quelques-uns, au nombre des villes de la Décapole syriaque (*Voyez* page 257), entre Laodicée et Damas. On la nomme aujourd'hui Balbek; et l'ouvrage de Volney (*Voyage en Syrie*) lui a donné à jamais une célébrité classique : « Balbek, ville de cinq mille âmes, dit Malte-Brun, est comme ensevelie dans les ruines imposantes de l'ancienne Héliopolis. On a tiré d'une carrière voisine la pierre qui a servi à

construire le temple. Il reste encore, au fond de cette carrière, une pierre qui a soixante-dix pieds de longueur, quatorze pieds de largeur et quatorze pieds cinq pouces d'épaisseur. Qu'on juge de la grandeur des édifices auxquels on employait des blocs semblables. »

Rhosos. Ῥῶσος d'Étienne de Byzance; Ῥωσσός de Strabon (XVI) qui la place entre Issus et Séleucie. Hiéroclès et la Table peutingérienne sont fidèles à l'orthographe de Pline et d'Étienne de Byzance. Rhosos n'existe plus, mais la plaine dans laquelle elle s'élevait a gardé des traces de son nom dans celui d'Arsus.

Portæ... et Tauri. Les monts Rhosiens ne sont que le prolongement d'une branche de l'Alma-Dagh vers la mer et le golfe d'Issus, que termine méridionalement leur saillie. On les nomme aujourd'hui monts Totose, et le promontoire qui forme leur extrémité s'appelle cap du Chien. Le défilé, nommé aussi dans Ptolémée et dans Strabon Συρίαι Πύλαι, et aujourd'hui Saqqal-Doutan, ne doit pas, malgré sa proximité, être confondu avec le célèbre passage dit Pyles Amaniques ou Pyles Ciliciennes, près duquel eut lieu la bataille d'Issus. Celui-ci mène vers l'Euphrate; le premier conduit à la mer. Au reste, ce sont les deux seuls passages par où l'on puisse franchir l'Alma-Dagh.

Myriandros, ou ville aux dix mille âmes; très-importante sous l'empire médo-persan; éclipsée depuis par Issus. On ne trouve pas même son nom sur la Table de Peutinger, à moins que, par hasard, le chiffre si ridiculement placé par les copistes au lieu que devrait occuper la ville, ne soit en quelque sorte une désignation hiéroglyphique, indiquant à la fois et la population contemporaine et le nom de Μυρί (dix mille) ανδρος.

Mons Amanus. L'Alma-Dagh. *Voyez* ci-dessus page 224.

Bomitæ. Totalement inconnue. Pline est même le seul qui en parle. Peut-être le mot Βωμῖται, d'où il en a tiré son nom de Bomitæ, n'est-il qu'un nom de peuple et désigne-t-il les habitans de Bomos (Βωμος). Or Βωμός signifiait autel, et il est possible que, sur les confins de la Cilicie et de la Syrie, les deux grandes nations de ces contrées se fussent accordés à élever un autel, autour duquel, par la suite, surgirent quelques cabanes.

Chap. XIX, page 66, ligne 22.

Apamiam. Apamée. Ἀπάμεια (Strab., liv. XVI), aujourd'hui Famia. Le Marsyas est probablement le Marzeban actuel, petite rivière qui se jette dans l'Euphrate. Hardouin cite ici une médaille publiée par Vaillant, *Histoire des rois de Syrie*, page 261), et dont la légende porte ΑΠΑΜΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ ΤΩ ΑΞΙΩ, et en conclut que les Grecs avaient donné le nom d'Axius au fleuve Marsyas. Vaillant lui-même avait appliqué ce changement de dénomination à la partie du cours de l'Oronte qui arrose le territoire d'Apamée. En effet, on sait que Séleucus, et généralement tous les successeurs d'Alexandre, donnèrent souvent des dénominations macédoniennes à leurs colonies et aux fleuves, montagnes, golfes, etc., qui les avoisinaient. Mais il est à croire, d'après l'interprétation de Norris (*Epoch. Syromac.*, dissert. II, cap. 1, p. 72, sqq.) que ce nom d'Axius, donné aussi par Sozomène (*Histoire ecclésiastique*, liv. VII, n. 15) à une rivière voisine d'Apamée, était celui d'un fleuve différent, et de l'Oronte et du Marsyas.

Nazerini, ou, comme quelques-uns les écrivent, *Nazarini*, probablement les Φύλαρχοι Ἄραβες de Strabon, aujourd'hui Nosairis (*voyez* carte des Pachalicks du Hhaleb, Reha et Baghdad par Rousseau) ou Nassariens, dits aussi Ansarié (la différence que présentent en apparence ces deux noms ne tient qu'à la forme des déclinaisons arabes), célèbre dans l'histoire des Croisades sous le nom d'Assassins (*Voyez* Tychsen, *Mémoire sur les Nassairiens* dans les *Memorabil.* de Paulus, tome IV).

Bambyce. Βαμβύκη de Strabon (liv. XVI), Βορβύκη par erreur de copistes, dans les anciennes éditions de Plutarque qui, d'ailleurs, atteste le changement de nom (*Vie d'Ant.* : ἱέραν πόλιν, ἣν Βορβύκην πρότερον ἐκάλουν) opéré selon Élien (*Histoire des Anim.*, liv. XII, n. 2) par Séleucus. Le nom syrien de Magog a donné lieu au nom moderne Munbedje. Sur Gog et Magog, *voyez* Calmet (*Dictionnaire de la Bible*). Quant à Atergatis, cf. la note page 243.

Chalcis, Χαλκὶς Συρίας d'Étienne de Byzance et de Ptolémée

(liv. v, n. 15), aujourd'hui Qinnesrin : était à dix-huit milles de Bérée, selon l'Itinéraire d'Antonin. Beaucoup d'autres villes anciennes ont porté ce nom qui, généralement d'après son étymologie grecque, désigne un lieu où il y a des mines de cuivre.

Ad Belum. Le Bélus dont il est question n'est probablement que la chaîne qui s'étend sous des noms divers de l'Oronte au Chalus, et qui, dans l'emplacement de l'ancienne Chalcidène, s'appelle Djebel-el-Semmas. Le nom générique de la chaîne est Quouaiy.

Cyrrhestice, ou, selon l'édition de Daléchamp, Cyrrhistica, Κυρηστικὴ, Strabon (liv. XVI); Κυῤῥιστικὴ, Ptolémée (liv. V); probablement (dit Hardouin), la Cyrène d'Amos (XII, 7) et la Lybie de Judith (III, 1).

Cyrrhus son chef-lieu, Κύῤῥος de Ptolémée et simplement Κύρος (*Actes du concile de Chalcédoine*), se nomme aujourd'hui Khoros. Théodoret, qui en fut évêque, la place (*Histoire ecclésiastique*) à deux journées d'Antioche, et l'Itinér. d'Antonin à treize milles de Bérée.

Gazatas, totalement inconnu même aux autres géographes de l'antiquité. Au reste, le mot se trouve diversement défiguré dans les manuscrits et les éditions : les manuscrits *Reg.* 1, 2 ; *Colb.* 1, 2 ; et Paris. d'Hard. portent *Yrtieazetas*, l'édition de Parme *Irneazetes*, mot barbare où entre d'ailleurs Cyrrhum défiguré Gindarenos, habitans de Gindare (Γίνδαρος de Strabon), fort de la Cyrrhestique. Les *Actes du concile de Nicée* (1, p. 51) placent ce lieu dans la Célésyrie.

Gabenos, habitans de Gabes; Bassonus Gabenus dans les *Actes du concile de Nicée*, pag. 52.

Granucometæ. Γράνου κωμῆται, ou, en dialecte dorico-macédonien, κωμᾶται, c'est-à-dire habitans de Granos ou Granon.

Emesenos. Habitans d'Émèse ; *voyez* plus bas.

Hylatas, totalement inconnu. Hermolaüs, soupçonne qu'il faut lire Heliatas, c'est-à-dire habitans d'Héliopolis, conjecture probablement assez mauvaise. Le mot Ὑλάτας, ou, si nous passons du dorien à l'attique, Ὑλήτης est purement d'origine grecque, et signifie habitans des forêts. Il ne s'agit donc ici que d'une peuplade habitant au milieu des bois, et tout au plus ayant quel-

ques misérables bourgades. Il ne faut point s'étonner que le nom moderne ne se trouve pas.

Ituræorum gentem. Ἰτουραῖοι de Strabon. Peuple montagnard dont le pays était voisin de la Chalcidène (*Voyez* STRABON, liv. XVI) et de la Trachonitide (*id.*, *ibid.*). Ancêtres des Druzes

Bætaneni (*Voyez* POINSINET, 519).

Mariammitanos. Habitans de Mariamme, Μαριάμμη d'Arrien (II, 13 *Notit. eccles. prov. Syr. secundæ* et *Concile de Chalc.*) Mariame et Μαριάμη de Ptolémée (HIEROCLES, *Itin.*, édit. Wessel., p. 712), à quelques milles à l'ouest d'Émèse différait d'une Mariame, bourgade insignifiante du district de Damas.

Mammisea, ou, selon les manuscrits, Mamisea. *Lisez* Mannizea. On ne retrouve point de Mammisea, et l'*Itinér. d'Antonin* place dans la Cyrrhestique une Minniza à vingt milles de Cyrrhus et vingt milles de Bérée.

Paradisum. Παράδεισος d'Étienne de Byzance, dans le district de Laodicée (PTOL., liv. V, n. 15).

Pagres. Πάγραι de Strabon (XVI), près des Portes Amaniques.

Pinaritæ. Habitans de Pinare, Πίναρα de Ptolémée.

Seleucias... vocantur. Séleucie sur l'Euphrate, aujourd'hui, selon les divers interprètes, Bachadmosal, Altur, Nazacepha, Gueser ou Baudra. Séleucie sur Bélus : Σελευκόβηλος d'Étienne de Byzance, aujourd'hui Chogr. (et non Divirtigi, comme le veut Girol. Ruscelli), ne diffère probablement pas du Sebj d'Aboul-gazi.

Cardytenses, et non comme Daléchamp Carditenses, habitans de Cardyte ; Κάρδυτος d'Étienne de Byzance. Assez grande ville. L'ordre alphabétique engagerait à lire Tardytenses.

Arethusios. Habitans d'Aréthuse ; Ἀρέθουσα (*Notit. eccles.*), à seize milles d'Épiphanie et seize milles d'Émèse (*Itin. d'Antonin*) ; aujourd'hui Restan (*Voyez* D'ANVILLE).

Berœenses. Habitans de Bérée ; Βέῤῥοια, Βέροια, Βεροη d'Étienne de Byzance. Aujourd'hui, selon l'opinion commune, Hhaleb ou Alep. Les évêques grecs d'Alep signent encore *évêque de Bérée*. (Voyez d'ailleurs sur la synonymie des deux villes NICETAS, *Chronique R. de Jean Comnène;* NICÉPH.-CALLISTE, liv. XIV, n. 39 ; ZONARAS, CEDRENUS, etc.). Cette ville était à soixante-

douze milles (*Table de Peutinger*) et d'Antioche et d'Hiérapolis. Les douze milles géographiques que donne la carte de Niebuhr pour la distance d'Alep à Antakieh se rapporte à cette mesure, ainsi que les deux journées et demie ou vingt-deux heures d'Otter (*Voyez* tom. I, page 92, etc.).

Epiphanenses. Habitans d'Épiphanie, Ἐπιφάνεια (*Notit. eccles.*), entre Larisse et Aréthuse, et à seize milles de chacune de ces villes (*Itinér. d'Antonin*) : très-petite ville, dit Mannert, malgré son nom qui signifie en grec célébrité (Mannert n'a pas songé qu'Épiphanie ne signifie ici que ville d'Épiphane; c'est-à-dire d'Antiochus Épiphane). Elle avait eu de l'importance à une époque fort antérieure, et la Bible en parle très-souvent sous le nom d'Hamath (Voyez *Genèse*, chap. X, v. 18; *Rois*, liv. II, chap. VIII, v. 9; et IV, XVIII, 34; *Jérémie*, chap. XLIX, v. 23; *Amos*, chap. VI, v. 9: Cf. S. JÉROME, *Onom.*, art. *Matz*; JOS., *Antiq. juives*, I, 7), et elle en reprit vers le moyen âge où elle devint le siège d'une petite dynastie arabe. Pococke l'a retrouvée dans le siècle dernier (*Voyag.*, tome II, page 210). Son nom actuel est Hhamat ou Hamah.

Laodicenos... *cognominantur*. Habitans de Laodicée du Liban, ΛΑΟΔΙΚ. πρὸς Λίβαν, des médailles de Sévère; à tort confondue par Ortélius avec la ville homonyme dont il a été question ci-dessus, page 275.

Leucadios. Habitans de Leucade. Ville inconnue aujourd'hui. Probablement elle avait un nom syriaque qui signifiait blanche comme Λευκάς en grec.

Larissæos., Λάρισσα de Strabon (XVI), Σίσαρα en syriaque. Près d'Apamée, sur l'emplacement du bourg de Cheizer. V. P.

CHAP. XX, page 68, ligne 17.

Euphratis. L'Euphrate est un des fleuves classiques les plus célèbres. La description qu'en donne Pline (liv. V) n'embrasse que la partie supérieure de son cours. Pour qui serait curieux de suivre ce fleuve jusqu'à la mer, dont il est tributaire, il deviendrait nécessaire de recourir aux notes qui accompagneront le n° 31 du liv. VI.

Comme le Missouri, l'Amazone, l'Ienisséi, le Gange, l'Euphrate naît de plusieurs sources qui se disputent l'honneur d'être la principale. Deux surtout peuvent revendiquer ce titre, le Mourad et le Frat.

Toutes deux sortent des montagnes de l'Arménie, au nord-est d'Erzeroum; mais le Mourad vient de l'Ala-Dagh ou Nabat; le second se forme, sous les murs d'Erzeroum, par la jonction de deux ruisseaux, et la masse de leurs eaux réunies n'égale pas celle que roule le Mourad, qui, par conséquent, est regardé généralement comme le véritable Euphrate, quoique le nom de Frat donné, par les Orientaux à l'autre branche, indique que celle-ci est la première dans leur opinion.

L'Ala-Dagh est évidemment l'Aba (Ἄβος) de Ptolémée (liv. v, n. 13), qui y place les sources de l'Euphrate et de l'Araxe; en effet, cette chaîne sépare les eaux de l'Aras et de l'Euphrate, qui naissent chacun sur deux versans opposés.

Notons, au reste, pour être parfaitement exacts, que ce n'est pas sur un versant de l'Ala-Dagh lui-même que ce grand fleuve prend naissance, mais bien sur un versant placé vis-à-vis, dans une chaîne excessivement petite, mais très-haute, ce qu'indique même le nom d'Ardgi-Dagh (mont Blanc) donné au sommet. Cette chaîne, il est vrai, peut être considérée comme annexe ou portion des Ala-Dagh. Il n'y aurait donc pas contradiction entre Corbulon et Mucien. Le premier aurait désigné la patrie de l'Euphrate par une dénomination générale; le second aura donné le nom spécial d'un sommet : peut-être même y a-t-il synonymie entre le mont Capote et l'Ardgi-Dagh, car on peut soupçonner dans Capote Casp-Tagh, ce qui, dans les langues indigènes, signifie aussi mont Blanc, tandis qu'Ardgi-Dagh est un mot hybride, formé de grec et de tatar, et dû simplement au mélange des races.

Pour la Caranitide, Καρηνῖτις de Strabon (liv. XI), successivement placée dans la grande Arménie et dans la petite, *voyez* les notes sur le livre VI, n°. 9.

On ne retrouve plus aujourd'hui de ville du nom de Zimara; mais on sait par Ptolémée (l. v, n. 7) qu'il existait une ville de ce nom dans l'Asie Mineure; on peut même, par l'*Itinéraire d'An-*

tonin et la *Table de Peutinger*, en retrouver la place. Voici ce qu'on trouve dans l'*Itinéraire :*

D'Analibe	à Zimara. . . .	16 milles.
	à Teucile.	16
	à Sabe.	28
	à Dascuse. . . .	16
	Total. . . .	60

La *Table de Peutinger* donne ainsi les distances:

Zimare.	18 milles.
Zénocope.	18
Vereuso.	13
Sabe.	18
Dascuse.	18
Total. . . .	67

On en a conclu avec raison la position de Zimara sur l'Euphrate, quelques lieues au dessous du confluent des deux branches primitives, vers l'emplacement actuel de Dangisli ou de Pastek.

Derxène, probablement Xerxène (Strabon, liv. xi, et Ét. de Byz. écrivent Ξερξήνη), du nom de Xerxès.

Anaïtique, ainsi nommée, probablement de quelque ville d'Anaïs ou Anaïtis, où l'on adorait la déesse de ce nom. Elle avait un temple magnifique en Arménie. (*Voyez* Strabon, xi, et Pline, xxxiii.)

Armeniae regiones a Cappadocia excludens. C'est à partir du confluent des deux Euphrates primitifs que le fleuve forme la limite entre la Cappadoce et l'Arménie. Au dessous de Zimara, cependant, il dévie un peu à gauche (vers l'est, par conséquent), et rentre de quelques lieues en Arménie.

Dascusa, Δάσκουσα (Ptol., liv. v, n. 7). Pour la distance, *voyez* ci-dessus.

Pastona. Aujourd'hui Pastek de d'Anville (Mal-à-propos mé-

tamorphosée en Sartona dans les manuscrits, Reg. 1, 2; Colb. 1, 2. Chiffl. Paris. d'Hard.).

Melitene, Μελιτήνη (PROC., *G. de Pers.*, liv. 1), Melitina (AMM. MARCEL., liv. XIX et XX), Malotina des *Hist. des Croisades*, aujourd'hui Malatia. Les vingt-quatre milles donnés par Pline pour distance de Dascuse à Mélitène, se trouvent dans les précédentes éditions portés à soixante-quatorze; mais par une faute de copistes qui de XXIV ont fait, par l'addition d'une L, LXXIV. Hardouin le premier a ramené le véritable chiffre dans le texte, et remarque même que, selon les *Itinér. d'Antonin* et *Tabl. de Peutinger*, l'intervalle serait moins grand. (Cf. PLINE, édition Lemaire, tome II, page 492, et les deux documens origin.)

Elegiam, ou (selon le manuscrit Chiffl. d'Hardouin) Elegeam, Ἐλέγεια d'Étienne de Byzance, qui la met de l'autre côté de l'Euphrate (probablement un peu à gauche ou à l'est du fleuve). Aujourd'hui Ilija (D'ANVILLE).

Lyca ou Arsano. Il est fort difficile de reconnaître les rivières dont parle Pline. Tant à droite qu'à gauche, l'Euphrate en reçoit un grand nombre, avant de toucher à la branche du Taurus, qui semble devoir l'arrêter ou le forcer à changer de cours. Si Pline les eût nommées toutes, ou bien s'il eût nommé les principales, on sortirait aisément d'embarras. Mais d'abord il est évident qu'il a oublié la plus considérable de toutes, le Mélas, aujourd'hui, comme chacun sait, Kara-Sou ou Keremug : d'où il est presque nécessaire de conclure qu'il n'a point fait acception des affluens de la droite qui sont de beaucoup les plus nombreux. Ceci admis, restent deux rivières assez remarquables : la première qui passe à Ansga, et dont nous ignorons le nom, ne peut être que le Lycus. Sur la seconde, encore aujourd'hui nommée Arsen, il ne peut y avoir de contestation, et tout le monde y reconnaîtra l'Arsanias. Reste l'Arsanus. Comme nous ne voyons nul cours d'eau, un tant soit peu considérable, tomber dans l'Euphrate, entre le bec d'Arsanias et le col dont il va être question tout-à-l'heure, nous ne voyons que deux moyens d'expliquer la présence de ce nom : ou il y a double emploi de noms à peu près identiques, et qui peut-être ne diffèrent que par des désinences de déclinaisons (notons qu'on peut encore choisir entre Pline et ses copistes,

pour savoir à qui imputer le double emploi), ou l'Arsanis n'était qu'un tributaire de l'Arsanias, qui en a beaucoup, et qui même, dans le pays, porte aussi le nom de Binggheul, c'est-à-dire aux mille sources (Cf. D'ANVILLE). Dans ce cas, l'erreur de Pline serait moins grave, et, chose plus importante dans cette discussion, elle rentrerait dans un genre de fautes qui lui est très-familier. Nous n'alongerons pas cette note en relevant les erreurs commises ici par plusieurs géographes sur le Lycus : remarquons seulement que celui-ci est caractérisé : 1° par sa dépendance de l'Euphrate où viennent tomber ses eaux; 2° par son cours oriental, relativement à l'Euphrate; 3° par sa position au dessous du confluent des deux Euphrates, et au dessus du bec de l'Arsanias, nous dirons même au dessus d'Elegia, non pas parce que Pline le dit (*Elegiam... acceptis fluminibus Lyco, etc.*) [il en dit autant de l'Arsanias, et fort à tort), mais parce que la carte le démontre.

Apud Elegiam.... saxosum ac violentum. Le défilé ici décrit par Pline se nomme aujourd'hui Cataracte ou Col de Nachour. Hardouin a fait un rapprochement au moins spirituel entre le nom d'Omiras, donné ici au cours impétueux de l'Euphrate et celui du torrent de Mambré donné par le livre de Judith, chap. II, n. 14, au fleuve qui termine la Syrie actuelle à l'est. Voici le passage auquel, pour la précision géographique, il n'y a, ce nous semble, rien à ajouter : « *Et transivit* (*Holofernes*) *Euphratem, et venit in Mesopotamiam Syriæ, et fregit omnes civitates excelsas quæ erant ibi a torrente Mambre usquequo perveniatur ad mare.* »

Arabiam. Non pas certes l'Arabie actuelle, mais l'Arabie telle que l'ont souvent entendue les anciens, c'est-à-dire toute la lisière sablonneuse et aride qui borde le nord et l'est du cours inférieur de l'Euphrate.

Claudiopolim Cappadociæ. Claudiopolis, aujourd'hui Ra-Claudié. En effet, l'Euphrate fléchit vers l'ouest à partir de cette ville; puis au bout de quelques lieues, contrarié par le Taurus, se dirige vers le sud, ou, pour mieux dire, vers le sud-quart-sud-est. Les cataractes dont parle ici Pline ne sont pas celles du col de Nachour, comme le dit Saumaise (*Ex. Plin. sur Solin*, p. 628). Il ne faut pas confondre cette Claudiopolis avec la ville de Bithynium en Bithynie, qui porta postérieurement le nom de Clau-

diopolis, et dont il nous reste des médailles tant autonomes qu'impériales. Il y a encore une autre Claudiopolis en Isaurie; mais celle que quelques modernes ont placée dans la Lycoanie n'a jamais existé, les médailles sur lesquelles ils ont cru devoir lire ΚΛΑΥΔΙΟΠ. ΚΟΙ. ΛΥΚ ΩΝΙΑϹ (*Voyez* Vaillant) et ΚΛΑΥ. ΛΕΡ. ΚΟΙ. ΛΥΚΑΩΝΙΑϹ portant dans la réalité ΚΛΑΥΔΕΙΚ. ΚΟΙ. ΛΙΚΑΩ., et Κλαυδεικ. n'étant que l'abréviation de Κλαυδεικονίω, *Iconium* ou *Claudiconium*.

On sait que l'Euphrate n'a point changé véritablement de nom. Il en est fait mention dans la *Genèse*, ch. II, v. 14, sous celui d'*Ha-Pherat* (הפרת), *le* Pherat. Peut-être cependant la syllabe *Eu* vient-elle non du pronom hébreu *Ha*, mais d'*ab*, *av*, *au*, eau, rivière. Quoi qu'il en soit, les commentateurs modernes font venir *Pherat* de פרת, *produire*, *porter des fruits;* ou bien de פר ׳ פעץ, *crever*, *étendre*, parce qu'il déborde ; ou enfin de פעמפדם פרן, *diviser*, *séparer*, parce qu'il sépare ou borne les déserts. Quant aux Grecs, c'est encore à leur langue qu'ils ont demandé l'étymologie du nom du fleuve, où ils ont cru retrouver Εὐφραίνω, *réjouir*.

Chap. XX, page 70, ligne 18.

Commagenes caput Samosata. Cette capitale de la Commagène était située avantageusement sur l'Euphrate, au sommet du grand coude par lequel le fleuve tourne subitement du nord-ouest au sud-est. Elle était à trente-quatre lieues d'Antioche, et au nord-est. Son nom, qui n'a été modifié que très-légèrement, est aujourd'hui Semisat.

Chap. XXI, page 70, ligne 20.

Arabia supra dicta..... pertinent. — *Voyez*, p. 289, la partie de la note relative au mot *Arabiam*. Du texte de Pline il semblerait résulter que toutes les villes qu'il va nommer sont à l'ouest de l'Euphrate ; mais l'on se tromperait gravement si l'on admettait cette hypothèse.

CHAP. XXI, page 70, ligne 20.

Edessam. Edesse, aujourd'hui Orpha ou Moa, selon d'autres. Dupinet traduit Roahis ou Raze. P.

Ces noms diversement altérés, mais dont le plus usuel est *Orfa*, dérivent de celui de Calliroé, ou pour mieux dire de Roé ou Roa, pour lequel les Orientaux ont lu successivement *Rhoa*, *Rhoua*, *Orrhoa*, *Orrhoua*, et en substituant aux voyelles *o*, *ou*, le *v* ou l'*f*, *Orva*, *Orfa*. Du reste, tous les noms de cette ville sont étrangers à l'Orient : d'abord, celui de Callirhoé est évidemment d'origine grecque, et veut dire *belles eaux*. Étienne de Byzance (art. Ἀντιόχεια) fait de ces belles eaux, non une fontaine, mais un marais ou très-petit lac, et, de plus, place Édesse la huitième dans la liste des villes du nom d'Antioche. Une médaille citée par Vaillant (*Hist. reg. syr.*, p. 199) porte pour épigraphe : Ἀντιοχέων τῶν πρὸς Καλλιρόην. Le nom d'Antioche indique de même une fondation ou colonisation contemporaine de l'époque des Séleucides, et par conséquent nous reporte à la Grèce. Enfin Édesse aussi est un nom, sinon attique, du moins macédonien. Une ville de la Macédoine, sur l'Érigone, était ainsi appelée ; et, selon Etienne de Byzance (art. Ἔδεσσα), on en transporta le nom à la ville asiatique, à cause de l'analogie que l'on crut apercevoir entre le cours impétueux du Scirte, sur lequel elle est située, avec celui de l'Érigone. (*Voyez* NORRIS, *Epoch. syro-macéd.*, dissert. II, c. 3, p. 89.) En effet, elle fut très-souvent ravagée par les inondations du fleuve (Cf. ÉVAGRE, liv. IV, chap. 18 ; CEDREN., *Hist. abr.*, page 170) ; et l'on connaît l'inscription prétendue prophétique, que l'on déterra après un de ces désastres, Σκίρτος ποταμὸς σκιρτήσει κακὰ σκιρτήματα πολίταις, que nous présumerions volontiers avoir été originairement un hexamètre (par exemple :

Σκίρτος σκιρτήσει ῥα κακὸν σκίρτημα πολίταις)

altéré par des écrivains qui ne citaient que de mémoire. V. P.

Ligne 22.

Carrhas, que l'on écrit aussi *Charras* (Κάῤῥας ou Χάῤῥας),

selon que l'on pose l'aspiration sur le *k* ou sur l'*r*. La seconde manière est plus conforme à la prononciation orientale, et l'on concevra aisément pourquoi les auteurs latins ont souvent altéré ce mot, si l'on songe qu'en grec, 1° on place toujours une aspiration après deux ρ ; 2° on évite autant que possible d'avoir des aspirées dans deux syllabes qui se suivent immédiatement. Le nom indigène était Charran, et l'on dit aujourd'hui Harran, qui n'en diffère que par l'intensité de l'aspiration initiale. Charres est une des villes les plus anciennes du monde. La *Genèse* nous y montre Abraham et son père Tharé ; mais ce n'est pas au séjour de ce patriarche que Charres doit sa plus grande célébrité : c'est au désastre de Crassus, dont elle fut la Poltava. Consultez, sur cette catastrophe célèbre, Dion Cassius (liv. XL), Valère-Maxime (liv. I, ch. 6), Florus (liv. III, ch. 11), Ammien Marcellin (liv. XXIV), etc., etc., Appien, Plutarque, Cicéron, et presque tous les historiens latins. Les poètes du premier siècle de l'ère chrétienne font encore plus souvent allusion à cet évènement. Ainsi Horace :

> Milesne Crassi conjuge barbara
> Turpis maritus vixit ?.....

et Lucain (*Phars.*, liv. I), dans son style emphatique, mais presque toujours si noble et si brillant :

> Quumque superba foret Babylon spolianda tropæis
> Ausoniis, umbraque erraret Crassus inulta.

V. P.

CHAP. XXI, page 70, ligne 22.

Præfectura Mesopotamiæ, aujourd'hui le Diarbeck, entre le Tygil ou Tigre, et l'Euphrate. P.

Ligne 24.

Anthemusia, inconnue aux modernes. Ortelius croit qu'Anthemusia est la même dont Pline parle au liv. VI sous le nom d'Anthemus. P.

Anthémusie (*Anthemusias*), qui donnait son nom à une contrée de la Mésopotamie, voisine du territoire d'Édesse, indique

déjà par son nom son origine macédonienne. En effet, Étienne de Byzance et Harpocration parlent d'une ville du même nom située en Macédoine. Strabon et Ptolémée ne font point mention, il est vrai, de cette colonie, quoiqu'ils parlent de la région où d'autres la placent. Pline et Tacite, au contraire, semblent n'avoir connu que la ville; Ammien Marcellin seul nomme l'une et l'autre. Ces différentes circonstances ne peuvent détruire l'opinion des savans sur l'origine hellénique d'Anthémusie, opinion qui, d'ailleurs, se trouve confirmée par les témoignages de Tacite et d'Isidore de Charax. Batnes (*Batna*), située dans la même région, était, selon Ammien Marcellin, une ville municipale que son commerce rendit florissante. Le même auteur dit qu'elle fut, ainsi qu'Anthémusie, peuplée par une colonie macédonienne. Il est assez probable qu'on doit rapporter à la même époque la fondation de ces deux villes. V. P.

CHAP. XXI, page 70, ligne 24.

Nicephorium, aujourd'hui Nefrun, selon Dupinet; Nisivancasi, selon Castaldus. P.

Nicephorium, ou, en francisant, Nicéphorie, dut sa fondation au désir qu'avait Alexandre de perpétuer dans ces contrées le souvenir de ses victoires. Le témoignage de Pline sur la position de cette ville est confirmé par Étienne de Byzance, de sorte qu'il ne nous reste aucun doute sur ce point. « Nicéphorie, dit-il, nommée aussi Constantina, était voisine d'Édesse. » Ailleurs ce même auteur, s'accordant avec Plutarque et Dion Cassius, la place dans l'Osroène, près de Zenodotium. Quant à l'origine de cette colonie, nous avons la même certitude, car Dion Cassius lui donne, ainsi qu'à Zenodotium, le titre de ville grecque. Isidore de Charax ajoute à la probabilité de cette assertion, en donnant à la ville une origine macédonienne, et en regardant Alexandre comme son fondateur. D'après l'accord de ces auteurs, on ne peut douter que Nicéphorie n'ait été une colonie macédonienne; et, de plus, il devient en même temps éminemment probable que Zenodotium eut la même origine. V. P.

CHAP. XXI, page 72, ligne 1.

Singara. Dupinet traduit Singa. Au reste, quatre manuscrits lisent Prætavi au lieu de Mnetavi. Le père Hardouin lit Retavi sans aspiration. P.

Le vrai nom moderne est Sinjar. Quelques savans ont rapproché à tort le nom du Sinear ou Sennaar de la Bible, tant à cause de l'homophonie des deux noms, qu'à cause de la vaste étendue des plaines qui entourent Singara, et dans lesquelles, selon eux, aurait été construite la tour de Babel. Ce qu'il y a de certain, c'est que c'est dans les plaines de Sinjar que, vers 815, le khalife Al-Mamoun fit mesurer deux degrés du méridien. V. P.

Ligne 2.

Marsyàs, aujourd'hui Cingas, qui est le nom qu'il avait du temps de Ptolémée. Le père Hardouin conjecture que c'est son nom syrien. P.

Cingilla. Ainsi portent les manuscrits. Les éditeurs lisent Gingla. Le père Hardouin pense que la Cingilla de Pline est la Cecilia de Ptolémée. P.

Ligne 3.

Imme. Les manuscrits portent Imen; et non pas Merorum, comme lisent les éditeurs. Imen est la même ville que les auteurs postérieurs à Pline ont appelé Immæ, et que Ptolémée appelle Imma. P.

Ligne 4.

Epiphania. Dupinet traduit Alep ou Haloppe; il ajoute en marge que les Turcs l'appellent Adelphe. P.

Antiochia. Le père Hardouin confond cette Antiochie avec celle qui était surnommée *ad Taurum.* P.

Ligne 5.

Zeugma. *Zeugma* signifie en grec *un joug, une liaison.* La ville de Zeugma devait ce nom au pont qui la joignait à celle d'Apa-

mée. C'était, comme l'observe Dion, le passage ordinaire des Parthes, lorsqu'ils franchissaient l'Euphrate. On ignore son nom moderne. P.

Zeugma n'existe plus aujourd'hui. On ne voit plus sur l'emplacement où elle existait qu'une très-faible bourgade qui a conservé le nom de Zegmé. Sur la rive opposée est une vieille forteresse dite *Roum-Cala* (c'est-à-dire Château-Romain) qui commande le passage. V. P.

Chap. XXI, page 72, ligne 6.

Apamiam. Il s'agit ici d'Apamée, par-delà l'Euphrate, comme on en peut juger, tant par ce passage de Pline, que par l'assertion expresse d'Étienne de Byzance, *est et alia Apamea, Persici juris, quæ Edessæ ad septentrionem objacet.* P.

Ligne 8.

Rhoali, ainsi nommés du voisinage où ils étaient de Roahis ou Raze. P.

Ligne 9.

Europum. Ptolémée place cette ville dans la Cyrrhestique.

Thapsacum, à deux cent cinquante milles de Zeugma, selon Strabon (liv. XVI). P.

Et par conséquent à neuf lieues sud de Zénobie, quinze nord-ouest de Gadirtha (*Rahabeh*), et dix-huit nord-ouest d'Anzara (*Osara*), sur le Danube. Thapsaque se nomme aujourd'hui Racca Vasieh, et, suivant d'Anville, El-Der. C'était une ville grande et opulente. Elle fut long-temps une des clefs de la haute Asie. On y passait l'Euphrate à gué du temps de Xénophon. L'armée d'Alexandre y traversa ce fleuve sur deux ponts. V. P.

Ligne 10.

Arabes Scenitæ. Ceux de ce nom qui étaient établis vers le lieu nommé Ura dont nous allons parler.

Uram Locum. C'est le même que Pline nommera ensuite Sura au chap. 26, du moins si on veut croire Ortelius, le père Har-

douin et d'autres savans. Je n'en crois rien, et je pense que Ura était au lieu nommé aujourd'hui Gorur, qui est l'endroit où l'Euphrate commence à se détourner vers l'Orient. Sur quoi, consultez la carte de l'Asie par Van Lochom, où vous verrez qu'à partir de Gorur, l'Euphrate se détourne du midi au sud-est, après quoi, arrivé vers Cadissa, il prend son cours en plein est. P.

Cette conjecture est juste, et se trouve appuyée par l'autorité de d'Anville, qui place ce lieu à vingt-sept lieues nord-ouest de Cènes (*Cenæ*), et par conséquent à quarante-trois aussi nord-ouest d'Hatra. C'est donc à tort qu'Hardouin et Ortelius l'identifient avec Sura, qui aujourd'hui s'appelle Surieh. L'Ura de Pline est l'Ur de la *Genèse*, patrie d'Aran et d'Abraham. V. P.

CHAP. XXI, page 72, ligne 13.

Petram, aujourd'hui Arach, Slerac, Mecha, ou Krac, selon les divers interprètes. Quoi qu'il en soit, c'est cette Petra qui a donné son nom à l'Arabie Pétrée. P.

Krac est le vrai nom actuel. Dans le moyen âge elle porta celui de Montréal, que lui donna Godefroy de Bouillon après l'avoir prise. Celui de Pétra, qui a été porté par plusieurs autres villes de l'antiquité, entre autres une dans la Sogdiane (aujourd'hui Chadman ou Hisarac), une dans la Colchide (aujourd'hui Copolet), et une dans la Macédoine, indique une situation très-forte (πέτρα, rocher). La Pétra dont il est ici question fut assiégée par Démétrius Poliorcète, qui renonça au projet de s'en emparer. Postérieurement à Pline, elle fut comprise dans la Palestine troisième. V. P.

Ligne 14.

Palmyra, urbs nobilis.... utrimque cura. C'est la Tadmor que les chroniques arabes placent avant le règne de Salomon. Josèphe, rejetant en partie ces documens qu'il regarde comme fabuleux, la croit fondée par ce riche monarque. Quoi qu'il en soit, c'est à l'époque des Séleucides que l'opinion la plus probable fixe le commencement de sa prospérité et l'érection de ses principaux monumens. Il est d'ailleurs prouvé par les inscriptions que l'ère

en usage à Palmyre était l'ère des Séleucides. Les historiens romains ne commencent à parler de Palmyre que du temps de Marc-Aurèle, qui voulut la piller; mais ses habitans se retirèrent au delà de l'Euphrate avec ce qu'ils possédaient de plus précieux. Quarante ans après, les dépenses et le luxe de Palmyre devinrent excessifs. Elle est aujourd'hui détruite. Le nom de cette ville célèbre est devenu européen depuis que Volney a fait de ses ruines le prétexte de son fameux examen des croyances religieuses. On peut aussi lire avec plaisir, dans le *Voyage en Syrie* du même auteur, un morceau éloquent sur les débris immortels de cette ville arabe et grecque. C'est probablement sous l'influence de cette double description qu'a été conçu le poème épique de M. Dorion, intitulé *Palmyre conquise*. Voici comment il s'exprime dans la préface de son ouvrage (page 20 et suiv., 2e édition) sur cette ville fameuse : « Dans les déserts d'Arabie quelques espaces cul-
« tivés s'élèvent comme des îles au milieu d'un océan de sable.
« Tadmor ou Palmyre indique par son nom les palmiers qui
« prêtent leur ombre à ces régions tempérées. Palmyre, située
« à une égale distance du golfe Persique et de la Méditerranée,
« était fréquentée par les caravanes qui portaient aux nations
« de l'Europe les riches produits de l'Inde. Cette ville opu-
« lente et libre liait la monarchie des Parthes à celle des Ro-
« mains par les bienfaits du commerce. Elle maintint sa neutra-
« lité jusqu'au règne de Trajan. La petite république florit
« depuis sous le nom de colonie romaine de droit italique, et
« ce fut dans cet intervalle que les Palmyriens élevèrent ces
« temples, ces palais, ces aquéducs, ces portiques d'architec-
« ture grecque dont les ruines, éparses sur plusieurs lieues d'é-
« tendue, excitent la curiosité des voyageurs.

« Palmyre, située au pied d'une grande chaîne de montagnes
« stériles à l'occident, et découvertes de tous les autres côtés,
« se trouve, selon Ptolémée, au trentième degré de latitude,
« à six journées d'Alep, à la même distance de Damas, environ
« à vingt lieues de l'Euphrate vers l'orient. Cette ville, placée
« sur un terrain exhaussé, conserve un peu plus de trois lieues
« de circonférence. D'une montagne escarpée sur la gauche, en
« arrivant par la vallée des Tombeaux, la vue s'étend extraor-

« dinairement loin vers le sud. Le désert y ressemble à la mer.
« Du côté de l'ouest on découvre le sommet du mont Liban, et
« très-distinctement les hauteurs éloignées de l'Antiliban. La
« rivière la plus considérable prend sa source, à l'ouest, au
« pied des montagnes, dans une belle grotte élevée où l'on peut
« se tenir debout. Dans le fond se trouve un bassin d'eau très-
« limpide, d'environ deux pieds de profondeur. Le courant,
« qui sort avec rapidité, n'a guère plus d'un pied de profondeur
« et trois de largeur. Cette eau chaude et sulfureuse, où se
« baignent les habitans, va se perdre, à l'est de Palmyre, dans
« le désert. Une inscription qui se trouve encore auprès, sur
« un autel dédié à Jupiter, apprend que cette source s'appelait
« Ephea, et que l'on confiait le soin de la garder à des personnes
« qui tenaient cet office par élection. L'autre rivière est presque
« aussi grande; elle traverse la ville dans un acquéduc souter-
« rain, près du grand portique et dans la même direction; elle
« se joint à la première vers l'est, et se perd ainsi dans le sable.

« C'était l'usage des païens de placer les sépultures dans le
« voisinage ou dans l'enceinte des murailles. A gauche et à
« droite de la vallée, plusieurs tours carrées d'une hauteur con-
« sidérable servaient de tombeaux aux Palmyriens. A peine a-t-on
« passé ces monumens vénérables, que les montagnes, se sé-
« parant, laissent voir l'aspect de la ville. Vers l'Euphrate une
« étendue de plat pays se découvre à perte de vue, sans pré-
« senter un seul objet animé.

« L'olivier croissait à Palmyre; l'air y était sain, comme
« Longin nous l'apprend dans son épître à Porphyre, et le ciel
« toujours serein, excepté lorsque la pluie, très-rare en cette
« contrée, et souvent précédée de tourbillons, enlève du désert
« une si grande quantité de poussière, que tout le pays en est
« obscurci. » Le nom de Palmyre est devenu tellement populaire
et emporte si bien l'idée de ruines magnifiques, que Lebrun a dit:

Sur les ruines de Palmyre,
Le temps a promené sa faux.

ODE, liv. IV, *Exegi.*

(Cf. WOOD et DAWKINS, *the Ruin of Palmyr.*) Il est inutile

d'insister sur le rôle que joua cette ville au commencement du troisième siècle de notre ère, lorsque Odénat, sauveur de l'empire, fut associé par le sénat à la dignité impériale, et que Zénobie, héritière de sa puissance, prit le titre de reine de l'Orient et balança quelque temps la fortune romaine, montrant ainsi à l'univers à quel degré de splendeur l'Arabie pouvait prétendre par ses propres forces, et préludant en quelque sorte à la grande conquête commencée par Mahomet.

Pour la Séleucie, dont il est ici question, voyez liv. VI, chap. 30; quant à Damas, il en a déjà été longuement parlé. C'est à tort que Poinsinet traduit *propius* par *la moindre distance*, ce qui est faux dans la réalité, et, de plus, insoutenable en bonne latinité. Cf. *Philosophical Trans.*, tom. XVIII, n. 257. V. P.

CHAP. XXI, page 72, ligne 21.

Infra Palmyræ solitudines, etc.... Vicesima nona parte Virginis. — *Stelendena.* Pline est le seul chez qui il soit fait mention de la Stelendène. P.

Page 74, ligne 1.

Emesa. Ἔμεσσα de Ptolémée (l. v, n. 15), Emessa dans Trebellius Pollion (*Voyez* AUREL.), était dans l'Apamène. Hardouin la nomme aujourd'hui Hemz. P.

Elatium, inconnue. On peut consulter Ortelius aux mots Elatium et Haylam. P.

Ligne 2.

Sura. Asura et Arura dans quelques éditions. Assur de Dalech. Ἄρουρα serait grec et signifierait champ cultivé, belle plaine à grains. Ortelius admet le mot Asura dans son *Thesaur. geog.*, mais sans autorité suffisante. Le mot *Sura* est très-probablement la véritable leçon. Ce nom se retrouve dans la Notice de l'empire romain, chap. 24, page 41, sous le nom de Flavia Prima Sura, ville sous la juridiction du duc de Syrie et de Syrie-Euphratésie. Au reste, nous avons dit qu'Hardouin a tort de confondre cette ville avec l'Ura dont il a été question ci-dessus, p. 295 et 296.

V. P.

Chap. XXI, page 74, ligne 2.

Philiscum, inconnue comme la précédente, mais probablement d'origine grecque, quoiqu'il ne faille point, à l'exemple de Poinsinet, retrouver dans la désinence le mot grec Ἴσκος, voleur. On peut cependant, à l'aide de la phrase suivante, présumer la position de cette ville. En effet, elle est à peu près à la même distance de Séleucie, que Séleucie de Babylone; et dès-lors il ne s'agit plus que de fixer avec certitude l'emplacement de Séleucie : or, on sait que celle-ci était au confluent du Tigre et de l'Euphrate. V. P.

Ligne 5.

A Zeugmate octoginta tribus M *pass.* Les manuscrits portent presque tous LXXXIII ou LXXXIV, nombre évidemment trop petit. Chifflet donne DLXXXIII, et les manuscrits roy. 1, 2 d'Hardouin. DLXXXIV. V. P.

Ligne 10.

Otrin, lieu inconnu comme la plupart des précédens. Ce n'était probablement qu'une bourgade de laquelle il ne reste pas même des ruines. Le nom d'ailleurs n'est rien moins que sûr ; car tous les manuscrits consultés par Hardouin donnent Mothi. La leçon véritable est peut-être Otin ou Othin, d'où, à cause du son final de *quam*, on aura fait Motin, Moti. V. P.

Distrahitur in paludes. Ce qui vient des nombreuses saignées que lui pratiquent surtout, du côté de l'Arabie, les peuples limitrophes pour arroser leurs terres arides et sablonneuses. V. P.

Ligne 11.

Increscit autem, etc. Les accroissemens de l'Euphrate ont bien quelque chose de la périodicité de ceux du Nil ; mais ils ne proviennent point des mêmes causes, et surtout ils ne produisent point les mêmes résultats : 1° parce que le fleuve ne roule point la même quantité d'eau que le Nil ; 2° parce que la vallée qu'il arrose n'est point resserrée d'une manière aussi remarquable entre deux rangs de montagnes. V. P.

Chap. XXII, page 96, ligne 23.

Avant d'entamer la description de cette grande péninsule qui, dans Pline, occupe, comme nous l'avons remarqué (notes du chapitre XIII), la fin du livre V et le commencement du livre VI, nous croyons utile de fixer l'attention du lecteur sur les deux tableaux suivans, qui présentent les divisions de l'Asie Mineure, l'un d'après les idées ordinaires des Grecs dans les temps de la domination romaine, l'autre d'après l'organisation des provinces par Constantin.

I. Tableau de l'Asie Mineure d'après les idées ordinaires des Grecs.

GRANDES DIVIS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIP.
Mysie........	Grande Mysie.................. Theutranie.	Pergame.
	Éolide.........................	Cyme ou Cume.
	Côtes des Pélasges, des Léléges, etc.	Adramytte.
	Ile de Lesbos..................	Mitylène.
	Troade...... .... Dardanie.	Troie.
	Petite Mysie.................. *N. B.* La Troade et la petite Mysie formaient la petite Phrygie.	Cyzique, Lampsaque.
Lydie........	Lydie intérieure................ 1. Lydie proprement dite. 2. Méonie. 3. Asis ou Asia.	Sardes, Philadelphie, Thyatire.
	Lydie maritime ou Ionie	Phocée, Smyrne, Érythres, Clazomène, Téos, Lébédos, Colophon, Éphèse, Priène, Myonte, Milet (ces trois en Carie), île de Samos, île de Chio.

GRANDES DIVIS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIP.
Carie	Carie intérieure	Alabande, Stratonicée, Mylase.
	Carie maritime ou Doride	Halicarnasse, Cos, Cnide, Rhodes.
Lycie	Lycie propre. Milyade (*Solymes*).	Patare, Myre.
Pamphylie		Attalie.
Pisidie	Pisidie propre. Canton des Etenenses. des Homonadenses. des Oroandici.	Salagasse, Selge.
	Isaurie	Isaure, lac Coralis.
Phrygie	Phrygie propre. Phrygie Epictète.	Synnade, Apamée, Cotyæum.
	Lycaonie	Iconium, Laodicée-Combusta, Amorium.
	Galatie (*Gallogrèce*). 1. Trocmes (*Tavium*). 2. Tectosages (*Ancyre*). 3. Tolistoboges (*Pessinonte*).	Ancyre, Gordium, Tavium, Pessinonte.
Bithynie	Bithynie propre	Pruse, Nicée.
	Thynes	Nicomédie, Chalcédoine.
	Mariandynes	Héraclée, Bithynium.
Paphlagonie		Gangra, Pompeïopolis, Sinope, Amastris.
Pont	Pays des Leucosyres. Cadilonitide. Saramène. Phazémonitide.	Amise.
	Pont Galatique. Themiscyre. Phanarée. Daximonitide.	Amasie, Comana la Pontique.

GRANDES DIVIS.	SOUS-DIVISIONS.	VILLES PRINCIP.
Pont (suite)...	Pont Polémoniaque........... Sidène. Calampène. Chalybes (occidentaux).	Sébastie, Néo-Césarée, Énoé, Polémonium.
	Pont Cappadocien............. Tibarènes. Mosynèques. Colques (occidentaux). Heptacomètes (sept. cant.). Macrones.	Pharnacée, Cérasonte, Trapézonte, Rhizée, Apsare.
Cappadoce....	Cappadoce propre............. 1. Morimène. 2. Garsauritide. 3. Kammamène. 4. Tyanitide. 5. Cilicie. 6. Sargarausène.	Mazaca ou Césarée, Archelaïs, Nazianze, Tyane.
	Cataonie......................	Abystre, Comana.
	Mélitène......................	Mélitène.
	Arménie Mineure..............	Zimara.
Cilicie........	Cilicie propre.................	Tarse, Mopsuestie.
	Cilicie Trachée (*Aspera*, âpre)...	Seleucie, Selinonte.
Chypre.......	Royaume de Salamine, de Chytres. — Salaminie..	Salamine.
	de Citium, de Curium. — Amathusie..	Amathonte.
	de Paphos, d'Arsinoé.. — Paphie....	Paphos.
	de Soles.., de Lapethus, de Ceronia. — Lapethie...	Lapethus.

II. Asie Mineure sous Constantin.

Diocèses.	Provinces.	Villes.
Diocèse d'Asie, Éphèse capit.	Pamphylie	Attalie.
	Pisidie	Sagalasse-Lacédémone.
	Lycaonie	Iconium.
	Phrygie Pacatiane	Laodicée.
	Phrygie Salutaire	Synnade, Cotyæum
	Hellespont	Pergame.
	Lydie	Philadelphie.
	Carie	Stratonicée.
	Lycie	Myra.
	Les îles	Rhodes.
	Province d'Asie proconsulaire, indépendante du diocèse d'Asie.	Adramytte, Phocée, Smyrne, Milet.
Diocès. de Pont, Césarée capit.	Bithynie	Chalcédoine.
	Honoriade	Claudiopolis.
	Paphlagonie	Pompeïopolis.
	Galatie sous Théodose. { Galatie 1re	Ancyre.
	Galatie sous Théodose. { Galatie 2e, v. Salutaire.	Pessinonte.
	Hélénopont	Sinope, Amise, Néo-Césarée.
	Pont Polémoniaque	Cérasonte, Trapézonte.
	Cappadoce. { Cappadoce 1re	Césarée.
	Cappadoce. { Cappadoce 2e	Tyane.
	Arménie 1re	Sabus.
	Arménie 2e	Mélitène.
Diocèse d'Orient (partie du).	Cilicie 1re	Anazarbe.
	Cilicie 2e	Tarse.
	Isaurie	Sélinonte, Séleucie, Larande.
	Chypre	Constantie (Salamis).

La Lycaonie, province ancienne rétablie, ne comprenait que les contrées voisines d'Iconium. Elle paraît répondre au sandjiakat de Konieh. La Pisidie, agrandie d'une partie de l'ancienne Lycaonie, semble avoir alors représenté le sandjiakat d'Isbarteh, la ville de ce nom ayant succédé à Sagalasse.

L'Hellespont comprenait toute l'ancienne Mysie.

Le proconsul indépendant du vicaire du diocèse d'Asie et du préfet d'Orient avait l'inspection sur les provinces de l'Hellespont et des îles ; ainsi, sa préfecture représentait à peu près le pachalik du capitan-pacha ou grand-amiral.

L'Honoriade, nommée ainsi par Théodose, en l'honneur de son oncle Honorius, se trouve aujourd'hui représentée par le sandjiakat de Boli.

L'Hélénopont fut nommé ainsi en l'honneur de la mère de Constantin, femme ou concubine de Constance-Chlore.

La Cappadoce première comprenait les anciennes stratégies de Cilicie, Sargarausène et Kammamène.

La Cappadoce seconde comprenait les stratégies de Garsauritide et de Tyanitide.

Les Isauriens ou Isaures, presque toujours en rébellion, s'étaient emparés de la Cilicie-Trachée, et arrivaient ainsi jusqu'à la mer. Du reste, conférez les notes ci-dessous. V. P.

CHAP. XXII, page 74, ligne 18.

Cilicia. On prend vulgairement la Cilicie pour la Caramanie, mais ce mot vague de Karaman, qui a été tantôt restreint, tantôt étendu à une grande partie du sud-est de l'Asie Mineure, est peu propre à donner une notion exacte de l'ancienne Cilicie. Il sera plus à propos, pour qui veut connaître la géographie comparée, d'étudier une carte de l'empire ottoman divisée par pachaliks et par livahs ou sandjiakats : il y verra que l'ancienne Cilicie répond, à peu de chose près, aux livah d'Adana, livah de Tarsous (tous deux compris dans le pachalik d'Adana), livah d'Itchil (subdivision du pays d'Itchil, compris lui-même dans le mousselimik de Chypre), et partie des livahs de Kars et d'Aïntab. Les deux premiers livahs forment la Cilicie propre ; la Trachéotide,

ou Cilicie-Trachée (Τραχεῖα, *aspera*, âpre, c'est-à-dire montueuse), n'est autre que le pays d'Itchil, plus la lisière méridionale des deux derniers sandjiakats.

Avant d'aller plus loin et de donner la synonymie, nous présenterons au lecteur, pour le mettre à même de mieux saisir l'ensemble des connaissances de notre auteur, les noms des villes, fleuves, etc., qu'il a donnés, mais en les groupant dans un ordre différent.

1°. *Villes.*

Issos ou Issus.
Alexandria (ἡ κατὰ Ἰσσὸν).
Èges (Ægæ).
Malle (Mallos).
Magarse.
Tarse.
Cassipolis.
Mopse.
Thynos.
Zephyrium.
Anchiale.
Celenderis.
Nymphée.
Soles ou Pompeïopolis.
Adana.
Cibyra.
Pinare.
Pédalie.
Ale.
Sélinonte.
Arsinoé.
Tabes.
Doron.
Corycos.
Holmes.
Mile.
Aphrodisias ou Oppidum-Veneris.
Myande.
Anemurium.
Coracesium.
Anazarbe ou Césarée.
Augusta.
Castabale.
Épiphanie ou Éniande.
Éléuse.
Iconium.
Séleucie en Trachéotide.

2°. *Rivières.*

Diaphane (le).
Andrique (l').
Pinare (le).
Lycus (le).
Chlore (le).
Pyrame (le).
Sare (le).
Cydnus (le).
Calycadne (le).
Mélas (le).
Liparis (le).
Bombos (le).
Paradise (le).

3°. *Montagnes.*

Crocodile (le).
Amanus (l') avec les Portes Amaniques (Amanicæ Pylæ) d'un côté, et de l'autre les Portes Ciliciennes (Ciliciæ Portæ).
Imbare (l').

4°. *Caps.*

Sarpédon (le).
Cap (le) de Vénus (en latin *Promontorium Veneris*, ou *Aphrodisias*).

5°. *Régions.*

Célendéritide.

6°. *Lieux divers.*

Plaine Aléienne (*Aleii campi*).
Golfe d'Issus (*Issicus sinus*).
Corycos (caverne).

CHAP. XXII, page 74, ligne 18.

Flumen Diaphanes. Inconnu aux modernes. P.

Il est évident que ce n'est qu'un ruisseau qui allait se jeter dans le golfe d'Issus. Διαφανὴς, en grec, signifie transparent. V. P.

Mons Crocodilus. La partie du mont Amanus qui confine à son défilé. P.

C'est-à-dire à celui qui a le nom de Pyles ou Portes Syriennes. (*Voyez* la note suivante.) On ignore pourquoi la montagne portait ce nom de Crocodile, quoique vraisemblablement il faille l'attribuer à la forme singulière de quelque sommet. V. P.

Portæ Amani montis. Le défilé ou pas du mont Amanus, par lequel on passait de l'Amanus et de la Cilicie intérieure en Syrie. P.

Ce passage, connu sous le nom de portes Syriennes ou Amaniques, ne doit pas être confondu avec celui dont il est fait mention à la ligne 22, et qui s'appelle portes Ciliciennes. Le premier conduisait vers l'Euphrate, et dans la haute Asie; le second se dirigeait vers la mer, et par conséquent ouvrait l'entrée de la Syrie. C'est dans la plaine, au sortir de ce second défilé, que fut donnée la bataille d'Issus. Du reste, Strabon se borne à

nommer ce passage Πύλαι, *portes*, sans rien ajouter pour déterminer s'il s'agit de l'entrée de la Syrie ou de celle de la haute Asie. V. P.

CHAP. XXII, page 74, ligne 19.

Amani montis. Il a été dit dans les notes du chapitre 18, que c'est l'*Alma-Dagh* actuel; et précédemment, page 224, nous avons indiqué que cette chaîne formait la limite de la Cilicie et de la Syrie (aujourd'hui les pachaliks d'Itchil et de Marach) d'une part, et de celui d'Alep de l'autre. C'est une branche du Taurus. V. P.

Andricus. Inconnu aux modernes. Pline est le seul qui en fasse mention. P.

Il est permis de penser que cette rivière n'est autre que le Kersos de Xénophon (*Expéd. du jeune Cyrus*, liv. I, n. 4), aujourd'hui Kermès; car, 1° le Kermès court à la mer avant le Pinare, c'est-à-dire plus au sud que lui; 2° Pline, qui nomme ici avec beaucoup de détails les rivières de la Cilicie, ne parle pas du Kersos, qu'il serait cependant étonnant de voir oublié; 3° enfin, si l'on pense à la signification probable du nom *Kers*... dans quelque idiome syriaque ou copte (on retrouve ce mot tout entier dans l'Axiokersos et l'Axiokersa des mystères de Samothrace, et l'on sait que ces mots ont été expliqués par Zoéga, *Tr. des Ob.*, p. 220; *Bassirilie*v., I, p. 9; et par Münter, *Abhandl.*, p. 190 et suiv., par *grand fécondateur* et *grande fécondatrice*), on sera porté à croire que Ἀνδρικὸς (viril, d'Ἀνὴς, homme, en spécifiant le sexe mâle) n'en est que la traduction grecque. V.P.

Pinarus. Stephanus et Avienus en parlent. (*Voyez* la note sur le mot *Cydnus*, p. 302.) P.

Il faut y joindre Arrien (*Expédit. d'Alex.*, liv. II, n. 8), Strabon (liv. XIV) et Plutarque (*Vie d'Alex.*). Celui-ci l'appelle Πίνδος. Aujourd'hui c'est le Deli-Sou selon d'Anville, ou le Mahersou selon Pococke (p. 158). V. P.

Lycus. Pline est le seul qui fasse mention de ce fleuve Lycus de Cilicie, qu'il ne faut pas confondre avec plusieurs autres fleuves asiatiques du même nom. P.

CHAP. XXII, page 74, ligne 20.

Sinus Issicus. Aujourd'hui le golfe de Aiazzo, ou de Giazza, ou de Giaccia, selon les différentes manières de prononcer et d'écrire le même mot.

Oppidum Issos. Aujourd'hui Stiazzo, qui se dit aussi Giazza ou Giaccia. *Voyez*, sur la ville d'Issos, MÉLA, liv. I, ch. 13. P.

Il faut y joindre Xénophon, qui la nomme 'Ισσοὶ (au pluriel), et Strabon. Opulente et considérable du temps du premier de ces deux écrivains, elle n'était plus qu'une ville insignifiante sous Auguste. Cette décadence fut due en grande partie aux deux villes qu'Alexandre fonda dans le voisinage (Alexandrie et Nicopolis), en mémoire de sa victoire sur Darius. Au reste, ce n'est point ici qu'il faut s'arrêter à prouver que Nicopolis et Issus sont des villes différentes. Malgré l'assurance formelle d'Eustathe (*sur Denys le Périég.*, v, 119) et d'Étienne de Byzance (art. 'Ισσὸς), lesquels prétendent qu'Alexandre, après la mémorable bataille qui lui livrait l'entrée de la haute Asie, fit de *Nicopolis* le surnom d'Issus. Mais, d'une part, Ptolémée et Strabon, beaucoup plus anciens, plus instruits et plus judicieux, nomment séparément ces deux villes; et de l'autre, Ptolémée, entrant encore dans plus de détails, assigne à Nicopolis une position méditerranée qui ne peut convenir à Issus. Notons du reste, avant de finir, que la bataille entre Darius et Alexandre n'est pas la seule qui ait eu lieu dans ces plaines d'Issus, où il semble que deux armées ne pussent être en présence sans se battre. Cinq cent vingt-quatre ans après, Septime-Sévère et Pescennius s'y disputaient l'empire du monde, qui resta au premier. V. P.

Inde Alexandria. Aujourd'hui Alessandrona. P.

On la désigne vulgairement par le surnom d'Alexandrie d'Issus. Très-peu d'écrivains en parlent, et même on a remarqué qu'Arrien et tous les historiens du conquérant macédonien ont négligé d'en faire mention; cependant les assertions de Strabon, Scymnus de Chio (Coll. des *Geogr. min. Gr.*, l. II, p. 54), Hérodien (*Hist.*, l. III, c. 4-12), Étienne de Byzance (art. 'Αλεξάνδρεια),

ont assez de poids pour empêcher que l'on ne décide à la légère contre la réalité de la fondation, qu'ils attribuent unanimement au vainqueur de Darius. Mais, dira-t-on, comment expliquer le silence des historiens d'Alexandre? Le voici. Alexandre, occupé après sa victoire de mille soins importans, comme de déboucher par les portes Ciliciennes dans la Syrie au midi, et à l'est dans l'Asie supérieure, se borna à tracer le plan d'une ville, à en voir élever les premières murailles, et surtout à y laisser un monument de son passage par quelques édifices sacrés. Ainsi, selon Quinte-Curce (liv. III, ch. 12), il fit élever sur le Pinare trois autels consacrés à Jupiter, à Hercule et à Minerve. Ces monumens existaient encore du temps de Cicéron (Voyez *Epist. fam.* de cet orateur, liv. XV, 4), et même à l'époque d'Hérodien (*Hist.*, liv. III, c. 12). Dans la suite, un prince de la race des Séleucides continua et compléta les travaux du fondateur. Cette conjecture naturelle est justifiée par le récit d'un voyageur très-exact du treizième siècle, Willebrand d'Oldenbourg (*Itiner. Terr. Sanct.*, p. 135, 136, édit. Léon Allat.), qui rapporte que, selon la tradition des indigènes, cette ville fut bâtie *en un jour* par Alexandre, pour servir à son cheval Bucéphale, et qu'il lui donna son nom. V. P.

Chap. XXII, page 74, ligne 21.

Flumen Chlorus. Inconnu aux autres géographes. P.

Ce n'est sans doute qu'un très-faible ruisseau côtier. Chlore (Χλωρὸς) en grec signifie vert, et indique, soit la couleur des eaux, soit des rives ombragées par des arbres verts, dont le feuillage se réfléchissait dans les eaux. V. P.

Oppidum Ægeæ. Plusieurs anciens en font mention. Inconnu aux modernes. P.

C'est aujourd'hui Aias ou Aias-Kala (château d'Aias), chef-lieu du sandjiakat de même nom dans le pachalik d'Itchil. Son nom se trouve écrit Αἰγαὶ dans Ptolémée et presque tous les auteurs. Strabon dit Αἰγαῖαι; et Tacite (*Ann.*, liv. XIII, 8), ainsi que quelques auteurs plus modernes, ont écrit, à son imitation, *Ægeæ*. Le nom est corrompu dans la *Table* de Peu-

tinger, où on lit *Aregea.* (Conférez Wesseling *sur Hiéroclès,* page 705.) V. P.

CHAP. XXII, page 74, ligne 21.

Amnis Pyramus. Aujourd'hui Malmistra, selon Niger. P.

C'est le Geihoun ou Djihoun, qui, en se jetant dans la Méditerranée, forme la limite des sandjiakats d'Aiasso et d'Adana. C'est, avec le Seihoun (Saros), la plus considérable des petites rivières qu'épanche le versant méridional du Taurus dans la Méditerranée. V. P.

Portæ Ciliciæ. Le défilé par lequel on passait du mont Taurus dans la Cilicie. P.

Voyez ci-dessus la note sur *Portæ Amani montis,* page 307. V. P.

Ligne 22.

Mallos. Aujourd'hui même Malo, selon Dupinet et le père Hardouin, etc. P.

Cette ville, située près de l'embouchure du Pyrame, figure parmi les nombreux monumens attestant le passage de Mopsus et d'Amphiloque en ces contrées. (*Voyez* notes sur *Mopsos,* p. 313.) Les nombreux et graves témoignages qui leur attribuent la fondation de cette ville suffisent pour fixer notre opinion à cet égard. Quant au récit d'Étienne de Byzance (art. Μαλλὸς), qui crée un personnage imaginaire pour donner une étymologie au nom de cette ville, il serait inutile de s'y arrêter. L'opinion d'une origine argienne se trouve confirmée par les types des médailles de Malle (Eckhel, t. III, p. 59, 60) et de Mopsueste, qui nous montrent, à n'en pas douter, Amphiloque comme fondateur de la première de ces villes. D'autre part, Plutarque (*Décad. des Orac.*, tome II, page 34) et Lucien (*Philopseud.*, XXXVIII) nomment comme un des oracles les plus long-temps renommés, celui de ce devin à Malle. Pausanias (lib. I, c. 34, p. 84) affirme que même de son temps il jouissait encore d'un grand crédit. Enfin, une autre preuve de cette origine se trouve dans le sacrifice solennel qu'Alexandre-le-Grand, d'origine argienne lui-même (puisque Caranus, chef de la dynastie macé-

donienne, descendait d'Hercule), offrit aux mânes d'Amphiloque, honorant en lui l'allié de cette nation. L'historien d'Alexandre et Strabon lui-même, auteur d'une vie de ce prince, prennent en cet endroit occasion de rapporter l'origine argienne de Malle (STRAB., liv. XIV, p. 376; ARRIAN., *de Alexand. rebus*, liv. II, page 33). V. P.

Magarsos. C'était le nom d'une ville et d'une colline aux environs de Mallos. Selon Tzetzès, Magarsos était une ville à l'embouchure du Pyrame.

Tarsos. Aujourd'hui même Tarso. P.

Ou plus exactement *Tarsous.* Voyez plus bas, p. 115 et surtout 116, quelques détails sur cette ville. V. P.

CHAP. XXII, page 74, ligne 23.

Campi Aleii. Festus Avienus en fait mention dans ces vers;

...... Clari post ultima Bellerophontis
Hic cæspes late producit Aleïus arva.

P.

La plaine Aléienne, dont il est ici question, se trouve entre les rivières de Seihoun et de Geihoun, c'est-à-dire entre le Sare, dont il sera question tout-à-l'heure, et le Pyrame, au bas des montagnes qui séparent la vallée des deux fleuves dans le haut pays, mais qui, à mesure que l'on descend vers le sud, s'abaissent considérablement, et finissent par se confondre avec la plaine.

Les champs Aléiens sont célèbres par ces vers d'Homère (*Iliade*, chant VI, 200, etc.):

Ἀλλ' ὅτε δὴ κἀκεῖνος (Bellérophon) ἀπήχθετο πᾶσι θεοῖσιν
Ἤτοι ὁ καππεδίον τὸ Ἀλήϊον οἶος ἀλᾶτο
Ὃν θυμὸν κατέδων, πάτον ἀνθρώπων ἀλεείνων.

Mais les champs Aléiens d'Homère sont-ils ceux dont il est ici question? Les anciens n'en ont pas douté; et les vers d'Avienus, cités par Poinsinet, nous montrent ce poète partageant la même opinion. Les modernes, plus défians, présumeront plutôt qu'Ho-

mère ne fit pas voyager Bellérophon si loin des montagnes de la Lycie, et que la dénomination d'Aléienne donnée à une plaine de la Cilicie ne remonte peut-être pas au delà du siècle d'Alexandre, dont les officiers, pleins des vers du chantre d'Achille, et toujours avides de retrouver au loin l'histoire, la mythologie et les origines grecques, imposèrent le nom inscrit dans l'*Iliade* à une plaine qui avait, dans la langue du pays, une dénomination à peu près homonyme. (Cf. MANNERT, *Geogr. der Griech. und Rœm.*, tom. VI, part. 2, p. 105.) V. P.

CHAP. XXII, page 74, ligne 23.

Oppida Cassipolis. Villanovanus veut que Cassipolis soit la même ville que Ptolémée appelle Serropolis. Je dois observer aussi qu'Ortelius, au mot même *Cassipolis*, lit *Cassiopolis*; mais il lit ensuite *Cassipolis* au mot *Serropolis*. P.

Cassiopolis serait certainement une fausse leçon, lors même que par la suppression (absolument nécessaire) de l'*s*, on arriverait à écrire *Casiopolis*, Κασιόπολις. On ne doit songer ici ni à des fondateurs ou rénovateurs romains de villes ciliciennes, ni même à un Casos fils d'Inachus, ou à un Casos fils de Cléomaque (*Voyez* ÉTIENNE DE BYZ., art. Κάσιον et Κάσον), ou enfin à un Casos, Crétois, cité par Libanius (*Disc.* XXXI ou Ἀντιοχικὸς, p. 128 et 129, édit. Reiske), quoique des légendes semi-historiques puissent faire penser à ces personnages. La partie initiale de *Casipolis* est tout simplement le *Cas*, radical de *Casius*, montagne, de *Caucase* (*Koh-Cas*), etc. V. P.

Mopsos liberum. Dupinet et Ruscelli traduisent Misil. La ville de Mopsos paraît être un établissement pamphylien. P.

Cette Mopsos n'est autre que la Mopsueste (Μοψουεστία) de Ptolémée, et Mopsuheste de Cicéron (*Epist. fam.*, liv. II, 8), dont Étienne de Byzance fait deux mots, Μόψου ἑστία. Effectivement les médailles indiquées ci-dessus (p. 311, note sur *Mallos*), prouvent que l'on rapportait à l'émigration de Mopsus et d'Amphiloque la fondation de cette ville. Le nom de Mopsicrène (c'est-à-dire *fontaine de Mopsus*), donné à une autre ville de Cilicie (Μόψου κρήνη de Ptolémée, Μόψου κρῆναι du reste des auteurs),

que les écrivains des âges postérieurs ont appelée par corruption *Mansverine* (*Itinéraire de Jérusalem*) et *Mamsacrone* (*Itinéraire* d'Antonin), atteste aussi le séjour et les établissemens de Mopsus dans cette contrée asiatique. Eusèbe place la fondation des deux villes immédiatement après la prise de Troie (*Chroniq.*, l. II, p. 93). Une inscription citée par Cellarius, puis par Gruter (*Thesaur. incr.*, p. 255, n. 4), vient à l'appui de ce que Pline dit de la liberté accordée à Mopsueste. Le nom de cette ville fut différemment corrompu dans le moyen âge, et l'on trouve Mompsistea, Mampsysta, Mamysta, Masista, Mamistra, Mamista (Glycas, *Annal.*, l. IV, p. 306 : Ἡ Μαμίστα, ἡ καὶ Μόψου ἑστία καλουμένη), d'où enfin le nom moderne actuel Messis, déjà connu d'Aboulféda. V. P.

Chap. XXII, page 74, ligne 24.

Thynos. Tous les manuscrits portent Tyros, et non pas Thynos, comme lisent les éditeurs. Dupinet traduit Thynos par Adona. P.

Zephyrium, Anchiale. Ni l'une ni l'autre de ces villes n'existent aujourd'hui ; mais on connaît leur position. Zephyrium, auprès d'un cap de même nom et à l'ouest (Ζέφυρος, vent d'ouest) d'Anchiale, était à treize milles de Soles, selon la *Table* de Peutinger, et à cent vingt stades du Cydnus, selon le Périple. — Anchiale (Ἀγχιάλη de Strabon, Anchialos d'Arrien) était auprès de Tarse, et dans le voisinage de la mer, ainsi que l'indique son nom (ἄγχι, près, ἅλς, mer), traduit sans doute du cilicien ou du syrien en grec. On connaît la célèbre épitaphe de Sardanapale ou Sard-Assan-Pal : « J'ai bâti Tarse et Anchiale en un jour, et maintenant je suis mort ! » Il n'en résulte, comme on peut s'en douter, ni que cette inscription ait jamais été lue sur la tombe du fameux prince d'Assyrie, ni que Sard-Assan-Pal ait fait bâtir Anchiale ; mais on peut conjecturer sans absurdité que quelqu'autre roi syrien de même nom et d'époque postérieure en a été le fondateur. Quant à la décadence d'Anchiale, elle paraît avoir eu lieu dès une époque très-reculée, et probablement ce fut à la grande prospérité de Tarse qu'elle dut ce malheur. V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 1.

Saros, ainsi nommé, suivant Étienne de Byzance, d'un capitaine de ce nom; primitivement ce fleuve portait celui de Sinar (Σίναρος; Schol. *S. Denys le Périég.*, v, 867). Nous avons déjà dit que c'est le Seihoun des Asiatiques modernes. Il est presque aussi considérable que le Pyrame ou Djeihoun: on croit que, comme lui, il prenait sa source sur le versant méridional de l'Antitaurus, et par conséquent il traverse la ville de Comana, tourne au sud et à l'ouest, s'ouvre ainsi un passage dans le Taurus même; puis, après avoir reçu à Podande un affluent qui vient de l'ouest, il se dirige vers la mer. Peut-être est-il mieux de voir le bras principal dans la rivière qui vient de l'ouest. Quoi qu'il en soit, en y tombant, il recule le rivage par des pointes que Tite-Live nomme *Capita Sari* (livre XXXIII, c. 41). V. P.

Cydnus. Le père Lubin écrit qu'on l'appelle aujourd'hui Carasu. Ses eaux sont tellement froides, qu'Alexandre courut grand danger de mourir pour s'y être baigné. Outre Plutarque, Strabon, Méla, Quinte-Curce et d'autres auteurs, Festus Avienus fait une mention honorable de ce fleuve:

> Pyramus hic undas, hic volvit Pinarus æquor,
> Cydnus item mediæ discernit mœnia Tarsi.

P.

On dirait qu'il était dans la destinée de ce fleuve d'être funeste aux têtes couronnées: l'empereur d'Allemagne, Frédéric I Barberousse, s'y noya en s'y baignant le 10 juin 1190. « *Juxta cure ad duo millia situm est Castrum Celeph; juxta quod in flumine a quo ipsum castrum denominatur submersus fuit (proh dolor) Fredericus Rom. imperator, quum in recuperatione Terræ Sanctæ laboraret.* » (WILLEB. d'Oldenbourg.) V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 1.

Tarsum. Le père Hardouin rapporte une médaille d'Antonin Sévère, avec une légende grecque que voici en latin: *Senatus li-*

beræ civitatis Tarsi, accompagnée du symbole de la liberté, c'est-à-dire d'un chapeau, à ce que je présume. P.

Cette ville était à cinq lieues nord-ouest d'Anchiale, et à dix lieues d'Adana, sur le Cydnus. Nous avons averti ci-dessus (note sur la ligne 12, page 312) qu'elle se nomme aujourd'hui Tarsous ou, comme Poinsinet et quelques autres le disent, Tarso. Des légendes fort anciennes en attribuaient la première fondation aux Argiens ou Phénico-Argiens (c'est-à-dire aux Argiens après l'arrivée d'Inachus et la fusion des colons avec les autochtones). Strabon l'affirme en termes positifs (liv. XVI), et ajoute que Gordys, fils de ce Triptolème envoyé par la ville ou les rois d'Argos à la recherche d'Io, alla fonder une colonie dans la Gordyène. Étienne de Byzance a copié ce passage. Or, on trouve dans le voisinage de Tarse une petite île du nom de Gordys. (Anastase le Biblioth., *Vie de S. Silvestre*, p. 44; *insulam Cordionis*, édit. de Rome, 1717; *insulam Cordianam*, manuscrits Reg. et Thuan.; *insulam Cordianon*, manuscrits de la Bibliothèque Mazarine.) D'autres analogies peuvent aussi induire à admettre parmi les faits probables l'existence de cet établissement antique.

Quelques générations plus tard, Tarse fut, sinon rebâtie, car rien ne nous donne à penser qu'elle ait été détruite, mais considérablement agrandie par Sard-Assan-Pal (*Voyez* plus haut, note Anchiale, et la tradition recueillie par Étienne de Byzance : ἔστι δ' ἄποικος Ἀργείων, κτίσμα Σαρδαναπάλου); puis par Persée, que l'on nomme ordinairement comme fondateur de cette ville (*Voyez* sur ce fait capital M. Raoul-Rochette, *Hist. des Col. gr.*, t. I, p. 124, 125, 126). Mais de quel Persée est-ce qu'il s'agit ici? Est-ce véritablement d'un roi grec, d'un fils d'Acrisius et de Danaé? C'est ce dont il est permis de douter, Persée n'étant originairement qu'un personnage allégorique tout solaire, tout oriental, dont le mythe, transporté en Grèce, puis accommodé au génie des Grecs, fut localisé dans l'histoire de leurs temps primitifs, et appliqué à un personnage réel, dont la vie réelle, les faits réels furent plus ou moins adroitement identifiés à celle du héros solaire. (*Voyez,* entre autres, Creuzer, *Symb. und Myth. der alt. Vœlck*, liv. IV, c. 5, et liv. VIII, sect. 1,

où sont examinés les monumens et les traditions de la ville de Tarse.) V. P.

Chap. XXII, page 76, ligne 2.

Regio Celenderitis. Scylax et Ptolémée placent Célendéris en Cilicie. Strabon parle de la ville et du port de Célendéris. P.

Au rapport du géographe Artémidore, cité dans Strabon (l. XIII, p. 670 A), Célendéris était une des villes les plus anciennes, et même la ville la plus ancienne de la Cilicie. Les traditions indigènes en rapportent la fondation à un Sandoc, Sandocus ou Sandak, père de Cinyras, et par conséquent chef de toute la famille régio-sacerdotale des Cinyrades. Cette particularité remarquable qui, de quelque manière qu'on la commente ou qu'on l'entende, indique une origine cyprienne, et conséquemment phénicienne, justifie l'étymologie que Bochart donne de Célendéris, où il retrouve les mots hébreux *geled-erets*, terre âpre. En effet, Célendéris, quoique voisine de la mer, entre les promontoires Sarpédon et Anemurium, se trouve déjà dans la partie âpre de la Cilicie. Ce n'est pas que, du reste, on n'ait demandé l'origine de ce nom à la langue grecque. Selon les Grecs eux-mêmes, Κελένδερις venait de κέλης, cheval de course, lequel lui-même a pour racine κέλω, κέλλω. Dans cette hypothèse, le nom de la ville ferait allusion au rôle astronomique que joua son fondateur, Sandak ou Sandok, qui n'est que l'Hercule de Cilicie, et par conséquent le soleil. Des médailles autonomes extrêmement remarquables de Célendéris (*Voyez* Pellerin, *Rec.*, etc., tabl. LXXIII; Hunter; Eckhel, *Doctr. numism. vet.*, III, p. 51, etc.), appuient la dernière partie de cette opinion, et confirment pleinement ce qu'on dit de l'existence allégorique du fondateur; mais l'étymologie grecque n'en est pas moins ridicule. C'est à celle de Bochart qu'on doit se tenir: elle est naturelle, raisonnable, et empruntée à un idiome voisin de ceux qui dûrent avoir cours à une haute antiquité dans Célendéris. — Remarquons cependant, avant de finir, que les Grecs eurent une colonie à Célendéris, mais on en ignore absolument l'époque. Pomponius Mela, le seul qui nous donne ce rensei-

gnement (liv. I, c. 13), se borne à dire que c'était une colonie samienne. V. P.

Chap. XXII, page 76, ligne 3.

Nymphæum. Chez Suidas, Nymphée signifie un temple des Nymphes. Les auteurs donnent ce même nom à certains lieux où l'on trouve du bitume ; tel était le Nymphée des Apolloniates de la mer Ionienne, vers le fleuve Aous.

Solos. Soles, surnommée de Cilicie pour la distinguer de Soles de Chypre, était une ville maritime à l'embouchure du fleuve Latmus. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un bourg, connu sous le nom de Palésoli, à ce qu'écrit le père Lubin. Le père Hardouin observe que c'est cette ville qui a donné lieu au mot *solécisme.* Avant que d'avoir adopté ce mot, les Latins exprimaient un solécisme par les mots *imparilitas* et *stribiligo.* (*Voyez* Aulu-Gelle, liv. v, ch. 22.) P.

Selon Polybe (Fr. des *Ambass.*), copié par Tite-Live (l. xxxvii, c. 56), cette ville avait été fondée par des Argiens, ce qu'attestent en effet plusieurs de ses médailles (*Voyez* Eckhel, *Doct. num. vet.*, tom. iii, p. 56). Probablement cette fondation se rattache au grand ensemble de colonies argiennes qui eurent lieu à l'occasion du siége et de la prise de Troie. Cependant il ne faudrait pas en conclure nécessairement que la colonie vînt directement d'Argos ; il est éminemment probable, au contraire, qu'elle était partie des côtes de Cypre, où les Argiens fondèrent d'abord plusieurs établissemens, qui à leur tour en formèrent d'autres ; et l'homonymie des deux Soles, celle de Cilicie et celle de Cypre, ne permet guère de révoquer ce fait en doute. Dans la suite Soles fut renouvelée par des colonies rhodiennes et athéniennes. (*Voyez* Strabon, liv. xiv, p. 671 D ; Eustathe *sur Denys le Périég.*, v, 875 ; et cf. Polybe, passage cité ; Tite-Live, passage cité ; Pomponius Mela, liv. i, c. 13 ; enfin Eckhel, *Doct. num.*, tom. iii, p. 68.) Pompée, après avoir battu les pirates de la Cilicie âpre, colonisa dans Soles ceux qu'il jugea à propos d'épargner, et c'est alors que la ville prit le nom de Pompéiopolis. Soles fut en grande partie renversée par le

grand tremblement de terre de 525. Elle n'offre plus que quelques masures et des ruines, qu'effectivement on désigne dans le pays par le nom de *Palésoli*, c'est-à-dire *Vieille Sole.* V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 3.

Adana. Appien en fait mention dans la *Guerre de Mithridate.* P.

Voyez aussi PROCOPE, *Édif.*, liv. V, c. 5; XÉNOPHON, liv. I, c. 4; ABOULFÉDA, *Table syr.*, p. 134; et cf. *Itin. de Jérusalem*, p. 580; la *Table* de Peutinger; OTTER, *Voyages*, tom. I, c. 8. Adana était sur les bords du Sare, à douze, ou, suivant d'autres, à dix-huit milles de Mopsueste. Adana fut, pendant le moyen âge, la résidence des rois d'Arménie; mais Sis était la capitale. Aujourd'hui elle est le chef-lieu d'un sandjiakat, et même de tout un pachalick, auquel elle a donné son nom. V. P.

Ligne 4.

Cibyra. Ptolémée et Stephanus font mention de Cibyre. P.

Strabon aussi, mais tous la placent en Pamphylie; et, en effet, elle est sur les confins de cette province et de la Cilicie. Cibyra était aussi appelée Cyberna (Κύβερνα, τά). Ce n'était qu'une très-petite ville avec un fort. Beaucoup d'autres de très-peu d'importance l'entouraient (Anaxion, Auges; *Voyez* le Périple). Cibyra était à six lieues au nord-est de Side. On la nomme aujourd'hui Iburar. V. P.

Pinara. Ce nom Pinara indique une situation élevée et saillante, d'où *pinacle*, *pignon* et *pen*, vieux mot gaulois qui signifie cime, tête, etc. Pinara, selon Stephanus, était située au haut du promontoire de Crage. On nommait par opposition Pédalie ou Podalie une autre ville située au pied de ce promontoire, un peu sur le retour du rivage, et l'on nommait Alé, c'est-à-dire maritime ou littorale, une troisième ville située sur le bord même de la mer. Ἅλς, ἁλὸς, en grec, signifie la mer. P.

Seulement il faut remarquer que Pline nous transporte en Cilicie; et que Pinara, située sur le cap de Crage, se trouvait

conséquemment à six lieues nord-est de Xanthe, et à sept lieues sud-ouest de Tlos. V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 4.

Pedalie. C'est la même que les copistes nomment Podalie, du mot grec ποῦς, ποδὸς, en latin *pes*, qui signifie pied. (*Voyez* ci-dessus la note précédente.)

Ale. (*Voyez* la note sur *Pinara.*) Au reste, les manuscrits sont corrompus en cet endroit. Les manuscrits royaux 1 et 2 portent Hales, Clinus; il est évident qu'il faut lire Halé, Selinus. Quelques éditeurs lisent Halix, Arsinoë, etc., sans faire mention de Selinus. Un manuscrit porte Alis, Elini; Arsinoë; un autre, Hales, Clinus, Arsinoë, etc. Quoi qu'il en soit, je m'en tiens à la leçon du père Hardouin, Halé, Selinus, Arsinoë, qui est la seule raisonnable, d'autant qu'il produit deux médailles dont les légendes font mention d'Alé.

Selinus. Ptolémée parle de Sélinonte de Cilicie, liv. v, ch. 8. P.

Σελινοῦς, ὄντος. Cette ville était à deux cent dix stades au nord-ouest d'Antioche, selon Dion Cassius (liv. LXVIII, c. 33), et à vingt-cinq milles géographiques de la pointe la plus voisine de Cypre. Selon Scylax, c'était la ville la plus occidentale de la Cilicie. La *Chroniq. Pasc.* (p. 253) la place dans la Séleucie, ce qui veut dire simplement qu'à cette époque Séleucie d'Isaurie était la ville principale des environs, et que Sélinonte était comprise dans son district. Sélinonte porta au second siècle le nom de Trajanopolis, que lui donna Adrien. Trajan y mourut; et c'est là qu'eut lieu la comédie en vertu de laquelle Adrien parvint à l'empire. Ce nouveau nom fut oublié dans la suite, et remplacé par le nom primitif, que des altérations légères ont métamorphosé en *Selenti*. V. P.

Arsinoe. Strabon, Ptolémée et Stephanus font mention d'Arsinoé de Cilicie. P.

Cette Arsinoé fut bâtie probablement à l'époque où les rois d'Égypte obtinrent des Romains la possession de la Cilicie, pos-

session qu'ils gardèrent peu ; aussi les anciens géographes n'en parlent-ils pas. Ptolémée la place à trois milles géographiques de Célendéris, et un peu à l'est du fleuve Arymagde. V. P.

Chap. XXII, page 76, ligne 4.

Iotape Doron. Le père Hardouin, faute de s'être aperçu que *Doron* était ici au génitif pluriel grec, dont Pline fait souvent usage, corrige au texte Tabæ par Iotape, prétextant que Tabæ est une ville de Lydie ; mais Pline, de crainte qu'on ne s'y méprît, a distingué celle de Cilicie par le surnom de Doron, qui signifie des Doriens. Au reste, rien n'empêche de croire que l'Iotapé de Ptolémée ne soit cette Tabæ de Pline. P.

Cette ville est aussi mentionnée dans Hiéroclès (p. 709). Cependant on peut soupçonner qu'*Iotape* n'est point la véritable leçon, sans toutefois conclure que *Doron* soit le génitif pluriel grec *Δώρων*, et doive être joint sans virgule au mot précédent. Strabon place en Pamphylie une Thèbes, qui n'est autre probablement que la Tabæ de Cilicie ; car, 1°, tous ces noms, Thèbes, Tabes, Tapé, Tpé sont absolument identiques ; 2° les limites de la Pamphylie et de la Cilicie ont tant varié, que grand nombre de villes de l'une se sont trouvées dans l'autre. Nous ne concevons pas ce qui a pu faire soupçonner à Mannert (*Geogr. der Griech. und Rœm.*, tom. VI, part. 2, p. 84) que c'est la même que Laërte, patrie de Diogène Laërce. V. P.

Ligne 6.

Corycos...., et specus. Voyez l'élégante description que Méla fait de cette caverne, liv. I, ch. 13. Là était aussi le bois Corycien, d'où se tirait le meilleur safran. Dupinet traduit *la ville, le havre et la beaume de Cura.* P.

Le vrai nom moderne est *Korghos.* La ville ancienne, absolument insignifiante avant l'empire romain, commençait du temps de Pline à prendre un peu d'importance. Plus tard elle devint le port de Séleucie. Oppien (*Hal.*, liv. III, v. 208 et 209) dit :

Ὅσσοι δ' Ἑρμείας πόλιν ναυσίκλυτον ἄστυ
Κωρύκιον ναίουσι.

Étienne de Byzance la cite comme la ville la plus importante du district de Séleucie. Enfin on lit dans Eckhel (*Doct. num. vet.*, tom. III, p. 53) Κωρυκιώτων. (Cf. Mela, liv. I; et le Périple.) Il ne faut pas confondre cette ville de Cilicie avec Coricum, ville de Pamphylie, au sud-ouest de Phaselis: celle-ci, ainsi que Phaselis, avait été conquise et saccagée par Servilius Isauricus. Jamais elle ne se releva de ses ruines: aussi son nom ne se trouve-t-il plus dans les écrivains postérieurs. V. P.

Chap. XXII, page 76, ligne 6.

Calycadnus. Ammien (liv. XIV) observe que le Calycadnus était un fleuve navigable qui passait au milieu de l'Isaurie. P.

Oui; mais dans l'Isaurie telle que l'entendirent ou la firent les siècles postérieurs à Pline. Si l'on veut, comme du temps de ce dernier écrivain, maintenir l'Isaurie au nord de la Pisidie et dans l'enceinte du mont Taurus, c'est sur les confins de l'Isaurie que se trouvera naître le Calycadne.

Il en est aussi parlé dans Strabon (liv. XIV). C'est une assez petite rivière navigable. Elle avait sa source dans le district nommé Cétis, et coulait d'abord au sud-est, puis à l'est-quart-sud-est, pour déboucher près d'un promontoire que les nuances marbrées de ses rochers avaient fait nommer Pécile (Ποικίλη, ou en latin *Pœcile*). Le nom de Calycadne (Καλύκαδνος) fut postérieurement abrégé et changé en celui de Calydne (Κάλυδνος: *Voyez* S. Basile, *Vie de sainte Thècle*, liv. I, et Ét. de Byz., art. Τρία). On l'appelle aujourd'hui Gheuk-, Ghieuk-, Ghiuk-Souïou. V. P.

Ligne 7.

Sarpedon. Méla écrit que ce cap servait autrefois de limite au royaume du héros Sarpédon, roi de Lycie, tué par Patrocle au siége de Troie. P.

Toutefois il est probable que ce n'est pas du Sarpédon homérique que le cap en question avait emprunté son nom, mais bien de Sarpédon, frère et concurrent des Minos. Vaincu par ce prince, il émigra à la tête d'un certain nombre de mécontens

et d'autres Crétois qui s'attachèrent à sa fortune, et forma des établissemens en divers endroits, mais principalement sur les côtes de la Lycie, de la Pamphylie, de la Cilicie orientale. (Cf. RAOUL-ROCHETTE, *Hist. des colonies grecques*, tom. II, p. 141, et surtout la note.) Selon Scylax, il y aurait eu près du cap Sarpédon une ville de même nom: Σαρπηδὼν πόλις, ἔρημος καὶ ποταμος (puis s'offrent la ville de Sarpédon, un désert et le fleuve Galycadnée). Le cap Sarpédon, dans Sanutus, s'appelle Lena de Lagabaxa. V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 7.

Holmæ. Stephanus place cette ville dans la Cilicie Rocailleuse ou Trachéote. On nommait ainsi toute la partie montagneuse de la Cilicie. P.

On dit aussi *Holmi* (Ὄλμοί) et *Holmos* (Ὀλμός). C'est par corruption que le texte de Scylax nous présente le nom d'*Oanos* (Ὀανὸς). V. P.

Myle. C'était sans doute un établissement de Thrace, ainsi que les Myliens, dont Pline parlera un peu plus bas, et qu'il dit être une tribu thracienne. P.

Ligne 8.

Oppidum Veneris, Ptolémée et Solin en font mention. P.

Mais Ptolémée nomme la ville Aphrodisias; ce qui fait voir, comme on pouvait déjà le présumer, que Pline a traduit le nom de la ville. Il est aussi parlé d'Aphrodisias dans Tite-Live (liv. XXXIII, ch. 20) et dans Diodore (liv. XIX, ch. 54). V. P.

Ligne 9.

Myanda. Deux manuscrits portent Mysanda. P.

Anemurium. Anemurium séparait la Cilicie de la Pamphylie, comme l'observe Mela (liv. I, ch. 13). Strabon et Ptolémée en font à la fois une ville et un promontoire. P.

Strabon ne connaît que le promontoire et non la ville. C'est Ptolémée qui parle de l'un et de l'autre. Scylax en fait autant, et

dit : Ἀνεμούριον ἄκρα καὶ πόλις. On appelle aujourd'hui le cap et la ville Anamour ; tous font partie du pachalik de Sélefkeh. Le cap Anamour est un des plus remarquables de ceux qu'offre la côte sud de l'Asie Mineure, parce qu'il forme la saillie la plus méridionale de cette espèce d'arc de cercle convexe qui s'avance dans la Méditerranée vis-à-vis de l'île de Chypre, entre le golfe de Satalieh et ce que l'on pourrait appeler le golfe de Tarse. Il est situé par 30° 29′ de longitude orientale, et 36° 1′ de latitude septentrionale. Quant à cette particularité qu'Anemurium séparait la Cilicie de la Pamphylie, voyez la note suivante. V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 10.

Cordcesium. Strabon (liv. XIV) en fait la première citadelle de la Cilicie, selon le père Hardouin. Ortelius a lu, chez Strabon, *de Lycie* au lieu *de Cilicie*. Ptolémée place cette ville en Pamphylie, et non en Cilicie, comme fait Tite-Live. Cette confusion, selon Ortelius, vient du voisinage et de l'adhérence mutuelle de ces contrées, et de ce que leurs limites respectives ont changé avec le temps, comme Pline le reconnaît à l'occasion du fleuve Mélas, dont nous allons parler.

On dit en grec Κορακήσιον ; Ptolémée seul (encore probablement est-ce une faute de copiste) dit Κορακηνσιον. Cette ville était située sur un rocher, et avait un port qui était la station principale des pirates de la Cilicie. Hiéroclès, au septième siècle, nomme encore la ville de Coracesium, qui aujourd'hui n'existe plus. V. P.

Melas. Son nom moderne est Crionero, selon Niger. Dès le temps de Pomponius Mela, ce fleuve faisait partie de la Pamphylie. Cet auteur en fait un fleuve navigable. P.

Le Périple, comme Pline, donne le Melas comme borne de la Cilicie. V. P.

Ligne 11.

Anazarbeni. C'était la patrie de Dioscoride. Dupinet traduit *Asar.* P.

Probablement parce que Étienne de Byzance prétend que le

fondateur de la ville s'appelait Azarbas, nom que Suidas change en celui de Zarbas. Selon ce dernier auteur, la ville aurait d'abord porté le nom de Quinda, puis celui de Diocésarée; enfin, ayant été renversée sous Nerva par un tremblement de terre, elle aurait été relevée, sous les auspices de ce prince, par un sénateur nommé Anazarbe. Il est évident au contraire, ne fût-ce que par le passage de Pline, que le nom d'Anazarbe est antérieur à celui de Césarée? Il paraît que la situation de la ville ayant plu à Auguste lorsqu'il parcourait l'Orient, il la fit agrandir considérablement, et lui donna le nom de Césarée d'Anazarbe, ou Césarée sur Anazarbe (Καισάρεια πρὸς Ἀνάζαρβα), ce qui eut lieu l'an de Rome 735, ou avant J.-C. 19, première ère d'Anazarbe. Anazarbe prit vite de grands accroissemens, et, lors de la division de la Cilicie en première et seconde Cilicie, elle se trouva une des métropoles de la dernière. Elle perdit aussi son nom de Césarée pour reprendre celui d'Anazarbe; mais sous Justinien elle eut beaucoup à souffrir du tremblement de terre: un autre encore plus terrible la ruina presque complètement sous Justin. Cependant, de 1095 à 1182, elle fut regardée comme la capitale de l'Arménie, parce que de temps à autre elle fut la résidence des princes chrétiens. En 1130 il se livra dans la plaine voisine (dite *Pratum palliorum*) une grande bataille dans laquelle Boëmond, prince d'Antioche, perdit la vie en remportant la victoire sur les Sarrasins, commandés par Rodoam, prince d'Alep. On appelle aujourd'hui Anazarbe, Anzarba. Sa position, qui pendant assez long-temps avait été un problème, n'est plus douteuse aujourd'hui; elle est sur le Djihoun, dans le pachalik et le sandjiakat d'Adana, et très-près du sandjiakat d'Aias. Il paraît que l'on disait indifféremment Anazarbe ou Anabarze; mais la dernière forme semble avoir été affectionnée par les écrivains du moyen âge (ZONARAS, *Nicéph. Phocas*, p. 161; PHILOSTORGE, *Hist. ecclés.*, liv. III, c. 15, etc.). V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 12.

Augusta. Ptolémée fait mention d'Augusta, qu'il distingue de Césarée-Anazarbe. Aussi ai-je suivi la leçon de cinq manuscrits

de Pline, qui portent *qui nunc Cæsarea : Augusta*, me contentant de mettre une ponctuation après *Cæsarea*. Les autres manuscrits et les éditeurs lisent *qui nunc Cæsar-Augustani*, leçon dont le témoignage de Ptolémée fait voir tout le vice. P.

CHAP. XXII, p. 76, ligne 12.

Castabala. Les manuscrits portent Castabla. Le père Hardouin et l'édition de Paris lisent Castabala d'après Stephanus et Ptolémée. J'ai suivi cette correction, laquelle n'est point imaginée par le père Hardouin, qui s'en vante mal-à-propos.

Epiphania. Inconnue aux modernes. P.

Ligne 13.

Eleusa. Josèphe (*Antiq. Jud.*, liv. XVI, et *Guerre Jud.*, liv. I, ch. 17) écrit qu'Eleusa de Cilicie est appelée Sébaste. C'est donc la même Sébaste que Ptolémée place dans la Cilicie-Trachéote.

Iconium. Aujourd'hui Cogni, selon Bélonius et Dupinet. Chez Ptolémée, cette ville fait partie de la Cappadoce. Au reste, deux manuscrits lisent ici Riconium. P.

Il sera parlé plus bas d'Iconium (note sur le ch. 25). C'est à tort que dans l'édition Lemaire on donne cette ville comme différente de l'Iconium de Phrygie. V. P.

Ligne 13.

Seleucia. Aujourd'hui Saléfica, selon Niger; Séleuca, selon Hermolaüs; Suidia, selon Ramusius. P.

Le vrai nom turc actuel de la ville est Sélefkeh. Elle fut fondée par Séleucus Nicator (*Voyez* ET. DE BYZ., art. Σελεύκεια), qui y transporta presque tous les habitans d'Holme ou Horme (*Voyez* note sur la ligne 15), ainsi que ceux d'Hyrie. Sous les Romains elle fut autonome. Au quatrième siècle on la désigna par le nom composé de *Seleucia Isauriæ*, lorsque les Isaures poussèrent leurs hordes jusqu'à la mer, et elle fut réputée capitale de l'Isaurie. (*Voyez* HIÉROCLÈS, p. 708; THÉODORET, *Hist. eccles.*, liv. II, c. 26; S. BASILE, *Vie de Sainte Thècle*, liv. I; Cf. AM-

MIEN-MARCELLIN, liv. XIV, c. 2.) Aujourd'hui elle est le chef-lieu d'un pachalik. V. P.

CHAP. XXII, page 76, ligne 13.

Calycadnum. Voyez ci-dessus, la note sur le mot *Calycadnus.* P.

Sélefkeh est en effet sur le Gheuk-Souïou, très-près de son embouchure. (Cf. la note suivante.) V. P.

Ligne 14.

Tracheotis. C'est-à-dire située dans la Cilicie-Trachéote, Trachéenne ou âpre. Les manuscrits portent Tracheodis. Les éditeurs lisent Trachcotis. Strabon divise la Cilicie en Campestre et en Trachéenne. Un autre auteur grec, cité par Ortelius, appelle Cilicie pierreuse cette même Trachéotide. P.

Tous ces noms reviennent au même. Τρηχεῖα ou Τράχεῖα (d'où en latin *Trachea*, en français Trachée) est le féminin de Τρηχὺς, Τραχὺς, lequel appartient au grec. Communément Τραχεῶτις ou Τραχειῶτις n'est que le même nom avec la terminaison ώτης, ῶτις, usitée pour désigner un peuple (Ainsi l'on dit encore Mainiote, Candiote, Italiote, etc.). Apre ou *aspera* est une traduction de Τραχεῖα; pierreuse, rocailleuse, montueuse, alpestre en seraient d'autres. Enfin, le nom de Trachéotide est à lui seul un substantif (et tient lieu des deux noms Κιλικία Τραχειῶτις), tandis que Τραχειῶτις n'est qu'un adjectif. Au reste, ce qu'il faut remarquer ici, c'est que la Séleucie Cilicienne n'a pas été exclusivement désignée par le surnom de Trachée. On trouve sur les médailles *Seleucia* πρὸς τῷ Καλυκάδνῳ, c'est-à-dire sur Calycadne; et nous avons vu (note 1 sur la ligne 13) qu'elle s'est appelée aussi Séleucie l'Isaurienne. V. P.

Ligne 15.

Holmia, Hormia. Quatre manuscrits lisent Hermia, les autres Hormia. Le père Hardouin, d'après Strabon, juge qu'il faut lire Holmia. Sa conjecture est conforme à celle d'Ortélius; mais l'ancienne position littorale indiquée par Pline fait voir qu'il faut lire Hormia, dénomination qui désigne un lieu propre à

la pêche : témoin Ὁρμιὰ *linea piscatoria*, Ὁρμευτὴς *piscator*, etc., etc., etc.

CHAP. XXII, page 76, ligne 15.

Liparis. Vitruve écrit que ce fleuve passe à Soles de Cilicie (*Voyez* ci-dessus la note sur le mot *Solæ*), et que ses eaux étant huileuses, servent d'essence à ceux qui s'y baignent. (VITRUVE, liv. VIII, ch. 3.) P.

Ce passage de Vitruve prouve tout au plus qu'il existait. Le Liparis, celui dont il est question dans Pline, ne peut se jeter dans la Méditerranée, puisqu'il se trouve compris dans la catégorie des *intus flumina*, c'est-à-dire des affluens qui ne roulent leurs eaux jusqu'à la mer que dans le lit d'un autre fleuve. Or, Soles étant sur la côte, la rivière de Soles n'est pas l'affluent d'un autre cours d'eau. Les cartes de d'Anville et de Brué donnent comme le Liparis ancien l'affluent principal du Gheuk-Souïou. V. P.

Bombos. Pline est le seul qui parle du Bombos. P.

Paradisus. Martien (liv. VI, chap. *de l'Euphrate*) fait aussi mention de ce fleuve. P.

Ligne 16.

Mons Imbarus. Strabon place cette portion du mont Taurus aux environs de l'Arménie majeure. P.

CHAP. XXIII, page 76, ligne 18.

Ciliciæ... convalles latent. La Pamphylie répond aujourd'hui aux sandjiakats d'Alanieh, dans le pays d'Itchil (Mousselimik de Chypre), de Beï-Cheri dans le pachalik de Konieh, et à la partie de celui de Tekieh dans l'Anadhouli. Les mots *decurrit ad mare* désignent, et pour mieux dire, peignent admirablement sa situation sur le versant méridional de la chaîne du Taurus. V. P.

Ligne 19.

Les villes d'Isaure, Clibanus, Lalasis, n'existent plus ou ne sont plus connues aujourd'hui. On sait seulement que Lalasis, Λαλίζαντα d'Étienne de Byzance fut ensuite nommée Δαλίσανδος.

Quelques-uns veulent reconnaître Isaura dans Bei-Chehsi; et Sidi-Chehri (d'Anville); d'autres (P. Lucas, second. *Voyez* tome I, chap. 35) croient, au contraire, que c'est Serki-Seraï. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville était grande et riche dès le temps d'Alexandre, puisque Diodore de Sicile (liv. XVIII, n. 22) assure que les soldats macédoniens y trouvèrent de grandes quantités d'or et d'argent (*πολὺν ἄργυρόν τε καὶ χρυσὸν εὗρον, ὡς ἂν πόλεως γεγεννημένης εὐδαίμονος ἐκ πολλῶν χρόνων*). Dans la suite, les Isaures, habitans de cette ville et du territoire voisin, donnèrent leur nom au pays : l'Isaurie, formée de quelques cantons de la Cilicie et de la Pamphylie, jouit d'une espèce d'importance, parce qu'elle était en quelque sorte la clef du passage, conduisant de la côte méridionale au centre de l'Asie Mineure. Ses habitans, toujours au milieu des barrières presque inexpugnables que forment leurs montagnes, y gardèrent presque complètement même, quand la domination impériale romaine pesait sur le monde, une indépendance dédaigneuse et sauvage. Un des leurs, Trebellianus Pollio (Voyez *Hist. Aug.*, tyrans, chap. 25) prit la pourpre dans le troisième siècle, et se maintint quelque temps dans ces âpres cantons. V. P.

Chap. XXIII, page 76, ligne 22.

Ignorata est... gens Homonadum. C'est ainsi que doit être écrit ce nom, défiguré de cinq ou six manières différentes dans les manuscrits et les éditions; entre autres dans Leunclavius qui lit ὁ Μανάδων : ce que démentent formellement le nom de Ὄμνα, que l'on trouve quelquefois, et celui d'Οὐμανάδα, employé par Hiéroclès, p. 75 (note de Wesseling). Les Homonadins étaient le peuple le plus sauvage de toute cette contrée; ils habitaient les sommets les plus âpres et les plus stériles; ils se répandaient de là dans les plaines ou les vallées environnantes. Le roi Amyntas trouva la mort dans une expédition contre eux ; mais peu après il fut vengé par le Romain Quirinus, qui prit presque tous leurs forts, et dispersa les habitans mâles dans d'autres villes. Le nom actuel de la ville d'Homona, selon d'Anville, serait Ermenak.

V. P.

Chap. XXIV, page 78, ligne 2.

Insident verticem, etc. La Pisidie, subdivision ultérieure prise tant sur la Phrygie méridionale que sur le nord de la Pamphylie, interrompt ici un instant la description de cette dernière province. La position de ses habitans sur le faîte ou ligne d'intersection qui sépare les deux versans du Taurus, est parfaitement exprimée par les mots *insident verticem* que l'on peut rapprocher du *decurrit ad mare,* déjà remarqué, avec de semblables éloges, dans le chapitre précédent. Cependant il faut songer que ces mots ne sont justes qu'autant que l'on étend le nom de Pisidiens à une foule de peuplades qui habitent les mêmes localités, comme Isaures, Homonades, etc. A vrai dire, les Pisidiens proprement dits n'étaient pas exclusivement sur le faîte du Taurus, et occupaient des vallées, tant primaires que secondaires, de la chaîne.

Pisidæ quondam Solymi. L'identité des Pisidiens et des Solymes est proclamée aussi par Étienne de Byzance: οἱ Πισίδαι, πρότερον Σόλυμοι.

Le nom de Solymes est contemporain d'Homère (Cf. *Iliade*, liv. XIV, v. 184). Des documens combinés de Strabon (liv. XII, p. 573.A), d'Hérodote (liv. I, c. 173), d'Apollodore (liv. III, c. 1), il résulterait que les Solymes, très-ancienne peuplade, peut-être autochthone de la Pamphylie et de la Lycie, furent subjugués par le premier Sarpédon, qui changea leur nom en celui de Termiles. Ceux-ci ensuite devinrent, les uns des Lyciens, les autres des Pisides ou Pisidiens; toutefois, le nom de Termiles ne disparut pas de la géographie dès que ceux de Pisides et de Lyciens commencèrent à être connus (Cf. Hérodote, passage cité); et en conséquence on peut croire que, subjugués par des étrangers, ils ne se fondirent qu'à la longue dans les races conquérantes dont enfin le nom resta seul en possession du pays. Quant au rapport que ce nom de Solymes offre avec celui de Salem et de Jérusalem, en grec Ἱεροσόλυμα (*Hierosolyma, orum*), il serait trop long ici de rapporter toutes les

conjonctures auxquelles cette ressemblance, qui n'est probablement pas fortuite, a donné lieu. V. P.

CHAP. XXIV, page 78, ligne 3.

Colonia Cæsarea, eadem Antiochia. La Césarée de Pisidie, primitivement Antioche, ou Antioche de Pisidie (Ἀντιόχεια Πισιδίας de Ptolémée, Ἀντιόχεια ἡ πρὸς Πισιδίᾳ λεγουμένη de Strabon, liv. XIV, et *Col. Cæs. Antiochiæ* des médailles), se nomme aujourd'hui Ak-Chehr, c'est-à-dire la ville blanche.

Selon Mannert, Ak-Chehr n'occupe pas précisement l'emplacement de l'Antioche de Pisidie, et elle est située un peu plus au nord, et à une hauteur absolue au dessus de la mer, moindre que la ville ancienne (Voyez *Geogr. der Griechen und Rœm.*, tom. II, part. 2, p. 179). Antioche était autonome. Dans les temps antérieurs à la domination des Romains, elle avait un temple très-riche et très-considérable au mois Arcée (Ἱερωσύνη μηνὸς ἀρκαίου, STRAB., liv. XII, p. 835 et 854), temple qui fut sécularisé par les conquérans de l'Asie. Peut-être, au lieu d'Ἀρκαίου, faut-il lire Ἀρχαίου, qui signifierait initial, et alors le mot du texte de Strabon ne serait qu'une traduction du nom consacré dans la liturgie pisidienne. On voit aisément, pour peu que l'on réfléchisse sur ce passage de Strabon, que ce culte d'Antioche se référait à la religion du dieu Lunus, considéré comme présidant aux mois, et adoré sous la forme du premier mois, du mois initial, du chef de file de l'année, qui du reste, vu la différence des années lunaire et solaire, se retrouvait successivement à toutes les époques de l'année solaire, dans un espace de trente-deux ans. V. P.

Ligne 4.

Oroanda, dont le nom semble indiquer une position montagneuse (ὄρος) est peut-être, dit d'Anville, l'Havigan actuel.

Du reste, nous retrouvons le nom d'Oroande (ch. 27) donné à une partie du Taurus. Ailleurs aussi Pline parle du district ou de la contrée d'Oroande (*Oroanticus tractus*); car dans le mot *Oroanticus* on ne peut méconnaître l'Oroande des chapitres 27

et 22. Les habitans de ce pays s'appelaient 'Ορoανδεῖς (POLYBE, *Amboss.*, 35), nom que Tite-Live rend par celui d'*Oroandenses* (mal traduit depuis par *Œnoandenses*, parce que l'un a confondu une ville d'Enoande en Lycie, avec l'Oroande qui nous occupe). Ptolémée écrit 'Ορονδικοί, nom qui ne diffère que par une lettre de celui que nous présentons ; car peu importe que l'on adopte la terminaison en εῖς ou en ικοί. V. P.

CHAP. XXIV, page 78, ligne 4.

Sagalessos, Σαγαλασσός de Strabon (liv. XII) et de Ptolémée (liv. V, cap. 3), 'Αγαλασσός de la *Notice eccles.*, Agalesos dans le manuscrist de Chifflet, Σαλαγασσός dans Arrien, et peut-être Selgesse dans l'origine ; semble être aujourd'hui Sadjakla, ce que confirme encore l'identité du nom. (*Voyez* d'ANVILLE. Cf. sur cette ville importante TITE-LIVE, liv. XXXVIII, n. 15; J. CYR, liv. I, n. 2; PAUL LUCAS, *second Voyage*, tom. I, chap. 34; *troisième Voyage*, tome I, page 181; ARRIEN, liv. I, n. 29; XÉNOPHON, *Expédit.*; ECKHEL, *Doctrin. num. vet.*, vol. III, page 23; ABOULFÉDA, *Tab.* XVIII, page 302, dans le *Mag.* de Büsching, 5e partie). V. P.

CHAP. XXV, page 78, ligne 6.

Lycaonia in Asiaticam jurisdictionem... Cappadociæ. On ne commence à parler de la Lycaonie, chez les anciens, que vers le temps de l'expédition du jeune Cyrus. A cette époque, elle s'étendait sur une ligne d'environ vingt-six milles géographiques, à partir d'Iconium, en tirant vers l'est, et était séparée de la Cilicie par le mont Taurus : elle répondait donc à peu près à ce que, dans la suite, on nomma Cataonie. Iconium même, et tout le pays à l'ouest de cette ville, faisait partie de la grande Phrygie. Dans la suite, les circonscriptions nominales changèrent : Iconium devint le centre de la Lycaonie repoussée à l'ouest, et bornée à l'est par la Cataonie et la Cappadoce, au sud par une partie de la Cilicie Trachée, de l'Isaurie et de la Pisidie ; à l'ouest et au nord par la grande Phrygie.

Il serait tout-à-fait dérisoire de s'appesantir sur la tradition qui suppose une colonie arcadienne conduite du Péloponnèse en Phrygie par Lycaon, et donnant au pays par elle occupé le nom de son chef; cette tradition d'ailleurs n'a d'autre autorité qu'Eustathe *sur Denys le Périég.* (v. 857, tom. IV, p. 152, éd. Hudson); et Etienne de Byzance, en la rapportant (art. *Λυκαονία*), n'y ajoute aucun développement. V P.

CHAP. XXV, page 78, ligne 7.

Les noms latins de *Philomelienses, Tymbriani, etc.*, indiquent, ainsi dépouillés de leur terminaison, les villes de *Philomelium, Thymbrium, etc.*

Philomelium, Φιλομήλιον, ou, selon Cicéron (*Epist. famil.*, liv. XV, p. 4, et liv. III, p. 8) et la *Table* de Peutinger, *Philomelum* (Φιλομηλον), est placée dans la grande Phrygie par Etienne de Byzance et Ptolémée (liv. V). C'est aujourd'hui Il-Goun, selon d'Anville. Tavernier l'appelle Boulavandi, et y a vu un grand nombre de belles ruines. (Cf. PROCOPE, *Histoire secrète*, c. 18; BASNAGE, tom. IV, p. 159.) V. P.

Ligne 8.

Thymbrium, Θύμβριον (et non Τιβριάς, comme le veut Hardouin), fut célèbre par la grande victoire que Cyrus remporta dans ses environs sur les troupes de Crésus, l'an 545 avant J.-C.

Il ne faut pas confondre cette ville avec un bourg nommé Tymbria en Carie; ce dernier était célèbre par une caverne consacrée, de laquelle s'échappaient des exhalaisons si pestilentielles, que, dit-on, tout oiseau qui volait au dessus de l'entrée de la grotte tombait mort à l'instant. V. P.

Leucolithium, inconnue; probablement ainsi nommée, soit de la blancheur des pierres qui entraient dans la construction de ses murailles, soit des belles carrières de marbre blanc que l'on trouvait dans les environs. V. P.

Pelta. Ptolémée (liv. V, n. 2) nomme les Πελτηνοί.

Tyrium. Le nom varie, et on lit Τυρίαιον dans Xénophon

(*Expédit. du jeune Cyrus,* liv. I, c. 2), dans Strabon (liv. XIV, p. 479); Τύραιον dans Hiéroclès; Τύρανον dans une Notice ecclésiastique (ὁ Τυράνου, sous-entendu ἐπισκόπος); enfin Tyr, Τύρος dans Etienne de Byzance, qui place la ville en Pisidie. Τύρος aussi peut se conclure de diverses autres sources ecclésiastiques (ὁ Τυραίων, sous-entendu ἐπισκόπος). C'est aujourd'hui Artic-Kan (D'ANVILLE). Beaucoup d'anciens manuscrits portent *Hyrienses,* adopté par Hermolaüs; mais cette leçon est évidemment fautive. V. P.

CHAP. XXV, page 78, ligne 10.

Iconium en Phrygie fut long-temps métropole de la Lycaonie. Elle n'a jamais été très-grande, quoique vers la fin du moyen âge elle ait été très-célèbre par l'origine de l'empire ottoman et la résidence des premiers empereurs. On la nomme à présent Koniéh (quelques-uns altèrent ce nom en Cogni), et elle a donné son nom à un pachalik, le second de l'Asie Mineure en importance et en grandeur. V. P.

Ligne 11.

Thebasa, dans Daléchamp Therbasa, est probablement la Ταρβασσος d'Artémidore, cité par Strabon (liv. XII).

Hyde, mal-à-propos écrit Id ou Idea, se trouve nommée aussi par Hiéroclès, page 675, et dans la notice ecclésiastique, qui en fait la onzième ville épiscopale de la Lycaonie. V. P.

Ligne 12.

A latere autem ejus super Pamphyliam veniunt Thracum soboles, Milyæ, quorum Arycanda oppidum. Les Milyes, nation d'origine inconnue, est probablement désignée par Homère, conjointement avec quelques autres peuplades sous le nom générique Solymes, que l'on croit indiquer les habitans originaires de la Lycie. La Milyade (ἡ Μιλυάς), tel fut le nom qu'on donna par la suite à la région occupée par les Milyes, était originairement auprès du Taurus, et descendait jusqu'à la mer; mais lorsque les Crétois, sous la conduite de Sarpédon, vinrent s'établir dans le pays, ceux qui ne voulurent point faire société avec ces nouveau-venus se retirèrent dans les montagnes, et alors la Milyade se trouva au

nord de la Lycie et de la Pamphylie, mais au sud de la Phrygie, sur le faîte du Taurus, et à l'origine de son versant septentrional. Ce nom subsista assez long-temps, puisqu'on le trouve dans Hérodote (liv. I, ch. 73), dans Strabon (liv. XII, p. 858), dans Arrien (*Expédit. d'Alexandre*, liv. I, c. 25), et enfin dans Ptolémée. V. P.

CHAP. XXV, page 78, ligne 14.

Arycanda. Arycande n'existe probablement plus aujourd'hui; à peine même les anciens l'ont-ils connue. Étienne de Byzance est, avec Pline, le seul qui en parle. Probablement elle était située sur l'Arycande (*Arycandus*), petite rivière dont nous rencontrerons le nom chap. 28, et que notre auteur donne comme un affluent du Limyre, aujourd'hui Limert. V. P.

CHAP. XXVI, page 78, ligne 17.

Oppida ejus : Side, etc. Side, Σίδη de Strabon (liv. XIV), se nomme aujourd'hui Candelara. (*Voyez* D'ANVILLE et BEAUFORT; comparez ARRIEN, liv. VII, n. 27; SCYLAX dans STRABON; SANUTUS, *Secreta fidel.*, liv. II, part. IV, chap. 26; ÆNEAS SYLVIUS, *Cosmog.*, ch. 91; WESSELING *sur Hérodote*, p. 682, ECKHEL, *Doctr. num. vet.*, tom. III, p. 16.) V. P.

Ligne 18.

Aspendum. Aspende ou Aspinde, Ἄσπενδος, à sept milles et demi de la mer, et à peu de distance de l'Eurymédon. (*Voyez* MELA, liv. I, 14).

Pletenissum. Le vrai nom semblerait être Pednélisse, Πεδνηλισσός de Polybe, Ptolémée et Étienne de Byzance, Δελτνελισσος de Strabon (liv. XIV), mais probablement par corruption, d'où ensuite Πετνελισσός, Πελτινισσός et Πλετενισσός. Quelques manuscrits de Pline portent même *Plantanistum* et *Platanistum* (Cf. la note d'Hardouin, et MANNERT, tom. IV de la *Géographie des Grecs et des Romains*, 2e partie, pages 162 et 163 de l'édition allemande). V. P.

Perga. Perga, aujourd'hui Kara-Hissar? V. P.

CHAP. XXVI, page 78, ligne 19.

Leucolla. Leucolla. On ne doit pas confondre ce promontoire de la Pamphylie avec une ville de Cypre qui porte le même nom. Au reste, il paraît que le nom véritable du cap était Λευκόθειον. V. P.

Sardemisus. Sardemise, probablement identique au Σαρδησσος d'Étienne de Byzance (liv. I), quoique chez celui-ci le nom de Sardesse désigne une ville de Lycie où l'on adorait Jupiter. V. P.

Ligne 20.

Eurymedon. L'Eurymédon se nomme aujourd'hui Menongat. Le Catarrhacte, ainsi appelé à cause de sa rapidité, est le Dudensani actuel, selon d'Anville. V. P.

Ligne 21.

Olbia, aujourd'hui Antaliha ou Satalieh.

Lyrnessus. Lyrnesse n'existe plus aujourd'hui. Selon Eustathe, cette ville devait sa fondation à Amphiloque et à Mopsus. (*Voyez* EUSTATHE, *sur Denys le Périég.*, v, 875). Il ne faut pas la confondre avec une autre Lyrnesse, beaucoup plus ancienne, conquise pendant la guerre de Troie par Achille (*Voyez* HOMÈRE, *Iliade*, liv. I, v. 197 et 198). V. P.

Phaselis, bâtie par les Doriens (de la suite de Mopsus? MELA, liv. I, ch. 14) sur la côte, formait la limite de la Pamphylie et de la Lycie. Renversée pendant les guerres qui ensanglantèrent l'Asie au moyen âge, elle fut relevée par un prince Seldjoucide appelé Ala-Eddin, et prit de son nouveau fondateur le nom d'Alaïa. V. P.

CHAP. XXVII, page 80, ligne 2.

Junctum ei mare Lycium est, gensque Lycia..., etc. La Lycie des anciens avait pour bornes, comme on pourra le conclure de ce qui suit un peu plus bas (fin du chapitre 28), au nord la Phrygie et la Lydie, à l'est la Carie, à l'ouest la Pamphylie, et au sud la Méditerranée; ce qui n'empêchait pas que les limites, excepté

du côté de la mer, n'aient très-souvent varié; seulement les pays limitrophes étaient toujours les mêmes. Donner ici la chronologie et le relevé exact de toutes ces variations nous entraînerait beaucoup trop loin.

Du temps des Romains, la Lycie était gouvernée par un lyciarque, chef suprême de la justice, des alliances, de la paix, de la guerre, etc.; elle répondait à ce que nous appelons aujourd'hui le sandjiakat de Tekeih, et une petite partie de celui de Mentech.

L'origine du nom de Lycie est un problème que peut-être l'on résoudra un jour, mais sur lequel jusqu'ici on n'a que des matériaux épars et des conjectures prématurées. Nous devons nous borner à faire remarquer le rapport du nom même de Lycie, 1° avec celui de λύκος, loup; 2° avec ceux de λύκη, lumière (d'où ἀμφιλύκη, crépuscule; λυκάβας, année, etc.), et de λευκὸς, blanc; 3° avec un très-grand nombre de surnoms d'Apollon et de Diane, dit λυκηγενεῖς, etc. De ces ressemblances et du culte solaire établi en Lycie sous des formes plus ou moins allégoriques, plus ou moins bizarres, sortira vraisemblablement un jour l'explication qu'on demande vainement.

Aujourd'hui la Lycie est encore fort peu connue des voyageurs modernes, dont aucun n'a pénétré dans l'intérieur; aussi ne peut-on donner que des notions fort imparfaites sur les villes qui ont remplacé celles dont nous parlent les anciens, et sur la synonymie géographique substituée par les Turcs à celle des anciens habitans. V. P.

CHAP. XXVII, page 80, ligne 3.

Taurus mons, ab eois veniens litoribus... Ceraunius... Pline décrit ici, avec une exactitude remarquable pour son temps, la série des montagnes qui traversent l'Asie connue des anciens, quoique évidemment il en restreigne beaucoup l'étendue. V. P.

Ligne 4.

Chelidonio promontorio. Le cap Chélidonium, nommé encore aujourd'hui Chelidonia ou Chelidoni dans quelques cartes, est plus communément appelé Capo Cameroso. V. P.

CHAP. XXVII, page 80, ligne 5.

Innumerarum gentium arbiter. Parce que d'un côté de la montagne se trouve tel peuple, tandis que de l'autre en est un autre ; parce que souvent une de ses vallées renferme une nation. V. P.

Ligne 6.

Ubi primum ab Indico mari exsurgit. Il ne faut point perdre de vue que dans le système des géographes que suit Pline, la mer des Indes, après l'embouchure du Gange, revenait vers l'ouest, ou du moins vers le nord-ouest, pour s'unir à un océan Septentrional glacial ou Amalchique, qui était censé courir à peu près du nord-ouest au sud-est, en s'abaissant des parallèles septentrionaux 52, 51, 50, aux 42, 41, 40. V. P.

Ligne 9.

A septentrione doit évidemment s'entendre dans le sens de *ad septentrionem.* L'auteur latin désigne ici le coude qui unit le Taurus méridional avec le Taurus oriental. Le premier court de l'ouest à l'est, et se prolonge dans la Péninsule Anatolique, parallèlement à la côte méridionale dont il ne s'écarte jamais que médiocrement, et à laquelle il finit par se joindre au cap Chelidonium. Le Taurus oriental remonte de la Cilicie au nord-est et va rejoindre le mont Caucase.

Cette chaîne du Taurus n'est, aux yeux des géographes modernes, qu'un appendice de la grande chaîne de l'Asie occidentale ; les anciens même avaient entrevu cette vérité ; et Strabon (liv. XI, page 342, édition d'Arras, 1587) se représente tout le centre de l'Asie mineure, avec la Médie, l'Arménie, la Gordyène et le Kourdistan, comme un pays très-élevé, couronné par plusieurs chaînes de montagnes qui, toutes, se joignent d'assez près pour pouvoir être considérées comme une seule. « L'Arménie et la Médie, dit-il, sont situées sur le Taurus. » V. P.

Ligne 16.

Imaus. L'Imaüs ou Émode est l'Imalaïa d'aujourd'hui ; seulement

nous ne savons pas dans quelle partie de la chaîne l'Imaüs cessait de porter ce nom pour prendre celui d'Émode. Il nous semble que ces deux mots ne sont que les variations congénères d'un même nom prononcé différemment par deux peuples. C'est ainsi, par exemple, que le Duero n'est autre que le Douro portugais; dans ce cas l'Imaüs serait l'Imalaia des Indiens anciens, et l'Émode l'Imalaia entre les sources de l'Indus. V. P.

CHAP. XXVII, page 80, ligne 17.

Paropamisus, etc. Parmi les montagnes qui suivent, les Paropamises ou Caucase Indien, sont probablement les montagnes du Cachemire; le Circius; les Kurakes, le Chambades, les monts du Ghergistan; l'Orocnide, l'Elvind, et peut-être le pic de Demavind; enfin le Niphat serait l'Elbourz ou Albordj. Les monts Caucase sont connus de tout le monde, et d'ailleurs nous y reviendrons. V. P.

Page 82, ligne 4.

In universum vero Græce Ceraunius. Le nom générique de Ceraunius désigne tout simplement des cimes souvent frappées de la foudre (Κεραυνός). On sait qu'il existe aussi des monts Cérauniens dans l'Épire (*Voyez* HORACE, l. I, ode III, et les notes de MITSCHERLICH.) V. P.

CHAP. XXVIII, page 82, ligne 8.

Simena....... oppidum Olympus ibi fuit...... Gagæ...... Sidyma. Olympe, n'existe plus comme ville, et n'a conservé qu'un château; Symène, Gages, Cordale, Rhodiopolis, Limyre, Andriaca, Habesse, Phellonte et Sidyne, ne sont pas plus connues qu'Olympe, ou ne sont que des temples, soit qu'elles aient partagé son sort et aient été réduites en cendres, soit qu'elles n'existent plus que comme de faibles bourgades. Plusieurs de ces villes d'ailleurs sont situées dans l'intérieur du pays; et nous avons annoncé que la côte seule était un peu connue. Quant aux autres lieux, on reconnaît Myra dans Mira, Apyre (d' 'Απρώελαι, de la *Notice ecclésiastique*, 'Απέῤῥαι de Ptolémée, liv. V, n. 3) dans Apire, et

non dans le fort à l'ouest et près de Phineka ; Xanthe dans Ekcénideh, Telmesse dans Macri, qui a même donné son nom au golfe que forme la côte entre le cap Ginacri et la grande saillie dite les Caps (*Voyez* la note suivante, fin). Du reste, il sera parlé plus au long de Telmesse, note sur la ligne 19.

CHAP. XXVIII, page 82, ligne 8.

Mons Chimæra noctibus flagrans, Hephæstium civitas. Le mont Chimère est célèbre dans la Mythologie : les poètes, Hésiode à leur tête, en ont fait une fille de Typhon, l'Arimane des Égyptiens (*Voyez* Apollodore et les notes de Heyne, page 286, etc). Dans la réalité, la Chimère n'était et n'est encore qu'une des huit cimes du Cragus de Lycie ; au temps d'Homère cette montagne était peuplée de lions et de serpens, ce qui a donné lieu à toutes les fables des poètes ; le sol y laisse échapper des flammes, phénomène dont beaucoup d'autres localités, en France même, offrent des exemples. C'est à cette dernière circonstance qu'est dû le nom d'Hephæstium donné à la ville qui s'élevait sur la cime (Ἥφαιστος, *Vulcain.* C'est ainsi que les îles de Lipari s'appelaient également, et Vulcaniennes et Héphestiennes, Ἡφαιστίδες νῆσοι ou Ἡφαίστιοι αἱ νῆσοι). La petite chaîne du Cragus ne porte point aujourd'hui, que nous sachions, de nom particulier. La partie extrême qui fait saillie dans la mer est célèbre sous le nom des Sept-Caps.

Ligne 18.

Ultrà, per sinus priori... Le golfe dont il est question au commencement de ce passage est le golfe de Macri (*Voyez* ci-dessus, 2e ligne de cette page), qui n'est pas immense, comme le prétend Hardouin dans sa note latine : celui que désigne le mot *priori* est vraisemblablement le golfe de Sataliéh, qui est à l'est de celui de Macri. V. P.

Ibi Pinara (Voyez, ligne 23, la note sur *Tlos*), à six lieues nord-ouest de la ville de Xanthe, et au pied du Crage. V. P.

Ligne 19.

Telmessus. Telmesse, autrement *Telmisse*, dans Scylax, *Thea-*

nisse et *Télmense* dans le Périple, donnait son nom au golfe dit actuellement de Macri, et nommé également *Telmissicus* ou *Glaucus sinus* (STRAB., liv. XIV : κόλπος εὐλίμενος Γλαῦκος καλούμενος); n'existe plus aujourd'hui; mais on sait qu'elle était à peu près aux lieux qu'occupe aujourd'hui Macri.

Les autres villes nommées par Pline n'avaient, selon toutes les apparences, qu'une importance extrêmement secondaire, sauf celles dont il va être question dans les deux notes suivantes.

V. P.

CHAP. XXVIII, page 84, ligne 23.

Tlos, en grec Τλῶς et Τλῶ, était, ainsi que Pinare, au nombre des six principales villes de la Lycie, c'est-à-dire de celles qui avaient trois voix à l'assemblée générale des villes de la Lycie. On sait que cette assemblée se composait des députés de vingt-trois villes, réparties en trois catégories. Les villes qui faisaient partie de la première avaient trois députés ou trois voix; celles qui faisaient partie de la seconde en avaient deux; les autres n'en avaient qu'une.

Comprehendit in mediterraneis Cabaliam, etc. La Cabalie n'était qu'un district assez petit, formé, comme tant d'autres lors de la décadence de la monarchie des Séleucides, de partie de la Milyade, tant lycienne que pamphylienne ou pisidienne, et par conséquent elle appartenait vaguement à la Pisidie et à la Lycie. Dans la suite elle fut comprise dans la république de Cibyre, qui, par une particularité très-remarquable, formait pourtant une enclave entre les deux parties de la Cabalie. Depuis, devenue indépendante, elle forma de nouveau un petit état auquel les Romains laissèrent long-temps l'autonomie. L'incertitude et l'instabilité de tous ces districts et de leurs limites s'aperçoivent même sans qu'il faille recourir à un autre auteur que Pline; et un peu plus bas, chapitre 32, nous lisons : *Attingit Galatia et Pamphyliæ Cabaliam et Milyas, qui circa Barin sunt.* Strabon nomme la Cabalie Καβαλλίς.

V. P.

CHAP. XXVIII, page 84, ligne 1.

Œnoanda, Balbura, Bubon. Les trois villes de Balbura, d'Énoande et de Bubon sont aussi mentionnées par Ptolémée, par Hiéroclès et par les *Notices ecclésiastiques*. Leurs noms grecs sont Βάλβουρα (τὰ), Οἰνόανδα (STRABON, Οἰνόανδρα ailleurs, et Ἠνόανδα dans HIÉROCLÈS), Βουβών. Il est encore fait mention de cette dernière dans Pline (liv. XXXV, ch. 17?) comme ayant dans ses environs de très-belle craie. Ces trois villes ensemble pouvaient, dit-on, mettre sur pied trente-deux mille hommes, dont deux mille cavaliers, ce qui veut dire probablement que la population active adulte mâle était de trente-deux mille hommes.

V. P.

Ligne 2.

Quæ propria vocatur Asia. Le nom d'Asie a singulièrement varié de sens depuis Homère ou l'époque homérique jusqu'au temps où les voyages des Marc-Paul, des Rubruquis et des Carpin, ainsi que les découvertes maritimes des Européens au quinzième siècle, révélèrent enfin à l'Occident l'étendue et les dimensions de cette vaste contrée. Nous croyons utile et curieux en même temps de joindre ici un tableau comparatif des diverses acceptions des noms d'*Asia*, d'*Asia propria* et d'Asie Mineure. Ce tableau est tiré de la *Géographie* de Malte-Brun, tom. III, p. 89, et nous nous bornons à en modifier la forme.

*Tableau comparatif des diverses acceptions des noms d'*Asia*,*
*d'*Asia propria *et d'*Asie Mineure.

DÉNOMINATIONS.	PAYS COMPRIS SOUS LA DÉNOMINATION GÉNÉRALE.	AUTORITÉS.
ASIA ou Asis, province de Lydie.	Un canton compris entre le mont Tmolus, le mont Messogis, le Caystre.	HOMÈRE, *Iliade*, II, v. 462; DEN. LE PÉRIEG., v. 336; HÉRODOTE, IV. 45.

DÉNOMINATIONS.	PAYS COMPRIS SOUS LA DÉNOMINATION GÉNÉRALE.	AUTORITÉS.
ASIA, partie du monde. — Basse-Asie, (ἡ κάτω Ἀσία).	Pont	Xénophon et Strabon, *passim*.
	Paphlagonie	
	Bithynie	
	Lydie, etc.	
	Phrygie	
	Cappadoce	
	Cilicie	
	Syrie	
	(Arabie !)	
ASIA, partie du monde. — Haute-Asie, (ἡ ἄνω Ἀσία).	Caucase	
	Arménie	
	Mésopotamie	
	Médie	
	Perse, etc., etc.	
	Scythie	
	Inde	
ASIA, royaume, autrement nommée, roy. de Pergame.	Mysie	Strabon, liv. XII; Tite-Live.
	Phrygie	
	Lycaonie	
	Lydie	
ASIA, province prétorienne, et, dans la suite, consulaire.	Mysie	Cicéron, *Disc. pro Flacco*, cap. 27; Strab., XIII, 626.
	Lydie	
	Ionie	
	Carie	
	Phrygie	
ASIA propria (ἡ ἰδίως καλουμένη Ἀσία).	Quelquefois synonyme avec l'Asie prétorienne, et quelquefois dans l'usage quotidien, comprenant la péninsule jusqu'à l'Halys et au golfe de Tarsus.	*Notic. de l'Emp.*, I.
ASIA, diocèse sous Constantin.	Asie prétorienne	Strabon, liv. II.
	Lycie	
	Pamphylie, moins les côtes occidentales	

DÉNOMINATIONS.	PAYS COMPRIS SOUS LA DÉNOMINATION GÉNÉRALE.	AUTORITÉS.
ASIE PROCONSULAIRE, même époque.	Les côtes occidentales, depuis le cap Lectum jusqu'aux environs de Milet.	EUNAPE, *Pan. de Maxime*, p. 101, édit. Plaut.; *Cod. Theodos.*, v, tit. 2, *des Colon.*
ASIA MINOR, dans le 4^e^ siècle.	Toute la péninsule que nous nommons Asie Mineure.	OROS., *Hist.*, lib. 1, cap. 2; CONSTANTIN PORPHYROG., *de Themat.*, 1, 8, 19.

CHAP. XXIX, page 84, ligne 13.

In proxima ora Caria est. La Carie, dans le sens le plus large, et, pour mieux dire, dans le sens géographico-physique, avait pour bornes, au sud et à l'ouest, la Méditerranée; au nord, la Lydie, et à l'est la Lycie. Les limites varièrent, mais très-légèrement, tant du côté de la Lycie que du côté de la Lydie : elles restèrent invariables au sud et à l'ouest. Mais si, au lieu de faire aller la Carie jusqu'à la Méditerranée, on lui donne pour borne la Doride, qui fut en effet sa borne politique (*Voyez* ci-dessous), les limites auront aussi varié de ce côté.

Les habitans de la Carie s'appelaient originairement Lélèges et Cauconiens : le nom de Carien (Κάρ, au pluriel Κᾶρες) est aussi très-ancien, on le trouve dans le deuxième livre de l'Iliade, dont un hémistiche se termine par les mots Καρῶν ἀπὸ βαρβαροφώνων. V. P.

Mox Ionia... Caria mediæ Doridi circumfunditur. Ce que les Grecs nommaient Doride n'était autre chose qu'une lisière de côtes habitées par des colonies doriennes. Il en était de même de toute la rive occidentale de l'Asie Mineure, dont chaque province voyait sa côte habitée par des Grecs. Ainsi l'Ionie s'étendait le long des rives nord de la Carie et des rives sud de la Lydie; les rives nord de cette même Lydie et les rives sud de la Mysie formaient l'Éolide.

CHAP. XXIX., page 84, ligne 15.

Promontorium Pedalium. On l'appelle aujourd'hui Ginacri, ce qui semble vouloir dire le promontoire de la femme (γυνή; ἄκρον). Πηδάλιον en grec ancien signifiait gouvernail, et probablement ce nom venait de la forme du cap. Il y a aussi dans l'île de Cypre un cap Pedalium. V. P.

Ligne 16.

Amnis Glaucus deferens Telmessum. Ce fleuve Glaucus, ou fleuve Vert, est la rivière qui passe à Thelmesse; le Telmesse en est l'affluent occidental. Ces deux rivières coulaient en Lycie plutôt qu'en Carie. Il est très-clair que Pline recule vers l'est, puisque l'embouchure du Glaucus et Telmesse sont à l'extrémité orientale de l'enfoncement du golfe de Macri, tandis que le cap Pedalium le termine à l'ouest. Au reste, ce golfe portait aussi le nom de Glaucus, soit à cause du fleuve, soit à cause de la couleur de ses eaux. V. P.

Ligne 17.

Dædala était une petite rivière qui coule à l'ouest du Glaucus, et qui se jette précisément au milieu du golfe de Macri. On y voit aujourd'hui une très-petite ville du nom de Doléman. Il est assez difficile de dire si *fugitivorum* se rapporte à cette ville ainsi qu'à Crya; cependant nous penchons à croire que ce mot ne tombe que sur la dernière des deux villes. V. P.

Crya. Κρύα πόλις Λυκίας, dit Étienne de Byzance. Mela écrit de même Crya (liv. I, ch. 16); mais le Périple donne Κάρουα (d'où en latin on conclurait *Crua*), et Ptolémée, probablement par une faute de copiste, Κάρυα. Quoi qu'il en soit, ce nom se rapprocherait de celui de Caryande, bien entendu que nous ne songeons point à identifier les deux villes. Selon le Périple, Crya était à soixante stades d'une ville de Callimachie, laquelle était elle-même à cinquante stades de Dédalie. V. P.

Flumen Axon. Nous ignorons le nom actuel de cette rivière; on ne peut douter que ce ne soit celle qui se jette dans la Mé-

diterranée près du cap Baba, et par conséquent au nord-ouest du cap Ginacri.

Chap. XXIX, page 84, ligne 18.

Calynda. Cette orthographe, qui est aussi celle d'Hérodote (liv. I, c. 176), vaut mieux, selon Mannert, que celle de Ptolémée (Κάλινδα) et que celle du Périple (Κάλιμνα). Cependant l'aspect des noms Inde (*Indus*, ligne 19), Linde (*Lindus*) dans l'île de Rhodes, et d'autres encore, nous rendrait assez favorable à l'orthographe de Ptolémée. Selon ce dernier, Calynde était sur la côte.

Ligne 19.

Amnis Indus in Cibyratarum jugis ortus. Ces quatre derniers mots indiquent clairement qu'il s'agit de la rivière que presque tous les géographes anciens (Mela, liv. I, c. 16; Strabon, liv. XIV) appellent Calbis : les noms de Calbis et d'Indus ont-ils donc été synonymes, et faut-il, selon le récit de Tite-Live, croire que le premier fit place au second parce qu'un Hindou se laissa tomber dans le fleuve (*Voyez* Tite-Live, liv. XXXVIII, ch. 14), ce qui même fit appeler la Carie pays des Hindous (*Indorum regio*)? Il est plus probable que l'Indus en question est l'affluent principal du Calbis; et l'on sait effectivement que dans les montagnes de Cibyre naissait une rivière du nom d'Indus: Pline aura pensé que cette rivière est le cours d'eau principal, et se rend jusqu'à la mer. V. P.

Ligne 21.

Caunos. Caune, Καῦνος, aujourd'hui Kaigues selon d'Anville, passait pour avoir été fondée par Caunus, frère de Biblis (*Voyez* les Mythologies). Elle se trouvait précisément à l'embouchure de l'Axon, dont il a été question, note sur la ligne 7. V. P.

Byrnos. Étienne de Byzance cite aussi le nom de cette ville, que Mannert soupçonne être la même que la Physcos (Φύσκος) de Strabon (liv. XIV) et la Phusca (Φοῦσκα) de Ptolémée. Celle-ci avait un bois consacré à Junon, et un port. V. P.

Portus Cressa. Κρῆσσα est le féminin de Κρῆς, Κρῆτος, ce qui

prouve qu'il y avait quelque mot, comme πόλις, de sous-entendu devant le nom de cette ville. Ptolémée parle d'une Κήσσω, qui est évidemment le même lieu, et que l'éditeur d'Érasme écrit Κρῆσσα. C'était sans doute un des comptoirs établis sur la côte d'Asie pendant la domination de Minos. Il y avait aussi en Lycie une Crétopolis ou Creton polis (Κρητῶν πόλις), qui porte les traces de la même origine ; et peut-être la Dédalée ci-dessus nommée (*Voyez* note sur la ligne 17) n'est-elle pas étrangère à la Crète. V. P.

CHAP. XXIX, page 84, ligne 23.

Loryma. Λώρυμα (τὰ), ou, selon la *Table* de Peutinger, *Lorimna*, ville et cap. Ce lieu est très-connu dans l'histoire, à cause des particularités de l'expédition de Démétrius-Poliorcète contre Rhodes. Le cap Loryma est aujourd'hui le cap Volno. (Cf. la note suivante.) V. P.

Ligne 23.

Tisanusa avait un port.

Paridion se nomme, dans Mela, Pandion.

Larymna n'est vraisemblablement que Loryma donné ici comme ville, tandis que plus haut c'était un lieu, c'est-à-dire un cap ou autre point remarquable.

Sinus Thymnias. Voyez plus bas, note sur *Sinus Schœnus.* V. P.

Ligne 24.

Promontorium Aphrodisium, était ainsi nommé, de quelque temple ou bosquet consacré à Vénus, dont le culte était répandu dans cette contrée. C'est probablement le Κυνὸς σῆμα de Strabon, et l'Ὄνου γνάθος (mâchoire d'âne de Ptolémée, et par conséquent le cap).

Hyda. Pomponius Mela (liv. I, c. 16) dit Hyla.

Sinus Schœnus. Nous avons remarqué plus haut le golfe Thymnias (*Voyez* ligne 23). Ces deux golfes, très-petits, font partie du golfe Dorique, aujourd'hui golfe de Symia, et appartiennent à

sa côte occidentale. Pomponius Mela (liv. I, c. 16), le seul avec Pline qui les mentionne, en nomme un troisième ; c'est le golfe Bubessique ou de Bubesse, encore moins sensible à l'œil que les précédens. Pline ne nomme Bubasse que comme un pays (*Voyez* la note suivante). V. P.

CHAP. XXIX, page 86, ligne 1.

Bubassus. Bubasse, que Mela nomme Bubesse, vient peut-être des mots grecs Βοῦς, vache ou vaches, et Βῆσσα ; en dorien Βᾶσσα, vallée. En effet, ce pays, couvert de collines de médiocre hauteur, était rempli de prairies magnifiques et de vallées verdoyantes. Selon Étienne de Byzance (art. Βύβασσος), la ville qu'il appelle Bybesse, et non Bubesse, aurait tiré son nom d'un berger qui sauva du naufrage Podalire, jeté sur la côte de Carie.

Acanthus, alio nomine Dulopolis. La position de cette ville est clairement marquée par Mela (passage cité) : *Schœnus* (en parlant du golfe) *ambit Hylam; Bubessius Acanthum*. Acanthe était donc sur le golfe Bubessique, et par conséquent très-près de l'extrémité sud-ouest du golfe Dorique. Maintenant Acanthe n'est-elle pas identique à Bubesse, ville? c'est ce qu'il est au moins permis de soupçonner. Quant à la synonymie indiquée par Pline (celle d'Acante et de Dulopolis), elle nous fournit un renseignement précieux, en nous montrant dans les habitans principaux, et peut-être dans les fondateurs d'Acanthe, des esclaves fugitifs (Δουλόπολις signifiant la ville des esclaves). En rapprochant ce nom du *Crya fugitivorum* que nous avons rencontré plus haut, et qui est aussi en Carie, nous trouvons un sujet de méditation sur les résolutions hardies auxquelles l'injustice de l'asservissement engageait quelquefois des masses d'esclaves ; car il n'est point probable que ce fût le caprice des maîtres qui parquât çà et là les esclaves dans de grands établissemens, et l'on ne peut douter que ce fussent des fugitifs qui se constituassent en liberté, et s'émancipassent les armes à la main. P. V.

Ligne 8.

Gnidno. Gnide, si fameuse par son temple de Vénus et le culte

que les habitans rendaient à cette déesse. On l'appelle encore aujourd'hui Gnido.

Est in promontorio. Le promontoire voisin de Gnide se nommait aussi *Triopium promontorium.* Il est appelé aujourd'hui, par les navigateurs, Capo-Crio ou cap Bélier. V. P.

CHAP. XXIX, page 66, ligne 6.

Ipsum oppidum. C'est la ville de Cibyre, Κίβυρα (τὰ), aujourd'hui, selon d'Anville, Burnz. Elle était devenue, vers le second et le premier siècle avant J.-C., une des villes les plus importantes de l'Asie Mineure méridionale, et formait un état assez puissant. (Cf. les notes sur Cabalie, p. 341.) V. P.

Ligne 7.

Celeberrima urbe Laodicea. Laodicée, distinguée des autres villes de ce nom par les additions de *ad Lycum*, en latin, et de Πρὸς τῷ Λύκῳ, en grec, est nommée aujourd'hui Eski-Hissar, c'est-à-dire Vieux-Château. Il ne reste en effet de la splendeur de Laodicée que des ruines, sur lesquelles les Turcs ont bâti un fort.

Ligne 12.

Hydrelitæ. Hydréla, Ὕδρηλα, autrement Caria. Les Notices ecclésiastiques mentionnent une ville de ce nom comme siège d'un évêque ; et Étienne de Byzance (art. Καρία) nomme une ville de Caris ou Carides. Il existe une médaille autonome d'Hydrela avec l'épigraphe ΥΔΡΗΛΕΙΤΩΝ ; elle est en bronze et excessivement rare. Cette ville se nomme aujourd'hui Denisli.

Themisones. Thémisonium, aux environs de Laodicée, aujourd'hui Tésénie.

Hierapolitæ. Hierapolis, mise en Phrygie par la Notice ecclésiastique et les Actes du sixième concile œcuménique. D'Anville prétend la retrouver dans Bambouk-Kâlâssî (c'est-à-dire Château de Coton). V. P.

Ligne 13.

Sydanna, Σύνναδα (τά), et quelquefois au singulier chez les

poètes *Synnas* (génitif *Synnadis*). Synnade, renommée par ses beaux marbres veinés de rouge, qui ont fait dire à Stace que le sang d'Atys avait semé sur le marbre des taches roses. Elle fut la métropole de la Phrygie Salutaire au quatrième siècle, mais aujourd'hui il ne reste d'elle aucun vestige. V. P.

CHAP. XXIX, page 86, ligne 13.

Lycaones. Δῆμος Λυκαῶν dans Hiéroclès. V. P.

Ligne 14.

Dorylæi. La ville se nomme donc, suivant Pline, Doryle; car Dorylée (*Dorylæum*) donnerait *Doryleenses*, et en grec Δορυλαιεῖς (non Δορυλαῖοι, traduction exacte de Dorylée); les médailles vraies portent Δορυλαέων, ce qui se rapproche tellement de Δορυλαιέων, génitif de Δορυλαιεῖς, qu'on doit le regarder comme un seul et même mot. Le vrai nom est donc Δορυλαῖον, quoiqu'on lise dans la *Table* de Peutinger *Dorileum*, dans Ptolémée (édit. Érasme) et dans Eustathe Δορύλλειον, dans Étienne de Byzance Δορυλάειον. C'est aujourd'hui Eski-Chehr (c'est-à-dire Vieille-Ville).

Midæi. La ville est dite Μίδαιον dans Strabon, Μιδάριον dans Ptolémée, Mygdune dans Ammien Marcellin (liv. XXXVI, c. 8). On ignore quelle ville ou quel bourg la remplace aujourd'hui.

Julienses, de Julia ou Juliopolis. V. P.

Ligne 15.

Apamiam, etc. Il est inutile de s'appesantir sur cette ville, dont Pline parle avec assez de détail. Notons pourtant, 1° qu'elle reçut son nom de Séleucus-Nicator, qui l'appela ainsi en l'honneur d'Apamée sa mère; 2° qu'elle ne fut pas bâtie absolument sur l'emplacement de Célènes; 3° qu'on joint d'ordinaire les noms Apamea-Cibotos; 4° que Célènes passe dans la mythologie pour la capitale, ou, si l'on veut, la patrie de Marsyas. Aujourd'hui Afioum Kara-Hissar. V. P.

Ligne 17.

Circumfusa Marsya, Obrima, Orga. Il ne faut pas prendre à

la lettre le mot *circumfusa*, et croire que les trois rivières fissent le tour de la ville, où y entrassent; seulement elles en étaient extrêmement voisines, et même le Méandre la traversait. V. P.

CHAP. XXIX, page 86, ligne 20.

Aulocrenis. C'est-à-dire source de la flûte (κρήνη, fontaine; αὐλὸς, flûte). Nous avons déjà vu plus haut une source d'Aulocrène en Palestine. V. P.

Ligne 22.

Metropolitas. Métropolis est connue de tous les géographes, ce qui n'empêche pas que Strabon la compte parmi les petites villes du pays (*Voyez* liv. XII). Selon Étienne de Byzance, dont l'idée nous semble ici très-juste, elle devait son nom à Cybèle, vulgairement la mère des dieux, la grand'mère, la mère, et en Grèce Μήτηρ (Ἀπὸ τῆς μητρὸς τῶν θεῶν). Une ville de Lydie portait aussi le nom de Métropolis. V. P.

Ligne 23.

Dionysopolitas. Dionysopolis, c'est-à-dire la ville de Bacchus, avait été fondée, selon Étienne de Byzance, par les rois Eumène et Attale I^er^, dans un lieu où ils avaient trouvé une statue de Bacchus. On en ignore la position.

Euphorbenos. Euphorbium ou Euphorbie n'est mentionnée que dans la *Table* de Peutinger, où on lit: *A Synnad., Euforbio, Mil.*, XXXVII; puis *Apamea*, XXXVI, ce qui nous montre Euphorbium sur la route d'Apamée à Synnade, et à peu près à douze lieues de l'une et de l'autre.

Acmonenses, d'où nous concluons *Acmona*, Acmone. Cicéron dit (dans le *Pro Flacco*, cap. 15) *Acmonia*; Ptolémée et le concile de Chalcédoine Ἀκμονία, dont se rapproche l'*Agmonia* de la *Table* de Peutinger. Ἀκμῶνα d'Hiéroclès (p. 668) semblerait plutôt un accusatif (d'Ἀκμών, ῶνος) qu'un nominatif. Acmone était à trente-cinq milles, c'est-à-dire à douze lieues sud-ouest de Cotyæum, et sur la route de Philadelphie. Dans les temps postérieurs elle appartint à la Phrygie Pacatienne. V. P.

Chap. XXIX, page 86, ligne 23.

Peltenos. La ville était Pelta ou Peltes (αἱ Πέλται. Il en est parlé dans Xénophon (*Expédit. du jeune Cyrus*, l. I, c. 2) comme d'une ville assez importante et assez peuplée. Mannert (*Geogr. der Griech. und Rœm.*, tom. VI, 3e part., p. 104) croit que c'est la Μόλπη d'Hiéroclès. D'Anville la nomme aujourd'hui Hou-Chak. V. P.

Ligne 24.

Silbianos, d'où l'on peut conclure Silbium ou Silbia comme le nom de la ville. Ptolémée dit Σίβλιον, Hiéroclès *Siblia* (mais évidemment le *b* et l'*l* sont transposés. Elle était très-voisine de Métropolis.

Reliqui ignobiles IX. Ce seraient probablement les villes de Propniasa, Auraclia, Alamasse, etc., indiquées dans Hiéroclès et dans les Notices ecclésiastiques. V. P.

Ligne 25.

Doridis in sinu. Le golfe Dorique, aujourd'hui golfe de Simia, s'enfonçait entre deux langues de terre assez longues, qui, outre que chacune était une péninsule particulière, formaient à elles deux une autre péninsule: c'est celle-là que l'on appelait Doride, parce qu'elle était presque tout entière occupée par les colons doriens. Il ne faut pas le confondre avec le golfe Céramique, qui est plus au nord, et que l'on appelle aujourd'hui golfe de Co ou de Stanco (*Voyez* ci-dessous, note sur la ligne 3 de la page 88). Du reste, Mannert prétend que Pline prend vaguement tous les golfes de cette côte pour le golfe Dorique, ce qui nous semble douteux. Dans le cas où telle serait l'idée de Pline, cet auteur aurait certainement grand tort; car tous ces golfes, qui découpent les côtes méridionale et occidentale de la Carie (le golfe Glauque ou de Macri, le golfe vis-à-vis de Rhodes, le golfe Dorique proprement dit ou golfe de Simia, le golfe Céramique ou de Co, le golfe Iasique ou d'Assem-Kâlâsi), sont à peu près égaux, et ne se trouvent point contenus dans un enfoncement général, comme, par exemple, les golfes de Trieste, de Quar-

nero et de Manfredonia, qui font partie du golfe de Venise, ou comme les golfes de Bothnie, de Finlande, de Livonie, de Dantzick et de Stettin, qui tous sont de la mer Baltique. V. P.

CHAP. XXIX, page 86, ligne 25.

Leucopolis, Hamaxitos, Elæus, Euthene, Pitaium, Eutane. Ces villes sont presque tout-à-fait inconnues. Leucopolis était au nord-ouest d'Halicarnasse (Cf. la côte Leuca, de MELA, I, 16). On peut soupçonner un double emploi d'Euthène et d'Eutane, double emploi d'autant plus facile, que les Cariens, en reprenant la ville dorique, ont pu en changer légèrement le nom, en l'appropriant à leur prononciation. Pomponius Mela dit Euthane, qui tient le milieu entre Euthène et Eutane. Il ne faut pas confondre Elæus (Ἐλαιοῦς et, comme nous le rendrons en français, Éléonte) avec *Elæus* (Ἐλαιοῦσσα), très-petite île sur la côte est de la plus orientale des deux petites péninsules doriques. V. P.

Page 88, ligne 1.

Halicarnassus. Halicarnasse, capitale de Mausole, et fameuse par le tombeau de ce roi, ainsi que par la naissance d'Hérodote et de Denys; aujourd'hui Boudroun. Cette ville semble avoir été fondée une première fois par les colons pélasges qui formaient la suite de Triapas, petit-fils d'Éole : du moins est-ce ainsi que l'on explique vulgairement le Jupiter Dodonéen qui paraît sur plusieurs de ses médailles. (*Voyez* SPANHEIM, *de Præst. et de Usu num.*, tom. I, p. 626; HOLSTEIN *sur Étienne de Byzance*, p. 26; ECKHEL, *Doct. num.*, tom. II, p. 582; Cf. RAOUL-ROCHETTE, *Hist. des col. gr.*, tom. I, p. 336.) Le premier nom de la ville fut Zéphyra, c'est-à-dire l'occidentale. Plus tard les Lélèges de la Carie s'établirent dans les environs de cette ville, et y occupèrent huit cités, dont une porta le nom de Pédase. Vers 1175 avant J.-C., Mélas et Arévianus, partis d'Argos et de Trézène, augmentèrent beaucoup la ville. (Cf. VITRUVE, liv. II, c. 8, § 12.) Elle fit partie de l'Hexapole dorique, puis en fut exclue. Mausole réunit dans son enceinte les huit villes ci-dessus indiquées. V. P.

CHAP. XXIX, page 88, ligne 2.

Sex oppida contributa ei sunt a Magno Alexandro. Ce ne sont pas les mêmes que celles dont Mausole fit plus tard les faubourgs de sa capitale (*Voyez* page précédente, note sur Halicarnasse), quelque naturel qu'il semble de le présumer. V. P.

Ligne 3.

Theangela. Theangèle porte aujourd'hui les deux noms d'Angeli et de Karabaglar. P.

Sibde. En grec Σίϐδα (ET. DE BYZ.), est aujourd'hui en ruines, ainsi que Medmasse, Euranium et Pédase; cette dernière, qui était la plus considérable des trois, avait été ainsi nommée, par les Lélèges émigrés de la Troade, en mémoire de la Pédase de cette contrée. V. P.

Ligne 4.

Telmessum. Il a été ci-dessus parlé de Telmesse ou Telmisse dans les notes sur la Lycie.

Ceramicum et Iasium. Le golfe Céramique s'appelle aujourd'hui, non pas golfe de Castro-Marmora ou Castel-Marmora (celui-ci est placé beaucoup plus au midi de Macri ou de Symia), mais golfe de Co. Le golfe Iasique s'appelle golfe d'Assem-Kâlâsi. V. P.

Ligne 5.

Myndos. Mynde, Ἀμουνδὸς de la *Notice ecclésiastique*, a conservé son nom, et s'appelle aujourd'hui Mindes. Il ne faut pas conclure de ce passage et de celui d'Étienne de Byzance qu'il y a eu deux villes de ce nom; seulement l'ancienne Mynde, fondée par les Lélèges de la Troade, reçut primitivement un établissement de Doriens, tant d'Argos que de Trézène (les mêmes que ceux qui, vers 1175, vinrent à Halicarnasse), et l'on distingua la vieille ville et la nouvelle. Plus tard, quand Mynde fut déchue, il se trouva de l'espace entre les deux parties de la ville, et l'on s'habitua à y voir deux lieux différens. Enfin les restes mêmes de la vieille ville firent place à des bâtisses nouvelles,

qui furent Nariande et probablement Néapolis (ce mot veut dire aussi ville neuve). Mynde était sur le golfe Iasique (d'Assem-Kâlâsi), à l'entrée et sur la côte sud. C'était une des huit villes des Léléges de la Troade, et, avec Suagèle (Σουαγέλα) ou Synagèle (Συναγέλα), la seule qui n'eût point été enfermée par Mausole dans l'enceinte d'Halicarnasse. V. P.

CHAP. XXIX, page 88, ligne 6.

Caryanda. Caryande, patrie du célèbre voyageur et géographe Scylax, se nomme Caraccion.

Termera libera. Τέρμερον dans Strabon, qui nomme, de plus, le cap voisin *Termerium* (ἄκρα Τερμέριον). Étienne de Byzance dit Τελμέρα, mais à tort.

Bargyla, Βάργυλα (τὰ), Βαργύλια (τὰ) de Strabon, et chez d'autres, Bargyle. Elle se reconnaît dans Barghili, petit bourg voisin d'Assem-Kâlâsi. V. P.

Ligne 7.

Sinus Iasius. Voyez ci-dessus, note sur la ligne 4 (p. 354).

Iasus. Assem-Kâlâsi, ou simplement Askem, est l'ancienne Iasos, et a donné successivement ses deux noms, l'ancien et le moderne, au golfe voisin. (*Voyez* page 354, note sur *Ceramicum, etc.*) V. P.

Ligne 9.

Mylasa. Μύλασσα de Strabon (liv. XIV), Ptolémée (liv. V, c. 2) et Dion Cassius (liv. XLVIII); Μύλασα d'Étienne de Byzance. On la trouve sur les cartes modernes sous le nom de Mylasa, et quelquefois sous celui de Marmora, qui lui a été donné à cause des belles carrières de marbre du voisinage. C'était, après Alabande, la plus célèbre ville de la Carie proprement dite, c'est-à-dire de la Carie possédée par les Cariens, et c'est dans ses murs que la confédération carienne envoyait tous les ans ses députés sacrifier à Jupiter Carien. Les médailles de Mylasa ne sont pas très-rares; on en a d'autonomes, et d'impériales depuis Auguste jusqu'à Héliogabale.

Antiochia. Antioche, dite tantôt Antioche de Carie, tantôt

Antioche sur Méandre, afin de ne point la confondre avec les autres Antioche, est, selon Pococke (*Voyages*, 3ᵉ part., tom. II, ch. 11), la bourgade moderne de Ieni-Chehr; mais très-probablement il se trompe : du Méandre au château et aux ruines de Iegni-Chehr il y a une heure de chemin. Mannert regarde ces ruines comme celles d'Orthosie, et la petite rivière qui passe près de là, et qu'on nomme Jenjer, comme tout-à-fait différente de l'Orsin (*Voyez* note suivante). Antioche devait être beaucoup plus au nord-est. V. P.

CHAP. XXIX, page 88, ligne 11.

Orsinus. Cette rivière se jette dans le Méandre, près de l'emplacement d'Antioche. Selon l'opinion de Pococke sur Antioche même, l'Orsin serait le Jenjer. Suivant Mannert, que nous préférons, c'est l'Hadchizik, petite rivière très-tortueuse qui tombe dans le Meinder. Le confluent est à neuf lieues de Laodicée et au nord-est. (*Voyez* PICENNINI.)

Mœandropolis. Méandropolis se retrouve dans Guzel-Hissar. V. P.

Ligne 12.

Eumenia. Εὐμένεια d'Étienne de Byzance et Ptolémée, Εὐμενία de Strabon, appartenait primitivement à la Grande Phrygie, et en dernier lieu appartint à la Phrygie Pacatienne. (Voyez *Notice ecclésiastique*.)

Cludro..... Glaucus. Nous ignorons leur nom moderne, mais on sait qu'ils forment à eux deux le plus grand affluent du Méandre, et que le plus considérable des deux vient se jeter dans ce fleuve à Tripolis. V. P.

Ligne 13.

Lysias, Λυσιὰς, dans tous les auteurs (STRABON, liv. XII; PTOL., l. V, ch. 2; les médailles portent ΒΟΥΛΗ ΛΥΣΙΑΔΕΩΝ), est aussi sur le Cludrus, mais beaucoup plus haut qu'Euménie, et tout près de sa source, par conséquent dans la grande Phrygie ou dans la Phrygie Pacatienne.

Orthosia. Voyez ci-dessus, note sur *Antiochia*.

Berecynthius tractus. Ce sont les environs de la chaîne des monts

Bérécynthe, si célèbres dans la mythologie par le culte de la Cybèle Phrygienne. Cette chaîne se dirige à peu près du sud-quart-sud-ouest au nord-quart-nord-est, presque parallèlement au cours de l'affluent occidental du Cludre, entre cette rivière et l'Hermus, mais plus près de la première. Elle se liait au Tmole et au Mésogis. C'est aujourd'hui la partie orientale des Kestnous-Dagh (monts aux Châtaignes). V. P.

CHAP. XXIX, page 88, ligne. 14.

Nysa, ἡ Νύσα, et chez tous les écrivains posthumes Νύσσα (*Voyez* HIÉROCLÈS et PTOLÉMÉE, édit. Érasme), était à l'est et très-près de Trallis sur l'Eudon, petit affluent du Méandre. Nysa rappelle le culte de Bacchus, nommé en grec dieu de Nysa (Διόνυσος), quoique très-probablement ce ne soit pas à la Nysa Carienne que le dieu doive son nom, et qu'au contraire les légendes religieuses particulières à la ville semblent postérieures à l'introduction et à la vogue du culte de Bacchus. Cette ville fut détruite dans les guerres des Turcs contre le Bas-Empire. On a soupçonné que la Nasli de Chandler (ch. 63), qui est à peu près à trois lieues de marche de Sultan-Hissar, contient les ruines de Nysa; mais les ruines dont il parle sont trop au midi et trop dans la plaine pour être celles de Nysa, et à plus forte raison celles de Tralles, comme le pense Chandler. V. P.

Trallis. On écrit généralement Tralles au pluriel; de même en grec les auteurs écrivent presque tous αἱ Τράλλεις; Étienne de Byzance seul dit au singulier Τράλλις. Cette ville se trouvait à quelque distance au nord du Méandre, par 25° 51′ de longitude orientale, et 37° 43′ de latitude nord. Ses ruines portent le nom d'Eski-Hissar ou Vieux-Château. Chandler et d'Anville veulent que ce soit Sultan-Hissar; mais conférez la note précédente, fin. V. P.

Ligne 15.

Eudone amne.... Thebaide. De ces deux rivières, probablement l'Eudon était la plus orientale. C'est ce qui nous a fait dire ci-dessus (note sur *Nysa*) que cette ville était sur l'Eudon. Au reste, l'une et l'autre ne sont que des ruisseaux. V. P.

Chap. XXIX, page 88, ligne 17.

Pyrrha, ἡ Πύῤῥα, sur la côte nord de la baie de Latmos, golfe très-peu marqué qui s'étendait au nord de Milet. C'est à tort que Pline met Pyrrha dans les terres.

Eurome, Εὔρωμος de Strabon (liv. XIV), était très-petite et dans le voisinage d'Héraclée. (*Voyez* la note suivante.)

Heraclea, Ἡράκλεια ἡ ὑπὸ Λάτμῳ, Héraclé sur Latmos, ainsi nommée pour la distinguer des autres Héraclées, était aussi sur le bord de la mer, et un peu au nord de Milet. Hiéroclès la nomme Ἡράκλεια Ὄγμου. Mannert soupçonne que c'est l'*Hippus* de Pomponius Mela (liv. I, c. 17). Les ruines d'Héraclée s'appellent aujourd'hui Iotan. Elles ont été vues par Wehler (tom. I, p. 327) et par Chandler (*Voyages*, ch. 43); mais ce dernier ne les a pas reconnues pour Héraclée, et s'est cru dans le temple des Branchides.

Amyzon, Ἀμυζὼν (Strab., liv. XIV), très-petite ville voisine de Stratonicée, et sur le bord d'un petit lac nommé Labne, lequel communique par un ruisseau avec le Méandre. Les ruines que Chandler (*Voyages*, ch. 50) a vues pres de Baffo, et qu'il a prises pour celles de Myonte, appartiennent à Eurome ou à Amyzon, mais très-probablement à cette dernière. V. P.

Ligne 18.

Alabanda, Ἀλαβάνδα (ἡ ou τὰ). Alabande n'existe plus. Elle était située entre deux collines, à cent soixante stades au sud de Tralles, et sur un petit affluent de l'Harpase. Pococke et Chandler en ont vu les ruines à Carpouseli ou Carpouslei. V. P.

Ligne 19.

Stratonicea. Stratonicée, Στρατονίκη de Ptolémée (liv. V, c. 2), ou Στρατονίκεια de Strabon, bâtie par Antiochus Soter en l'honneur de Stratonice son épouse, par 25° 58′ de latitude est, et 37° 51′ de longitude nord, était très-grande et très-forte. Elle soutint un siège contre les Rhodiens et un autre contre le Ro-

main Labiénus, qui ne purent la prendre. On y remarquait un très-beau temple de Jupiter Chrysaorius. On voit des ruines de Stratonice près du bourg d'Eski-Hissar. V. P.

CHAP. XXIX, page 88, ligne 19.

Hynidos. Inconnue. Peut-être faut-il lire *Idymus* (Ἴδυμος). (PTOL., liv. V, c. 2.)

Ceramus, Κέραμος, ville peu connue, mais qui a donné son nom au golfe Céramique (aujourd'hui de Co), sur la rive méridionale duquel elle était située.

Trœzene. Nous ignorons la position de cette ville, qui, comme l'indique son nom, fut sans doute un des établissemens des Doriens qui, vers 1175 avant J.-C., vinrent agrandir Halicarnasse et Mynde. Ces Doriens, nous l'avons déjà dit, venaient d'Argos et de Trézène. V. P.

Ligne 20.

Longinquiores... En effet, plusieurs des villes ci-dessus nommées appartiennent à la partie septentrionale de la Phrygie. V. P.

Ligne 21.

Halydienses, d'où l'on peut conclure une ville de Halyda, probablement voisine du mont Halyda (car c'est ainsi que nous croyons devoir récrire le Lyda des cartes ordinaires). Le mont Halyda est au sud-quart-sud-est de Stratonicée, un peu au dessus du trente-septième parallèle nord ; le vingt-cinquième méridien oriental le traverse. Le nom d'Hippus (en grec Ἵππος, cheval) fut sans doute donné à quelqu'un de ses sommets, à cause de sa configuration ; de là une ville d'Hippos ou Hippus. (*Voyez* ci-dessus, p. 358, note sur *Heraclea*.) V. P.

Ligne 22.

Apolloniatæ. Il s'agit probablement de l'Apollonie surnommée l'Albanique, πρὸς Ἀλβάνῳ (qui, peut-être, doit être changé en Ἀλβάκῳ). L'Albaque ou Albane est une chaîne de montagnes qui traverse la Carie, en courant au sud-ouest, à partir du mont Lyda ou Halyda. Un grand nombre de médailles de cette ville en

attribuent, contre toutes les vraisemblances historiques, la fondation à Alexandre. V. P.

CHAP. XXIX, page 88, ligne 22.

Trapezopolitæ. Trapézopolis, Τραπεζόπολις, en Phrygie, selon Hiéroclès (p. 665) et Socrate (*Hist. ecclés.*, liv. VII, ch. 36); aujourd'hui Karadché selon Pococke (tom. III, liv. II).

Aphrodisienses liberi. La ville se nommait Aphrodisiade, Ἀφροδισιάς. Les habitans étaient de race phrygienne. Tous les écrivains postérieurs cependant la placent au nombre des villes de la Carie. Florissante et autonome sous l'empire, elle eut même le titre de métropole (*Voyez* HIÉROCLÈS, p. 688, et la lettre de Léon l'emp. dans les conciles de Labbe, tom. IX, p. 167). On ignore les circonstances et l'époque de sa ruine. Pococke et Picennini l'ont reconnue dans Geireh, à trois milles géographiques au sud du Meinder, à vingt heures *est* de Magnésie, et à treize sud-ouest de Ladiqieh (Laodicée).

Fluvio Harpaso. L'Harpase s'appelle aujourd'hui Dchineh. C'est le principal affluent gauche du Méandre. Sa direction est à peu près de l'est à l'ouest pendant la moitié de son cours, puis du sud-est au nord-ouest. — Harpase, ville, n'existe plus; elle était très-voisine du confluent des deux rivières. Mannert présume qu'on reconnaîtra un jour son emplacement autour d'un rocher qui se meut dès qu'on le touche du bout du doigt. V. P.

CHAP. XXX, page 90, ligne 2.

Lydia autem perfusa flexuosi amnis Meandri recursibus... et alii ignobiles. La Lydie proprement dite avait pour bornes au nord la Mysie, à l'est la Phrygie, au sud la Carie, et à l'ouest la mer Égée. On lui donnait dans des temps très-anciens le nom de Méonie, que l'on retrouve souvent chez les poètes. Nous avons indiqué plus haut, et nous aurons occasion de dire avec de nouveaux détails, que le littoral de cette province forma l'Ionie. C'est donc à juste titre que Pline place la Lydie propre au dessus de l'Ionie (au-dessus signifie ici à un niveau plus élevé, et par con-

séquent plus loin de la mer). Dans le sens strict, l'Ionie ne doit être considérée que comme une fraction vague de la Lydie, et se nommerait sans inconvénient Lydie grecque. L'origine du nom de Méonie est due suivant les uns à un fleuve Méon (*Voyez* ÉT. DE BYZ.), selon les autres au roi Lydus, fils d'Atys, qui primitivement s'appelait Méon (HÉROD., liv. I, n. 7 : Cf. STRABON, liv. XIII). Il ne faut pas confondre la province de Lydie avec le royaume de même nom (*Lydiæ* ou *Lydorum regnum*), dont l'étendue fut bien plus considérable. Ce royaume comprenait tout ce qui se trouve entre la mer Égée et le fleuve Halys ; et, selon Hérodote, Crésus avait ajouté à la Lydie propre l'Ionie, l'Éolide et la Doride. V. P.

CHAP. XXX, page 90, ligne 6.

Sardibus. Sardes, Αἱ Σάρδεις de Strabon (l. III), Ἡ Σάρδις de Ptolémée (liv. V, n. 2), fut, dès le sixième siècle avant l'ère chrétienne, une des villes les plus riches et les plus considérables de l'Asie. Comprise originairement dans le royaume de Tantale, elle devint dans la suite la capitale du royaume de Lydie, tant sous la dynastie des Héraclides que sous celle des Mermnades. Après sa défaite par Cyrus, Crésus conserva un rang distingué à Sardes, qui devint la résidence du satrape ou gouverneur de la province maritime. Les Ioniens la brûlèrent sous le règne de Darius, fils d'Hystape ; mais elle fut rebâtie et recouvra sa splendeur. Sous les successeurs d'Alexandre, et ensuite sous les Romains, elle conserva le privilège de se gouverner par ses propres lois. Elle conserva même sa grandeur et sa dignité jusqu'à sa prise par Tamerlan, en 1402. Sardes n'est plus aujourd'hui qu'un bourg de médiocre importance, nommé Sart.

Tmoli. Le Tmole, appelé quelquefois Timole (OVIDE, *Métamorph.*, liv. VI, v. 10 :

> Deseruere sui Nymphæ vineta Timoli ;

et liv. XI, v. 86 :

> Sui vineta Timoli,
> Pactolumque petit........),

porte aujourd'hui le nom de Bouz-Dagh. V. P.

CHAP. XXX, page 90, ligne 8.

Pactolo, eodemque Chrysorrhoa. Le Pactole prenait sa source près d'un des sommets les plus élevé du Tmole ; son cours était très-borné, son lit étroit et sans profondeur (*Voyez* SMITH, SPON, WEHLER) ; cependant nul fleuve peut-être n'a joui de tant de célébrité. Les anciens se sont plus à lui attribuer mille particularités agréables ou bizarres. On trouvait dans ses eaux une espèce de cristal (*Schol.* de LYCOPHR.) ; les cygnes s'y plaisaient autant que sur le Caystre et sur le Méandre (APOLLONIUS, *de Rh.*, liv. IV ; CALLIMAQUE, *Hymn. à Del.*, v. 249) ; les plus belles fleurs émaillaient ses bords (PHILOSTR., *Imag.*) et se réfléchissaient dans ses eaux, qui, d'ailleurs, contribuaient beaucoup à la perfection des belles teintures connues sous le nom de pourpre sardique. L'auteur du *Traité des Fleurs* fait mention d'une pierre qu'on y trouvait, et qui, placée à l'entrée d'un trésor, rendait le son d'une trompette dès que les voleurs en approchaient ; et Chryserme, cité par cet écrivain, parlait d'une plante qu'on en tirait, et qui, plongée dans de l'or en fusion, se métamorphosait elle-même en or ; enfin (et c'est là le point principal, celui qui a le plus contribué à fixer l'attention, et par suite à faire imaginer tant de contes sur ce fleuve), il roulait de l'or dans ses eaux, et c'est à cette circonstance qu'est dû son nom de Chrysorrhoas (Χρυσοῤ-ῥοας, de Χρύσος, or, et ῥέω, couler) ; mais cet or était-il en paillettes, ou sous une forme différente ? était-il en quantité considérable ? etc. Voici comment l'illustre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis* répond à ces questions (pag. 436 et suiv. du tom. IV des *Œuvres complètes*), dans un rapport sur un mémoire rédigé par lui-même : Suivant Ovide, Hygin et Planciades, c'est à Midas, roi de Phrygie, que le Pactole a dû ses richesses. Ce prince avait obtenu de Bacchus le don de convertir en or tout ce qu'il toucherait ; don funeste, dont il sentit bientôt les affreuses conséquences. Pour s'en délivrer, il implora la pitié du dieu, qui lui dit de se baigner dans le Pactole, dont les eaux, en le recevant, acquirent la propriété qu'il perdit. Nous ne rapportons, avec M. l'abbé Barthélemy, cette tradition fabuleuse empruntée des Grecs par les mythologues latins, que pour montrer qu'il fut un temps où

le Pactole passait pour n'avoir point roulé d'or avec ses eaux. Mais quand a-t-il commencé ? c'est ce qu'il est impossible de déterminer précisément. Hésiode ne fait aucune mention du Pactole, quoiqu'il ait donné dans sa *Théogonie* une liste de la plupart des rivières de l'Asie Mineure, dont quelques-unes n'ont qu'un cours très-peu étendu. Homère n'en parle jamais. Ce poète était géographe : aurait-il ignoré que dans le voisinage des lieux où il place la scène de l'*Iliade*, et de ceux mêmes où, selon quelques écrivains, il avait pris naissance, coulait un fleuve qui, pour nous servir de l'expression de Virgile, arrosait de son or les campagnes de la Lydie ? et, s'il ne l'ignorait pas, aurait-il négligé cette singularité si curieuse, si susceptible des ornemens de la poésie ? Du silence de ces deux poètes il résulte que nous ne devons pas fixer à leur siècle l'époque que nous cherchons. Selon toute apparence on doit la placer au plus tôt dans le huitième siècle avant l'ère chrétienne, sous le règne des aïeux de Crésus, c'est-à-dire des princes de la famille des Mermnades : du moins, c'est ce que l'on peut conclure d'une épigramme grecque insérée dans l'*Anthologie* et les passages réunis de Strabon, de Philostrate et de Thémistius. Tous ces auteurs ne parlent pas des rois de Lydie prédécesseurs, mais ancêtres de Crésus ; distinction remarquable, et qui nous détermine à ne pas remonter au delà de Gygès, le premier des Mermnades. Cet usurpateur monta sur le trône vers l'an 708 avant Jésus-Christ, et ses descendans sont au nombre de cinq, en comprenant Crésus, qui perdit son royaume en 545. C'est donc dans cet intervalle de cent soixante-trois ans que les eaux du Pactole commencèrent à rouler de l'or, du moins en assez grande quantité pour qu'on s'en aperçût.

La conquête de la Lydie par Cyrus mit les rois de Perse en possession du Pactole et de ses trésors ; Xerxès I^er^ en tirait de l'or. Cette rivière en fournissait encore du temps d'Hérodote ; mais enfin la source s'en tarit insensiblement, et long-temps avant Strabon, qui vivait sous Tibère, le Pactole avait perdu cette propriété. Sous Domitien les habitans de Sardes se souvenaient à peine qu'il l'eût jamais eue : c'était pour eux un problème sur lequel ils consultèrent Apollonius de Tyane. Thé-

mistius, écrivain du quatrième siècle, dit positivement que cette rivière ne roule plus d'or; et le même langage est répété dans le douzième siècle par Isaac Tzetzès, scholiaste de Lycophron, ainsi que par Eustathe, commentateur d'Homère.

C'est des mines du mont Tmolus que le Pactole détachait les parcelles d'or qu'il entraînait dans son cours, ce qui continua jusqu'à ce que des fouilles trop fréquentes, ou quelque révolution arrivée dans ces riches souterrains les eurent totalement épuisés. Si l'on demande de quelle nature était cet or, nous répondrons, avec l'auteur du *Traité sur les Fleuves* et le scholiaste de Lycophron, que c'était des paillettes mêlées le plus souvent avec un sable brillant, et quelquefois attachées à des pierres, que les courans d'eau enlevaient de la mine. Au rapport de quelques anciens, de Varron entre autres, et de Dion Chrysostôme, la quantité de ces parcelles était comparable à ce qu'on retire des mines les plus abondantes. Le Pactole, à les entendre, fut la principale source des richesses de Crésus; il en tira la matière de ces briques d'or dont il enrichit le temple d'Apollon, briques d'un grand prix, selon Diodore de Sicile; mais gardons-nous de prendre au pied de la lettre ces témoignages de deux écrivains qui n'ont consulté qu'une tradition vague et fausse. Les Grecs en général exagéraient par goût, par ignorance ou par habitude, et cet exemple en particulier surprendra peu, si l'on fait réflexion qu'avant Crésus, et jusqu'au règne de Philippe, père d'Alexandre, l'or fut extrêmement rare dans la Grèce. Les Grecs apprirent donc avec admiration qu'un métal que la nature leur avait refusé coulait ailleurs dans le sable d'une rivière: singularité frappante, surtout pour des hommes amis du merveilleux, et qui par une méprise ordinaire, prenaient pour merveilleux tout ce qui n'était pas commun: de là vint la gloire du Pactole. Long-temps après, la découverte des mines de la Thrace, le pillage du temple de Delphes, et surtout les conquêtes d'Alexandre, rendirent l'or plus commun dans la Grèce; mais la réputation du Pactole était faite; elle subsista sans s'affaiblir, et dure encore, du moins parmi nos poëtes, dont le langage est l'asile de bien des idées proscrites ailleurs.

Rabattons donc infiniment du récit des anciens, pour avoir

une juste idée des richesses du Pactole ; cependant elles étaient considérables. Si cette rivière n'avait que détaché par hasard quelques parcelles d'or des mines qu'elle traversait, elle n'aurait pas mérité l'attention de Crésus et de ses aïeux, moins encore celle des rois de Perse successeurs de Cyrus. Les souverains ne s'attachent pas à des entreprises dont la dépense excède le profit. M. de Réaumur compte en France jusqu'à dix rivières qui roulent des paillettes d'or ; mais on les abandonne aux recherches des gens du pays, dont la peine est rarement récompensée. Le succès avec lequel les rois de Lydie ramassaient l'or du Pactole suffit pour montrer que la quantité en était considérable. Le Pactole a eu de l'or beaucoup moins que certains fleuves du nouveau monde, mais beaucoup plus que les plus riches de nos rivières. C'est le milieu que prend M. l'abbé Barthélemy, et son opinion sera sans doute celle de tous les lecteurs. Le peu de profondeur du Pactole et la tranquillité de son cours facilitaient le travail nécessaire pour en retirer les parcelles de ce métal précieux. Ce que les ouvriers laissaient échapper allait se perdre dans l'Hermus, mis par cette raison, par les anciens, au nombre des fleuves qui roulent de l'or, comme on y met parmi nous la Garonne, quoiqu'elle ne doive ce faible avantage qu'à l'Arriège (*Aurigera*), qui lui porte de temps en temps quelques paillettes d'or avec ses eaux.

Au reste, celui du Pactole était au meilleur titre ; M. l'abbé Barthélemy en donne une preuve qui mérite d'être rapportée : il la tire du nom d'*or darique*, que donne à celui du Pactole l'auteur du *Traité des Fleuves*. Par le mot *dariques* on entend les anciennes monnaies des Perses, en or et en argent, où l'on voit un archer décochant une flèche, monnaies frappées sous l'un des Darius. Comme celles en or étaient reconnues pour être d'une matière fort pure, et que les guerres continuelles des Perses avec les Grecs en avaient fait passer en Grèce un très-grand nombre, on y prit insensiblement l'habitude de donner le nom de *darique* à l'or qui se trouvait au titre de ces monnaies. Ainsi, pour connaître le titre de l'or du Pactole, qualifié de cette épithète, il suffira de savoir celui des dariques. On conserve au Cabinet du Roi une de ces monnaies : elle est à vingt-trois

karats; d'où il résulte que l'or du Pactole, avant que d'être mis en œuvre, n'avait qu'une vingt-quatrième partie de matière hétérogène. » V. P.

CHAP. XXX, page 90, ligne 10.

Conveniuntque in eam, etc. Plusieurs des villes qui suivent sont peu connues. Nous nous bornerons à de très-légères indications. *Extra prædictos* désigne les habitans d'Orthronie, Halyde, etc., nommés dans le chapitre 29. V. P.

Ligne 11.

Cadueni. Le nom semblerait devoir être *Cadua;* cependant des Notices ecclésiastiques disent Κάδος, ainsi que Ptolémée (liv. v, ch. 2). Étienne de Byzance écrit le nom du peuple Κάδηνος; mais des médailles, renseignement plus authentique, donnent gain de cause à Pline, en nous présentant ΚΑΔΟΗΝΩΝ, que Patin (p. 169) lisait mal à propos ΚΑΛΟΗΝΩΝ. V. P.

Ligne 12.

Philadelpheni. Philadelphie, aujourd'hui Ala-Cher, c'est-à-dire belle ville, à douze lieues sud-est de Sardes, et à neuf lieues sud d'Attalie.

Cogamo flumini. Affluent du Méandre, se jette dans ce fleuve un peu au dessous et à l'ouest d'Attalie. V. P.

Ligne 13.

Mœonii. La ville de Méonie, Μαιονία et Μαιονιτόπολις, était à six lieues sud de Philadelphie, et huit nord-est de Tripolis. Elle donnait son nom au district voisin; et par suite les poètes ont dit souvent Méonie pour Lydie.

Tripolitani. Tripolis, qu'il faut distinguer des autres villes de ce nom, et que Ptolémée et Étienne de Byzance placent dans la Carie, tandis que d'autres la mettent en Phrygie, et que Hiéroclès et les Notices ecclésiastiques se rangent à l'avis de Pline,

se distinguait par sa position au confluent du Méandre et du Cludre. Deux médailles de cette ville, l'une autonome, l'autre impériale et du nom de Maximin, font mention de sa position sur le Méandre (ΤΡΙΠΟΛΕΙΤΩΝ ΜΑΙΑΝΔΡΟΥ). Paul Lucas a vu dans le pays, et environ à une demi-lieue du fleuve, un village qu'il appelle Cachechinde, et que Pococke nomme Ostaven. Généralement aujourd'hui on donne aux restes de Tripolis le nom de Triboul. V. P.

Chap. XXX, page 90, ligne 14.

Apollonoshieritæ. Apollonos-Hieron, Ἀπόλλωνος ἱερὸν, c'est-à-dire temple d'Apollon. Très-certainement ce fut une ville, ou du moins un bourg important; mais, dans l'origine, ce ne dut être qu'un temple dédié au dieu de ce nom. Apollonos-Hiéron était au sud-sud-est de la Pergame de Mysie, au sud-ouest de Thyatire, et sur une hauteur. Hiéroclès, les Notices ecclésiastiques et les médailles, tant autonomes qu'impériales, emploient ou indiquent ce nom d'Apollonos-Hiéron, qui dans d'autres auteurs est écrit Apollonie.

Mesotimolitæ. La ville de Mésotimole, d'après son nom même, devait être située au milieu (μέσος) du Tmole ou Tmoli. Elle est mentionnée dans quelques Notices ecclésiastiques, et c'est à tort que l'on voudrait écrire *Mysotmolitæ,* comme si la ville était sur le Tmole, et habitée par des Mysiens. V. P.

Chap. XXXI, page 90, ligne 17.

Ionia ab Iasio sinu incipiens... flectitur. On donnait en général le nom d'Ionie à la côte de la mer Égée, comprise entre Phocéa et Iasos, c'est-à-dire toute la côte de la Lydie, sauf quelques lieues de la rive septentrionale et à une petite partie du nord de la Carie. Cette lisière maritime était peuplée de Grecs, tous de race ionienne. Nélée, fils de Codrus, dernier roi d'Athènes, ne pouvant se résoudre à vivre dans sa ville natale en simple particulier, et se soumettre à Médon son frère, premier archonte perpétuel, voulut tenter fortune ailleurs, et vint s'établir sur les

côtes asiatiques occupées à cette époque par les Cares, les Lelèges, les Mygdons, les Méones, tous peuples regardés, dit-on, comme barbares, tant à cause de leur langue étrangère qu'à cause de leur éloignement de la Grèce (Cf. ÉLIEN, *Hist. div.*, liv. VIII, n. 5; STRABON, liv. XIV; VITRUVE, liv. IV, n. 1; PAUS., liv. VII, n. 2; LE SYNC., *Chronog.*, p. 180 D). Il paraît que, pour s'emparer du territoire dont ceux-ci étaient en possession, les colons eurent à soutenir deux guerres longues et sanglantes, dans lesquelles ils n'obtinrent de secours que d'Athènes leur métropole. Nul Dorien ne se fit l'auxiliaire des colonies naissantes. Enfin cependant tous les obstacles furent levés, et l'expulsion des indigènes permit aux Ioniens émigrés de se livrer à la fondation des villes.

Avant d'entrer dans l'énumération des cités ioniennes et de suivre la description de Pline, nous devons remarquer que presque tous les auteurs (HÉROD., liv. I, c. 14; STRAB., liv. XIV; VELL. PATERC., liv. I, n. 4; ÉLIEN, *Hist. div.*, liv. VIII, c. 5; PAUSAN., liv. VII, chap. 2, 3, 4, 5; SUIDAS, art. Ἰωνία) s'accordent à en nommer douze principales, savoir: Éphèse, Milet, Myonte, Lebedos, Colophon, Priène, Téos, Érythres, Phocée, Clazomène, Chios, Samos. Vitruve nomme une treizième ville ionienne, Mélité (liv. IV, n. 1); et quoique parmi les écrivains il soit, avec Suidas (art. Μελίτη), le seul qui en fasse mention; quoique, selon la remarque de M. Raoul-Rochette (*Hist. des Col. gr.*, tom. III, page 84), il soit à peu près indubitable que Mélité, ayant irrité les autres cités de l'Ionie par des prétentions orgueilleuses et extravagantes, fut retranchée de l'amphyctionie ionienne, et bientôt tomba en ruines par la désertion de ses habitans. Cependant on ne peut douter qu'une treizième ville n'ait figuré dans la confédération; tel est du moins le fait qui ressort d'une médaille de bronze trouvée sous Antonin, à l'époque où Marc-Aurèle n'était encore que césar. Cette médaille porte distinctement l'épigraphe

ΚΟΙΝΟΝ ΙΓ΄ ΠΟΛΕΩΝ,

c'est-à-dire confédération de treize villes.

Une autre médaille, mais dont la lecture complète a donné

lieu à de grands débats parmi les princes de la numismatique, est celle que Vaillant a présentée ainsi :

ΚΟΙΝΟΝ. ΙΓ΄. ΠΟΛΕΩΝ. ΠΡΟΔΙ. ΟΝ. ΚΛ. ΦΡΟΝΤΩΝΟϹ. ΑϹΙΑΡΧΟΥ. ΚΑΙ. ΑΡΧΙΕΡΕΩϹ. ΙΓ΄. ΠΟΛΕΩΝ.,

et où il explique ΠΡΟΔΙ. ΟΝ. par Προδίκου ὄντος. Morell. et Hardouin dérangent le point, et croient que les deux mots en question veulent dire Πρυτάνης Ροδίων. D'autres lisent encore différemment (*Voyez* SESTINI, *Class. gén. géogr. num.*, part. II); mais personne ne conteste le commencement ΚΟΙΝΟΝ. ΙΓ΄. ΠΟΛΕΩΝ. Quant à la cause que les écrivains postérieurs attribuent au choix de ce nombre de douze (le désir de reproduire dans leur nouvelle patrie l'ensemble des douze cités que ces colons habitaient dans l'Égialée), elle est probablement imaginaire; elle le semblera surtout si l'on songe que primitivement on ne forma d'établissemens que dans six ou neuf villes : trois furent fondées plus tard. D'autre part, des douze villes ioniennes, six seulement, selon la Chronique de Paros, furent fondées sous Nélée: Erythres, Éphèse, Clazomène, Colophon, Myonte et Samos. Cependant d'autres documens nous montrent Milet, Phocée et Lébédos comme recevant dès-lors les Ioniens.

Il suffit de jeter l'œil sur une carte de l'Asie Mineure pour remarquer combien la côte ionienne est sinueuse, et combien de grands golfes la découpent. Parmi ceux-ci, ceux de Smyrne, de Scala-Nova, d'Hassem Kâlâsi et de Co sont les plus remarquables. V. P.

CHAP. XXXI, page 90, ligne 18.

Basilicus sinus. Pomponius Mela parle aussi du golfe Basilique; mais c'est une faute de l'auteur, qui, écrivant de mémoire, a dit Basilique pour Bargylitique, lequel est synonyme d'Iasique, Bargylie étant au fond même du golfe, tandis qu'Iasos était sur la côte septentrionale, et par conséquent méritant davantage de donner le nom à tout le golfe. (Cf. la note suiv.) V. P.

Ligne 19.

Posideum promontorium, et oppidum. La ville de Posidéum, en

grec Ποσείδιον (STRABON, liv. XIV), n'existe plus aujourd'hui. Elle était, ainsi que le cap (qui s'appelle aujourd'hui cap de Mélasso), à l'ouest d'Iasos. Un golfe voisin, qui est fort petit, s'appelle de même golfe de Mélasso : il ne faut pas croire que ce soit là le golfe Basilique. La ville appartenait aux Milésiens, et c'est évidemment du nom de Milet que vient le nom moderne commun au golfe et au promontoire. Il ne faut pas confondre la ville de Posidium ici mentionnée avec Posidium de Syrie, bâtie, selon Hérodote (liv. III, n. 91 ; Cf. CIC., *Divin.*, lib. I, n. 40), par l'Argonaute Amphiloque. V. P.

CHAP. XXXI, page 90, ligne 19.

Oraculum Branchidarum appellatum, nunc Didymæi Apollinis. L'oracle des Branchides, fondé par Branchus de Delphes (*Voyez* PHOTIUS, *Biblioth.* ; CONON, *Narrat.*, XXIII ; STRABON, liv. IX et XIV ; VARRON chez Lactance, etc.), appartenait à la ville de Milet, et était étroitement uni, au moins par les liens d'une origine commune, avec ceux de Délos, de Claros, de Patare et de Delphes même ; aussi acquit-il une grande célébrité et des richesses considérables, sans toutefois arriver, comme ceux de Comana, de Zéla, et d'autres villes toutes sacerdotales de l'Asie Mineure, à posséder des portions considérables du sol, et à former une corporation toute-puissante. Tous ces trésors furent livrés par les habitans des Branchides à Xerxès, qu'ensuite ils se virent obligés de suivre en Perse pour éviter le châtiment de leur lâcheté ou de leur sacrilège. Cependant grand nombre de Branchides restèrent dans le pays, et continuèrent à administrer le temple, qui semble n'avoir pas tardé à reprendre de la splendeur et de l'opulence, mais qui se rendit indépendant de Milet. Il en résulta que les Milésiens, qui déjà accusaient les Branchides de les avoir livrés à Xerxès, conçurent une haine profonde pour les Branchides. Alexandre, les regardant sans doute comme partisans des Perses, les fit, dit-on, égorger (QUINTE-CURCE, liv. VII, ch. 5), et détruisit leurs établissemens ; mais la sainteté attachée au lieu amenant toujours les dévots dans ces parages, on ne tarda pas probablement à établir un autre oracle, mais avec

un personnel totalement différent et des idées politiques contraires: ce fut l'oracle d'Apollon Didyméen. V. P.

CHAP. XXXI, page 90, ligne 21.

Miletus Ioniæ caput... condere instituit. Milet, en grec Μίλητος, sur les confins de la Carie et de la Lydie, et à peu de distance de l'embouchure du Méandre, était située, selon l'opinion la plus commune, à huit lieues au nord-ouest d'Iasos, et à dix-huit au sud d'Éphèse. Cet emplacement convient au bourg nommé aujourd'hui Palat ou Palatsa; et en effet, Chandler, l'éditeur des marbres de Paros, assure avoir trouvé en ce lieu non-seulement les ruines de Milet, mais encore une inscription en gros caractères, grossièrement taillée, dans laquelle le nom de Milet est répété jusqu'à sept fois. Toutefois d'Anville se prononce contre l'opinion qui identifie l'emplacement de Milet avec Patra. Quelques-uns enfin ont cru retrouver les ruines de la ville dans le bourg de Milasso ou Milazzo qui, en effet, porte le même nom (Μιλάσιοι, Dor. pour Μιλήσιοι, habitans de Milet), mais qui, certainement, répond à l'ancienne Mylasa.

Les noms de Lélégéide, de Pityuse et d'Anactorie indiquent l'un, la présence des Lélèges (Λέλεγες) dans le territoire environnant; le second, la quantité de pins (πίτυς) qui couvraient les environs; le troisième, la facilité avec laquelle on abordait sur la côte (ἀνάγω).

Milet était une des villes fondées par Nélée lui-même, et elle lui servit de résidence. Pendant long-temps, elle fut, avec Phocée, la principale ville de la confédération ionienne. Ce fut surtout par sa puissance maritime, à laquelle elle parvint dans le huitième siècle après J.-C. (après la 6e olympiade, c'est-à-dire après 756, selon Eusèbe, *Chroniq.*, liv. II), qu'elle se rendit respectable; aussi fonda-t-elle elle-même un très-grand nombre de colonies, soit par de véritables fondations, soit par des renouvellemens et par l'introduction d'une race ou d'une nation nouvelle dans des villes antérieurement peuplées. (*Voyez* STRAB., liv. XIII et XIV; EUSÈBE, *Chroniq.*, liv. II; SCYLAX, *Peripl.*; POLYBE, *Fragm.*, liv. XVI; THUCYDIDE, liv. VIII, chap. 28.)

M. Raoul-Rochette, dans l'*Histoire des Colonies grecques*, tom. III, consacre plusieurs chapitres entiers (10, 16, 19 du liv. V, 2 du liv. VI) aux colonies milésiennes dans la Mysie, la Paphlagonie, le Pont et la Thrace; et dans nombre d'autres passages épars il revient sur d'autres établissemens dont Milet fut la métropole. (Cf. la note sur la ligne 23.) Dans la suite la prééminence lui fut ravie ou contestée par Éphèse et par Smyrne. Sous les Romains, elle ne fut plus qu'une ville de troisième rang. Dès l'an 1280, les Turcs ravagèrent tout le pays environnant (*Voyez* G. PACHYM., tome I, page 320) et décidèrent sa décadence.

Outre Cadmus, le premier écrivain grec en prose, Milet produisit divers hommes célèbres, savoir Thalès, Anaximandre, Anaximène, Hécatée, Timothée, le fameux musicien contemporain d'Alexandre (sur lequel la littérature moderne possède plusieurs morceaux célèbres), le tyran Thrasybule, qui le premier écrivit des romans sous le nom de *Fables milésiaques*. V. P.

CHAP. XXXI, page 90, ligne 22.

Anactoria. C'est à tort que dans le texte français l'on a séparé Anactorie des noms précédens par un point et virgule ; ce nom (Ἀνακτορία ou Ἀνακτόριον), commun à plusieurs villes de la Grèce et de l'Asie, entre autres à celle qui se nomme aujourd'hui Vonitza, et dont il existe des médailles autonomes, n'est ici, comme le démontre complètement la lecture attentive du latin, et comme nous l'indiquons dans cette note, qu'un des synonymes de Milet. V. P.

Ligne 23.

Super nonaginta urbium, etc. On peut voir sur les colonies de Milet M. Raoul-Rochette (*Histoire des Colonies grecques*, liv. V, chap. 10, 16, 19; et liv. VI, chap. 2). Nous nous contenterons de présenter dans le tableau suivant le résultat de ses recherches, ainsi que de celles d'autres savans modernes. Il est essentiel seulement de songer de nouveau que par colonies on n'entend pas autant de fondations, mais d'établissemens qui tantôt

fondent véritablement, tantôt relèvent, restaurent, agrandissent, embellissent ou changent de face une ville.

COLONIES DE MILET.

Sur les bords de la Propontide. . .	Cyzique. Artace. Abydos. Proconèse.
En Mysie.	Milétopolis.
Sur les côtes et aux environs de l'Hellespont.	Priape. Colonée. Parium. Pésus. Lampsaque. Gergèthe. Arisba. Limna. Percote.
Au pied de l'Ida.	Zélie.
Sur l'Ida.	Scepsis.
Près de Milet.	Iase (Iasos, Iasus). Latmos. Héraclée.
Iles Sporades.	Icarie. Léros.
Sur les côtes du Pont-Euxin, ou à peu de distance dans l'intérieur des terres.	Ciente. Héraclée. Chersonèse. Tium ou Tios. Sinope. Cytore. Cotyore. Sésame. Cromne. Mastye. Olbia (différ. de l'Olbia scythique)? Amise. Chérade. Amestris. Lycaste ou Lycastie. Carusse. Cérasonte. Harmène ou Almène. Trapézonte.

En Colchide	Éa. Cycnus. Pityonte ? Phasis. Thyénis. Dioscurias. Torique.
En Thrace	Anthie ou Anthée. Apollonie. Anchiale. Thyniade. Phinopolis. Andriaque. Crithote. Pactye. Cardie. Deulte ou Develte.
En Scythie	Odesse. Cruni ou Dionysiopolis. Calatis. Tomes. Istropolis. Tyra. Olbia ou Borysthénaïs.
Dans la Chersonèse Taurique	Théodosie. Nymphée. Cytée. Panticapée. Myrmécium.
Sur le Bosphore Cimmérien	Phanagorie. Hermonasse. Cépi. Pate ou Apature. Port Sindique (Sindian portus)?
En Sarmatie	Tanaïs.
En Cypre	Salamis.
En Égypte	Naucrate. Chémis-Paralia.
Sur le Tigre	Ampé.
Sur l'Euphrate	Clauda.

V. P.

Chap. XXXI, page 92, ligne 1.

Nec fraudanda cive Cadmo, qui, etc. L'on n'est pas unanime sur l'auteur de cette invention, que d'autres donnent à Phérécyde de Scyros, d'autres à Hécatée (aussi de Milet). Pline lui-même (liv. VII, ch. 5) n'attribue à Cadmus que la première histoire en prose. Du reste, on comprend qu'il s'agit ici de la prose écrite, d'un volume de prose. La littérature commence presque partout chez les nations primitives par la poésie; mais les langues, la chose est claire, commencent par la prose. V. P.

Ligne 2.

Amnis Mæander... ita sinuosus flexibus, ut sæpe credatur reverti. Le Méandre, en grec Μαίανδρος, et par conséquent en latin *Mœander,* aujourd'hui Bujuck-Meinder, c'est-à-dire grand Méandre, par opposition au Kutchuk-Meinder, ou petit Méandre, qui n'est autre que le Caystre, prenait sa source en Phrygie, à Célènes, au palais de Cyrus dont il traversait le parc par le milieu, séparait ensuite la Carie de la Phrygie, et après avoir arrosé les villes d'Hiérapolis, Antioche, Harpasa, Nisa, Magnésie et Myonte, se jetait dans la mer Égée à Milet.

Les sinuosités de son cours sont fameuses chez les poètes, et ont valu le nom de Méandre, soit aux replis que les fleuves font sur eux-mêmes, soit même aux intrigues embarrassées et à une conduite oblique. Au reste, nous devons remarquer qu'il y a dans l'Asie Mineure nombre de fleuves beaucoup plus tortueux, et que tout ce qu'on a dit sur ce sujet peut tout au plus s'appliquer à la partie inférieure du cours du Méandre pendant un espace qui, représenté par une ligne droite, serait à peine de onze lieues, et que des circuits multipliés portent au moins à trente. (Cf. Ovide, *Métamorph.,* liv. VIII, v. 164 et suivans; Strabon, liv. XII; Wheles, *Voyage,* tome I, page 311.)

Au contraire, c'est principalement aussi à la partie supérieure du cours du Méandre que s'applique exactement les mots *repletus fluminibus crebris;* car de la source jusqu'à l'endroit où il reçoit

le Cludrus, le Méandre roule dans ses eaux celles de plus de cent ruisseaux ou petites rivières tributaires. Il en reçoit encore un assez grand nombre dans la partie inférieure de son cours; mais il s'en faut de beaucoup que ce nombre égale celui des petits affluens du Méandre supérieur. V. P.

Chap. XXXI, page 92, ligne 3.

Aulocrene. Vraisemblablement le petit étang dit Aulocrène, c'est-à-dire source fistulaire ou en forme de flûte, devait se trouver dans une des vallées principales du versant occidental des monts Temnos, aujourd'hui Murad-Dagh, qui traversait la Phrygie du sud-est au nord-ouest pour fléchir ensuite vers l'ouest et se joindre au mont Ida. C'est près d'Apamée que cette chaîne atteignait la plus grande élévation. V. P.

Ligne 5.

Apamenam..... Eumeneticam...... Bargyleticam. Il a été parlé de toutes ces villes ci-dessus (Cf. page 369, etc). V. P.

Ligne 8.

Ad decimum a Mileto stadium..... illabitur mari. Distance fautive; il faut dix milles: témoin Strabon, qui donne comme intervalle de Milet à l'embouchure du Méandre, quatre-vingts stades: chiffre qui, divisé par huit (on sait que c'est l'habitude de Pline, lorsqu'il s'agit de réduire les stades en milles), donne dix; seulement il faut avoir soin, en modifiant le chiffre, de faire subir une modification analogue aux unités, qui ne doivent plus être des stades. V. P.

Ligne 9.

Inde mons Latmus, etc. Le mont Latmos, au nord-est de Milet, dominait sur un enfoncement de la mer dans les terres. Il ne semble point qu'il porte de nom particulier aujourd'hui; cependant sa hauteur était assez remarquable pour qu'Endymion, dans le langage des mythographes évéméristes, l'eût choisi pour observatoire, et eût donné lieu par là à toutes les fables

débitées par les Grecs sur les amours de Diane avec le beau berger du mont Latmos. V. P.

CHAP. XXXI, page 92, ligne 10.

Heraclea montis ejus cognominis. Héraclée, sur une montagne de même nom (c'est-à-dire du nom de Latmos), ou Héraclée-sur-Latmos, en grec Ἡράκλεια ἡ ὑπὸ Λάτμῳ, en latin *Heraclea ad Latmum*, se nomma aussi, mais à une époque assez reculée, Latmos (*Voyez* STRABON, liv. XIV). Cette ville est célèbre dans l'histoire par la ruse qu'Artémise, reine d'Halicarnasse, employa pour s'en rendre maîtresse. Il a déjà été donné des détails sur cette ville.

Carica. Toutes les éditions présentent ce nom après un point et virgule, de sorte qu'on est obligé de le regarder comme le nom d'une ville; cependant aucun auteur ne parle de Carique, et la forme adjective du mot doit faire soupçonner que Pline la donne comme épithète d'*Heraclea.* Cette ville, dirait-il, est en Carie: c'est effectivement ce que nous avons vu plus haut (Cf. la note d'Hardouin).

Myus. Myonte. Μυοῦς, gén. οῦντος, à quelque distance au dessus de l'embouchure du Méandre, à six lieues de Milet et à quinze au sud d'Éphèse, fut fondée selon les uns par Cydrèle, selon les autres par Nélée. C'est à cette dernière opinion que nous amène le scholiaste de Lycoph. (v. 1373), lorsqu'il assure, d'après Aristide et la plupart des historiens, que Nélée avait fondé lui-même trois villes: or, les villes de Milet, de Myonte et de Prienne étaient toutes trois extrêmement voisines; toutes trois appartenaient à la Carie; dans toutes trois, on parlait le même sous-dialecte (*Voyez* HÉROD., liv. I, chap. 147), tandis que trois autres sous-dialectes étaient en usage dans les neuf cités ioniennes restantes. Toutes ces circonstances et d'autres encore prouvent la consanguinité de Milet et de Myonte; or, il est certain que Milet fut fondée par Nélée. Myonte n'existe plus aujourd'hui. V. P.

Ligne 12.

Naulochum. Nauloque, Ναύλοχος, est aussi en ruine. Ce n'était

probablement qu'un très-petit port. Ναύλοχος signifie station des vaisseaux. V. P.

CHAP. XXXI, page 92, ligne 12.

Priene. Priène, nommée primitivement Cadmée (*Voyez* STRAB., liv. XIV, page 636, D; et EUSTATHE, *sur Denys le Périég.*, v. 823 : Cf. HÉSYQUE, art. Καδμιοι), avait été fondée par une colonie d'Ioniens, et appartenait effectivement à l'Amphictyonie ancienne; mais plus tard elle reçut une colonie de Thébains, commandés par un descendant de Pénélée : de là ce nom de Cadmée et celui de Cadméens, que les habitans affectaient de porter. Elle n'existe plus aujourd'hui; mais les Turcs donnent à ces ruines, et à un fort qui en est voisin, le nom de Samsoun ou Samsoun-Kâlâssi. Cette ville était la patrie de Bias, un des sept sages. Priène était à deux lieues au nord de Myonte, sept sud-ouest de Néapolis, et douze sud-sud-ouest d'Éphèse, sur un petit ruisseau qui se jette dans le Méandre.

In ora quæ Trogilia appellatur. Le cap même, qui est le point le plus saillant de cette côte, portait aussi ce nom de Trogilie (ἡ Τρωγιλίου ἄκρα). C'est aujourd'hui le cap Ste-Marie. V. P.

Ligne 13.

Gessus. Le Gesse. Pomponius Mela (liv. I, ch. 17) dit le Gèse, *Gæsus*. Dans Hérodote on lit ἐς Γαίσωνα, le Géson. C'est un autre ruisseau qui tombe à la mer à l'ouest de Priène.

Regio omnibus Ionibus sacra, et ideo Panionia appellata. On l'appelait aussi Panionium, Πανιώνιον (STRABON, liv. XVI). C'était le lieu où se tenaient les assemblées générales ou diètes dites Amphictyonies ioniennes, à l'instar de l'Amphictyonie grecque européenne qui s'assemblait dans la Phocide. On y célébrait, en l'honneur de Neptune, des fêtes dites Panioniennes, ainsi que les jeux dont elles étaient suivies. Une médaille milésienne de l'impératrice Salonine représente d'un côté cette princesse, avec l'inscription ΠΑΝΙΩΝΙΑ ΠΥΘΙΑ de l'autre. Hardouin en cite une seconde qui porte d'un côté l'effigie de Jupiter, avec l'épigraphe

ZΕΥϹ ΑΚΡΑΙΟϹ (Jupiter vainqueur ou qui touche au but); sur l'exergue se voient un athlète et ces mots ϹΜΥΡΝ. ΠΑΝΙΩΝΙΟϹ, c'est-à-dire Σμυρναίων Πανιώνιος (ἀγών). Nous voyons encore aujourd'hui un exemple de ces territoires en quelque sorte sacrés pour la tenue des assemblées générales dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, où Washington et son territoire, dit Colombie, n'appartiennent à aucun état, mais au congrès.

V. P.

CHAP. XXXI, page 92, ligne 14.

Juxta a fugitivis conditum, etc. Phygéla s'appelle encore aujourd'hui Phigéla. L'étymologie à laquelle Pline fait allusion, et dont Pomponius Mela dit élégamment *nomen famæ annuit*, vient du verbe φυγεῖν (*Aor.* 2 de φεύγειν), fuir ou s'exiler. (Cf. ci-dessus les notes sur *Dulopolis*, etc.) Strabon, Étienne de Byzance et Suidas écrivent Pygéla; et le dernier en donne une raison ridicule. Le vin de Phygéla était renommé (*Voyez* DIOSCORIDES, liv. V, n. 12). V. P.

Ligne 14.

Marathesium, entre Éphèse et Magnésie, appartenait à la première de ces deux villes. Il n'en existe plus de trace aujourd'hui.

V. P.

Ligne 15.

Magnesia Mæandri cognomine insignis (Μαγνησία ἐπὶ Μαιάνδρῳ). Magnésie, sur le Méandre, Gutel-Hissar, ou le Beau-Château, ou Ghermansik, à vingt-quatre lieues sud de Sardes, avait été fondée par une colonie des Magnètes de Thessalie, à laquelle s'étaient joints des Crétois. Elle avait un temple magnifique dédié à la Diane Leucophryne, rivale de la Diane d'Éphèse, pour la sainteté et la vénération qu'elle inspirait aux peuples de l'Asie antérieure. Sur ce surnom de la déesse et sur la déesse même, *voyez* STRAB., liv. XIV et XIII; PAUSAN., liv. I, ch. 6; CONON, *Narrat.* XXVIII, et les notes sur l'édition OBERLIN sur Tacite, *Annal.*, liv. III, ch. 62; ECKHEL, etc. V. P.

CHAP. XXXI, page 92, ligne 19.

Litori adposita Derasidas, etc. La jonction des îles Dérasides au continent a déjà été indiquée ci-dessus, liv. II, n. 91 : *Sophoniam et Derasidas abstulit mari.* La traduction française, faite sur un texte qui portait fautivement *litori adpositas Derasidas insulas abstulit mare*, doit être changée en : « Placée au bord de la côte, elle s'est uni les îles Dérasides, ravies à la mer. » V. P.

Ligne 20.

Thyatira. Thyatire, à treize lieues au nord de Sardes, se nomme aujourd'hui Ak-Hissar ou Château-Blanc. C'est à tort que quelques auteurs ont pensé que c'était Tiria, à vingt-cinq milles d'Éphèse : cette ville est d'origine beaucoup plus moderne. Au reste, la vraie Thyatire était aussi d'origine moderne, comparativement à beaucoup d'autres villes de l'Ionie. *Voyez* STRABON, liv. XIII, pag. 625, D ; et ÉT. DE BYZ. (art. Θυάτειρα), qui nous apprend de plus que cette colonie y fut établie par Séleucus Nicator, lors de son expédition contre Lysimaque ; et il est singulier que le grand numismate Eckhel (*Doct. num. veter.*, t. III, pag. 110) se soit imaginé que beaucoup de médailles asiatiques, chargées de symboles et de caractères macédoniens, appartiennent à des villes de la Macédoine. V. P.

Ligne 23.

In ora autem Manteium... Colpe et huic Lebade. — Ephesus Amazonum opus. Héraclides (*Polit.*, liv. I) écrit qu'elle fut nommée Éphèse d'une amazone de ce nom. Cette amazone fonda, non la ville, mais le temple d'Éphèse, s'il en faut croire Mela, Dionysius et d'autres. On sait que le temple d'Éphèse était une des sept merveilles. V. P.

Ligne 24.

Alopes. Hygin fait mention de cet ancien nom d'Éphèse. Voici ses paroles : *Echion, Mercurii filius, ex urbe Alope, quæ nunc vocatur Ephesus.* Elle était d'abord située dans un fond, et sujette

à être inondée. Ce fut le roi Lysimaque qui la rebâtit sur une assiette plus élevée, et qui, du nom de la reine sa femme, la nomma Arsinoé, circonstance omise par Pline. P.

CHAP. XXXI, page 94, ligne 2.

Alluitur Caystro. J'ai déjà observé plus haut que, selon le père Hardouin, les Turcs nommaient ce fleuve le petit Meinder, c'est-à-dire le petit Méandre. Il ajoute que ceux du lieu le nomment Cara-Sou; mais, selon Ortelius, son nom moderne est Chias. Castaldus prétend qu'aujourd'hui même il se nomme Chaici. P.

Ligne 3.

In Cilbianis jugis.—Monts Cilbiens. Cette dénomination s'étendait aussi à la campagne arrosée par le Caystre, selon l'observation d'Eustathe sur le huit cent trente-septième vers de Dionysius (*Den. le Périég.*). P.

Ligne 4.

Stagnum Pegaseum, c'est-à-dire l'étang sujet à devenir source, et à se changer d'eau morte en eau coulante : Πηγὴν ἄγων, *fontem agens, fontem ciens.* C'est aussi là l'origine du nom du cheval Pégase, qui signifie *produisant source;* mais la fontaine qui avait rapport à ce coursier fabuleux se nommait Hippocrène, et était, non en Asie, mais en Europe; non en Ionie, mais en Béotie; non vers les bords du Caystre, mais aux environs du mont Hélicon. Ainsi le surnom de Pégasides qu'on donnait aux Muses n'avait aucun rapport à cet étang Pégase, mais seulement à la fontaine d'Hippocrène, à laquelle le cheval Pégase était censé avoir donné naissance : ce que je dis contre l'opinion de Festus. P.

Ligne 6.

Fons.... Callipia.—Calli-Pia. Cette fontaine se nommait Pia à cause du mont Pion dont elle sortait, auquel nom Pia on ajoutait par honneur le mot Calli qui signifie *belle.* Callipia signifie donc *la belle source du mont Pion.* C'est ce que n'a point compris

le père Hardouin qui veut substituer Callippia, quoique tous les manuscrits sans exception portent Callipia. Il prétend de même sans raison, avec Pintianus, que cette source est nommée Alitéa par Strabon : supposition gratuite et fausse. P.

Hardouin a pleinement raison pour le premier fait (le changement de Callipia en Callippia). V. P.

Chap. XXXI, page 94, ligne 8.

Duo Selinuntes. Xénophon (*Expédition de Cyrus*, liv. v) et Diogène Laërce (*Vie de Xénophon*) en font mention ; l'un les nomme Sellênûntes, l'autre Selênûntes. P.

Colophon, détruite aujourd'hui selon le père Hardouin. Dupinet en fait Alto-Bosco. P.

Ligne 9.

Haleso affluente. Celui de tous les fleuves de l'Ionie dont les eaux étaient les plus froides, selon Pausanias (*Achaïe*, liv. VII), mais il l'appelle Halês, aussi bien que le schol. de Lycophr. P.

Ligne 10.

Apollinis Clarii Phanum. Fameux chez Tacite (liv. II, *Ann.*) : « *Appetit Germanicus Colophona, ut Clarii Apollinis oraculo uteretur. Non femina illic ut apud Delphos, sed certis e familiis, et ferme Mileto accitus sacerdos.* » P.

Lebedos. Distante de Colophon de quatorze milles, selon le père Hardouin. Je lis chez Ortelius que son nouveau nom est Lacéréa, et que les Grecs, selon Léon Clavius, l'appellent Lebeditzi Hissar. P.

Notium oppidum. Auprès de Colophon, selon Stephanus, Suidas, Harpocratien, et Tite-Live, liv. 37. P.

Ligne 11.

Promontorium Corycæon, aujourd'hui cap de Curch, selon Dupinet. Il ne faut pas confondre ce promontoire Corycéon, voi-

sin du mont Mimas et antérieur à cette montagne, avec le promontoire Corynée, faisant partie du Mimas même, et dont Pline va parler. P.

CHAP. XXXI, page 94, ligne 11.

Mons Mimas. Les modernes ne nous apprennent point le nom actuel de cette montagne. P.

Ligne 15.

Erythrasque cum Mimante. Érythres est aujourd'hui le bourg de Gesmé, selon les relations des voyageurs modernes consultées par le père Hardouin. Dupinet traduit la ville de Stélar, par où l'on voit qu'il confond le mont Mimas d'Ionie, avec le promontoire Mimas de l'Asie propre, aujourd'hui Cabo Stillari, selon Niger. La sibylle Érythréenne était de cette Érythres d'Ionie, selon Strabon. P.

Ligne 16.

Pteleon, Helos, Dorion, fondations grecques. Villes inconnues aux modernes. Nous avons vu, au liv. IV, chap. 5, des villes nommées pareillement en Grèce, Ptéléon, Hélos et Dorion. P.

Ligne 17.

Aleon fluvius. Tite-Live place pareillement le fleuve Aléon au territoire d'Érythres (liv. XXXI). P.

Corynæum Mimantis promontorium, ainsi nommé peut-être de la ville de Coryna, située dans une péninsule auprès de Clazomène, selon Mela, liv. I, chap. XVII. P.

Ligne 18.

Clazomenæ. Clazomène, aujourd'hui Kélisman, selon le père Hardouin; Grine, selon le père Lubin, Dupinet et Thevetus. P.

Parthenie. Parthénie, montagne du territoire de Clazomène, presque entièrement environnée de la mer, selon Nicandre (*Thériaq.*). P.

CHAP. XXXI, page 94, ligne 18.

Hippi. Les anciens appelaient Hippi, c'est-à-dire les Chevaux, quatre îles réunies depuis au continent de Clazomène (PAUS., *Achaiq.*, liv. 7). P.

Chytrophoria, c'est-à-dire îles qui mènent aux bains chauds ou à Clazomène; car le territoire de Clazomène se nommait autrefois Chytrion, selon Strabon. Or, *Chytroi*, en grec, signifie *Calida Lavacra.* P.

Ligne 21.

Sipylum. Cette ville fut renversée par un tremblement de terre dès le temps de Tantale (*Voyez* STRABON, liv. XII, et PLINE lui-même, liv. II, chap. 91; ARISTOTE, *Météorol.*, ch. VIII, etc.). P.

Ligne 22.

Ob id. Au lieu de ces mots le père Hardouin lit au texte *obiit*, ce qui forme un tout autre sens, mais d'ailleurs un sens très-raisonnable. C'est ainsi que Pline au chapitre 31 dira encore : *et Agamede obiit* pour *et Agamede periit.* Au reste, tous les manuscrits défendent et réclament la leçon *ob id.* P.

Ligne 25.

Regredientibus inde abest XII *mill. passuum... Dioshieritæ.* Smyrne, aujourd'hui Ismyr, à quinze lieues au nord d'Éphèse, fut bâtie à trois reprises différentes (*Voyez* ARISTIDE, Σμύρναιος Πολιτικὸς), semblable, dit cet auteur, aux belles statues qui, pour devenir parfaites, veulent être souvent retouchées. La première ville fut fondée sur le mont Sipyle : c'est elle qui fut le berceau de toutes les fables mythiques qui, dans la suite, obtinrent tant de crédit chez une population superstitieuse et avide du merveilleux. La seconde ville, bâtie plus bas et dans l'emplacement intermédiaire entre l'ancienne et la nouvelle, était encore occupée par des Autochthones, et ne reçut qu'après beaucoup de temps ses premiers colons. Ceux-ci venaient du continent de la Grèce : du reste on ignore à quelle contrée ils appartenaient : seulement il

est clair que ce n'est point à l'Éolie; et d'autres raisons portent à conclure en faveur des Pélasges. Ceux-ci auraient été conduits par Tantale, roi d'une des tribus pélasgiques, qui reconnaissaient Larisse pour métropole. Ce prince qui, d'après les rapports des anciens, régnait sur tous les environs du mont Sipyle et sur les bords du golfe Herméen, au moins jusqu'à Thyatire (cette ville même, comme nous l'avons vu ci-dessus, n. 29, porta le nom de Pélopie); ce prince, dis-je, semble avoir fait de Smyrne la capitale de ses états. Les prétendues guerres entre les Amazones et les Asiatiques de l'Occident sont censées n'avoir eu lieu que quelque temps après; ainsi, lors même que quelques bandes du peuple conquérant qui donna lieu en partie aux traditions semi-historiques sur les Amazones s'y seraient établies, ce serait à tort que les Smyrnéens auraient voulu leur rapporter leur origine. Selon Strabon (liv. XIV), les Léléges s'y établirent aussi, sans doute lors de l'émigration des Tyrrhéniens, et ils en restèrent maîtres jusqu'au temps où les Éphésiens y envoyèrent une colonie. Les Éoliens de Cumes s'y établirent ensuite vers l'an 102 avant Jésus-Christ. Des exilés de Colophon s'en emparèrent plusieurs années après; et cette ville resta en effet aux Colophoniens; mais cette conquête apparente n'était au fond qu'une reprise sur les conquérans éoliens, vu que les Ioniens, forcés par ceux-ci à la retraite, lors de leur triomphe, s'étaient retirés à Colophon. Quant à la prétendue restauration par Alexandre, elle ne repose sur aucun fondement solide : « Plusieurs villes, dit M. Raoul Rochette, jalouses d'ajouter à leur illustration de nouveaux titres de gloire, adoptèrent ce héros pour leur fondateur; et leurs monumens, plus propres à nous égarer qu'à nous instruire, ont perpétué jusqu'à nous ces témoignages de leur vanité, ou de l'admiration qu'elles professaient pour sa mémoire. Les successeurs de ce prince imposèrent souvent à leurs propres établissemens le nom d'un maître qui devenait ainsi leur divinité tutélaire (APPIEN, *G. de Syrie*, t. I, page 201) : et ces hommages, suggérés par la flatterie ou par la reconnaissance, ont induit en erreur des historiens qui n'ont pu remonter jusqu'à la véritable origine de ces colonies. C'est ainsi que Smyrne s'attribuait l'honneur d'avoir été rebâtie par Alexandre; Pausanias entre même

dans les détails de sa prétendue restauration (PAUSANIAS, *Achaic.*, lib. VII, cap. 5); il en rapporte l'occasion et les motifs; et l'orateur Aristide, qui décrit dans une de ses harangues consacrées à l'éloge de cette cité célèbre, les diverses révolutions qu'elle avait subies, s'arrête avec complaisance sur son rétablissement par Alexandre (ARISTIDE, *Palinod.*, pag. 463, 464, 470). Mais il est impossible d'assigner, dans la vie de ce conquérant, une époque où il put s'occuper d'un objet étranger aux grandes opérations qui remplirent sa carrière. Les historiens qui nous ont transmis le détail de ses actions, se taisent sur cette fondation qui, cependant, était assez importante pour ne pas être négligée; et depuis le Granique, où il remporta sa première victoire, jusqu'à Issus, où il devint maître de l'Asie, sa marche fut trop rapide, pour qu'il ait pu en interrompre le cours par des travaux de ce genre. Les monumens qui retracent cette tradition (voyez une superbe médaille gravée dans l'ouvrage de SPANHEIM, *de Præstant. num.*, tom. I, pag. 567) ne méritent donc aucune confiance et ne peuvent avoir aucune autorité, quand le silence de toute l'antiquité, quand l'impossibilité même du fait qu'ils consacrent, déposent contre la véracité de leur témoignage. »

CHAP. XXXI, page 96, ligne 11.

Temnos, aujourd'hui Ménémène. P.

Ligne 13.

Leuce. Leucé, Leuca de Mela (liv. I, n. 17), nommée ainsi probablement de la blancheur du cap sur lequel elle était sise. V. P.

Ligne 14.

Phocœa. Phocée, actuellement Focchia-Vecchia, fameuse par l'émigration de ses habitans qui, dans le sixième siècle avant Jésus-Christ, fondèrent Marseille, ainsi que par les fréquens voyages de ses habitans vers les côtes méridionales de l'Espagne. V. P.

Ligne 17.

Magnetes a Sipylo. Magnésie-sur-Sipyle, au pied de la mon-

tagne de ce nom, à vingt lieues au nord-ouest de Sardes, remarquable par la victoire que Scipion l'Asiatique remporta dans les plaines voisines sur Antiochus. Son nom actuel est Magnisa.

V. P.

CHAP. XXXI, page 96, ligne 18.

Cæsarienses. Césarée, autrement Hiérocésarée, près de Thyatire. Nous ne la nommons ici que pour empêcher de la confondre avec les autres Césarées. V. P.

Ligne 19.

Metropolitæ. Métropolis, à neuf lieues d'Hypèpes; actuellement Tiréh. (*Voyez* ERIZZO, *Médailles*, page 507, et PATIN, p. 304; Cf. ci-dessus.)

Cilbiani. Cilbis, probablement Durgût. Les deux villes ou bourgs de ce nom étaient, l'une dans une plaine fertile en gras pâturages et où les bergers de Sart mènent encore leurs troupeaux; l'autre, sur les collines qui bordaient l'horizon à l'est. (Cf. note, page 381.) V. P.

Ligne 20.

Hypæpeni. Hypèpes, aujourd'hui Berki. V. P.

CHAP. XXXII, page 96, ligne 23.

Æolis proxima est, etc. La synonymie que Pline semble établir ici entre la Mysie et l'Éolie serait contraire à tous les faits admis par les géographes et les auteurs anciens, si l'on croyait qu'il parle de toute la Mysie. Mais il suffit d'un instant de réflexion pour soupçonner qu'il a voulu dire seulement que l'Éolide s'appelait jadis Mysie, et non que la Mysie tout entière est devenue Éolide; et c'est ce que l'on voit clairement en lisant la suite de ce paragraphe.

En effet, il en est de l'Éolide comme de l'Ionie. Ce n'est qu'une bande de côtes habitées par une race toute différente de celle qui peuple l'intérieur de la province. Cette bande de côtes, dite Éolide, plonge un peu au sud dans la Lydie, mais s'étend en

25.

majeure partie dans la Mysie le long de la côte de la mer Égée, jusqu'au golfe d'Adramytte. La Mysie au contraire s'étend non seulement le long de la mer Égée jusqu'à l'origine de l'Hellespont, c'est-à-dire de deux à trois fois aussi loin qu'Adramytte, mais encore le long de l'Hellespont et de la Propontide jusqu'à Dascylium, et forme ainsi à peu de chose près un carré parfait dont la longueur générale est de trente-six lieues sur une largeur de quarante.

On la divise généralement, mais d'une manière vague, en

1°. Éolide, partie sud-ouest qui, comme on l'a vu plus haut, déborde un peu au sud dans la Lydie.

2°. Troade, partie nord-ouest qui s'étend de l'origine de l'Hellespont au golfe d'Adramytte, et par conséquent dans la presqu'île formée par les deux côtes qui s'étendent l'une du promontoire Lectum à l'Hellespont ; l'autre de ce même promontoire à Adramytte.

3°. Petite Mysie, le long de l'Hellespont, jusqu'à Percote et à Lampsaque.

4°. Grande Mysie, dans toute la partie intérieure de la province. Dans cette grande division première étaient compris vaguement l'Abrettène et la Morène séparés l'un de l'autre par les monts Pédases, aujourd'hui Jouanous Dagh. Le premier était situé sur le versant septentrional, et par conséquent confinait à la Bythinie, ainsi qu'à la Phrygie. La seconde s'étendait dans les vallées au bas des pentes rapides du versant méridional.

CHAP. XXXII, page 96, ligne 24.

Ibi a Phocæa, Ascanius portus...... et alii ignobiles. Presque toutes les villes, lieux, montagnes, rivières, mentionnés dans ce passage, sont tellement connus de tous les lecteurs, que nous nous bornerons à en reproduire, dans un tableau à quatre colonnes, les noms français, latins et grecs, d'une part, et de l'autre les noms modernes, si tant est que les villes ou lieux en question existent encore.

TABLEAU DES VILLES DE LA TROADE.

NOMS ANCIENS			NOMS
EN FRANÇAIS.	EN LATIN.	EN GREC.	MODERNES.
Port d'Ascagne.	Ascanius portus.	Ἀσκάνιος ὅρμος.	??
Larisse.	Larissa.	Λάρισσα, Ét. de Byz.	Larusar (d'Anv.).
Cyme ou Cumes, autrement Sébastopolis.	Cyme, Cuma, Cumæ, Sebastopolis.	Κύμη, Ptol., liv. v, etc.; Σεβαστόπολις.	Nemoust.
Myrine.	Myrine.	Μύρινα, Ptol.	Sanderlik.
Eges.	Ægæ.	Αἶγαι, Strab., liv. xiii; Αἰγαῖαι, Hérod., liv. i.	Guzel-Haïssar.
Attalie ou Attalée.	Attalia, Attalea.	Ἀτταλεία, Ἀτταλία, *Notice ecclés.* et Ét. de Byz.	
Posidée.	Posidea.	Ποσιδεῖα.	
Néontique.	Neontichos.	Νέον Τεῖχος.	
Temnos.	Temnos.	Τῆμνος, Strab.; Τῆνος, Hérod., probabl. par faute de copiste.	
Titane?	Titanus?	Τίτανα, Ptol.	
Grynie.	Grynia.	Γρυνοί, Étienne de Byz.; Γρύνεια, *ibid.*	
Élée.	Elæa.	Ἔλαια.	Jalea.
Caïque (fleuve).	Caïcus.	Κάϊκος.	Girmasti ou Ghirmaki.
Pitane.	Pitane.	Πιτάνη.	
Canaïus (fleuve).	Canaïus.	Κανάϊος?	
Canes.	Canæ.	Κάναι.	
Lysimachie.	Lysimachia.	Λυσιμαχία.	
Atarnée.	Atarnea.	Ἀταρνεία? Ἀτάρνα, Ét. de Byz.; Ἀταρνεύς, Harpocrate.	
Carène.	Carene.	Καρήνη, Ét. de Byz.; Καρίνη, Hérod.?	
Cisthène.	Cisthene.	Κισθήνη, Strabon.	Castel-Rosso.
Cilla.	Cilla.	Κίλλα, Hom., *Iliad.*, i, etc.	
Cocylie.	Cocylium.	Κοκύλιον (conclu de Xénophon, *H. grecq.*).	
Thèbe.	Thebe.	Θήβη, Hom., etc.	
Astyre.	Astyre.	Ἄστυρα (ων), Ét. de B.	
Chrysa.	Chrysa.	Χρύσα, Hom.	
Palécepsis.	Palæscepsis.	Ἡ παλαι Σκῆψις, Παλαίσκηψις, Ptol., liv. v.	
Gergithe	Gergithos	Γέργιθος et Γέργις (ἡ), Ét. de Byz.; Γέργηθος,	

NOMS ANCIENS EN FRANÇAIS.	EN LATIN.	EN GREC.	NOMS MODERNES.
		PLUT. (*Phoc.*); Γέργιθα (αι), HERODOTE, liv. V.	
Néandre.	Neandros.	Νέανδρος, STRAB.; Νεάνδρεια et Νεάνδρειον, ET. DE BYZ.	
Perpérène.	Perperene.	Περπερήνα, STRAB.; Περπερίνη, *Notice eccles.* (dite aussi Θεοδοσιούπολις, même notice); Περπέρη (Cf. PTOL., liv. V, n. 2, et la note d'Hardouin sur Pline).	
Héraclée de Mysie.	Heraclea?	Ἡράκλεια?	
Coryphas.	Coryphas.	Κορυφαντὶς, STRAB.	
Gryllios.	Gryllios.	Γρύλλιος? (probablement corrompu).	
Ollius (fleuve).	Ollius	Ὄλλιος? (*ibid.*).	
Aphrodisiade.	Aphrodisias tractus.	Ἀφροδισιάς.	
Scepsis.	Scepsis.	Σκῆψις.	
Évène (fleuve).	Evenum, Evenus?	Εὔηνος, STRAB., liv. XIII.	
Lyrnesse.	Lyrnessus.	Λυρνησσὸς, ET. DE BYZ., etc.; Λυρνησός, *Notice eccles.*	
Milet.	Miletus, Miletos.	Μίλητός.	
Ida.	Ida.	Ἴδα.	Ida.
Adramytte ou Pédase.	Adramytteos, Adramyttium, Atramyttium.	Ἀδράμύττιον. ET. DE B.; Πήδασος, HOM.	Adramiti.
Astre (fleuve).	Astron.	Ἄστρον.	
Cormale (fleuve).	Cormalos.	Κόρμαλος.	
Éryanne (fleuve).	Eryannos.	Ἐρύαννός.	
Alabastre.	Alabastros.	Ἀλάβαστρος.	
Hiéros.	Hieros.	Ἱερὸς.	
Gargare (mont).	Gargarus, Gargara.	Γάργαρον, HESYC.; Γάργαρα ἄκρα, ETIENNE DE BYZANCE.	
Gargare (ville).	Gargara.	Γάργαρα, STRAB., l. XIII.	
Antandre, autrement Édonide, Cimméride.	Antandrus, Edonis, Cimmeris.	Ἄντανδρος, ET. DE BYZ.; Ἠδωνὶς? Κιμμερίς?	
Assos ou Apollonie.	Assos, Apollonia.	Ἄσσον, ET. DE BYZ; Ἄσσος, *Notice eccles.*; Ἀπολλωνία.	Asso.
Palamédie.	Palamedium.	Παλαμήδειον.	

NOMS ANCIENS			NOMS
EN FRANÇAIS.	EN LATIN.	EN GREC.	MODERNES.
Lectum (cap).	Lectum ou Lecton promont.	Λεκτόν, PLUT.	Cap Baba, ou Santa-Maria.
Polymédie.	Polymedia.	Πολυμήδιον (peut-être Πολαμήδειον, corr. et double emploi).	
Chrysa.	Chrysa.	Χρύσα.	
Larisse.	Larissa.	Λάρισσα ἡ καθ' Ἀμαξιτόν, STRAB., liv. XIII; Λάρισσα Τρῳάδος, ET. DE BYZANCE; Λάρισσα Τρωϊκή, ATHEN., *Dipn.* liv. II.	
Temple de Sminthée.	Smintheum templum.	Σμινθέος ἱερὸν? Σμίνθειον ἱερόν? (Cf. HOM., *Il.*, liv. I).	
Colone.	Colone.	Κολωνή? Κολωναὶ, STRAB. et XENOPH., *H. grecq.*, liv. III.	
Apollonie-sur-Rhyndaque.	Apollonia a Rhyndaco.	Ἀπολλωνία πρὸς Ῥυνδάκῳ, PTOL., et *Index* (dans *Spanh.*, p. 889); Ἀπ. ἐπὶ Ῥυνδάκῳ, ET. DE BYZ.	
Érèze ou Erize.	Erezus ou Erizos.	Ἔριζος et Ἤριζος, *Notice ecclés.*	
Milétopolis.	Miletopolis.	Μιλητούπολις, STRAB., liv. XIV; Μιλητόπολις, Inscr. (dans ERIZZO, pag. 270, et PATIN, pag. 373).	Bali-Kesri.
Pémane.	Pœmaninum.	Ποιμάνινον, ET. DE BYZ.; Ποιμάνιον et Ποιμάνεντος, *Notice ecclés.*	
Aschilaque.	Aschilaca (corrompu?).	Ἀσχιλάκης, ET. DE BYZ. (Cf. le Σκελέντας de la *Notice ecclés.*).	
Polichne.	Polichne, Polichna.	Πολίχνα, THUCYD., ET. DE BYZ. et *Notice ecclés.*, etc.	
Pionie.	Pionia.	Πιονία, STRAB. et *Notice ecclés.*	
Mandacade.	Mandacada (Mandaganda!! se conclurait des anc. édit., portant Mandagandeni).	Μανδακάδα, *Notice eccl.*	

NOMS ANCIENS			NOMS MODERNES.
EN FRANÇAIS.	EN LATIN.	EN GREC.	
Abrettène (pays).	Abrettene.	Ἀβρεττηνὴ, Ét. de Byz ; Ἀβρεττηνὴ, Strab.	
Hellespont.	Hellespontus.	Ἑλλήσποντος ?	

Chap. XXXIII, page 100, ligne 4.

Troadis primus locus...... promontorium Trapeza. Nous présenterons dans un second tableau la suite de la Troade et de la Mysie.

Suite du Tableau présentant les détails de la Mysie et de la Troade.

NOMS ANCIENS			NOMS MODERNES.
EN FRANÇAIS.	EN LATIN.	EN GREC.	
Hamaxite.	Hamaxite.	Ἀμαξιτός d'Ét. de Byz., et Strab., liv. XIII.	Messi.
Cébrénie.	Cebrenia.	Κεβρηνία d'Ét. de Byz.	
Antigonie ou Troas, autrement Alexandria-Troas.	Antigonia, Troas, Alexandria-Troas, T.-Liv.	Ἀντιγόνεια, Τρωάς? .... Ἀλεξάνδρεια Τρωάς de Ptol., liv. V.	Eski-Stamboul.
Néé ou Néa.	Nea, Nea.	Νέη et Νέα, Strab. ; Νέα κώμη, Strab.	
Scamandre (fleuve), autrement Xanthe (Hom., *Iliad.*, l. XX, v. 74 : Ὃν Ξάνθον καλέουσι θεοὶ, ἄνδρες δὲ Σκάμανδρον).	Scamander.	Σκάμανδρος, Hom. ; Σκαμάνδριος ?	Tombrechi-chaï.
Cap Sigée.	Sigeum prom.	Σιγεῖον, Strab., l. XIII, etc., etc.	Ieni-Chehr.
Sigée, ville.	Sigeum.	Σιγεῖον.	
Port des Grecs.	Port. Achæorum.	Λιμὴν Ἀχαιῶν.	
Simoïs.	Simois.	Σιμόεις	Mendéré-Sou.
Palescamandre.	Palæ Scamander.	Ὁ πάλαι Σκάμανδρος.	

NOMS ANCIENS			NOMS
EN FRANÇAIS.	EN LATIN.	EN GREC.	MODERNES.
Rhésus.	Rhesus.	Ῥῆσος, Hom., *Iliade*, liv. XII, v. 20, etc.	
Heptapore.	Heptaporus ou Heptaporos.	Ἑπτάπορος, *ibid.*	
Carèse.	Caresus.	Κάρησος, *ibid.*	
Rhodius.	Rhodius.	Ῥόδιος, *ibid.*	
Granique.	Granicus.	Γράνικος.	Oustvola. (*Voy.* plus bas, note).
Scamandrie.	Scamandria.	Σκαμανδρία?	
Ilion.	Ilium.	Ἴλιον?	
Rhétée (cap).	Rheteum prom.	Ῥοίτειον, Herod.	
Rhétée, ville.	Rheteum.	Ῥοίτειον, *ibid.*	
Dardanie.	Dardanus, Dardania, Dardanium.	Δάρδανος, Herod., l. VII.	Les Dardanelles d'Asie, mieux Galliboli.
Arisbe.	Arisbe.	Ἀρίσβη, Et. de Byz.	
Achillée.	Achilleon, Achilleum.	Ἀχιλλεῖον, *ibid.*	
Éantie.	Æantium, Mela, etc.	Αἰάντιον, Strab., l. XIII.	
Teuthranie, pays.	Teuthrania.	Τευθρανία, Strab., l. XII. (Cf. *Schol.* de Pindar.)	
Pionies, autrement Andère, ou Andire.	Pioniæ, Andera.	Πιονίαι et Πιοναὶ; Ἄνδειρα, Strab., l. XIII et Et. de Byz.	
Calé.	Cale.	Καλή (corr.; Cf. Κάλση, *Notice ecclés.*, et Κολοσση, *ibid.*).	
Stabule.	Stabulum (corr.? *Tabulum? Tales?*).		
Conisie.	Conisium.	Κονισσίνη, *Notice ecclés.*	
Tegium.	Tegium (corr.? *Teium*).	Τήϊον.	
Balcée.	Balcea.	Βάλκεια, Et. de Byz. (ville sur Propontide).	
Tiare.	Tiara.	Τιάρα ou Τιάρη?	
Teuthranie, ville.	Teuthrania.	Τευθρανία.	
Sarnaque.	Sarnaca.	Σάρνακα?	
Haliserne.	Haliserne.	Ἁλίσαρνα, Et. de Byz.; Ἐλισάρνη, Xenophon (*Exp. du jeune Cyrus*, liv. VII: peut-être par corruption).	

NOMS ANCIENS			NOMS
EN FRANÇAIS.	EN LATIN.	EN GREC.	MODERNES.
Lycide.	Lycide.	Λύκις? Λυκιδή??	
Parthénie.	Parthenium.	Παρθένιον.	
Thymbre.	Thymbre.	Θύμβρα, Ét. de Byz.	
Oxyope.	Oxyopum.	Ὀξύωπον (Ὦκη de la *Notice ecclés.*).	
Lygdame.	Lygdamum.	Λύγδαμον.	
Apollonie (différente de l'Apollonie sur Rhyndaque).	Apollonia.	Ἀπολλωνία Μυσίας, Ét. de Byz.	
Pergame.	Pergamum.	Πέργαμος, Πέργαμον.	Bergamo.
Sélinonte (fl.).	Selinus.	Σελίνους.	
Sétius (fleuve).	Setius.	Σέτιος (Κήτειος? d'où les Κήτειοι d'Hom., *Odys.*, liv. xiii, v. 520, et d'Hesyq.; Cf. *Méd. de Spanh.*, p. 485).	
Pindase.	Pindasus.	Πίνδασος.	
Élée.	Elæa.	*Voyez* ci-dessus, note précédente.	
Thyatire.	Thyatira.	*Voyez* note du chap.	
Mygdons (peup.)	Mygdones.	Μύγδονες.	
Mosyne.	Mosyna.	Μόσυνα (ων), *Notice eccl.*	
Bregmente.	Bregmentum?	Βρέγμεντον.	
Hiéracome.	Hieracome.	Ἱερακώμη.	
Perperène.	Perperene ou Perpera.	*Voyez* ci-dessus.	
Tiare.	Tiara.	*Voyez* dans le milieu du tableau.	
Hiérolophe.	Hierolophus.	Ἱερὸς λόφος.	
Hermocapèle.	Hermocapelus.	Ἑρμοκάπηλος.	
Attalie.	Attalea.	*Voyez* note précédente.	
Pantée.	Pantæa.	Πανταία.	
Apollonidie.	Apollonidium.	Ἀπολλωνίδιον.	
Dardanie.	Dardanium, etc.	*Voyez* ci-dessus, commencement du tableau.	
Trapèze (cap).	Trapeza.	Τράπεζα ou Τραπέζοιν (*Voyez* ci-dessous, note du chap.).	Cap d'Ieni-Séraï.

V. P.

CHAP. XXXIV, page 102, ligne 22.

Insularum ante Asiam prima est in Canopico ostio Nili, a Canopo Menelai gubernatore (ut ferunt) dicta. Cette tradition grecque sur la fondation de Canope se trouve consignée dans Virgile (*Énéide*, liv. XI, v. 262 ; Cf. le *Comm.* de Servius), Pomponius Mela (liv. II, ch. 6), Strabon (liv. I, c. 21), Scylax (*Périple*, p. 104, édition de Gronovius). Denys le Périégète (v. 13), Tacite (*Annal.*, liv. II, v. 60), Conon (*Narr.*, VIII), Nicandre (*Thér.*, v. 309), Dict. de Crète, liv. II, v. 60). Beaucoup d'anciens même ont voulu, et Homère (*Voyez* le Schol. de l'*Iliade*, liv. III, v. 175) à leur tête, que Ménélas ait poussé ses voyages jusqu'en Éthiopie ; et Strabon a rassemblé les passages de différens géographes qui, pour justifier le poète, ont fait naviguer Ménélas jusqu'aux rivages de l'Inde, à l'aide d'un canal creusé dans l'isthme de Suez. Il est inutile de réfuter ces dernières assertions. Quant au voyage de Ménélas en Égypte, il n'offre en soi aucune grave difficulté, et le nom même de son pilote, quoique offrant le caractère d'une origine égyptiaque (*Canope* en effet n'est autre que *Cneph*, *Cnouphi*), ne contredit pas la légende, puisqu'on peut aisément supposer que le pilote de Ménélas, soit qu'il fût né en Grèce, soit qu'il vînt d'Égypte, était de race phénico-égyptienne. V. P.

Page 104, ligne 1.

Pharus, Pharos, dont on a parlé au livre II, chapitre 85. Son port est fermé par deux citadelles nommées les Pharillons. P.

Ligne 5.

Posidonius, ou, en francisant, le Posidonique, c'est-à-dire Neptunien (Ποσειδῶν, Neptune). Strabon (liv. XVII) fait venir ce nom d'un temple qui était bâti sur ses bords. V. P.

Taura, le Taura, c'est-à-dire le taureau, ou plutôt l'immense ; car, selon Stephanus, les anciens avaient coutume d'appeler taureaux les choses d'une excessive grandeur. P.

Ou peut-être parce que sur le bord on rendait hommage au

dieu-taureau, à Apis, représentant symbolique d'Osiris ou du soleil. On pourrait soupçonner une opposition entre les deux noms de *Posidonium* et de *Taura*, Neptune étant une divinité d'origine libyque, et Apis un dieu purement égyptien. V. P.

CHAP. XXXIV, page 104, ligne 6.

Paria, Paria. Le P. Hardouin croit que cette île n'est autre que le rocher où fut exposé Andromède, et dont Pline parle en faisant mention de Joppé. P.

Quelques commentateurs ont voulu substituer *Arad* à *Paria*, sur l'autorité du passage suivant de Pomponius Mela : *Arados etiam in Phœnice est parva, quantum patet tota oppidum* (VOSSIUS, *Notes sur Mela*, p. 202) ; mais Josèphe (*Antiq. jud.*, liv. XIV, ch. 17) parle des Pariens (Παριανῶν) comme habitant un lieu voisin de Joppé ; et dans la *Notice ecclésiastique*, parmi les suffragans de l'archevêché de Tyr, on retrouve un nom qui, quoique corrompu, est évidemment l'adjectif de Paria (*Pariensis*). V. P.

Ligne 13.

Pamphylium mare, mer de Pamphylie. Cette mer prenait son nom de la Pamphylie, contrée, selon M. de Bourgon, qui occupait la partie occidentale de la petite Caramanie. Des deux portions de la Pamphylie, la plus voisine de la mer se nomme aujourd'hui Scandelorum, selon Niger. A l'égard de la portion inférieure, ou haute Pamphylie, on la nomme Caraman, par où il faut entendre, avec M. de Bourgon, la partie occidentale de la petite Caramanie. Les modernes ne paraissent point donner de nom particulier à la mer de Pamphylie. P.

Ligne 14.

Cilicium mare, mer de Cilicie, aujourd'hui mer de Chypre. P.

Ex quinque maximis Cyprum, — Chypre. On la nomme aujourd'hui Turcomanie, Tinichia, Caramanie, selon les caprices des interprètes. P.

Nous disons Chypre ; les Turcs prononcent Kibris, et les Arabes Cubrous ; les Grecs disaient ἡ Κύπρος au féminin. Le nom

de cette île vient-il du cuivre (κύπρος) que l'on y trouve en abondance? Tout au contraire, il serait naturel que le nom donné en grec au cuivre vînt de celui de l'île. Disons-en autant des cyprès (κυπειρὸς, κυπάρισσος), dans le nom desquels on a de même cherché l'étymologie. La question reste donc tout entière. Nous serions assez tentés d'être de l'avis de ceux qui voient dans Chypre le nom du Cypre, un des fils de Cinyras, et un des anciens princes de l'île. V. P.

Ex quinque maximis convient parfaitement à cette île, qui, pour les dimensions, ne le cède pas à la Crète (Candie), et l'emporte de beaucoup sur les îles asiatiques de Samos, de Lesbos et de Chio. Nous ne parlons pas de l'Eubée, qui appartient à l'Europe. V. P.

CHAP. XXXV, page 104, ligne 14.

Ad ortum occasumque Ciliciæ, ac Syriæ objectam. Indication fausse : Cypre est à l'ouest de la Syrie et au sud de la Cilicie. V. P.

Ligne 15.

Quondam IX *regnorum sedem.* De ces neuf royaumes, huit peuvent être nommés avec certitude : ce sont ceux de Citium, Salamine, Curium, Paphos, Matium, Arsinoé (ou Soles), Lapéthonte et Cérynie ; pour le neuvième, on balance entre Amathonte et Chytre. V. P.

Ligne 17.

Longitudinem inter, etc. Juste. Les évaluations modernes donnent comme distance du cap Saint-André au cap Saint-Épiphane cinquante-deux lieues, ou, en traduisant en milles, cent cinquante-six milles, ce qui se rapproche infiniment de la mesure de Pline. La superficie de l'île est communément portée à quatre cents milles géographiques carrés. V. P.

Ligne 18.

Dinaretum promontorium, promontoire de Dinarète, aujourd'hui cap Saint-André, selon le P. Hardouin. P.

Acamanta, promontoire d'Acamas, ainsi nommé d'Acamas,

fils de Thésée ; aujourd'hui Capo S. Pifano, ou Cap Saint-Epiphane. P.

CHAP. XXXV, page 104, ligne 20.

Acamantida, Acamantide, ainsi nommée, soit du promontoire Acamas dont on vient de parler, soit d'Acamas fils de Thésée. P.

Cerastin, Cérastis, sans doute à cause des serpens cérastes. P.

Ou plutôt à cause des pointes et des saillies que l'île projette en mer. Ces pointes sont dites en grec *κέρατα*, en latin *cornua*. Du reste, les poètes expliquaient encore la chose autrement, en disant que l'île avait eu jadis des habitans cornus. (*Voyez* OVIDE, *Métamorph.*, liv. X, v. 222). V. P.

Ligne 21.

Aspeliam. Nous lirions volontiers *Ampeliam*, d'Ἄμπελος, vigne. On connaît l'excellence des vins de Famagouste, etc., etc. V. P.

Amathusiam, d'Amathonte, Ἀμαθοῦς, qui forme l'adjectif Ἀμαθούσιος.

Macariam. C'est-à-dire la bienheureuse, la sainte. Du reste, une ville de l'île portait aussi ce nom. (*Voyez* PTOL.) V. P.

Ligne 22.

Cryptum, Crypte, c'est-à-dire la grotte ; ou bien ce nom lui venait de ce qu'elle est sujette à disparaître sous l'eau, comme l'écrit Eustathe, sur le poëme de Dionysius. P.

Ligne 23.

Neapaphos, la nouvelle Paphos, aujourd'hui détruite, selon le P. Hardouin. Aussi-bien que l'ancienne Paphos, la nouvelle était située sur la côte occidentale de l'île. La distance de l'ancienne Paphos était de soixante stades, selon Strabon ; P.

Ou de onze milles, en faisant la réduction, mais non à la manière de Pline. L'ancienne comme la nouvelle Paphos avaient un très-beau temple de Vénus ; celui de l'ancienne avait été, dit-on,

fondé par Cinyras, roi, grand-prêtre de Chypre, et chef de la race des Cinyrad. V. P.

CHAP. XXXV, page 104, ligne 23.

Curias, Curias ou Curium, aujourd'hui Audimo, selon le P. Hardouin. Elle était située vers le promontoire Curias, aujourd'hui Capo delle Gatte, selon le même savant. V. P.

Citium, Citium, aujourd'hui Chiti, sur la côte ouest d'un golfe de la côte orientale de l'île. C'était la patrie de Zénon le Stoïque, que l'on distingue de Zénon d'Élée et d'un autre Zénon en ajoutant le nom de sa ville natale. V. P.

Corineum, Corinée, aujourd'hui Cérines, selon quelques-uns; mais le P. Hardouin soutient que Cérina répond à Céronia chez Ptolémée, laquelle Céronia avait une autre situation chez lui que Corinæum chez Pline. P.

Ligne 24.

Salamis, Salamine, en grec Σαλαμίς ou Σαλαμίν, fondée, selon les traditions grecques (*Voyez* VELLEIUS PATERC., liv. I, c. I; ISOCR. *à Evag.*, § VII, p. 191; ATHÉNÉE, liv. VI, c. 6; les *Marbres d'Oxford*, époque XLVII; et cf. VIRGILE, *Énéide*, liv. I, v. 623, avec les notes de Servius; le schol. de PINDARE, *Ném.*, IV, v. 76, et surtout l'élégant épisode d'HORACE, liv. I, *Ode* VII, v. 21 et suiv.), par Teucer, qui, chassé de Salamine, son île natale, par Télamon son père, pour n'avoir pas vengé la mort de son frère Ajax, alla tenter divers établissemens en Cypre, et finit par s'établir sur la côte sud-ouest. Salamine était au nord-est de Citium, au fond d'un golfe qui formait un port magnifique et très-sûr; une flotte entière pouvait y tenir. Salamine devint la ville la plus commerçante, la plus considérable et la plus riche de toute l'île. Le royaume dont elle était la capitale comprenait les plaines les plus fertiles de Cypre; et sous les Romains (*Voyez* PTOLÉMÉE, liv. V) elle formait la principale juridiction. La révolte des Juifs sous Trajan lui fit perdre de sa prospérité, et un effroyable tremblement de terre, sous Cons-

tance-Chlore, acheva de décider sa décadence. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines. V. P.

CHAP. XXXV, p. 104, ligne 24.

Amathus. Amathonte, à vingt-quatre milles de Citium, selon la *Table* de Peutinger, dont ici les distances sont évidemment trop faibles. Elle avait un temple magnifique de Mylitta ou Vénus et d'Adonis. Les montagnes voisines étaient remplies de belles mines de cuivre. (*Voyez* OVIDE, *Métam.*, liv. X, v. 551.) V. P.

Lapethos, Λάπεθος, sur une rivière de même nom, à l'est et près du cap Crommyôn (ou cap des Ognons, aujourd'hui cap Coamachiti). V. P.

Solæ. Σόλοι (au pluriel : Strabon seul écrit Σολοῦς, comme si le génitif devait être Σολοῦντος ou Σολόντος), au sud-ouest de ce même promontoire des Ognons (*Voyez* la note précédente), avait été fondée par une colonie d'Athènes, conduite par Acamas et Phalère. C'est elle qui, à son tour, alla fonder la ville de Soles en Cilicie. Pococke a retrouvé sur l'emplacement de la ville cypriote quelques cabanes dont l'ensemble se nomme Aligora (marché au sel). V. P.

Tamaseus. Ταμασσὸς de Strabon, Ptolémée et Hiéroclès, *Tamasus*, *Tamisus* et *Tamesa*, dans l'intérieur des terres, vers le sommet de l'Olympe, aujourd'hui mont Sainte-Croix. Cette position, et les riches mines de cuivre de ses environs, mines connues d'Homère (Πλέων ἐς Τέμεσην μετὰ χαλκόν), font penser naturellement à la Témèse ou Tempsa de la Grande Grèce, si célèbre aussi par l'extraction et le travail des métaux. V. P.

Page 196, ligne 1.

Chytri ou *Chytros*, sur la côte occidentale, au nord-est de Lapéthonte. On trouve, mais fautivement, *Citari* et *Kydri*. V. P.

Ligne 4.

Aulona, Aulon, aujourd'hui mer de Caramanie. P.

Eleusa, Elœuse. Dupinet traduit l'île de Simie. P.

CHAP. XXXV, page 106, ligne 6.

Clides, Clides, Κλεῖδες. Inconnues aux modernes. Ce mot signifie les clefs. P.

Ligne 7.

Hierocepia, Hiérocépie, c'est-à-dire le jardin sacré (*ἱερὸς*, *κῆπος*); inconnue aux modernes.

Salaminiæ, Salaminies, inconnues aux modernes. P.

Ligne 9.

Illyris, Illyris, inconnue aux anciens et aux modernes.

Telendos, Télendos, inconnue aux anciens et aux modernes.

Attelebussa, Attélébussa. Ce nom lui venait d'une sorte de chenille qui ronge les herbes, appelée par les Grecs *attelebos*, et par les Latins *bruchus*. Ptolémée met cette île au nombre des îles Pamphyliennes. P.

Ligne 10.

Cypriæ, Cypriennes, inconnues aux anciens et aux modernes.

Dionysia, Dionysie, inconnue aux modernes. Scylax la place pareillement au voisinage des îles Chélidoines, ou situées vers le cap Chélidonien, dans la mer de Pamphylie. P.

Ligne 12.

Chelidoniæ, Chélidoines, aujourd'hui Isole Correnti selon Castaldus, Caprose selon Dupinet. Mela (liv. II, ch. 7) en fait mention en ces termes : *Quæ contra Tauri promontorium importunæ navigantibus objacent Chelidoniæ vocantur.* P.

Le nom moderne indiqué par Poinsinet doit être rectifié, et ramené à *Isole Correnti*, c'est-à-dire *îles qui courent, îles flottantes.* Parmi les auteurs du moyen âge, Lanutus (liv. II, part. IV, c. 26) appelle ces îles *Scolia de Chelidonus*; et dans la *Géographie nub.* (p. 196) elles sont désignées par le nom d'*Insulæ Stadduniat.* Mannert voit dans leur nom l'indice d'une pêche abondante de tortues ; mais tortue se dit en grec χέλυς ou χελώνη : χελιδὼν

signifie hirondelle. Selon Strabon, elles n'étaient qu'à six stades de la côte, et présentaient un bon mouillage. V. P.

Festus Avienus spécifie leur nombre dans ce vers :

Inde Chelidoniæ tres sese gurgite tollunt.

Dionysius dit pareillement qu'elles sont au nombre de trois. Niger écrit que celle du milieu, qui est la plus grande, se nomme Castello-Ruso. P.

CHAP. XXXV, page 106, ligne 12.

Leucolla, Leucolla. Le P. Hardouin prétend que Pline désigne ici le promontoire Leucolla et sa ville, et non pas une île. Toutes les apparences sont contre cette opinion. P.

Ligne 13.

Megista, Mégiste. J'ai suivi le P. Hardouin, qui fait de Mégiste la quatrième île Pactye. Dupinet ne reconnaît que trois îles Pactyes, savoir, Lalia, Nymphaïs et Macris : Lalia, c'est-à-dire hérissée de forêts sauvages ; Nymphaïs désigne un lieu consacré aux Nymphes ; Macris exprime une longue étendue ; Mégiste signifie très-grande. Toutes ces îles sont inconnues aux modernes, ainsi que la plupart de celles qui suivent. P.

Ligne 15.

Dolichiste, Dolichiste, c'est-à-dire projetée en long.

Crambussa, Crambusse, peut-être ainsi nommée d'une sorte de chou nommé par les Grecs *κράμβος*, soit qu'elle produisît cette sorte de chou, soit qu'elle en eût la forme. Ptolémée la fait voisine du promontoire Coryque de Crète, nommé aujourd'hui Cabo-Cambrussia, selon Niger. P.

Ligne 16.

Dædaleon, Dédalées, ainsi nommées, selon le P. Hardouin, de ce qu'elles étaient voisines de Dédala, ville de Carie.

Cryeon, Cryées, ainsi nommées de ce qu'elles étaient situées au voisinage de Crya, autre ville de Carie, voisine de Dédala. P.

CHAP. XXXV, page 106, ligne 18.

Lagusa, Laguse, ainsi nommée du grand nombre de lièvres.

Macris, Macris, c'est-à-dire la longue.

Didymæ, Didymes, ainsi nommées, dit le P. Hardouin, *a numero et paritate*. P.

CHAP. XXXVI, page 106, ligne 24.

Lindus, Camirus, Ialysus, Rhodus, — Linde, Camire, Jalyse et Rhodes. Les villes de Linde, Camire et Jalyse sont mentionnées au catalogue de l'*Iliade* d'Homère, dans ce vers :

Lindon, Jelissonque urbes albamque Camiron.

Charlès, qui fit le colosse de Rhodes, était de Linde.

La ville de Rhodes s'est formée des débris des trois précédentes, selon Conon chez Photius. Cependant les cartes modernes mettent encore aujourd'hui Camira et Zalizo au nombre des bourgs de l'île. Rhodes a conservé son nom. Elle était fameuse par le colosse de Rhodes, l'une des sept merveilles du monde, et par plusieurs sièges mémorables dans l'histoire. Les Turcs en sont aujourd'hui les maîtres. Pline dit que c'est une cité libre ; en effet, Suétone nous apprend que l'empereur Claude lui rendit sa liberté. P.

Page 108, ligne 4.

Ophiusa, Ophiuse, c'est-à-dire féconde en serpens.

Asteria, Astéria, ainsi nommée du roi Astérius, comme quelques-uns conjecturent ; ou, comme d'autres veulent, du mot grec *aster*, et de ce que, semblable à un astre, on l'aperçoit de loin en mer comme une constellation qui se leverait à l'extrémité de l'horizon. P.

Æthræa, Éthrée, ainsi nommée à cause de la sérénité d'air dont elle jouit, comme conjecture le P. Hardouin. En effet, Pline a observé au livre II qu'il n'y a aucun jour dans l'année où Rhodes ne jouisse du soleil au moins pendant une heure, même dans les temps les plus nébuleux. P

CHAP. XXXVI, page 108, ligne 4.

Trinacria, Trinacrie, ainsi nommée de sa forme triangulaire.

Corymbia, Corymbie, soit parce qu'il croissait du lierre, en grec κορυμβήθρα, soit à cause de son élévation; κόρυμβος, en grec, signifiant *cacumen*, *summitas*, *apex*, *fastigium*: κόρυμβος se prend aussi dans le sens de *castellum* et de *summitas navis*. P.

Ligne 5.

Pœeessa, Ποιήεσσα (quatre syllabes), c'est-à-dire abondante en pâturages et en fruits.

Atabyria, Atabyrie, ainsi nommée du roi Atabyrius, ou de la montagne Atabyrion, ou peut-être du temple de Jupiter-Taburius, dont parle Appien, et qu'il place dans l'île de Rhodes.

Macaria, Macarie, c'est-à-dire fortunée. Au reste, quelques-uns lisent Macria au lieu de Macaria.

Oloessa, Oloësse. Ce nom, n'en déplaise à Pline, doit être de même époque que celui d'Ophiuse : il signifie malfaisante, venimeuse, etc. Rhodes n'eut ces dénominations odieuses que dans le temps où, comme nous l'apprenons de Diodore de Sicile, elle était encore couverte de forêts, de marécages et de serpens. P.

Ligne 6.

Carpathus, Carpathe, aujourd'hui Scarpanto, dans la mer du même nom. P.

Ligne 7.

Casos, Casos. Dès le temps d'Homère elle se nommait Casos. Le mot Achné, en grec, signifie écume. P.

Ligne 8.

Porphyris, Porphyris, parce qu'on y pêchait en abondance le coquillage qui fournit la pourpre. Dupinet traduit Nisaco. P.

Ligne 9.

Syme, Symé. Dupinet traduit Simié. Il ajoute que les mo-

dernes ne lui donnent que trente mille pas de circuit, quoique Pline lui en donne trente-sept mille. P.

CHAP. XXXVI, page 108, ligne 11.

Cyclopis, Cyclopis, c'est-à-dire île tournante, ou dont il faut faire le tour pour arriver à Rhodes.

Diabeta, Diabètes, inconnue aux anciens et aux modernes, aussi bien que la plupart des douze qui suivent. P.

Ligne 12.

Chalce, Chalcé, aujourd'hui Carchi, selon Dupinet. P.

Ligne 13.

Gnidus, Gnide, aujourd'hui Gnido.

Cisserussa, Cissérusse, c'est-à-dire abondante en pierres-ponces.

Therionarce, Thérionarce, c'est-à-dire ayant la vertu d'engourdir les serpens.

Calydne, Calydné. Le P. Hardouin présume, d'après Homère, qu'il faut lire *Calydnæ* au pluriel; il conjecture qu'elles étaient au nombre de trois, et que chacune d'elles avait sa ville, savoir: la première, Notie; la seconde, Nysire; et la troisième, Mendétère. P.

Ligne 15.

Arconesus, Arconèse, auprès d'Halicarnasse, comme l'observe Strabon (liv. XIV). P.

Ligne 16.

Argiæ, Argies. Les modernes n'en font aucune mention.

Hyetussa, c'est-à-dire pluvieuse.

Lepsia, Lepsie, c'est-à-dire abandonnée. P.

Ligne 18.

Cos, Cos, patrie d'Hippocrate. On la nomme aujourd'hui,

par corruption, Lang-Gô et Stin-Gô, dénominations dérivées de Cô prononcé Gô. P.

CHAP. XXXVI, page 108, ligne 20.

Cea, Céa. Hygin écrit que cette île dut son premier nom au capitaine Mérope, qui s'en empara, et son autre nom à la fille de ce même Mérope. P.

Ligne 24.

Pidosus, Pidose. Dupinet traduit l'île d'Hyali, près du havre de Meffi de Carie.

Ceramicus, Céramique, aujourd'hui Golfo di Castel Marmora, selon le P. Hardouin.

Priaponesos, Priaponèse, c'est-à-dire l'île des Priapes, soit à cause des statues de ce dieu, soit à cause de certaines productions, ou de certains poissons qui avaient quelque ressemblance avec l'attribut de cette honteuse divinité. C'est ainsi que les naturalistes appellent priapes de mer certains insectes qui s'attachent aux rochers, ou qui errent au fond de la mer. C'est ainsi qu'ils ont donné le nom de priapolithes à certaines pierres indécemment figurées. P.

Ligne 25.

Hipponnesos, Hipponnèse, c'est-à-dire île des chevaux. P.

Page 110, ligne 1.

Pasala, Pasala. Stephanus écrit Passala ; il en fait un port des Mylassiens.

Sepiussa, Sépiusse, ainsi nommée de la pêche des seiches, *a mansione sepiarum*.

Melano, Mélano, c'est-à-dire noire, ainsi nommée de sa couleur propre. P.

CHAP. XXXVII, page 110, ligne 5.

Tragias. — *Ægeæ*, Égées, c'est-à-dire les îles des chèvres. Le P. Hardouin lit au texte *Tragias*, c'est-à-dire îles des boucs. P.

C'est en effet *Tragias* qui semble la leçon véritable. Le nom d'Égée, donné à une île ou à un groupe d'îles de la mer Égée, ne présente rien de particulier, et conviendrait également à toutes les terres dont elle est parsemée. Celui de *Tragies*, au contraire, est tout-à-fait significatif et dans le goût des Grecs : c'est ainsi que nous avons des Élaphonèse, des Myonèse, des Alopéconèse (île des cerfs, des rats, des renards), des Pééesse, des Pityoesse (île aux belles herbes, île aux pins). Il est à noter que ces désignations sont usitées surtout pour les îles petites et solitaires, ou à peu près. Nous avons déjà vu une île de Tragie, mais probablement différente de celle-ci, livre IV, chapitre 23. C'est d'elle que parlent Thucydide (liv. I, ch. 116) et Plutarque (*Vie de Périclès*). V. P.

CHAP. XXXVII, page 110, ligne 5.

Corseæ, Corsées, situées, selon Stephanus, en face de Samos. P.

Il ne faut point les confondre avec les Corsies ou Corasies, nommées ci-dessus (liv. IV, ch. 23) *Corasiæ* par Pline; Strabon appelle celles-ci Κορασσίαι νῆσοι (liv. X) et Κορσίαι (liv. XIV). V. P.

Ligne 6.

Laden, Lade, située vers Milet, selon Hérodote, Strabon et d'autres. P.

Ligne 7.

Camelidæ, Camélides, ainsi nommées, comme présume le P. Hardouin, de ce qu'elles étaient faites en bosse, comme le dos d'un chameau. P.

Ligne 8.

Mycale, Mycale. Le P. Hardouin fait de Mycale, non une île, mais une ville de la côte maritime d'Ionie. Devant cette ville de Mycale, faisant partie du continent, il range les Trogilies, dont il fait trois îles, savoir, Psilon, Argenne et Scandalie. P.

Ligne 9.

Scandalion, Scandalie, c'est-à-dire l'obstacle. Cette île gênait peut-être la navigation de Samos. P.

CHAP. XXXVII, page 110, ligne 9.

Samos, Samos. *Augustus Samiis libertatem dedit* (HIERONYM., *Chron.*, olymp. 190). P.

Ligne 10.

Parthenia, Parthénie, c'est-à-dire la vierge. Lactance veut qu'elle ait été ainsi nommée du temps où Junon était vierge; d'autres observent que le fleuve Imbrase, qui arrose cette île, était nommé Parthenius par les Cariens quand ils en étaient possesseurs, et c'est de là qu'ils dérivent la dénomination de Parthénie. Samos se nomme aujourd'hui même Samo. C'était la patrie du fameux Pythagore. P.

Ligne 12.

Dryusa, Dryuse, c'est-à-dire abondante en chênes.

Anthemusa, Anthémuse, c'est-à-dire abondante en camomille, ou en général fleurie.

Melamphyllus, Mélamphylle, c'est-à-dire feuillage noir. P.

Ligne 13.

Cyparissia, Cyparissie, c'est-à-dire plantée de cyprès.

Parthenoarusa, Parthénoaruse. D'après Héraclide, chez qui on lit que Samos fut successivement appelée Parthenia et Aryusa, le P. Hardouin soupçonne les copistes de Pline d'avoir mal à propos fait un seul mot de deux mots séparés. P.

Ligne 14.

Stephane, Stéphane, c'est-à-dire couronne.

Imbrasus, Imbrase, aussi nommé Parthenius. Je soupçonne que la dénomination samienne Imbrase signifiait une vierge ; en effet, certains peuples nommaient Diane Art-Impase, comme pour dire la vierge par excellence, *maxime impassa*. On peut de même supposer que Imbrasia signifiait *quæ minime caluit*, celle qui n'a point encore brûlé des feux de l'amour. En grec βρύζω signifie je fermente, je m'échauffe, etc. P.

CHAP. XXXVII, page 110, ligne 14.

Chesius, Chésie. Le scholiaste de Callimaque en fait une montagne. P.

Ligne 15.

Cercetius, Cercetius. Nicandre paraît en faire une montagne et un fleuve dans le vers qu'on a ainsi traduit en latin :

Juxta Cercetii juncosa fluenta nivosi.

P.

Ligne 16.

Rhypara, Rhypara, c'est-à-dire limoneuse, bourbeuse. P.

CHAP. XXXVIII, page 110, ligne 19.

Chios, Chio, l'île de Scio de nos jours. De trois ou quatre villes ou bourgs qui sont aujourd'hui dans l'île, il n'en est point qui porte le nom de Chios, si ce n'est le port même de Scio. Le P. Hardouin relève l'erreur où est tombé Tite-Live au liv. XXXVII, en prenant pour trois îles réelles trois noms de Scio, savoir, Étalie, Macris et Chios. Pline, au livre XXXVI, écrit que c'est de Chio que l'on tira les premiers marbres maculés. P.

Page 112, ligne 2.

Lesbus, Lesbos, aujourd'hui Métélin.

Erythræ, Érythrées. J'ai parlé de ces îles, rejointes par Alexandre-le-Grand à la terre ferme. P.

Ligne 3.

Daphnusa, Daphnuse, c'est-à-dire produisant des lauriers. P.

Ligne 4.

Œnussa, Énusse, c'est-à-dire féconde en vins (οἶνος).

Elaphitis, Élaphites, c'est-à-dire l'île des cerfs.

Euryanassa, Euryanasse, c'est-à-dire dont le pouvoir s'étend au loin. P.

Chap. XXXVIII, page 112, ligne 4.

Arginusa, Arginuse. Ce nom exprime la blancheur. P.

Ligne 6.

Anthinæ, Anthines, c'est-à-dire fleuries.

Myonesos, Myonèse, c'est-à-dire île des rats.

Diarrheusa, Diarrhéuse, c'est-à-dire entrecoupée d'eaux. P.

Ligne 7.

Poroselene, Porosélène. Strabon observe qu'on l'appelait d'abord d'un nom obscène, *Pordoselene*.

Cerciæ, Cercies, c'est-à-dire les îles des sauterelles ou des cigales. P.

Ligne 8.

Halone, Halone. On a parlé de cette île au livre II, ch. 87, au nombre de celles dites accidentelles, ou qui sont sorties tout à coup de la mer.

Commone, Commone, c'est-à-dire île du luxe.

Illetia, Illétie, c'est-à-dire île de la réforme et de l'abstinence, par opposition à l'île précédente, qu'on nommait l'île du luxe. La racine du nom de l'une est *κόμμος*, *luxus*; la racine du nom de l'autre est ἴλλεσθαι, *coercere*, *excludere*, *refrænare*.

Lepria, Léprie, c'est-à-dire âpre, rude, etc.

Procusæ, Procuses, c'est-à-dire remplies de daims. P.

Ligne 9.

Bolbulæ, Bolbules, c'est-à-dire îles des bulbes ou ognons, échalottes, etc.

Phannæ, Phanes, c'est-à-dire évidentes, ou qu'on découvre de loin.

Syce, Syce, c'est-à-dire abondante en figuiers.

Melane, Mélane, c'est-à-dire de couleur noire. P.

CHAP. XXXVIII, page 112, ligne 9.

Ænare, Énare, c'est-à-dire difficile. P.

Ligne 10.

Sidusa, Siduse, c'est-à-dire abondante en pommes de coings.

Pela, Péla, c'est-à-dire noire.

Drymusa, Drymuse, c'est-à-dire épaisse forêt.

Anhydros, c'est-à-dire manquant d'eau.

Scopelos, Scopelos, c'est-à-dire l'observatoire ou le rocher.

Sycussa, Sycusse, c'est-à-dire abondante en figues. P.

Ligne 11.

Psile, Psile, c'est-à-dire nue, stérile.

Perirrheusa, Périrrhéuse, c'est-à-dire arrosée à l'entour. P.

Ligne 12.

Teos, Téos, patrie d'Anacréon, aujourd'hui Pusor, selon Thevetus. P.

Ligne 14.

Peristerides, Péristérides, ainsi nommées à cause de la grande quantité de colombes qu'on y voyait.

Carteria, Cartérie, c'est-à-dire île de la patience ou de la constance. Le P. Hardouin interprète cette dénomination dans le sens de haute forêt ; ce qu'il serait difficile de justifier, car, dans le nom en question, rien n'annonce une forêt.

Alopece, Alopèce, c'est-à-dire l'île des renards. P.

Ligne 15.

Elæussa, Éléusse, c'est-à-dire terre des oliviers.

Crommyonesos, Crommyonèse, c'est-à-dire l'île des ognons.

Megale, Mégale, c'est-à-dire la grande. P.

Ligne 16.

Ascaniæ, Ascanies, ainsi nommées à cause de leur voisinage de l'Ascanie, contrée de la Troade. P.

Chap. XXXVIII, page 112, ligne 16.

Plateæ, Platées. *Plateia*, en grec, signifie la paume de la main.

Lamiæ, Lamies. Les Grecs appelaient lamies certains poissons cartilagineux. Nous donnons nous-mêmes le nom de lamie à la plus grande espèce de requin. P.

Ligne 17.

Cetone, Cétone, c'est-à-dire île des baleines.

Cœlæ, Cœles, c'est-à-dire concaves. P.

Ligne 18.

Lagussæ, Lagusses, c'est-à-dire l'île des lièvres.

Didymæ, Didymes, c'est-à-dire les jumelles. P.

Chap. XXXIX, page 112, ligne 20.

Lesbos, Lesbos, aujourd'hui Métélin. P.

Ligne 21.

Lasia, Lasia, c'est-à-dire hérissée de forêts.

Ægira, Égire, c'est-à-dire abondante en peupliers noirs.

Æthiope, Éthiope, nommée ainsi, sans doute, à cause de ces mêmes peupliers noirs. P.

Ligne 22.

Macaria, Macarie, c'est-à-dire fortunée. P.

Ligne 24.

Antissa, Antisse, aujourd'hui Castel-Pétra, selon le P. Hardouin. P.

Page 114, ligne 2.

Mitylene, Mitylène, aujourd'hui Métélin, qui donne le nom à toute l'île de Lesbos. P.

Ligne 5.

Lepethymus, Lépéthyme, aujourd'hui Lépétimo et le mont Saint-Théodore, selon le P. Hardouin. P.

Chap. XXXIX, page 114, ligne 7.

Sandalion, Sandalion, ainsi nommée à cause de sa ressemblance avec une sorte de chaussure.

Leucæ, Leuces, c'est-à-dire îles blanches. P.

Ligne 8.

Cydonea, Cydonée, ainsi nommée à cause des pommes de coings.

Argenussæ, Argénuses. Elles étaient situées en face de Canes, dont on a parlé au commencement du chapitre XXX. P.

Ligne 9.

Phellusa, Phelluse, ainsi nommée de ce qu'elle produit du liège.

Tenedus, Ténédos, aujourd'hui même Ténédo. P.

Ligne 11.

Sigeum litus, rivage de Sigée, aujourd'hui la côte est du détroit des Dardanelles. P.

Chap. XL, page 114, ligne 16.

Impetum deinde sumit, etc. Tous les lieux situés le long de la côte septentrionale étaient censés, à l'époque de la domination médo-persane, appartenir à la Phrygie. Depuis la destruction de l'empire de Cyrus ils furent attribués à la Mysie.

La Mysie comprend à peu de chose près ce que les Turks nomment aujourd'hui sandjiakat de Bigah, et la partie côtière du sandjiakat de Karast. Tous deux sont compris dans l'Anadholi. V.P.

Ligne 16.

Promontorium id appellavimus Trapeza. Le cap Trapeza n'a aujourd'hui d'autre nom que le cap d'Abydos, ou Ras-d'Abydos. *Trapeza* signifie en grec table, et désigne l'aplatissement de la cime du promontoire. P.

Ligne 17.

Abydum. Abydos est aujourd'hui en ruines. Sur la côte voisine

et sur la rive européenne qui lui fait face sont les deux châteaux dits Dardanelles. Tout le monde connaît l'aventure de Héro et Léandre, immortalisée par le poëme de Musée et par tant de vers de toutes sortes, dont les meilleurs sans contredit sont ce distique de Martial :

Audax Leander mediis clamabat in undis,
Mergite me fluctus quum rediturus ero.

ainsi traduit et imité par Voltaire :

Léandre, conduit par l'amour,
En nageant disait à l'orage :
Laissez-moi gagner le rivage,
Ne me noyez qu'à mon retour.

V. P.

CHAP. XL, page 114, ligne 18.

Percote, Percote, aujourd'hui Bergase, était dans le voisinage d'une petite rivière dite Percotes (Περκώτης : Cf. APOLL. DE RHODES, liv. I, v. 932 ; HÉROD., liv. V, v. 917 ; STRABON, liv. XIII ; ARRIEN, liv. I). V. P.

Ligne 19.

Lampsacum, Lampsaque, Λάμψακος, dont le nom s'est conservé dans celui de Lampsaki, assez gros bourg bâti dans le voisinage de son ancien emplacement, mais non sur son emplacement même, qui est aujourd'hui occupé par le petit bourg de Tcherdak. Cette ville, long-temps florissante, puisque sa prospérité remonte à une époque plus reculée que la fondation de l'empire médo-persan, et que Strabon la nomme encore avec honneur sous le siècle d'Auguste, quoique alors la plupart des villes de l'Asie Mineure eussent bien perdu de leur splendeur, était célèbre surtout par le culte de Priape et par ses vins. On sait que Xerxès assignant à Thémistocle plusieurs villes pour son entretien lui donnait Lampsaque pour le fournir de vins. L'ancien nom de Pityuse fait évidemment allusion aux forêts de pin (πίτυς), qui anciennement avaient couvert le pays, et non comme le dit le scholiaste d'Apollonius (liv. I, v. 933), à la boîte (πύξις) que Phryxus y enterra.

V. P.

CHAP. XL, page 114, ligne 19.

Parium, Parium, colonie milésienne bâtie par Adraste (HARPOC., Ἀδράστεια), se nomme aujourd'hui Camanar (*Voyez* D'ANVILLE). Peu considérable d'abord, elle s'éleva, sous les rois de Pergame, aux dépens de Priape sa voisine. Le titre de colonie dut lui être conféré du règne d'Auguste à celui de Vespasien, car Strabon ne le lui donne pas. Il lui est attribué aussi par Ulpien, Diogène Laërce et Pausanias, et se retrouve dans les inscriptions de Spon, où on la nomme colonia Julia Pariana. V. P.

Ligne 20.

Priapos, Priape, aujourd'hui Kara-Boa, bâtie, selon les mythologistes (*Voyez* le Schol. de THÉOCRITE *sur l'Idyl.,* I, v. 21), par Priape, et selon les historiens par les Milésiens ou les Cyzicéniens (ces deux opinions au fond reviennent au même, puisque Cyzique était colonie milésienne), était, ainsi que Lampsaque, célèbre par ses vins et par le culte du dieu dont elle portait le nom.

Æsepus. L'Ésèpe s'appelle actuellement Satal-Déré.

Propontis. La Propontide, ainsi nommée de sa position en avant (πρὸ) du Pont, est la mer de Marmara actuelle.

Ligne 21.

Flumen Granicum. Le Granique conserve encore son nom dans plusieurs cartes modernes; mais son véritable nom, aujourd'hui, est Oustvola.

Ligne 22.

Artace, Ἀρτάκη de Strabon (liv. XIV; HÉROD., liv. IV, n. 14, VI, n. 33) était située dans l'intérieur de la péninsule dont Cyzique occupait l'Isthme ou l'entrée. C'était comme Cyzique une colonie milésienne; mais elle n'eut ni le même éclat, ni la même durée que Cyzique, et, dès le temps des guerres médiques, elle était réduite à n'être plus qu'une bourgade insignifiante. Aujourd'hui les choses ont changé de face. Cyzique est en ruines, et Artaki est la résidence de l'archevêque grec titulaire de Cyzique.

Chap. XL, page 116, ligne 2.

Cyzicum. L'île de Cyzique n'a jamais été qu'une presqu'île, et il est faux qu'Alexandre se soit approché de cette ville.

Ligne 6.

Rhyndacus, *etc.* On nomme aujourd'hui le Rhindaque Lartako, le Dascyle Diaskillo.

Chap. XLI, page 116, ligne 24.

La Phrygie comprenait primitivement tous les pays à l'est de la Lydie et de la Troade. Ainsi la Mysie, l'Isaurie, la Lycaonie, la Galatie en faisaient partie. Ce n'est que plus tard et à mesure que des peuples nouveaux faisaient leur apparition sur la scène politique qu'elle fut peu à peu restreinte au nord, à l'ouest et au sud, dans les limites que présente vulgairement les cartes anciennes. Les bornes du côté de l'ouest, c'est-à-dire du côté de la Cappadoce ne semblent point avoir varié. Telle qu'elle était primitivement, la Phrygie répondrait donc aux sandjiakats de Kutaieh, de Sultan-Eugni, de Karahissar-d'Hamid, d'Angourieh, de partie de ceux de Karassi, de Khudavenkiar dans l'Anadholi, plus de celui de Tchouroun dans le pachalik de Sivas, enfin de ceux de Konieh, d'Akchëher et de Becheri dans le pachalik de Konieh. Réduites par les soustractions successives qui lui furent faites à des dimensions superficielles beaucoup moindres, elle ne répondit plus guère qu'aux sandjiakats de Karahissar-d'Hamid et de Sultan-Eugni.

Il paraît que les Phrygiens, originairement Βρέγες ou Βρίγες (ce mot dans la langue indigène signifiait franc, libre) d'où par corruption Φρύγες, étaient originairement un rameau de la grande race thraco-pélasgique, et qu'ils s'établirent en Asie, sous Midas, disciple d'Orphée, environ quatre-vingt-dix ans avant la guerre de Troie (*Voyez* Conon dans Photius, extr. CLXXXVI). Parmi ses successeurs on nomme Gordius, l'auteur du nœud gordien tranché par Alexandre; un autre Midas, Marsyas, le rival infortuné d'Apollon; et Midas V, sous qui les Cimmériens s'approprièrent le nord de l'Asie Mineure. Peu après Crésus pro-

THEUROPIDE.

J'en suis enchanté.

TRANION.

Crois-tu que ce soit payé trop cher?

THEUROPIDE.

Je n'ai jamais vu, que je pense, par Pollux, une maison mise à aussi bas prix que celle-là.

TRANION.

La trouves-tu bien?

THEUROPIDE.

Si je la trouve bien? tu le demandes! oui, sans doute, par Hercule, et très-bien.

TRANION.

Quel gynécée! Et le portique?

THEUROPIDE.

Énormément beau. Je ne crois pas qu'il y en ait un plus grand pour la promenade publique.

TRANION.

Assurément; nous avons mesuré tous les portiques où le public se promène.

THEUROPIDE.

Eh bien?

TRANION.

Celui-ci est plus long que tous les plus longs.

THEUROPIDE.

Dieux immortels! l'excellente acquisition! s'il m'en offrait maintenant, par Hercule, six talens comptant, je n'accepterais pas.

TRANIO.

Si, here, te abcipere cupies, ego nunquam sinam.

THEUROPIDES.

Bene res nostra conlocata 'st istoc mercimonio.

TRANIO.

Me suasore atque inpulsore id factum audacter dicito;
Qui subegi, fœnore argentum ab Danista ut sumeret,
Quod isti dedimus arrhaboni.

THEUROPIDES

Servavisti omnem ratem.
Nempe octoginta debentur huic minæ?

TRANIO.

Haud numo amplius.

THEUROPIDES.

Hodie abcipiat.

TRANIO.

Ita enim vero. Ne qua causa subsiet,
Vel mihi denumerato; ego illi porro denumeravero.

THEUROPIDES.

At enim, ne quid captioni mihi sit, si dederim tibi.....

TRANIO.

Egone te joculo modo ausim, dicto aut facto fallere?

THEUROPIDES.

Egon' abs te ausim non cavere, ne quid conmittam tibi?

TRANION.

Si tu avais envie d'accepter, mon maître, moi, je ne le souffrirais point.

THEUROPIDE.

C'est un bon placement de notre argent, que cette acquisition-là.

TRANION.

Tu peux dire hardiment qu'elle s'est faite par mes conseils et à ma sollicitation; c'est moi qui ai poussé ton fils à emprunter à l'usurier l'argent que nous avons donné à compte.

THEUROPIDE.

Et c'est toi qui as conduit notre barque au port. Ainsi, il est dû à Simon quatre-vingts mines?

TRANION.

Pas une obole avec.

THEUROPIDE.

Il les touchera aujourd'hui.

TRANION.

C'est bien dit. Pour qu'il n'y ait pas de chicane, compte-les-moi; je les lui compterai ensuite.

THEUROPIDE.

Mais pour que je ne sois pas dupe, si je te les remets...

TRANION.

Quoi? est-ce que j'oserais, même en riant, hasarder une action, un mot pour te tromper?

THEUROPIDE.

Est-ce que j'oserais ne pas prendre mes précautions avec toi, et te confier quelque chose?

TRANIO.

Quia tibi unquam quidquam, postquam tuus sum, verborum dedi?

THEUROPIDES.

Ego enim cavi recte: eam mihi debeo gratiam atque animo meo.
Sat sapio, si abs te modo uno caveo.

TRANIO.

Tecum sentio.

THEUROPIDES.

Nunc abi, i rus, dic me advenisse filio.

TRANIO.

Faciam ut voles.

THEUROPIDES.

Curriculo abi, juge in urbem veniat jam simul tecum.

TRANIO.

Licet.
Nunc ego me illa per posticum ad congerrones conferam.
Dicam ut heic res sint quietæ, atque ut hunc hinc amoverim.

TRANION.

En effet, depuis que je t'appartiens, je t'ai jamais attrapé?

THEUROPIDE.

C'est que je me suis bien tenu sur mes gardes ; j'en dois rendre grâce à moi et à ma prudence. Je n'ai pas trop de tout mon esprit pour me précautionner contre toi seul.

TRANION.

Nous pensons de même.

THEUROPIDE.

Va-t'en maintenant à la campagne, annoncer mon arrivée à mon fils.

TRANION.

Je t'obéirai.

THEUROPIDE.

Cours promptement, dis-lui de venir tout de suite à la ville avec toi. (Il sort.)

TRANION.

Oui. (*A part*) Maintenant je me rendrai, par la porte de derrière, auprès de nos joyeux amis, et je leur apprendrai comment le calme règne en ce lieu, et comment j'ai su en écarter le vieillard. (Il sort.)

PHANISCUS*.

Servi, qui, quom culpa carint, tamen malum
Metuunt, hi solent esse heris utibileis.
Nam illi, qui nihil metuunt, postquam sunt malum
Meriti, stulta sibi expetunt consilia.
Exercent sese ad cursuram, fugiunt: sed hi,
Si [quando] sunt reprehensi, faciunt a malo
Peculium, quod nequeunt facere de suo.
Augent ex pauxillo, thesaurum inde parant.
Mihi, in pectore consili quod est,
Lubet cavere malam rem prius,
Quam ut meum tergum exsinceratum fiat.
Ut adhuc fuit, mihi corium esse oportet
Sincerum, atque uti vetem verberari.
Si huic inperabo, probe tectum habebo.
Malum quom inpluit cæteros, non inpluat mihi.
Nam ut servi volunt esse herum, ita solet.
Bonis boni sunt; inprobi, qui malus fuit.
Nam nunc domi nostræ tot pessumi vivont,
Peculi sui prodigi, plagigeruli: ubi advorsum ut
Eant vocantur hero: Non eo, molestus ne sis.
Scio quo properas: gestis aliquo jam, hercle;
Ire vis, mula, foras pastum. Bene merens
Hoc pretium inde abstuli: ita abii foras: solus
Nunc eo advorsum hero ex plurimis servis.
Hoc die crastini quom herus resciverit,
Mane castigabit eos bubulis exuviis.

* Actus IV, Scena I.

PHANISQUE, seul *.

L'esclave qui, sans être en faute, redoute néanmoins le châtiment, est le seul qui serve bien son maître. Ceux qui ne redoutent rien, une fois qu'ils ont mérité d'être châtiés, ont recours à de sots expédiens. Ils s'exercent à la course, ils fuient; mais lorsqu'ils viennent à être arrêtés, ils ont amassé un pécule de douleurs, ne sachant pas en amasser d'autre par leurs économies. Ils le grossissent peu à peu, et ils se font en ce genre un trésor. Mais moi, qui ai du bon sens, j'aime mieux me garder de mal à l'avance, que d'exposer mon dos à être barbouillé. Ma peau s'est conservée pure et nette jusqu'aujourd'hui, il faut la garantir encore des étrivières. Tant que je saurai me gouverner, elle sera parfaitement à l'abri des coups qui pleuvront sur les autres, sans pleuvoir sur moi. En effet, le maître est ce que les esclaves veulent qu'il soit; bon avec les bons, méchant avec les méchans. Voyez chez nous; ce ne sont que de mauvais garnemens, prodigues de leur pécule, porteurs de bastonnade. Quand on les demande pour aller chercher le maître en ville : « Je ne veux pas, tu m'ennuies. Je sais ce qui te presse. Il te tarde de faire un tour en certain lieu, par Hercule. Tu veux sortir, bonne mule, pour aller pâturer. » Voilà ce que j'ai remboursé pour mon zèle, et je suis parti avec cela. Maintenant je suis le seul, d'une foule d'esclaves, qui vienne chercher le maître. Demain, lorsqu'il apprendra

* Acte IV, Scène 1.

Postremo minoris pendo tergum illorum, quam meum.
Illi erunt bucædæ multo prius quam ego
Sim restio.

SERVOS, PHANISCUS, THEUROPIDES*.

SERVOS.

Mane tu, atque adsiste inlico :
Phanisce, etiam respice.

PHANISCUS.

Mihi molestus ne sis.

SERVOS.

Vide ut fastidit simia!

PHANISCUS.

Mihi sum, lubet esse : quid id curas?

SERVOS.

Manesne inlico, inpure parasite?

PHANISCUS.

Quî parasitus sum?

SERVOS.

Ego enim
Dicam : cibo perduci poteris quovis.
Ferocem facis, quia te herus tam amat.

* Actus IV, Scena II.

ce qui s'est passé, il les corrigera dès le matin avec la dépouille des bœufs. En somme, je ne donnerais pas autant de leur dos que du mien. Ils deviendront tailleurs de cuir avant que je sois cordier.

UN ESCLAVE DE CALLIDAMATE, PHANISQUE; plus tard, THEUROPIDE *.

L'ESCLAVE, encore dans le fond du théâtre.

Demeure, Phanisque, arrête-toi à l'instant; regarde-moi.

PHANISQUE.

Ne m'importune pas.

L'ESCLAVE.

Voyez ce singe, comme il fait l'impertinent!

PHANISQUE.

Cela me regarde, il me plaît ainsi : de quoi te mêles-tu ?

L'ESCLAVE.

Veux-tu t'arrêter sur-le-champ, parasite infâme?

PHANISQUE.

Comment suis-je parasite?

L'ESCLAVE.

Je vais te le dire : on peut faire de toi ce que l'on veut, en te donnant à manger. (*Avec ironie*) Tu es fier de ce que le maître t'aime tant.

* Acte IV, Scène II.

PHANISCUS.

Vah!
Oculi dolent.

SERVOS.

Cur?

PHANISCUS.

Quia fumus molestus.

SERVOS.

Tace, sis, faber, qui cudere soles plumbeos
Numos.

PHANISCUS.

Non potes tu cogere me, ut tibi
Maledicam, gnovit herus me.

SERVOS.

Suam
Quidem, pol, culcitellam oportet.

PHANISCUS.

Si sobrius sis,
Male non dicas.

SERVOS.

Tibi obtemperem, quom tu mihi
Nequeas?

PHANISCUS.

At tu mecum, pessume, i advorsum.

SERVOS.

Quæso, hercle, Phanisce, abstine jam sermonem
De istis rebus.

PHANISCUS.

Faciam, et pultabo foreis.
Heus, ecquis heic est, maxumam qui his injuriam

PHANISQUE.

Ah! ah! les yeux te cuisent.

L'ESCLAVE.

Pourquoi?

PHANISQUE.

C'est que la fumée te fait mal.

L'ESCLAVE.

Tais-toi, je te prie, fabricateur de monnaie plombée.

PHANISQUE.

Tu ne me forceras pas à faire assaut d'injures avec toi; mon maître me connaît.

L'ESCLAVE.

Il le faut bien, par Pollux, toi qui lui sers d'oreiller mignon.

PHANISQUE.

Si tu avais la tête saine, tu ne me dirais pas d'injures.

L'ESCLAVE.

J'aurai des égards pour toi, quand tu n'en as pas pour moi?

PHANISQUE.

Viens avec moi, vaurien, viens chercher le maître.

L'ESCLAVE.

Je t'en prie, par Hercule, Phanisque, pas de propos là-dessus.

PHANISQUE.

J'y consens, je vais frapper à la porte. Holà! y a-t-il quelqu'un ici, pour empêcher cette porte d'être fort

Foribus defendat? ecquis, ecquis huc exit, atque aperit?
Nemo hinc quidem foras exit; ut esse addecet
Nequam homines, ita sunt; sed eo magis cauto 'st
Opus, ne huc exeat, qui male me mulcet.
Hic quidem neque convivarum sonitus, itidem ut antehac fuit,
Neque tibicinam cantantem, neque alium quemquam audio.

THEUROPIDES.

Quæ illæc res est? quid illi homines quærunt apud ædeis meas?
Quid volunt? quid introspectant?

PHANISCUS.

Pergam pultare ostium.
Heus, reclude; heus, Tranio, etiam aperis?

THEUROPIDES.

Quæ hæc est fabula?

PHANISCUS.

Etiamne aperis? Callidamati nostro advorsum venimus.

THEUROPIDES.

Heus, vos pueri, quid isteic agitis? quid istas ædeis frangitis?

PHANISCUS.

Herus heic noster potat.

THEUROPIDES.

Herus heic voster potat?

PHANISCUS.

Ita loquor.

maltraitée? Quelqu'un! allons, quelqu'un! qu'on vienne m'ouvrir........ Aucun ne sortira? Ils s'acquittent fort bien du devoir de mauvais serviteurs. Mais il faut d'autant plus prendre garde qu'il ne sorte d'ici quelqu'un pour me battre. (*Il écoute en approchant sa tête.*) Le bruit des convives ne se fait pas entendre ici comme de coutume, non plus que le chant des joueuses de flûte, ni aucune voix.

THEUROPIDE, arrivant du forum.

Que vois-je? que veulent ces gens auprès de ma maison? que cherchent-ils? qu'est-ce qu'ils ont à regarder dans l'intérieur?

PHANISQUE.

Je continuerai de frapper. (*Il frappe à coups redoublés*) Holà! ouvre; hé! Tranion, m'ouvriras-tu?

THEUROPIDE, à part.

Quelle scène fait-il là?

PHANISQUE, continuant à frapper.

Ouvre donc: nous venons chercher Callidamate, notre maître.

THEUROPIDE, aux esclaves.

Hé! enfans, que faites-vous? qu'avez-vous à démantibuler cette maison?

PHANISQUE.

Notre maître est ici à boire.

THEUROPIDE.

Votre maître est à boire ici?

PHANISQUE.

Comme je te le dis.

THEUROPIDES.

Puer, nimium es delicatus.

PHANISCUS.

Ei advorsum venimus.

THEUROPIDES.

Quoi homini?

PHANISCUS.

Hero nostro : quæso, quoties dicundum 'st tibi?

THEUROPIDES.

Puer, heic nemo habitat. Nam te esse arbitror puerum probum.

PHANISCUS.

Non heic Philolaches adulescens habitat hisce ædibus?

SERVOS.

Senex hic cerebrosus est certe.

PHANISCUS.

Erras pervorse, pater.

Nam nisi hinc hodie emigravit, aut heri, certo scio
Heic habitare.

THEUROPIDES.

Quin sex menseis jam heic nemo habitat.

SERVOS.

Somnias.

THEUROPIDES.

Egone?

SERVOS.

Tu.

THEUROPIDE.

Enfant, tu fais l'aimable.

PHANISQUE.

Nous venons le chercher.

THEUROPIDE.

Qui?

PHANISQUE.

Notre maître; combien de fois, je te prie, faut-il te le redire?

THEUROPIDE, reprenant un air sévère.

Enfant, cette maison n'est pas habitée. (*Voulant l'éloigner de la maison, comme par intérêt pour lui*) Car tu m'as l'air d'un honnête garçon.

PHANISQUE.

Le jeune Philolachès n'habite pas cette maison?

L'ESCLAVE, à part.

Ce vieillard a la cervelle tournée, assurément.

PHANISQUE.

Père, tu es dans une étrange erreur; à moins qu'il n'ait déménagé d'ici aujourd'hui ou hier, je suis sûr qu'il y demeure.

THEUROPIDE.

Non, il y a six mois qu'on n'habite plus ici.

L'ESCLAVE, à Theuropide.

Tu rêves.

THEUROPIDE.

Moi?

L'ESCLAVE.

Toi-même.

THEUROPIDES.

Tu ne molestus : sine me cum puero loqui.

PHANISCUS.

Nemo habitat heic!

THEUROPIDES.

Ita profecto.

PHANISCUS.

Nam heri et nudiustertius,
Quartus, quintus, sextus, usque postquam hinc peregre ejus pater
Abiit, nunquam heic triduum in unum desitum 'st esse et bibi.

THEUROPIDES.

Quid ais?

PHANISCUS.

Triduum in unum est haud intermissum heic esse et bibi,
Scorta duci, pergræcari, fidicinas, tibicinas
Ducere.

THEUROPIDES.

Quis istæc faciebat?

PHANISCUS.

Philolaches.

THEUROPIDES.

Qui Philolaches?

PHANISCUS.

Quoi patrem Theuropidem esse opinor.

fita de l'embarras que ce voisinage causait au roi de Phrygie pour s'emparer de tout le pays jusqu'au fleuve Halys ; mais lui-même il ne put résister à Cyrus qui le vainquit à Thymbrée et qui réduisit la Lydie et la Phrygie en satrapies médo-persanes.

Pline ne dit rien des divisions de la Phrygie. Nous nous bornerons donc à indiquer, sans nous engager dans de longues recherches à cet égard,

La Phrygie hellespontique, ἡ παρ' Ἑλλησπόντῳ Φρυγία, depuis Mysie. (Ces mots de Phrygie hellespontique se trouvent encore mentionnés dans les traités de partage entre les successeurs d'Alexandre.)

La Phrygie montueuse, Φρυγία παρόρειος.

La Grande Phrygie.

La Petite Phrygie.

La Phrygie-Épictète (ἡ ἐπίκτητος Φρυγία) ou conquise, ainsi nommée de ce qu'elle se composait de quelques parties de pays prises sur les rois de Bithynie.

La Phrygie Pacatiane ou Capatienne (Καπατιάνη : Hiéroc., pag. 664, édit. et not. Wesseling).

La Phrygie Salutaire.

Des villes mentionnées par Pline, Ancyre s'appelle aujourd'hui Angouri ;

Célènes, Aphioum-Kara-Hissar ;

Colosses, Khonos ;

Cotyaion, Kutaieh ;

Conium, plus communément Iconium, Konieh. (*Voyez* plus haut.) V. P.

Chap. XLII, page 118, ligne 10.

Simul dicendum videtur et de Galatia.... a quo nomen traxere Matris Deum sacerdotes. La Galatie a dû son nom ainsi que son existence à l'émigration des Gaulois ou Galates d'Europe ; primitivement, ainsi que le dit Pline, la plus grande partie du pays qu'ils se firent céder violemment appartenait à la Grande Phrygie. Cependant les conquérans enlevèrent aussi aux Leucosyres ou Cappadociens occidentaux quelques portions de territoire au sud-est du fleuve Halys, et la Paphlagonie fut obligée de leur

laisser s'approprier une petite lisière sud de leur territoire. Ainsi se forma la Galatie qui, du nord-ouest au sud-ouest, présentait environ cinquante milles géographiques sur une largeur de vingt milles; on lui donna aussi le nom de Gallo-Grèce, et le mot de Gallo-Grec est chez les géographes anciens synonyme de Galate.

Quant à l'origine des Gallo-Grecs, c'étaient, d'après les conjectures les plus probables, des hordes guerrières de la grande race celtique qui, depuis un temps immémorial, avaient leur demeure entre le Danube et les Alpes. Attirés au sud du grand fleuve par la richesse du pays et la faiblesse toujours croissante du royaume de Macédoine sous les successeurs d'Alexandre, ils arrivèrent poussant toujours à l'est, au milieu des montagnes et des plaines de la Thrace, d'où ils s'élancèrent à diverses reprises sur la Macédoine proprement dite. L'histoire s'est plu à reproduire les détails de l'invasion qu'ils firent avec toutes leurs forces dans la Grèce méridionale, sous la conduite d'un chef suprême ou Brennus. Ils furent battus aux portes du temple de Delphes, et leurs bandes dispersées disparurent aux yeux des Grecs. Les unes, dit-on, regagnèrent leur séjour antérieur entre le Danube et la Save, où effectivement Auguste trouva encore des peuplades celtes; les autres rentrèrent en Thrace et se mêlèrent avec diverses petites peuplades de ce pays jusqu'à ce qu'enfin jetant les yeux sur le continent opposé, ils se décidèrent à en tenter aussi l'invasion. Lutar, leur chef, passa l'Hellespont à la tête d'un détachement. Léonnor, à la tête de forces plus considérables, se rendit dans le voisinage de Byzance sur l'invitation du roi de Bithynie Nicomède I^er^, qui disputait la couronne à son frère. Quinze autres chefs l'accompagnaient : il ne tarda pas à l'emporter sur son compétiteur; mais ces formidables auxiliaires se répandirent tant dans la Bithynie que dans les autres régions de l'Asie-Mineure; d'autres hordes les suivirent, et quoique souvent les petites républiques ou les rois battissent ces étrangers, tout le pays de l'Halys au Taurus fut exposé à leurs incursions. Enfin on leur accorda le pays connu sous le nom de Galatie; et alors ils commencèrent à respecter leurs voisins et à rester en repos. Cependant de temps à autre ils se jetèrent encore sur les terres voisines, et ce ne fut réellement qu'après l'arrivée des

Romains en Asie, qu'ils se condamnèrent à une tranquillité absolue.

La Galatie était partagée en trois parties principales qui chacune se subdivisait en quatre districts nommés Tétrarchies par les Grecs. Chaque tétrarchie était gouvernée par un chef suprême dit tétrarque, un dicaste ou juge, enfin un stratophylax ou inspecteur-général. Ainsi le pays entier obéissait à trente-six, tant chefs que juges et inspecteurs. Ils étaient secondés par un conseil de trois cents personnes. Des assemblées générales, véritables diètes, avaient lieu dans un bois de chênes; on y discutait tout ce qui était relatif à la vie et à la sûreté commune; tout le reste était abandonné aux discussions particulières ou à la volonté de chaque chef, souverain dans son district.

Strabon assure que tous les Galates parlaient le même idiome et avaient les mêmes usages; cependant diverses circonstances et notamment les noms de Lutar, de Léonnor, et d'autres encore prouvent qu'il y avait parmi eux des Allemands.

Tous les anciens s'accordent à diviser les Galates en Trocmes, Tectosages et Tolistobogi. Les premiers habitaient à l'est et sur les rives de l'Halys, les seconds dans les environs d'Ancyre, les troisièmes au sud-ouest de Pessinonte. Le nom de Tolistobogi se trouve quelquefois chez les historiens romains remplacé par celui de Tolistoboii, mais probablement à tort, les Romains n'ayant alors cherché, selon toutes les apparences, qu'à reproduire le nom déjà familier pour eux des Boii.

Les cinq noms de peuples donnés par Pline ne vont pas contre ce que nous venons de dire, car on peut penser que les Voturi et les Ambitui n'étaient que des habitans de districts, et qu'au contraire le nom de Tolistobogi désigne ceux d'une des trois divisions principales. V. P.

CHAP. XLII, page 118, ligne 20.

Præter hos celebres, Attalenses, etc. Nous traduisons comme à notre ordinaire les noms de peuples par des noms de villes: ainsi Attalenses désigne pour nous Attalie; Arasenses, Arasa ou Araze (Ἄραζος), etc. V. P.

CHAP. XLII, page 120, ligne 2.

Sangarium. Le Sangarius, autrement Sagaris, dont il sera encore question plus bas (liv. VI, n. 1), se nomme aujourd'hui Sakaria, et selon les Turcs Aiala. V. P.

CHAP. XLIII, page 120, ligne 6.

Nunc reliqua.... templum Neptuni. Prusa, aujourd'hui Brouse, jadis capitale de la Bithynie, bâtie selon les uns par le roi Prusias I, et selon d'autres par Annibal qui lui donna le nom du roi à la cour duquel il était reçu. Du reste il y avait plusieurs villes de ce nom ou de noms à peu près identiques, savoir Προυσιὰς, l'ancienne Cionte sur la côte, Προῦσα ou Προυσιὰς sur la côte septentrionale de la Bithynie, au pied du mont Hypias, nommée depuis Kiéros et mentionnée un peu plus bas par Pline. C'est pour cela que l'on donnait à la grande Pruse le nom de Προῦσα ἡ πρὸς τῷ Ὀλύμπῳ. La Prusa sur Hypius est aujourd'hui, selon d'Anville, Ouskoubies. V. P.

Ligne 9.

Nicæa. Nicée, aujourd'hui Isnik. Le lac Ascanius sur lequel elle était située se nomme actuellement Lago di Nicea. V. P.

Ligne 10.

Fuere Pythopolis, Parthenopolis, Coryphanta. Il ne reste des trois villes suivantes aucun vestige. V. P.

Ligne 11.

Sunt in ora amnes, Æsius, Bryazon, etc. Les six rivières dont les noms suivent ne sont que de faibles ruisseaux dont il serait superflu de rechercher les noms actuels. Il sera encore question plus bas du Bryazon qui semble s'être aussi appelé Olaches. V. P.

Ligne 13.

Promontorium, in quo Megarice oppidum fuit. Le cap sur lequel

était la ville de Mégarice semble être celui que l'on appelle actuellement Capo Fagma.

CHAP. XLIII, page 120, ligne 16.

Libyssa oppidum. Libyssa se nomme aujourd'hui Gebiseh (*Voyez* BUSBEQ, *Ep.* 1). V. P.

Ligne 18.

Nicomedia. Nicomédie, Comidia ou Is-Nikmid.

Leucatas (que Ptolémée nomme aussi Ἀκρίτας), Akrita. V. P.

Ligne 19.

Astacenus sinus. Astaque, Astacum ou Astacus, Ἄστακος de Strabon, colonie de Mégariens. La mythologie suppose la ville bâtie par un nommé Astaque, fils de Neptune et de la nymphe Olbia (*Voyez* ET. DE BYZANCE). Le golfe d'Astaque se nomme aujourd'hui golfe de Comidia. V.P

Ligne 21.

Angustiæ, en général le Détroit, désigne le canal de Constantinople.

Ligne 22.

Calchedon. Calchédoine, plus communément Chalcédoine, Χαλκηδὼν ou Χαλκαδών (*Voyez* la médaille de Caracalla citée par Hardouin). Les Turcs la nomment aujourd'hui Kadi-Keati. Des trois autres dénominations par lesquelles on a désigné la même ville, Procérastide signifie qu'elle est placée sur un promontoire qui fait saillie dans la mer, et Colpusse indique d'une manière pittoresque le petit golfe sur lequel elle est située (Προκερατὶς et Κολποῦσσα, de Κολπόεσσα). V. P.

Page 122, ligne 5.

Chrysopolis, autrement Nicopolis de Bithynie, à environ trois lieues de Chalcédoine, se nomme Scutari. V. P.

CHAP. XLIII, page 122, ligne 7.

Estiæ. Estia, Ἑστία, cap à l'opposite du continent européen, répond à l'Algiro actuel. L'autel que Pline y suppose élevé en l'honneur de Neptune était, selon d'autres écrivains, consacré aux douze grands dieux. V. P.

CHAP. XLIV, page 122, ligne 19.

Insulæ in Propontide. Il serait impossible de retrouver aujourd'hui les noms de toutes les îles ici indiquées par Pline, mais on peut très-aisément reconnaître les principales. V. P.

Elaphonesus. Élaphonèse de Scylax et de la haute antiquité, ou Petite Proconèse des temps postérieurs; Vieille Proconèse de Strabon, ou Ἁλώνη, Alonia des modernes.

Ligne 20.

Neuris et Proconesus dicta. Proconèse n'est autre que Marmara, ainsi nommée à une époque déjà assez reculée à cause du beau marbre (μάρμαρος) qu'elle fournissait aux statuaires et aux architectes. Nous disons à une époque déjà assez reculée, car on lit à la marge d'un manuscrit de Ptolémée Προκόννησος, ἡ νῦν Μαρμαράς. La synonymie ici indiquée par Pline entre Proconèse et Élaphonèse est exacte si l'on veut; mais elle est de nature à induire en erreur, vu qu'il existait deux Proconèses, dites l'une Grande Proconèse, l'autre Petite Proconèse. Or, c'est la grande qui s'appelait aussi Élaphonèse. Mais, chose plus remarquable, Scylax de Caryande, qui semble ne connaître pour ces deux noms aucune synonymie, appelle Proconèse la grande Proconèse, et Élaphonèse la petite (Conférez STRABON, liv. XIII, qui désigne les deux îles par les noms de Vieille Proconèse et Nouvelle Proconèse, et le Scholiaste d'Apollod., liv. II, v. 279). Selon Pococke (3e partie, tome XI, ch. 22), cette petite île est l'Alonia actuelle; et en effet Étienne de Byzance nomme une Ἁλώνη qui n'est autre que l'Halone dont Pline

fait mention un peu plus bas et à laquelle de plus le lexicographe grec attribue probablement mal à propos les noms de Νευρὶς et de Προχώνη, altération évidente de Προκόννησος. Quant à ce mot de Νευρὶς, il n'est sans doute que le Névris des anciennes éditions de Pline rendu en lettres grecques. Mais Nevris est évidemment une faute et doit être remplacé par Nébris. Les trois noms d'Élaphonèse, Proconèse, Nébris font allusion à l'abondance des cerfs (ἔλαφοι), des chevreuils (πρόκες) et des faons (νεβροὶ) qui s'y trouvaient. De tout ceci concluons la synonymie suivante.

Proconèse de Scylax et de la haute antiquité grecque, ou Grande Proconèse des Grecs postérieurs. Nouvelle Proconèse de Strabon, ou Élaphonèse des Grecs postérieurs. Nébris, ou Marmara des modernes. V. P.

CHAP. LXIV, page 122, ligne 21.

Ophiusa, Ὀφιοῦσσα, probablement ainsi nommée à cause des nombreux serpens dont elle était peuplée : aujourd'hui Afzia (D'ANVILLE).

Ligne 23.

Polydora, auprès de Cyzique (ÉT. DE BYZ.).

Ligne 24.

Demonesos. Démonèse, près de Chalcédoine, aujourd'hui île des Princes (D'ANVILLE).

Page 124, ligne 1.

Thynias. Thyniade, ainsi nommée des Thyni ses habitans.

Ligne 3.

Besbycos, aujourd'hui Kalo-Limno.

Ligne 4.

Erebinthodes, aujourd'hui Prota.

Chalcitis, aujourd'hui Karki.

Ligne 5.

Pityodes. Pityode.

Au reste presque tous les noms de ces villes ont un sens et indiquent ou leur production principale, ou quelque autre circonstance importante. Ainsi Éléa est l'île des Oliviers; Érébinthode l'île des Haricots-Verts; Rhodusse (Ῥοδοῦσσα pour Ῥοδόεσσα), l'île des Roses; Pityode, l'île des Pins; Mégalé est l'île Grande; Chalcitis l'île de Cuivre; Scopélos le Rocher, etc.

V. P.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.